cc 70 HISTOIRES...

odd vols

100 — but 5

complete 17th

cent novels.

BREMOND and

others.

Anon., all but the first story which is by G. de Brémond

Barbier 2:607-8.

Hattigé ou les Amours du roy de Tamaran nouvelle (Par Bremond) Cologne, Simon l'Africain, 1676 in 12.

L'auteur a signé la dédicace.

Ce roman contient l'histoire secrète des amours de Charles II ... av. la duchesse de Cleveland. L'abbé Sépher a trouvé sur son exemplaire une clef m.s. ainsi conçue :

La roi de Tamaran = Ch II
Hattigé = la duch. de Cleveland.
Zara — sa confidente.
Osman le duc de Buckingham.
Moharem — milord Candish.
Rakia — la femme de Milord.

Nodier avait un exemplaire avec ce clef imprimée du temps de l'édition. Voy. Mel. tir. d'une p. bibl. p. 95. Nous y trouvons en plus que dans celle de l'abbé Sepher :

— Rajep = M. de Chasvielle amant de la duchesse.

Les noms historiques sont étrangement défigurés dans cette clef imprimée

— Réimpr. sous le titre de "la Belle Turque" s.l. 1680 in 12 — & inséré dans les Histoires Tragiques, Amst. 1700 t. II. ———

HISTOIRES
TRAGIQUES
ET
GALANTES,

ORNÉES DE FIGURES
en Taille-douce.

TOME SECOND.

A AMSTERDAM,
Chez CLAUDE JORDAN,
Libraire dans le Weyde-Steegh
sur le Rockin.

M. DCCXV.

HATTIGÉ,

OU

LA BELLE TURQUE,

NOUVELLE.

LA mer est le lieu du monde le plus fertile en avantures, mais non pas amoureuses. La délicatesse du sexe ne s'est jamais pû accommoder avec la rigueur de cet Element. La fortune y joue toute seule son plus beau rôle. Cependant comme c'est de ce lieu-là qu'a pris naissance la Mere des Amours, il semble qu'il s'y devroit passer bien des galanteris, & c'est ce qu'on y voit de plus rare.

Un jeune Chevalier de Malthe (ce titre dit assez que c'étoit un homme de qualité) poussé d'une genereuse émulation, de ce qu'on disoit tous les jours des autres Chevaliers, voulut, en satisfaisant aux devoirs de sa profession, aller comme ses Confreres, chercher de la gloire à faire la guerre aux ennemis jurez de la Reli

gion. Il se rendit à Malthe sur une Fregate de trente pieces de Canon, qu'il avoit achetée à Marseille, la mieux équipée & la meilleure à la voile, qui fût sortie il y avoit long-temps de ce port.

Le Chevalier avoit fait ses Caravanes, & sçavoit un peu ce que c'étoit que de la mer. Neanmoins comme il n'avoit point encore monté de vaisseau en son particulier que cette fois-là, il fut bien aise, en arrivant en cette Isle, de trouver Gourdan vieux Corsaire, à qui il fit proposer une societé d'honneur & d'armes. Gourdan, quoique peu accoutumé de se servir de second dans une guerre où il ne vouloit partager avec personne le fruit non plus que la gloire du triomphe, ne voulut pas refuser l'offre de ce Chevalier, qui étoit un jeune homme d'une aussi belle esperance que la Religion en eût jamais eu. L'accord fut donc fait entr'eux; & ils partirent de Malthe le quinziéme de May, pour aller croiser sur les côtes de Tunis, d'où le vieux Corsaire avoit appris, qu'il devoit sortir trois vaisseaux remplis de Pelerins, qui alloient à la Meque. Ils avoient le vent pour eux; & en trois jours ils se trouverent en vue de ce Royaume: quand le quatriéme, le vaisseau de Gourdan, qui alloit plus près de la côte, que celui du Chevalier, découvrit quelques voiles. Il tira une volée de canon, qui étoit le signal, pour avertir sa conserve (c'est ainsi que l'on parle dans ces mers-là) de se venir ranger auprès de lui.

C'étoit justement les trois vaisseaux qu'ils cherchoient, & qui virant le bord sur Gourdan, l'attaquerent d'une très-vigoureuse maniere, se réjouissans même, comme d'une seconde prise de celui du Chevalier, qu'ils voyoient venir à son secours. Mais ce n'est pas ainsi qu'on prend les Corsaires de Malthe, lesquels ont coutume de rendre plutôt la vie que de se rendre, & qui combattent jusqu'au dernier soupir. Ceux dont je parle ne sçavoient ce que c'étoit que de craindre: l'un, par une assez longue experience qu'il avoit à surmonter par-tout ses ennemis; & l'autre, quoique fort jeune, par une valeur sans égale, qui reparoit le défaut d'une plus grande pratique au fait des armes.

Je ne m'étendrai pas sur les particularitez de ce combat. Il fut rude & sanglant: Les Turcs avoient quatre fois autant de monde que les Chrétiens, & trois vaisseaux pour le moins aussi forts.

Gourdan qui jusqu'à l'arrivée du Chevalier, n'avoit fait que se tenir à la portée du mousquet des ennemis, ne le vit pas plutôt en état de le pouvoir joindre, qu'il lui voulut montrer à quel prix il avoit acheté la gloire qu'il avoit acquise dans le Levant. Il se vint mettre au milieu des Turcs, faisant un si terrible effet par la mousqueterie, le canon & les grenades qu'on voyoit tirer des deux bords de son vaisseau, qu'il sembloit être tout en feu. Le Chevalier qui n'avoit pas besoin

d'exemple pour l'animer à faire son devoir, ravi d'avoir pour témoin de ses actions un homme aussi fameux que Gourdan, le suivit de fort près, & le soutint si bien, que ces Barbares, qui jusques-là avoient cru la victoire gagnée pour eux, commencerent d'en douter. Leur premiere ardeur paroissoit se rallentir; ils se tenoient plus au large, & n'osoient presque plus aborder les Chrétiens. Ce que le Chevalier n'eut pas plutôt remarqué, que voulant profiter de ce commencement de victoire, dont il voyoit que le courage des siens étoit effectivement augmenté, il leur cria de s'accrocher au vaisseau qui étoit le plus fort des ennemis. Il fut en même temps obéi, & se jetta le premier dedans, suivi d'une troupe de Volontaires, & de quelques braves soldats, qui firent tous, à son exemple, des actions de Heros. Rien de si étonnant, & neanmoins rien de si veritable, qu'on vit presque dès le premier abord une poignée de gens couvrir tout le Tillac des corps de ces Barbares. Le Chevalier parut quelque chose de plus qu'un homme: il sembloit qu'il étoit en dix ou douze endroits tout à la fois, tant il étoit prompt & agile à secourir les uns & les autres, quand ils en avoient besoin. Mais je ne prends pas garde que contre mon dessein je m'arrête insensiblement à décrire ce combat; pendant que j'ai mille autres choses à dire, non pas de plus grande importance; car il ne s'est peut-être

jamais rien passé de plus terrible & de plus glorieux sur ces côtes-là; mais plus galantes & plus ordinaires, dont je veux tâcher de divertir le Lecteur.

Je dirai donc en un mot, que ces deux illustres Capitaines, aprés six ou sept heures de rude combat, durant lesquelles on peut croire qu'il y eut de quoi se signaler, les vaisseaux ayant presque toujours été à l'abord les uns des autres; les Chrétiens en coulerent un des ennemis à fond, & arborerent l'Etendart de Malthe sur les deux autres. Gourdan qui jusques-là, fier de lui-même, n'auroit pas cru qu'il y eût homme sur la mer qui l'égalât, eut bien peur, aprés ce qu'il venoit de voir, que la reputation de ce jeune Chevalier n'allât plus loin que la sienne, & qu'il n'effaçât un jour tout ce qu'il avoit jamais acquis de gloire depuis qu'il commandoit sur mer. Il l'avoit vû plus d'une fois entrer dans les vaisseaux de ces Barbares, faire plier devant lui tout ce qui lui resistoit; écarter, rompre, tailler, donner la mort à tout ce qui s'opposoit à une entiere victoire. Enfin c'étoit à lui qu'il voyoit bien que presque tout l'honneur du combat étoit dû. Comme il n'avoit pas les sentimens les plus justes du monde, il ne put s'empêcher d'en avoir de la jalousie; & cette jalousie lui fit prendre moins de part à la joye qu'il devoit avoir d'être le vainqueur.

Le Chevalier avoit été blessé d'un coup de Zagaye. Sa blessure étoit assez grande;

mais non pas mortelle ; & il se vit obligé de garder le lit pour quelques jours. Gourdan n'eut pas plutôt appris cette nouvelle, qu'il le fut voir, pour lui témoigner autant qu'il pouvoit le déplaisir qu'il en avoit, ajoûtant à ce compliment toutes les louanges qu'un homme comme lui, jaloux de la gloire du Chevalier, étoit capable de donner. Mais ce jeune Heros, autant modeste que brave, s'en défendit de très-bonne grace, lui attribuant à lui-même tout l'avantage de ce combat. Il rendit seulement justice à quelques-uns de son vaisseau, qui s'étoient le plus signalez, sans jamais parler de ce qu'il avoit fait lui-même. Il fut resolu entr'eux de retourner à Malthe, tant pour se radouber, que pour vendre les prises : mais comme sur la mer les vents sont les maîtres de nos resolutions, un calme qui les prit le lendemain, s'opposa pour trois semaines à leur dessein, & leur rendit bien ennuyeux un chemin qu'avec un autre vent ils auroient fait en trois jours.

La blessure du Chevalier n'étant pas, comme j'ai dit, des plus dangereuses, il ne fut pas long-temps à se lever ; & se trouvant assez fort pour pouvoir marcher un peu pendant ce calme, il eut envie d'aller voir les prises avec Gourdan, qui ce jour-là lui étoit venu rendre visite. Il les trouva toutes deux considerables par la quantité de gens qu'ils avoient, tant Turcs, que Mores, de l'un & de l'autre sexe, qui est une marchandise dont

en païs de Chrétiens, on se défait assez bien.

A leur retour, le Lieutenant de Gourdan, qui étoit ami du Chevalier, & peu content de son Capitaine, s'étant arrêté tout seul dans son bord, comme ils parloient de ces prises, il lui dit qu'il n'avoit pas vû ce qu'il y avoit de plus important. C'étoit une Turque, qu'on disoit être une personne de consideration, & de plus une des plus belles femmes qu'on eût jamais vûe. Le Chevalier fut fort étonné que le Capitaine Gourdan ne lui en eût pas parlé, & crut bien que c'étoit un tour d'un vieux Corsaire. Ce procedé neanmoins lui déplut autant qu'il étoit injuste & peu honnête; mais le Lieutenant lui dit, qu'il n'en devoit pas être surpris d'un homme qui n'avoit jamais gueres sçu ce que c'étoit que de garder, même avec ses meilleurs amis, des mesures de justice, non plus que d'honnêteté. Il lui raconta donc comme Gourdan avoit fait passer de nuit cette femme dans son vaisseau, qu'il l'avoit donnée en garde à un More Eunuque qui le servoit depuis long-temps, & qu'il en étoit devenu si amoureux & si jaloux, qu'il ne vouloit pas que qui que ce fût la vît. Il ajouta encore, qu'il avoit appris de ce même More, que cette belle Esclave avoit tant d'aversion pour lui, non seulement parce qu'il étoit un des plus laids hommes du monde, mais parcequ'il l'avoit d'abord traitée avec violence & fort indignement,

qu'elle étoit resolue de souffrir plutôt la mort, que de consentir au moindre de ses desirs. Le Chevalier touché de pitié, comme cela est fort naturel aux belles ames, pour cette pauvre Esclave, qui de plus étoit une belle femme, & une personne hors du commun, qualitez qui portent toujours avec elles leurs recommandations, forma d'abord mille desseins en sa faveur, & dit au Lieutenant de Gourdan, qu'il iroit voir le lendemain son Capitaine, pour lui faire quelques reproches sur le tresor qu'il receloit, espérant du moins de l'obliger à mieux traiter cette pauvre Turque, & à la renvoyer dans le vaisseau où il l'avoit prise. Mais c'est ce que ce Lieutenant, qui connoissoit l'humeur du Patron, lui assura qu'il auroit de la peine à obtenir d'un homme qui étoit amoureux & brutal. Cependant le Chevalier ne manqua pas, comme il avoit dit, de l'aller voir le jour d'après. Gourdan le reçut fort bien, le caressa même, l'entretint de plusieurs choses; mais pas un mot de la belle Esclave. Le Chevalier le mit à dessein deux ou trois fois sur ce chapitre, & toujours fort inutilement, mais à la fin perdant la patience, il lui demanda en riant, & comme par forme de raillerie, s'il ne sçavoit point ce qu'étoit devenue une fort belle Turque, qui étoit, à ce qu'on lui avoit dit, dans la grande prise, témoignant d'être fort surpris de ne l'avoir pas vûe dans la visite qu'ils avoient faite ensemble, & de

ce que lui-même ne lui en avoit rien dit. L'amoureux Corsaire, le plus fier & le plus emporté de tous les hommes, ce qui ne s'accorde gueres avec l'amour, prit pour une insulte ce que lui disoit le Chevalier. Il changea de couleur; & sans le vouloir regarder, il lui répondit brusquement, qu'il ne sçavoit de quelle femme il vouloit parler; qu'ils en avoient assez vû dans les prises; qu'il étoit vrai qu'il en avoit une dans son bord, qui n'étoit pas plus belle que les autres; mais que si cela lui faisoit quelque envie, il en restoit encore assez pour lui, pour en aller choisir une à son goût. Le Chevalier peu satisfait de cette réponse, lui repartit d'un ton assez serieux, qu'il tenoit si sacré tout ce qu'il y avoit dans ces deux vaisseaux, par les loix de la societé qu'ils avoient faite, qu'il ne croyoit pas, qu'avant qu'on en fût venu à un partage, aucun des deux eût droit d'y rien prendre sans l'aveu de l'autre. Gourdan, le moins raisonnable de tous les hommes, ne sçut que repliquer, & se leva sans rien dire, pour se venir promener sur le château de Poupe, laissant dans sa chambre le Chevalier, qui opposant toute sa douceur naturelle au ressentiment que la maniere d'agir de cet homme sauvage commençoit d'exciter dans son ame, voulut voir s'il ne le rameneroit point à la raison à force d'honnêtetez. il le suivit, & l'embrassant d'un air à gagner le cœur d'une bête des bois: Je n'ai pas dessein, lui dit-

il, de vous disputer cette belle Esclave, puisque vous vous en êtes déja emparé ; c'est une marchandise dont je ne me chargerois pas volontiers ; mais vous ne me refuserez pas du moins le plaisir de la voir. Le vieux Corsaire fut ici plus sourd que jamais : la priere étoit trop délicate, & ce n'étoit pas aux yeux d'un jeune homme aussi bien fait que lui, qu'il vouloit exposer tout ce qu'il avoit de plus cher au monde ; & se promenant toujours sans rien dire, il voulut faire comprendre à ce jeune Levrier, que le gibier n'étoit pas pour lui. De quoi le Chevalier ne sçavoit s'il devoit se fâcher ou rire. Vous êtes, lui dit-il, en le regardant d'une contenance plus pitoyable qu'irritée, le plus injuste de tous les hommes. Peu de gens en ma place se contenteroient de ce que je vous demande, & vous me le refusez ! Et bien, il faut vivre à votre mode ; gardez votre Esclave, caressez-la bien. Peut-être qu'un jour vous en serez las, & alors il me sera permis de la voir. Après ces mots, il le quitta, & se retira dans son vaisseau.

Quelques jours après il lui envoya dire, que suivant son conseil & son exemple, il alloit chercher dans les prises une femme qui lui pût aussi tenir compagnie : mais dans la verité c'étoit pour apprendre d'elle quelle étoit la personne que le vieux Corsaire avoit dans son vaisseau ; & il s'adressa fort à propos à une de celles qui la servoient il y avoit long-temps. L'ayant

emmenée avec lui, il la combla de plus d'honnêtetez qu'une femme comme elle n'en pouvoit attendre. Il la fit mettre à table avec lui, & la traita d'une maniere que la pauvre Esclave en étoit confuse. Elle n'étoit ni jeune ni belle, & ne pouvoit attribuer tant de grace, qu'à la pure generosité du jeune Capitaine, dont la bonne mine lui répondoit assez de la sincerité de ses actions. Elle fut mise insensiblement sur le chapitre de sa Maîtresse; & comme elle ne manquoit pas d'esprit, elle eut de quoi contenter la curiosité du Chevalier. Elle lui apprit donc que sa Maîtresse étoit une femme que le Roy de Tamaran avoit passionnément aimée, & qui par un retour de conscience alloit en pelerinage à la Meque. Le Chevalier qui sçavoit que pour des personnes de cette qualité, il y avoit ordinairement de grandes raisons qui les obligeoient à ces excès de devotion, lui demanda en riant, si elle n'avoit pas appris le veritable motif d'une pieté si extraordinaire; & la voyant enfin d'humeur à ne lui rien celer, il la pria de lui en raconter l'histoire toute entiere: ne doutant point que dans la devotion d'une femme de ce caractere, il n'y entrât d'agreables avantures. Razié (c'est ainsi que s'appelloit cette Esclave) étoit si contente du Chevalier, qu'elle auroit fait des choses plus difficiles que ce qu'il desiroit d'elle, & sans se faire presser davantage, elle prit la parole de cette maniere.

Le Tamarán, Seigneur, dit-elle, eſt aujourd'hui un Royaume où l'Amour regne plus ſouverainement qu'il n'a jamaïs fait en Chypre, ni en Grenade. L'uſage des galanteries y eſt devenu ſi familier, qu'il eſt preſque auſſi naturel d'être galant, que de vivre. L'on y aime juſqu'à ce que l'on ſoit tout à fait usé; & les jeunes gens, que l'exemple de leurs peres autoriſe, ont encore beſoin d'un Maître, qu'ils cherchent à faire une Maîtreſſe. C'eſt vous dire tout, que depuis ceux de quinze ans, juſqu'à ceux de ſoixante, depuis le plus grand du Royaume, juſqu'au plus petit des bergers, chacun y jouit de ſes droits naturels. Je ne ſçai ſi cela vient du climat, ou du temperament; je croi plutôt que c'eſt dans certains regnes de fleurettes où l'on ſe trouve; car les Sujets, comme les Royaumes, ſont tels que les Rois les font; & celui de Tamaran étant un des plus galans Princes qu'il y ait au monde, il ne faut pas s'étonner ſi dans tout ſon Etat on ne parle que de galanterie. Mais pour en venir à l'hiſtoire que vous deſirez de ſçavoir, je vous dirai que ce Roy, en prenant poſſeſſion de ſon Royaume, dont il avoit été exilé depuis la mort de ſon Pere, devint amoureux de ma Maîtreſſe. Hattigé (c'eſt ainſi qu'elle s'appelle) eſt aſſurément une des plus belles femmes que les yeux des hommes ayent vûe. Elle eſt fille d'un Janiſſaire, & avoit épousé un homme de merite, qui avoit aſſez de bien

pour la rendre heureuse, si la qualité de Maîtresse de Roy n'eût pas été préferable, pour une femme ambitieuse comme elle, à une felicité de famille. En un mot il fallut que le bon homme tâchât de se consoler de l'honneur que le Roy lui vouloit faire, qui ajouta au titre qu'il lui donnoit, un emploi hors du Royaume, dont il ne lui avoit gueres d'obligation, & dont il se seroit volontiers passé.

Ma Maîtresse, fiere & belle comme elle est, sçut bien faire valoir sa défaite au Roy, & lui vendre comme il faut, une conquête de cette importance. Il est vrai qu'elle n'a jamais passé pour avoir infiniment de l'esprit; mais elle a une certaine adresse de femme, qui lui tient bien lieu d'esprit, & qui avec quelques manieres engageantes dont elle sçait user, la fit si bien aimer du Monarque, que jamais Prince n'a tant aimé que lui. Il ne pouvoit vivre sans elle. Il avoit des soins & des complaisances pour lui plaire, qu'on n'a jamais eues pour aucune femme. Elle en profitoit assez bien, prenant tous les jours plus d'empire sur son esprit. Si bien qu'elle en tiroit tous les avantages qu'une femme qui sçait le monde, & faire ses affaires, en pouvoit tirer. C'étoit elle en partie qui gouvernoit dans le Royaume, & à qui on faisoit la cour; & qui vouloit des faveurs ou des récompenses, devoit aller à Hattigé; rien ne s'accordoit que par elle. C'étoit le canal par où toutes les graces du Roy se répandoient. Cela

s'est vû en d'autres temps, & se peut voir encore aujourd'hui, mais non pas de cette maniere; car on peut dire, sans trop exagerer, que le Roy de Tamaran se démit de sa Couronne, pour la mettre sur la tête d'Hattigé, dès le premier jour qu'il la vit. Il l'aima dès ce jour-là, & l'aima éperdûment. Comme il arrive toujours que ces grandes élevations font des ennemis & des jaloux, il y avoit plusieurs Seigneurs à la Cour, qui n'aimoient pas ma Maîtresse. Il est vrai que sa fierté lui attira plus d'ennemis, que sa faveur ne lui fit de jaloux: & parmi ceux-là, le plus considerable & le plus dangereux étoit Osman, premier Aga & Favori du Roy.

Il est bien rare que deux personnes de cette espece, un Favori & une Maîtresse, soient long-temps d'accord ensemble; parceque chacun voulant l'emporter sur le cœur du Maître, & regner sur ses volontez, ils tâchent ordinairement de s'entre-détruire: il y en a qui en usent avec politique; mais ceux dont je parle, s'attaquoient à guerre ouverte, par une fierté d'esprit, qui cherchoit à faire éclater l'avantage qu'ils auroient l'un sur l'autre. Le Roy prudent, & d'une humeur fort pacifique, ne se laissoit emporter d'aucun côté, & les aimant tous deux, & sçachant la haine qu'ils avoient l'un contre l'autre, il ne les croyoit point sur aucune des choses qu'ils pouvoient lui dire de desavantageux, jusqu'à ce qu'enfin Osman, qui avoit déja dressé plusieurs batteries inuti-

les contre sa Rivale, voulut éprouver l'esprit du Monarque sur la jalousie, qui est le grand écueil des Amans les plus passionnez. Il se mit donc à éclairer avec soin la conduite de la Dame, afin de debuter d'abord par quelque chose de considerable & de bien fondé, jugeant assez que son Maître, de la maniere qu'il étoit épris des charmes de cette femme, ne se détromperoit pas facilement, & qu'elle qui avoit l'esprit fourbe & adroit, se tireroit aisément d'affaire, si le crime n'étoit capital & averé.

Ma Maîtresse avoit l'air de n'être pas ennemie de nature, & son illustre Amant lui rendant des visites moins amoureuses qu'il ne faisoit du commencement de son ardeur, comme il n'arrive que trop souvent, même aux plus passionnez, elle auroit pû, dans la necessité de sa complexion, avoir recours à quelque Galand de son goût. C'étoit au moins la pensée de l'Aga, & par la suite vous verrez qu'il ne se trompoit pas.

Le titre de Maîtresse & de Maîtresse favorite (car nos Rois en ont toujours de toutes les façons) donne, avec le pouvoir qu'elles ont, beaucoup de liberté dans le Serrail, & Hattigé en prenant encore plus qu'il ne lui en étoit donné, y vivoit presque en Souveraine. Tout lui étoit soumis, & personne n'auroit osé lui contredire. Mais l'Aga, un peu plus à craindre qu'elle, n'y étoit pas moins consideré, & l'argent faisant tout, il ne

fut pas long-temps ſans y mettre des eſpions, qui lui promirent de lui rendre un compte fidele des actions de ma Maitreſſe.

Quelque gloire qu'il y ait pour une femme ambitieuſe, de voir tous les jours à ſes pieds celui qui eſt au deſſus de tous les autres, les Monarques ſe trompent fort s'ils croyent n'avoir que des Maîtreſſes fidelles. Il n'y a qu'une grande paſſion, comme l'amour, qui puiſſe arrêter le cœur d'une femme, l'ambition toute ſeule ne ſe pique pas trop de fidelité. Comme c'eſt au rang où ils ſont élevez, qu'ils doivent leurs conquêtes amoureuſes, & non à leur propre merite; ils ſont ſujets à n'en avoir que les dehors. Il faut que l'Amour qu'on trompe de ce côté-là, & qui ne ſe paye pas d'éclat, cherche à ſe contenter d'ailleurs. Hattigé aimoit le Roy, comme toutes les autres Maîtreſſes de cette eſpece les aiment, c'eſt-à-dire, autant que la Toute-puiſſance lui pouvoit faire aimer un homme, qui la mettoit au deſſus de toutes les autres femmes. Son ame étoit remplie de tous ces brillans dehors, pendant que ſon cœur gemiſſoit au dedans, de ne pouvoir aimer quelqu'un pour l'amour de lui-même. Quand une femme eſt ſujette à de pareilles reflexions, c'eſt grand hazard qu'elle ſe tienne long-temps dans les bornes étroites de ſon devoir. Il ne fut du moins pas poſſible à celle dont je vous parle, qu'elle ne s'en écartât pas un peu; & cherchant quelqu'un

quelqu'un qui valût la peine de la faire descendre du rang qu'elle tenoit, elle jetta les yeux sur Rajep, neveu du grand Jardinier du Roy.

Ce Rajep étoit un homme bien fait, jeune, vigoureux, qui avoit déja plû à d'autres femmes, & d'une reputation sur ce chapitre à lui attirer de bonnes fortunes. Elle l'avoit vû deux ou trois fois par occasion dans ces jeux qu'on fait pour le divertissement des Dames du Serrail, lesquelles regardent au travers des jalousies, combattre des hommes contre des bêtes farouches. Celui-ci, fort adroit en cette guerre, ne paroissoit jamais dans la place, qu'il ne se fist admirer. Chacun lui applaudissoit volontiers, & les moindres coups qu'il donnoit, qui étoient toujours autant de coups de mort, faisoient jetter des cris de joye à toute l'assemblée, qui pénetroient jusqu'au cœur de ma Maîtresse. C'est quelquefois dans ces occasions-là que les femmes sont touchées du merite d'un homme. Ce fut au moins, comme vous voyez, le foible de celle-ci. Elle se trouva sensible à tous ces grands applaudissemens, & sentoit jusqu'au fond de l'ame l'honneur qu'on faisoit à Rajep. Elle ne sortoit jamais de ces spectacles, qu'elle ne tombât dans une certaine melancolie qui la rendoit réveuse même en la presence du Roy. Elle ne mangeoit point, elle ne dormoit point. Ce qui inquietoit si fort l'amoureux Prince, qui s'informoit des moindres choses

qui regardoient la ſanté & les plaiſirs de ſa Maîtreſſe, qu'il ſouffroit plus de peines qu'elle, de la voir languir comme elle faiſoit. Il ne pouvoit deviner ce qu'elle avoit, & s'en faiſoit une affaire ſi importante, que tout ſon repos en dépendoit. Le mal croiſſoit du côté de l'Amante; & cette passion devint à la fin ſi puiſſante dans ſon ame, qu'elle en étoit toute changée. Le bon Roy redoubla ſes careſſes, comme ſes ſoins & ſes liberalitez, & s'il eût pû encore, ſon amour. Il la prioit inceſſamment, ſi elle l'aimoit, de lui dire le ſujet de ſon chagrin, & lui proteſtoit, que s'il falloit ſa vie pour la contenter, il ne héſiteroit pas un moment pour la lui ſacrifier. Tant de paſſion devoit bien convertir le cœur de cette infidelle, ſi elle eût été capable de quelque amour pour lui: mais c'étoit Rajep qu'il lui falloit; Rajep, pour elle le plus charmant & le plus accompli de tous les hommes. Elle croyoit que les bontez Royales lui étoient dûes, ou dumoins qu'elles étoient aſſez bien payées par la reconnoiſſance exterieure qu'elle en avoit, & que ſi l'hommage du cœur n'en étoit pas, c'étoit plus la faute du Roy que la ſienne, de n'avoir pas ſçu le lui gagner.

Voila à quoi ſont ſujets ces heureux Monarques, quand ils deviennent amans. Ils quittent pour l'ordinaire, quand ils ſont avec elles, cette majeſté qui éblouit la plupart des cœurs: ils les vont voir en deshabillé, & les accoutument ſi bien à

vivre familierement avec eux, qu'elles les traitent après comme les autres hommes. L'amoureuse Hattigé, prévenue d'une si extraordinaire passion, languissoit sans sçavoir quel remede elle apporteroit à son mal. Zara Esclave Grecque, qui avoit toujours eu plus de part dans sa confidence qu'aucune autre, auroit bien voulu pouvoir entrer dans son cœur, pour y voir le mal qu'elle avoit. Elle l'entendoit soupirer à tous momens, & jugeoit, en femme vieille & experimentée, que si ce n'étoit de l'amour, il ne s'en faloit gueres. Elle ne fit pas l'empressée, comme auroit fait une autre moins habile qu'elle, pour lui arracher ce secret: mais elle se conforma si bien à la vie qu'elle menoit, qu'elle ne mangeoit, ni ne dormoit, & pleuroit, soupiroit, se promenoit, tout de même qu'elle faisoit. Ce qu'enfin ma Maîtresse ayant remarqué déja plusieurs fois, lui demanda ce qu'elle avoit, pour s'affliger de cette maniere: Helas! si vous sçaviez, Madame, lui répondit en soupirant la bonne Matrône, si vous sçaviez, reprit-elle encore d'un air fort triste, en quel danger vous vous mettez, en vivant de la maniere que vous.... Mais, ajouta-t-elle, comme par maniere de reflexion, je ne vous le devrois pas dire, puisque vous avez si peu de confiance en moi. Tu as tort de t'en plaindre, lui repartit en souriant Hattigé, car tu sçais que personne n'est jamais entré si avant que toi dans mes

ſecrets. Oui, Madame, lui repliqua la Vieille, juſqu'à ce jour, parceque peut-être vous n'avez rien eu dans le cœur qui fût digne de quelque myſtere : mais à cette heure, qu'il ſeroit temps de mettre ma fidelité à l'épreuve, & de vous ſervir de mes conſeils, ou de mon adreſſe, vous vous contentez de vous affliger, comme ſi vous n'aviez pas Zara auprès de vous ; Zara qui vous aime, ſi elle l'oſe dire, plus que ſa vie, & qui s'expoſeroit très-volontiers pour l'amour de vous. Car enfin qu'avez-vous, que deſirez-vous, où je ne vous puiſſe être utile ? & que ne vous ſervez-vous de moi.... Tu parles, interrompit la Dame, comme ſi tu liſois dans mon cœur les choſes qui s'y paſſent. Et qui ne devineroit, lui répondit-elle, ce que vous y avez ? Je m'étonne ſeulement, que le Roy ne l'ait déja remarqué; & je tremble quand je vous entends ſoupirer devant lui : car après tout, que vous manque-t-il pour être contente ? & ſi ce n'eſt qu'il vous aime trop, & que vous ne l'aimiez pas, vous ne ſçauriez rien deſirer dans le monde que vous n'ayez déja. Je vous le dis en verité, Madame ; je crains qu'à la fin votre melancolie ne lui faſſe ſoupçonner quelque choſe, & je ne ſçai ce qu'il en croira. Voila ce qui me rend triſte comme vous me voyez. Tu as raiſon, ma pauvre Zara, lui repartit en ſoupirant Hattigé ; qui ſembloit être touchée de l'affection d'une ſi bonne Eſclave, & ſi je te croyois aſſez fidelle pour

te pouvoir ouvrir mon ame toute entiere, je croi bien que tu m'aiderois à mieux regler les mouvemens de mon cœur. Si vous doutez de ma fidelité, lui repliqua Zara, vous n'avez que faire de me rien dire, car vous m'obligeriez malgré moi, à ne vous être pas fidelle. Sçachez, continua-t-elle, que depuis quarante ans que je suis dans le Serrail, j'ai toujours passé pour un exemple de discretion. J'y ai servi tout ce qu'il y a de femmes galantes; & je vous dirois de belles histoires, si nous étions à present de loisir à cela. En un mot, Madame, je sçai bien que je suis ce qu'il vous faut: Servez-vous de moi encore une fois, & au plutôt, car vous ne me trouverez peut-être pas toujours d'humeur à le faire, & j'ai regret de vous voir languir. Ma Maîtresse, qui avoit déja bonne opinion de Zara, & qui voyoit en effet qu'elle lui étoit necessaire, se resolut bien-tôt à ne lui rien celer. Mais voici, pour sauver sa pudeur, le tour qu'elle donna à cette histoire.

Tu sçais, lui dit-elle, que j'avois un frere qui m'aimoit, & que j'aimois dès mon enfance de la plus tendre amitié qu'on ait jamais aimé. Mon Pere craignant quelque méchante avanture d'une si forte inclination que nous avions l'un pour l'autre, nous voulut separer, & l'envoya en Candie, d'où depuis il n'est jamais retourné. On ne peut pas verser plus de larmes que je fis dans ce cruel départ, & je suis encore tous les jours à me con-

soler de sa perte. Mais ce n'est pas là ce que j'ai à te dire;car tu le sçais il y a long-temps : c'est, ma chere Zara, continua-t-elle en soupirant, que j'ai vû un homme si semblable à ce cher frere, je dis de mine, de taille, des gestes, des traits même du visage, enfin si fort lui-même, qu'il me sembloit effectivement que je le voyois ; & je l'aurois pris pour lui sans doute, si l'on ne m'eût dit que c'étoit le neveu du grand Jardinier.... Qui, Rajep, interrompit Zara? Oui, Rajep, lui-même, poursuivit Hattigé. Voi si la fortune, en quelque rang qu'elle nous éleve, ne nous fait pas quelquefois de cruels tours : car enfin tu peux croire que je n'ai pû voir cet homme, sans sentir renouveller ma douleur jusques dans mon ame: mais ce qu'il y a de plus cruel, & que j'ai même honte de te dire, c'est que par l'effet d'une étrange sympathie, la même inclination que j'avois pour ce frere, a suivi cette ressemblance; & la vûe de cet homme, en attirant les larmes de mes yeux, m'arracha des soupirs qui ne pouvoient venir que du cœur. Enfin que veux-tu que je te dise davantage? je voi bien que je suis malheureuse, & qu'il est de ma destinée, de n'aimer que ce que je ne puis & ne dois point aimer.

Quelques larmes lui coulerent alors des yeux, que l'officieuse Zara tâcha d'arrêter. Non, non, poursuivit-elle, je sçai qu'il n'y a point d'autres remedes à mes peines que la mort. Le temps de se laisser

mourir d'amour eſt paſſé, Madame, lui repartit Zara; ne vous piquez pas d'une vertu qui n'eſt pas de ce ſiecle. Mais que veux-tu donc, lui repliqua-t-elle, que je faſſe ? Je le ſçaurai, dit la Matrône, quand vous m'aurez dit ce que vous deſirez; & voyant qu'elle ſongeoit, ſans doute pour lui donner le temps de deviner ce qu'elle ſouhaitoit d'elle : voulez-vous, pourſuivit-elle, que je vous faſſe voir Rajep ? que je vous l'ameine dans votre appartement ? que.... Ah, ma chere Zara, s'écria l'amoureuſe Dame, en l'embraſſant tendrement, que tu flates agreablement mes douces idées ! Je te devrois plus que la vie, ſi tu faiſois ce coup-là; mais je craindrois trop pour toi, & j'aimerois mieux mourir, que de te voir arriver le moindre malheur pour l'amour de moi. Point, point, ne craignez rien, lui répondit l'Eſclave. Ce n'eſt pas une affaire pour moi que cela : il y a long-temps que j'ai pris mes ſeuretez là-deſſus. Ecrivez ſeulement un billet à Rajep, pour l'avertir de ſa bonne fortune, & du reſte ne vous en mettez point en peine, j'en prendrai ſoin. Ma Maîtreſſe, pour l'animer encore davantage à la bien ſervir, lui fit preſent d'une chaîne d'or, l'aſſurant que ce n'étoit que les arrhes du bien qu'elle lui vouloit faire. On apporta de l'encre & du papier, & voici le billet que la Dame écrivit à l'heureux Rajep.

L'Amour, comme la Fortune, favorise quelquefois les gens, quand ils y pensent le moins. Il y a une Dame qui souhaite de vous voir. C'est en un lieu un peu difficile; mais elle vaut peut-être bien la peine que vous prendrez. Les choses qui coûtent le plus, sont ordinairement les plus estimées. Préparez-vous donc à acheter le bonheur qu'on vous offre, & à l'acheter au peril de votre vie. On sçait que vous ne manquez pas de cœur, & si la fortune est pour vous, comme l'Amour, vous ne serez pas malheureux.

Zara prit ce billet, & l'alla porter à un Eunuque de ses plus affidez. Elle en avoit plusieurs pour de semblables messages, dont elle achetoit la fidelité à beaux deniers comptans. Elle prit donc soin d'instruire celui-ci de tout ce qu'il devoit faire, & lui recommanda sur-tout le secret. Mais quel fonds peut-on faire sur la foi de gens qui sont toujours au plus offrant? La paye de Zara n'étoit pas comparable à celle de l'Aga, & cet Eunuque se trouvant du nombre de ses pensionnaires, on peut croire qu'il ne manqua pas de lui porter ce billet, dont il esperoit d'être recompensé comme il faut. Osman le reçut comme le plus agreable present qu'on lui eût pû faire, & d'abord, impatient de voir ce qu'il contenoit, il se retira dans son cabinet, l'ouvrit,

l'ouvrit, en reconnut l'écriture, & le lut & relut avec le plaisir que donne une idée de vengeance, quand on est en chemin d'être le maître de la vie ou de la reputation d'un ennemi.

Il fut quelque temps à prendre une resolution sur ce billet : Car de le copier seulement, ce n'étoit rien faire; il est aisé de desavoüer ce qu'on n'a pas écrit : de le garder, c'étoit arrêter le cours d'une affaire, qui pour qu'elle fût bien de consequence, devoit aller plus loin. Enfin aprés y avoir bien songé, il crut que le meilleur parti étoit de retenir l'original vers luy, aprés en avoir pris une copie, qu'il fit tirer par une femme, & qu'il envoya ensuite à Rajep, qui ne connoissant ni le caractere, ni celle qui lui écrivoit, ne pouvoit manquer de donner dans la tromperie qu'on luy faisoit. Le fidele Messager poursuivit donc son chemin; trouva Rajep chez luy, & luy presenta ce billet. Le Galant qui ne cherchoit pas mieux, trop glorieux de l'honneur qu'on luy faisoit, seroit volontiers parti dès le moment, pour aller voir ce qu'on desiroit de lui. Mais son heure n'étoit pas encore venuë. Il ne sçavoit qui pouvoit être la Dame qui avoit tant de bonté pour sa personne. Il luy en passa un grand nombre dans l'esprit. Mais cet Eunuque étoit du Serrail, & selon toutes les apparences, le billet en devoit venir, & il n'y connoissoit personne. Il ne se seroit jamais imaginé, qu'Hattigé fût la suscep-

tible; Hattigé la plus fiere comme la plus belle femme du Royaume, & la favorite du Roy. Il l'auroit volontiers demandé à l'Eunuque, s'il n'eût craint de tout gâter, pour vouloir être trop curieux, comme il arrive souvent dans de pareilles conjonctures. Il se contenta de lui faire quelques questions, pour voir s'il n'auroit rien davantage à lui dire; & voyant par ses réponses, que ce billet étoit tout ce qu'il devoit esperer pour cette fois là, il le laissa partir avec cette réponse.

Il n'est rien de difficile pour moi, quand il s'agit du service des Dames. C'est le devoir d'un honnête homme, de chercher à les obliger; mais si agreable pour moi, que je me ferai toujours un grand plaisir d'exposer ma vie pour elles. Jugez, Madame, de mon empressement dans une si belle occasion. On n'aura qu'à me montrer le chemin que je dois tenir: quelque obstacle qui s'y rencontre, j'en viendrai peut-être à bout. Je meurs d'impatience de le tenter; & si la Fortune fait ce qu'elle doit, je serai bien-tôt où l'Amour me desire.

L'Eunuque ne sortit pas de chez Rajep sans être bien payé de la peine qu'il avoit prise de le trahir. Il lui donna un beau diamant, en reconnoissance duquel cet honnête Agent alla porter son billet à

l'Aga, qui ravi de voir si bien réussir ce qu'il desiroit, en fit faire une copie comme de l'autre, qu'il envoya à Hattigé.

Ce fut une joye si grande pour la passionnée Dame, au retour de l'Eunuque, & sur-tout quand elle eut lû la réponse de Rajep, que tout le Serrail se ressentit de la fête. Elle embrassa mille fois la très-chere Zara; & il n'y eut pas jusqu'à l'Eunuque, qui n'eût part à ses caresses, qu'il meritoit assez bien, comme vous voyez. Elle leur fit des liberalitez à l'un & à l'autre, & leur promit tant de bien, qu'elle se seroit ruinée, si elle leur eût donné tout ce qu'elle leur promettoit. Le lendemain l'impatience de la Belle fit qu'il y eut un nouveau billet, & le même Eunuque qui les avoit si bien servies, fut employé à ce second message. Il le porta, comme de raison, encore à l'Aga, qui le reçut avec la même joye que le premier; & l'ayant ouvert, il y trouva ces paroles.

Il ne faut que vous voir une fois, pour être persuadée que vous êtes un fort galant homme; & qu'on ne hazarde rien de se compromettre avec vous. Profitez des bons sentimens que vous inspirez aux gens, & faites ce que le More vous dira, & vous aurez bien-tôt de quoi rendre grace à l'Amour.

Osman, après avoir lû ce billet, demanda à l'Eunuque les particularitez de

cette derniere ambassade, & il apprit de lui, comme il portoit à Rajep les articles d'un rendez-vous nocturne, l'heure, & la maniere que ce Galant devoit être introduit. Il fit encore copier ce billet de la même main que l'autre, & laissa ensuite poursuivre sa commission au More. Rajep qui ne s'attendoit pas que sa bonne fortune fist tant de chemin en si peu de temps, sçut bon gré à sa belle inconnue des inquietudes qu'elle lui épargnoit; voici à peu près la réponse qu'il fit à ce billet.

Quoi que vous trouviez en moi, Madame, je n'ai pas assez de vanité, pour croire que j'aye merité la grace que vous me faites. Je vous la dois toute entiere; & si quelque chose est digne d'elle, c'est l'extrême passion que je sens pour vous depuis un jour. Elle est telle, que j'en serois mort, si vous eussiez tardé plus long-temps à me procurer le bonheur de vous voir. Je ferai ce qu'on m'a dit, & si je manque de réussir à mon dessein, ce ne sera pas manque d'amour, mais plutôt de fortune, qui doit être pour moi, si elle favorise les plus ardens, comme les plus hardis.

L'Aga fut bien content d'avoir encore ce billet, qu'il fit copier; & il ordonna à l'Eunuque de le venir avertir, d'abord

que Rajep ſeroit entré dans le Serrail ; ce qu'il fit fort exactement. C'étoit à une heure après minuit qu'il arriva chez lui, pour lui donner cet avis. Il étoit un peu tard pour l'aller porter au Roy ; mais l'occaſion étoit trop belle pour la marchander. Il y fut, & trouva qu'on l'alloit mettre au lit. Le Roy tout ſurpris de le voir entrer dans ſa chambre : Quoi, à cette heure-ci, s'écria-t-il d'abord qu'il le vit, Oſman n'eſt pas couché ! Cela n'appartient qu'aux gens à bonne fortune. Qui ſçait, lui répondit l'Aga, ſi ce n'eſt pas ce qui m'amene ici ? Vous viendriez un peu trop tard, lui repartit le Roy, & je ſuis ſi content aujourd'hui de la mienne, que je ne me leverois pas, pour en aller chercher une autre. Ecoutez-moi, continua-t-il, voyant qu'Oſman mouroit d'envie de l'interrompre, & je vous raconterai une partie du plaiſir que j'ai eu ce ſoir, & que je ne goûterois pas bien, ſi je ne vous en faiſois part. Vous ſçaurez qu'Hattigé, que malgré toute la haine que vous avez contre elle, vous m'avouerez être une des plus belles femmes que vous ayez jamais vue, étoit depuis quelque temps dans une mélancolie & dans un chagrin ſi étranges, que rien ne la pouvoit divertir. Je lui en avois demandé mille fois la raiſon avec aſſez d'empreſſement, & n'en avois jamais pû tirer aucune d'elle. Elle ne faiſoit que pleurer, & ſes larmes m'accabloient d'une maniere, qu'à la fin j'en

ferois mort d'ennui & de déplaisir : Quand aujourd'hui, plus charmante à mes yeux & plus belle que je ne l'avois jamais vûe, quoiqu'avec une langueur sur le visage qui faisoit assez juger que son cœur ne se portoit pas bien ; prenant pitié de l'état où sa tristesse m'alloit réduire : Seigneur, m'a-t-elle dit, en m'embrassant d'une extrême tendresse, je voi bien ce que vous souffrez pour l'amour de moi : s'il n'y alloit que de ma vie, je mourrois plutôt mille fois que de vous dire ce qui me cause tant d'ennui : mais craignant pour votre santé qui m'est beaucoup plus chere, & vous voyant si changé depuis quelques jours, je ne vous sçaurois cacher plus long-temps le sujet de ma tristesse. Je vous dirai donc, quand il m'en devroit même coûter votre cœur, que tout le déplaisir du mien ne vient que d'un songe que je fis il y a quelque temps, & qui m'est demeuré si fort imprimé dans l'esprit, que je n'en ai, quoi que j'aye pû faire, jamais pû perdre l'idée. Là-dessus elle s'est arrêtée, empêchée par une quantité de sanglots & de larmes qu'elle ne pouvoit retenir ; & la pressant plus fort que jamais d'achever, & de me dire son songe : Helas ! a-t-elle continué en soupirant, n'avancerai-je point moi-même une si fatale prédiction, en vous la racontant ? C'est, Seigneur, que je vous ai vû entre les bras de Roukia, la femme de votre grand Jardinier, sans que j'aye pû jamais vous

en arracher, ni par mes pleurs, ni par mes reproches. Serez-vous si perfide, & ne tâcherez-vous pas du moins de détourner le cruel coup dont le Ciel me menace ? Ah ! donnez-moi plutôt la mort, que de le voir. Là-dessus sa douleur l'a reprise plus fort que jamais, & elle est tombée presque évanouie entre mes bras. Tu peux croire, cher Osman, que je lui ai bien dit des choses pour la remettre, & pour la rassurer un peu contre ce songe, qui comme tu sçais, n'a pas la moindre apparence de verité. J'ai oui parler plusieurs fois de Roukia ; mais quelque bruit qu'ait fait sa beauté, & quoi qu'on m'en ai dit, je n'ai jamais eu seulement la curiosité de la voir, parceque j'étois content de l'aimable Hattigé, à qui je me suis toujours voulu conserver tout entier. Mais pour t'achever cette histoire, tu sçauras que j'ai si bien réussi auprès d'elle, à force de sermens & de raisons amoureuses, qu'à la fin je l'ai desabusée, & guérie entierement de tous ces faux ombrages de perfidie qu'elle avoit de moi. Sa premiere gayeté est revenue, jamais tant d'amour : tout ce qu'une passion comme celle-là, peut avoir de tendre & de puissant sur un cœur, elle me l'a témoigné. Tu vois aussi que je l'ai quittée plus tard qu'à l'ordinaire, & que j'en suis plus amoureux que jamais je n'ai été. Je ne fais que d'arriver, & ne pouvois en verité m'arracher d'auprès d'elle. Encore un mo-

ment, me disoit-elle, à chaque fois qu'elle me voyoit sur le point de la quitter, & ces momens en attiroient d'autres, toujours plus pleins de feux & de flames, qui renaissoient ou qui redoubloient à mesure qu'elle me retenoit. Enfin que te dirai-je de plus ? Je sçai bien que je t'entretiendrois toute la nuit, de ce qui s'est passe d'agreable pour moi dans le cabinet de cette charmante femme, & si, tu ne sçaurois pas la meilleure partie des plaisir, que j'ai eus. Car tu n'ignores pas qu'il n'est jamais d'un Amant discret, de dire tout à son Confident, quelque fidele qu'il soit. Mais que penses-tu de cette délicatesse ? Jamais Amante a-t-elle pris tant d'allarme pour un songe ? & ne faut-il pas aimer plus qu'on n'a jamais aimé, pour souffrir tout ce qu'elle a souffert sans me l'oser dire ? Il est vrai, Seigneur, lui répondit d'un ton serieux l'Aga, que ce que vous dites a lieu de me surprendre, mais non pas peut-être de la maniere que vous pourriez vous l'imaginer. Je vous dirai seulement qu'un homme pour qui j'ai un extrême respect & la derniere veneration, se trouvant comme vous passionnément amoureux d'une femme, me faisoit un jour confidence de quelques momens de joye qu'il avoit passez avec elle, où il me disoit, que tout ce qu'un Amour le plus tendre & le plus emporté pouvoit faire goûter de doux & d'attrayant, elle le lui avoit fait ressentir, & qu'il ne croyoit pas

qu'il y eût dans le monde un Amant plus heureux ni plus aimé que lui. Vous seriez bien trompé, lui dis-je alors, si tous ces grands transports d'amour & de tendresse, dont je vous voi encore si rempli, n'étoient qu'un poison pour vous endormir, & si la Dame dont vous me parlez, si passionnée pour vous, étoit à cette heure entre les bras d'un autre. Seigneur, continua l'Aga, il n'y avoit rien de si veritable que ce que je lui disois: Il ne tint qu'à cet homme-là d'en être le témoin oculaire. Je lui aurois fait voir sa Maîtresse couchée avec un homme, autant au dessous de lui, qu'un Sujet peut être au dessous de son Prince. Osman, Osman, repartit le Roy, vous ne me rendrez pas jaloux. Je croi, continua-t-il en le regardant avec grande attention, que ce que vous dites peut être arrivé: les femmes sont aujourd'hui d'un naturel si perfide, qu'on ne se peut gueres fier sur la foi de leurs caresses: mais avec tout cela, je suis bien persuadé qu'un exemple si infame n'a rien de commun avec ce qui me regarde. Je connois Hattigé, & ne sçai que trop que son cœur n'en a jamais desiré d'autre que le mien. Cependant c'est de vous, Seigneur, lui repliqua l'Aga, que je veux parler: & puisqu'il faut vous le dire, & qu'il y va de l'honneur de mon Roy, c'est vous seul qu'une si lâche action deshonore: c'est la charmante Hattigé qui vous adore, & que vous aimez tant, qui vous trahit à

cette heure, de la maniere que je vous ai dit. Le Roy étourdi du coup d'une si terrible & si surprenante nouvelle, fut quelque temps sans lui pouvoir répondre; mais quelques momens après, jettant tout d'un coup les yeux sur l'Aga comme en colere: tant que vos invectives, Osman, lui dit-il, ne se sont étendues que sur le faste ou les depenses excessives d'Hattigé, j'ai eu patience, parce qu'en effet il y avoit quelque chose de ce dont vous l'accusiez; mais s'agissant de sa reputation, où la mienne est si fort interessée, je vous trouverois bien criminel, si vous l'attaquiez sans avoir de quoi la bien convaincre. L'Aga le laissoit parler, & il poursuivit encore de cette maniere: Il y a près de trois ans que je voi Hattigé, je la dois mieux connoître que personne. S'il y avoit quelqu'un dans ce Royaume, qui fût plus, ou du moins qui fût autant que moi, je pourrois peut-être craindre quelque crime semblable d'elle: Je dis peut-être, parceque je doute encore fort qu'elle me voulût trahir pour un autre. Mais avec l'orgueil qu'elle a, qu'elle se pût jamais abaisser pour rien de ce qui est au dessous de moi, c'est ce que je ne croirai jamais, que vous ne me le fassiez voir de mes propres yeux. Ne vois-je pas, ajouta-t-il, comme elle traite tout le monde, & que c'est la plus ambitieuse femme qu'il y ait sur la terre? Elle m'aime assurément, mais je suis persuadé qu'elle m'aimeroit davantage, si je

pouvois devenir plus que je ne suis, parcequ'il n'y a que la grandeur qui puisse remplir cette ame superbe. Je sçavois bien, Seigneur, lui répondit l'Aga avec un soupir de pitié, qu'étant prévenu, ou plutôt enchanté comme vous êtes de cette femme, tout ce que je vous pourrois dire de contraire, ne feroit pas la moindre impression sur vous. Ne m'en croyez pas, si vous ne voulez, mais venez le voir, & de vos propres yeux. Et que me ferez-vous voir, s'écria le Roy tout emporté, si je vous dis que je sors de chez elle, si je ne fais que de la quitter ? Et bien, Seigneur, repartit l'Aga, tout ce que vous dites est vrai, mais il ne l'est pas moins, que si vous voulez, vous la trouverez dans sa chambre avec un autre : donnez-vous seulement la peine d'y aller. Ah! je perds patience, dit l'incredule Prince ; mais Osman, sçavez-vous bien jusqu'où ira mon ressentiment, si je prends la peine de me lever, & que vous ne puissiez pas la convaincre du crime que vous lui imposez ? Je suis assuré de ce que je dis, lui répondit l'Aga sans se troubler, & je ne crains point votre ressentiment, s'il ne faut que vous faire voir ce que je vous promets. Là-dessus le Roy se fit mettre son Caffetan pour se lever, & sans un plus grand appareil, ayant pris son Turban & son Sabre, il alla droit au Serrail avec Osman qu'il tenoit par la main, comme s'il eût eu peur qu'il ne lui fût échappé. C'est ici

lui dit-il en entrant, que la Scene que vous m'avez promise, se doit passer; mais prenez garde que vous ne fassiez la catastrophe d'une si méchante Piece. L'Aga lui répondit, que c'étoit une affaire de fait, dont ils seroient bien-tôt éclaircis. Le Roy qui le voyoit marcher d'un air si resolu, & avec je ne sçai quelle joye répandue sur son visage, comme d'un homme qui se préparoit à un grand triomphe, commença, non pas à le croire tout à fait, mais à craindre qu'il n'en fût quelque chose. Et ce qui lui faisoit encore plus apprehender quelque fâcheuse avanture, c'est qu'il connoissoit Osman pour homme de bon sens, peu sujet à se méprendre, & qui ne se seroit pas embarqué legerement dans une pareille entreprise, sans en avoir pris les devants: de sorte qu'il ne sçavoit déja qu'en penser. Il n'auroit pas voulu, pour la vie, lui donner cet avantage sur sa Maîtresse, sur-tout après l'histoire qu'il lui venoit de faire; & il cherchoit à faire avorter leur dessein, en cas qu'elle fût criminelle, c'est-à-dire, que depuis qu'ils furent entrez dans le Serrail, & qu'ils n'avoient plus que deux ou trois pas à faire pour entrer dans l'appartement d'Hattigé, & tirer le rideau, il sembloit qu'il ne sçavoit plus où il vouloit aller, ni ce qu'il avoit à faire. Il falut que son guide trop jaloux de son honneur, & trop empressé pour lui faire voir sa honte, le poussât par derriere, & l'avertît

qu'il n'y avoit point de temps à perdre, s'il vouloit se bien convaincre de l'affront qui lui étoit fait, & que s'il attendoit davantage, tout le Serrail alloit sçavoir qu'ils étoient entrez. Le Roy ne l'écoutoit plus, ou du moins en faisoit le semblant. Il s'amusoit à des précautions inutiles, à faire fermer des portes qui n'étoient pas necessaires, & qui faisoient du bruit, à mettre des Gardes où il n'en falloit pas, à appeller des gens afin qu'on l'entendît; enfin à faire enrager l'Aga, qui avoit beau lui representer qu'il ne falloit point s'arrêter, mais aller droit chez Hattigé. Il faisoit un pas pour en reculer deux, Enfin il fit tant, que le Galant eut le vent de sa venue, & qu'il eut le temps de se sauver; de sorte que quand nos gens furent arrivez chez la Dame, ils trouverent que l'Oiseau s'étoit envolé, & point d'autre marque de trahison amoureuse, qu'une parure un peu extraordinaire, & bien differente de celle où le Roy l'avoit laissée, qui étoit un indice assez grand pour un autre Amant moins aveuglé d'amour que lui. L'adroite Hattigé sçut bien-tôt trouver des pretextes, pour sauver ces apparences qui l'accusoient de quelque dessein nocturne; & voulant prévenir là-dessus l'esprit du Monarque, elle lui dit qu'elle avoit été ce soir-là si contente de lui, qu'ayant dessein de le charmer le lendemain plus qu'il n'avoit jamais été, elle avoit voulu essayer quelques nouveaux ornemens, &

qu'il étoit arrivé le plus à propos du monde pour en voir l'effet : que cependant un retour si imprévû, & une visite si extraordinaire la surprenoient un peu, & qu'il falloit ou que la passion qu'il avoit pour elle fût bien augmentée depuis ce soir-là, ou qu'il y eût des raisons bien pressantes, qu'elle ne pouvoit deviner, & qui étoient capables de troubler tout le plaisir qu'elle avoit de le revoir une seconde fois. Le Roy un peu embarrassé dans son ame de ce qu'il voyoit, lui fit une réponse assez froide, comme s'il ne se fût pas payé de cette excuse, témoignant à sa mine, qu'il lui restoit quelque sorte d'ombrage de la magnificence où il la trouvoit ; mais il n'osoit pourtant la condamner, ne croyant pas en avoir assez de raison. Un homme qui étoit bien au desespoir d'avoir manqué l'occasion, par l'indolence du Patron, étoit Osman, qui pestoit dans une chambre voisine, où il s'étoit arrêté. Il faisoit des imprécations contre la foiblesse de son Maître, & le chargeoit de tous les noms les plus injurieux.

Le bon Prince, qui ne pouvoit se défendre des manieres engageantes de sa Maîtresse, se rendit bien-tôt à tout ce qu'elle voulut : mais ce qu'il y a de plus incroyable, c'est qu'il eut encore la bonté de lui raconter le sujet de sa visite, & tout ce que l'Aga lui avoit dit d'elle. Ce furent ici des larmes versées à gros torrens, de grandes poignées de cheveux

arrachez, des habits & des voiles déchirez par lambeaux, & mille autres manieres de desespoir où elle se laissa emporter si extraordinairement, qu'il falut pour l'appaiser, que le Roy lui demandât pardon plus d'une fois. Osman ne sçavoit rien de tout ceci, quand il vit entrer son Maître dans la chambre où il étoit, qui les larmes aux yeux, le vint prier, s'il l'aimoit, d'aller faire quelque reparation d'honneur à l'innocente Hattigé. Dans l'indignation où ce discours le mit, il s'en falut peu qu'il ne perdît le respect; & le voyant toujours plus obstiné à exiger de lui une démarche si injuste & si indigne d'un homme comme lui, il tira les quatre Billets qu'il avoit apportez avec lui, pour se tirer d'affaire dans un pareil besoin, comme des pieces justificatives de ce qu'il avançoit; & les lui montra, lui demandant d'abord s'il connoissoit l'écriture d'Hattigé. Après cela il pria le Roy de lui donner la permission de se retirer, ce qu'il lui accorda, plus par la honte qu'il avoit de ne sçavoir plus que lui dire, que par aucune autre raison qu'il eût de s'en défaire. Dans quel étonnement ces Billets ne jetterent-ils point le pauvre Monarque! Il n'en pouvoit revenir: il se promenoit seul dans cette chambre, & il se passoit de furieux combats dans son coeur.

Ma Maîtresse surprise que le Roy fût si long-temps à venir, eut peur que l'Aga ne gâtât tout ce que ses larmes avoient

raccommodé, & voulut aller voir elle-même ce que c'étoit. Elle le trouva qui rêvoit profondément; & s'approchant de lui, & l'embrassant avec son air coquet & engageant, dont elle le charmoit, quand elle vouloit : Qu'avez-vous encore, lui dit-elle, que vous me traitiez si cruellement ? N'est-ce point quelque nouveau trait de l'Aga ? Sa méchanceté n'a point de bornes. Ah Ciel ! que je suis malheureuse, continua-t-elle, en lui moüillant le visage de ses larmes, que je sois sujette à vous voir susceptible de toutes les horribles calomnies que le scelerat invente contre moi ! En achevant ces mots, elle se laissa tomber entre ses bras, comme demi-mourante, & attendrit si fort le cœur du foible Monarque, par son action de langueur, qu'il ne put s'empêcher d'en être surpris; & l'embrassant avec une tendresse & une douleur qui n'eurent jamais rien d'égal, il la porta lui-même sur le lit, la priant, les larmes aux yeux, de revenir, ou bien qu'il alloit mourir avec elle.

Tous ces excès de tendresse ne furent pas capables de consoler cette belle affligée. Elle vouloit sçavoir ce que le traître, parlant de l'Aga, avoit dit de nouveau contre elle, protestant qu'elle ne cesseroit de pleurer qu'il ne lui eût tout déclaré, & qu'elle ne se fût justifiée de toutes les calomnies qu'il lui avoit imposées. Le bon Sire eut de la peine à se resoudre de lui faire voir ces Billets, craignant

craignant ſans doute qu'elle ne s'en justifiât pas bien. Neanmoins dans le deſir qu'il avoit de la croire innocente, il les lui remit entre les mains, lui diſant lui-même qu'il étoit aſſuré que c'étoit une nouvelle impoſture, & qu'il ſçavoit bien qu'on avoit le ſecret de contrefaire parfaitement les caracteres. Elle prit ces Billets, & en lut une partie, avec de terribles exclamations qu'elle fit: O Ciel, s'ecria-t-elle, ſe peut-il que la malice d'un homme aille juſques-là! Et bien! Seigneur, continua-t-elle, vous le voyez, ſi l'on oublie quelque choſe pour me perdre auprès de vous? mais ſouffrirez-vous qu'un ſemblable crime demeure impuni? Si je ne ſuis pas vangée, je vous déclare que dès demain je fais faire un Maraboug, où je veux m'enſevelir toute en vie. Je ne le voi que trop, vous n'avez que de la dureté pour une pauvre femme qui a tout quitté pour l'amour de vous, & qui s'eſt ſacrifiée à votre paſſion. Un Favori, un ſcelerat, dont vous connoiſſez l'ambition & le mauvais eſprit, abuſe de votre bonté; & non content de vous faire faire tout ce qu'il veut, il cherche encore à vous faire croire de moi les choſes du monde les plus étranges & les plus impoſſibles.

Dieu ſçait ſi les larmes dont elle avoit un reſervoir pour les répandre au beſoin, furent épargnées en cette occaſion. Chaque parole qu'elle proferoit étoit entrecoupée de ſanglots. Le Roy fit

ce qu'il put pour l'appaiser, & il ne put y réussir qu'en lui promettant de la vanger.

Le jour suivant l'Aga s'étant trouvé à son levé, il le reçut d'une maniere extraordinaire : il lui fit d'aigres reproches, & pour conclusion il l'exila, lui défendant de se presenter devant lui, qu'il ne fût appellé. Osman auroit pû se justifier, & brouiller encore les cartes, s'il eût voulu, en produisant le More ; mais après un traitement si rude & si injuste, il ne s'en voulut pas seulement donner la peine, & il se retira sans repliquer.

Si ce revers de fortune du Favori du Roy consterna bien des gens, il en réjouit bien d'autres ; ma Maîtresse surtout n'ayant plus auprès du Roy aucun ennemi dangereux, & qu'elle ne méprisât, & se reposant sur l'aveuglement du bon Prince, qu'elle avoit si bien endormi, crut alors qu'elle pouvoit donner carriere à ses amours. Toute son inquietude étoit de découvrir par quel moyen l'Aga avoit eu ces Billets. Elle n'avoit pas lieu d'en soupçonner Rajep ; outre qu'il étoit trop honnête homme pour une telle perfidie, leur interêt là-dessus étoit trop commun & trop délicat, pour avoir sujet de le soupçonner. Elle accusa plus volontiers l'Eunuque qui avoit conduit l'intrigue. Elle le fit chercher par Zara, on ne put en avoir de nouvelles, & son absence décela sa trahison. Hattigé recommanda à son Intrigante de



mieux choisir ses gens à l'avenir pour des messages de cette nature.

Cependant le Roy étoit trop amoureux pour n'être pas un peu susceptible de jalousie. Ces Billets lui revenoient incessamment dans l'esprit ; & ayant eu le temps d'examiner en son particulier toutes les circonstances de l'avanture de ce soir-là, il ne put faire qu'il n'en fût durant quelques jours fort inquiet & fort chagrin. Il se mit dans l'esprit qu'il falloit pour son repos, qu'il veillât lui-même en personne à la conduite de sa Maîtresse, pour s'ôter une fois de la tête tous ces cruels ombrages, qui le martyrisoient, ou pour se délivrer, en voyant plus clair, de la passion qu'il avoit pour elle ; & dans ce dessein il s'avisa d'un assez plaisant stratagême, qui lui réussit peut-être mieux qu'il ne souhaitoit.

Il entroit dans le Serrail à l'heure qu'il vouloit, par des portes secrettes, dont lui seul avoit l'usage & les clefs. Le jour qu'il eut envie d'executer ce dessein, il le passa presque tout entier chez Hattigé, & sa gayeté & ses témoignages de tendresse firent croire à la Belle qu'il étoit l'homme du monde le plus content & le plus en repos du côté de sa fidelité. Elle avoit cependant ce jour-là même donné assignation à Rajep, & elle se fit effort pour ne pas faire connoître au Roy, qui ne se retira que fort tard, que son assiduité l'impatientoit.

Le Prince étant sorti de chez Hattigé,

alla dans sa chambre s'habiller en Bedoüine (c'est ainsi qu'on appelle les Moresses de la Montagne, dont le Serrail est ordinairement rempli.) Il prit un voile noir, dont il se couvrit le visage; il s'entoura le corps d'une couverture de laine blanche, se mit des caleçons de toile avec des baboches noires, qui est tout l'équipage de ces Moresses quand elles vont par la Ville. Caché sous un ajustement si nouveau, il se glissa sans bruit & sans suite dans le Serrail, & se vint placer vis-à-vis la porte de l'appartement de sa Belle: il y avoit là ordinairement un banc, sur lequel, pour donner moins de soupçon, il se coucha, comme faisoient quelquefois les Bedoüines.

Il falloit necessairement passer par la galerie où il étoit, pour entrer ou pour sortir de chez Hattigé. Il y avoit à l'un des bouts une lanterne, qui éclairoit toute la nuit, & qui par la distance qu'il y avoit ne donnoit que peu de lumiere du côté où le Roy étoit. A peine eut il passé quelques momens en faction, qu'il découvrit les ennemis, avec lesquels il n'eut pas envie d'en venir au *qui vive*. Il aima mieux les laisser approcher. C'étoit justement Zara, qui conduisoit une autre Bedoüine, que le Roy prévenu de ses soupçons, ne prit pas pour une vraie femme. Et à dire le vrai, la taille & la démarche verifioient assez ses conjectures. Zara arriva à la porte, sans prendre garde à la Sentinelle qu'il y avoit, & se

tournant du côté de la Bedoüine qu'elle menoit, elle lui dit de l'attendre un moment, jusqu'à ce qu'elle eût ordre de sa Maîtresse de la faire entrer. Le Roy eut alors le temps de parcourir cette Bedoüine d'un bout à l'autre; mais par malheur elle se tourna de son côté, & s'apperçut qu'il y avoit sur ce banc quelque chose qui avoit la figure humaine. On ne sçauroit dans certaines visites, comme pouvoit être celle-ci, prendre trop de précaution. Elle qui étoit entrée en pays ennemi, ne vouloit apparemment rien laisser derriere elle sans le reconnoître, & elle s'approcha pour examiner de plus près ce que c'étoit. La fortune qui pour l'ordinaire accompagne ceux que l'amour expose, voulut que dans ce temps-là un bout de la couverture dans laquelle le Roy étoit enveloppé, se défit sans qu'il s'en apperçût, & laissa voir à la curieuse Bedoüine la moitié d'un Sabre couvert de plaques de vermeil, qui dans le peu de jour qu'il y avoit, jettoit assez d'éclat, pour l'avertir qu'il ne faisoit pas bon là pour elle. L'avis ne fut pas méprisé; & prenant là-dessus ses mesures, elle gagna doucement le bout de la galerie, de là l'escalier par où elle étoit venue, & enfin les dehors fortunez; benissant le Ciel de les revoir encore, après le danger qu'elle venoit de courir; persuadée que le Sabre qu'elle avoit vû, ne menaçoit que la vie.

Le Roy qui ne croyoit pas de lui avoir

donné le moindre soupçon, ne prit pas la démarche qu'il lui avoit vu faire, pour une fuite. Il se leva, & voulut aller voir ce qu'elle étoit devenuë; quand Zara arriva, qui le prenant pour celle qu'elle avoit laissée à la porte, lui dit tout bas à l'oreille, qu'il pouvoit entrer, & qu'il seroit reçu à bras ouverts. Le Roy content de la méprise, se laissa conduire par un chemin qu'il sçavoit mieux que personne. Il ne fut pas plustot arrivé à la chambre d'Hattigé, qu'elle se jetta à son col, le serrant entre ses bras avec tout l'emportement d'une femme amoureuse. Cher Rajep, lui dit-elle, quelle joye je ressens de te voir, aprés avoir passé tout le jour avec un Roy auprés de qui tous les momens me sont des supplices, & dont il faut que tu repares l'ennui par mille transports d'amour. Ce début devoit peu plaire sans doute à notre passionné Monarque, mais il souffroit ces caresses avec une patience digne de lui, & ne remuoit point de dessous cette couverture. La Dame plus empressée que lui, ne put supporter le moindre retardement; & ses desirs plus forts que sa pudeur, la mettant dans une charmante colere contre la froideur de cet Amant indolent, elle lui fit mille reproches, & voulut lui arracher elle-même son voile, sa couverture & le reste de son équipage. Hé quoy Rajep lui dit-elle avec une indignation amoureuse, attens-tu que je te prie de quitter le masque! As-tu si peu

d'envie de me voir & de m'embrasser ? & le temps que tu achete au peril de ta vie & de la mienne, t'est-il si peu cher, que tu en puisse perdre un seul moment ? Zara joignoit ses efforts à ceux de sa Maitresse pour deshabiller la fausse Bedoüine; aussi fut-elle la premiere à reconnoître leur erreur, & à prendre la fuite, avec un cri qui épouventa terriblement Hattigé. Celle-ci voyant sa méprise, tomba évanouie de peur, & cet accident lui fut favorable: car dans les premiers mouvemens de sa fureur, le Monarque irrité se seroit porté à quelque violence contre elle, qui auroit été indigne de lui. Mais voyant une femme presque mourante à ses pieds, quoiqu'il y eût dans sa pamoison autant de comedie que de verité, toute cette fureur s'évanouit, pour faire place à une tendre pitié, qui lui fit connoître malgré lui, que quelque ingrate & quelque infidele qu'elle fût, il ne pouvoit s'empêcher de l'aimer encore. Il appella les Esclaves de l'appartement, & la fit mettre sur un lit. Il auroit bien voulu lui reprocher sa perfidie, mais sentant qu'à la vûe d'un objet aimable quoique perfide, la foiblesse étoit en lui plus forte que le ressentiment, il se retira.

Le jour suivant il fit appeller Osman, auquel il fit un accueil des plus favorables, pour reparer en quelque sorte l'injustice qu'il lui avoit faite. Il lui dit qu'il n'étoit que trop convaincu de la mauvaise conduite d'Hattigé, contre laquelle il

n'est point d'injure qui ne lui échappât alors, protestant devant le Ciel de la vouloir traiter à l'avenir comme la derniere de toutes les femmes. L'Aga qui étoit un Courtisan adroit, & qui sçavoit ce que c'étoit que des rechutes amoureuses, & connoissant d'ailleurs le penchant de son Prince, ne dit rien ni pour ni contre, il le pria seulement de vouloir être persuadé qu'il n'avoit point dans son Royaume un sujet plus fidele que lui, ni plus jaloux de sa gloire : mais qu'il étoit à craindre que s'il revoyoit cette femme, ce ne fût à recommencer. Le Roi rougit de ces dernieres paroles, qui sembloient lui reprocher la fragilité de son cœur. Il fit pourtant mille sermens du contraire, que dans son ame il démentoit, comme il parut dans la suite.

Pour Rajep il y eut ordre de le chercher par-tout, & de l'arrêter. Moharen (c'est ainsi que s'appelloit le grand Jardinier, qui n'avoit point d'autre heritier que ce cher Neveu) ayant appris ce qui s'étoit passé dans le Serrail, & l'ordre qu'il y avoit contre Rajep, courut se jetter aux pieds du Roy, qui d'abord le repoussa : mais les Amis qu'il avoit à la Cour, adoucirent un peu sa colere, & firent que le Roy changea l'Arrest de mort qu'il avoit déja donné contre ce Neveu, en un bannissement perpetuel.

Ma Maîtresse fut, le premier, le second & le troisiéme jour de sa disgrace, sans voir le Roy. C'étoit bien du temps pour

pour un Prince amoureux, accoutumé à ne passer presque pas d'heure sans la voir. Ces sortes d'habitudes ne se perdent qu'avec bien de la peine. Elle avoit ses amis qu'elle faisoit agir, & qui alloient incessamment conter au Roy l'état pitôyable où le repentir de sa faute l'avoit reduite. Enfin le quatriéme jour la Prophetie d'Osman fut accomplie. Le Roy attendri de toutes ces tristes nouvelles, en soupira, chancela quelque temps; & se laissant enfin aller où son cœur l'entraînoit, il prit le chemin de son appartement, couvrant du pretexte de la vengeance la honte d'un si indigne retour, après le bruit qu'il avoit fait lui-même de la trahison de cette femme. Il dit pour s'excuser, qu'il n'alloit chez elle qu'à dessein de lui ôter les pierreries qu'il lui avoit données, parcequ'elle ne meritoit pas de rien porter qui vînt de lui. L'Aga qui le connoissoit, & qui voyoit mieux que personne, à quelle consequence cette visite tiroit, voulut l'en détourner adroitement; & prenant le parti de la Dame, il dit qu'il n'appartenoit pas à un Roy genereux comme lui, de se repentir jamais d'aucune liberalité qu'il eût faite, sur tout à des Dames; mais que s'il ne vouloit seulement que lui en faire la peur, comme il n'en doutoit pas, il croyoit que c'étoit bien assez que d'y envoyer un homme de sa part, sans lui faire l'honneur d'y aller lui-même. Le conseil étoit bon, mais inutile pour un Amant

qui cherchoit avec empressement ce que l'autre tâchoit à lui faire craindre. Aussi répondit-il, qu'il sçavoit bien ce qu'il faisoit, & qu'en certaines affaires il ne prenoit avis de personne, & ne suivoit que son caprice. L'Aga jugea dès lors que tout étoit perdu, & que le Roy s'alloit embarquer plus fort que jamais dans sa premiere passion. Il en haussa les épaules, & se retira, ne voulant pas être témoin d'une action dont il auroit craint d'être de moitié, s'il avoit été present. Le Roy n'en fut pas fâché, car naturellement il le craignoit, & peut-être que les choses se seroient passées autrement, si l'Aga y eût été. Il arriva donc à l'appartement d'Hattigé, où d'abord, sans attendre qu'elle fût avertie de sa venue, ni qu'on lui apportât les clefs du cabinet où étoient ces pierreries, il en fit enfoncer la porte; il y entra, & trouvant la cassette où elles étoient ouverte, il ne fit que s'amuser à les regarder, comme s'il eût voulu donner le temps à sa perfide Maitresse de le venir appaiser. Elle arriva, & ce fut alors qu'il voulut faire l'homme en colere; mais elle se jetta à ses genoux toute échevelée, & les lui embrassa d'une maniere si touchante, qu'il n'y put resister. Il la releva, & ils restérent quelque temps dans le cabinet. J'ignore les circonstances de leur reconciliation; mais je sçai bien que le Roy n'emporta point ses pierreries, & que deux heures après, la revenant voir, il lui fit de nouveaux presens.

Enfin cet accommodement se fortifia si bien de jour en jour, que l'amoureux Prince voyoit plus que jamais Hattigé, & sembloit avoir oublié non-seulement tout ce qu'il avoit dit d'elle, mais tout ce qui s'étoit passé à ses yeux. Le monde en parla peu à son avantage, comme vous pouvez croire. L'Aga seul ne disoit mot, il voyoit qu'il n'y avoit pas de remede, que la maladie du Prince étoit incurable, & il ne vouloit pas ruiner sa fortune, pour le servir malgré lui, esperant bien que la Dame, de l'humeur dont elle étoit, se perdroit à la fin elle-même.

Hattigé, plus en credit que jamais, obtint facilement grace pour Zara; & par un goût de galanterie, dont le Roy ne faisoit que l'alterer, elle employa de nouveau cette Esclave à lui trouver quelqu'un qui pût l'aider à rompre les sermens de fidelité qu'elle venoit de faire au Roy.

D'un autre côté le Roy, qui depuis les infidelitez averées d'Hattigé commençoit à la moins aimer, chercha à se faire un engagement nouveau, & ce fut Roukia, selon la prédiction d'Hattigé, qui vint à bout de sa liberté. Je puis dire que cette inclination se forma d'une maniere bien surprenante, & qui n'a peut-être pas d'exemple dans l'Empire de l'Amour.

Les femmes, outre la beauté du visage laquelle est la plus puissante à leur procurer des adorateurs, ont encore mille agrémens pour engager à les aimer. Tels

sont la voix, l'esprit, l'humeur, la douceur, l'air, la demarche, la bonne mine, la taille; mais je n'oserois presque vous dire le trait dont l'Amour se servit pour blesser le Roy. Roukia est une des plus belles femmes du Royaume. Il seroit difficile qu'un cœur pût tenir contre les traits de son visage; mais le Roy ne l'avoit point encore vûe en face, qu'il l'aimoit déja éperduement, & cette Belle le charma par l'endroit de son corps dont elle prenoit le moins de soin, & sur lequel elle ne comptoit assurément pas de faire une telle conquête: aussi n'avoit-elle mis cette partie au jour que par une necessité naturelle qui la pressoit de prés. Dispensez-moi, Seigneur, continua Razié en riant, de m'étendre davantage sur ce sujet: Il n'importe, quand il s'agit de charmer un Roy, de quel côté l'on se serve.

C'étoit environ sur le declin du jour, que le Roy étant monté sur une terrasse du jardin du Serrail, qui donnoit dans celui du grand Jardinier, vit Roukia au travers de quelques arbres, en une attitude que vous préjugez aisément. La beauté & la blancheur de la peau de cette Belle, relevée par l'éclat du Soleil, fit l'enchantement de ce Prince, & il se perdit en une occasion qui auroit peu touché les autres. Il fit tout ce qu'il put pour en voir davantage; mais l'Amour ne le permit pas, il vouloit en laisser toute la gloire à cette victorieuse partie.

Dès le lendemain il y eut un Courier

de Galanterie en campagne, & un billet tendre, qui fut rendu à Roukia. Il étoit, si je m'en souviens bien, en ces termes :

Je vous aime, Madame, & vous aime d'une passion très nouvelle, & cependant très forte. Je ne vous dirai point de quelle maniere vous vous y êtes prise pour faire un si beau coup : quoiqu'il y ait de la trahison à prendre les gens par ce côté-là, j'avoue que c'est innocemment de votre part. J'avois bien oui dire, que vous étiez fort dangereuse à voir ; mais non pas du côté que je vous ai vûe. Vous m'avez pris comme on chasse les autres ; & m'a destinée étoit telle, qu'il falloit que j'essayasse le pouvoir de vos charmes, par ce qu'on a d'ordinaire de moins charmant. Cependant me voilà le plus amoureux de tous les hommes, & je ne sçai ce qu'il arrivera de moi, quand je vous aurai vûe comme on doit vous voir. Quoique je doive craindre une entiere défaite pour mon cœur, je meurs d'impatience de l'exposer à vos plus puissans appas. Je vous prépare ce triomphe pour ce soir. Ne me faites pas languir, ou vous serez cause de la mort de votre Roy, que vous avez blessé trop cruellement, pour n'en avoir pas un peu de pitié. La Moresse qui vous rendra ce billet, vous dira ce qu'il faudra faire. Adieu.

C'est ainsi que les Rois font parmi nous leur déclaration d'amour. Ils ne soupirent jamais inutilement. Ils n'ont qu'à dire ; *Je vous aime*, & *je veux* ; cela est fait. Les femmes se font un devoir de leur obeïr en affaires d'amour, comme les hommes en affaires d'Etat. Roukia pleine de bonne volonté, comme le sont sur ce chapitre toutes les femmes de notre pays, ne se mit pas en peine d'examiner les circonstances dont le Roy lui parloit dans sa Lettre ; & trop charmée de l'honneur qu'il lui faisoit, elle lui fit cette réponse par écrit :

Seigneur, comme vous êtes le Maître de nos vies, vous l'êtes aussi de nos cœurs. Vous ne trouverez jamais rien en moi, qui en votre endroit ne soit plein de respect & d'obeïssance. Vos desirs me sont des loix ; & je ne trouverai jamais de la difficulté dans les choses du monde les plus difficiles, quand vous me les ordonnerez. Je ferai ce que la Moresse m'a dit. Il faudra seulement vous souvenir d'occuper Moharen à quelque affaire, tout le reste vous sera favorable ; & si vous m'aimez autant que vous dites, vous m'épargnerez une partie des peines que donne une impatience amoureuse, quand on attend. Adieu, Seigneur.

Le Roy reçut cette réponse avec la joie

d'un Amant qui devoit être heureux ce jour-là. Il lui dura, parcequ'il falloit attendre la nuit pour aller au rendez-vous qu'il avoit donné. Il eut, tout le reste de la journée, l'esprit si fort occupé de cette nouvelle passion, & des plaisirs qu'il s'en promettoit, qu'il ne songea point du tout à voir Hattigé, à quoi il manquoit fort rarement. Il y eut d'abord une commission prête pour envoyer Moharen hors de la Ville ; & la nuit étant enfin venue, le Roy se rendit tout seul & sans bruit dans le jardin du Serrail, où se devoit passer la fête, & à l'heure assignée y fit entrer la belle Roukia, par le moyen d'une échelle qu'il avoit fait apporter exprès.

Cette entrevûe fut charmante de part & d'autre. La nuit étoit assez claire pour ne dérober pas aux yeux du Roy la taille admirable de Roukia ; & jugeant des traits du visage par ce qu'il en pouvoit discerner, il ne doutoit pas que ce ne fût une aussi belle personne que le monde disoit. Mais ce qui le charma le plus, ce fut son esprit, que la Dame, qui en avoit infiniment, faisoit briller de toutes les manieres, pour reparer ce que la nuit lui deroboit de charmes. Le Roy étoit tout transporté ; & pour dire le vrai, il n'y eut pas beaucoup de complimens entr'eux. Ils en vinrent d'abord à de certaines familiaritez, qu'on eût dit qu'il y avoit long-temps qu'ils se connoissoient. Voila ce que les Rois ont

parmi beaucoup d'autres privileges, qu'ils font plus de chemin en un jour, que les autres hommes en un mois.

Roukia pleine de gloire du rang où l'honneur que le Roy lui faisoit l'alloit élever, fit tout ce qu'elle put pour le meriter, & y réussit merveilleusement; car elle gagna toute son estime en même temps que son cœur. Elle lui dit mille jolies choses, qui le ravirent, & qui lui firent faire, d'une maniere très obligeante pour elle, mille plaintes à l'Amour, d'avoir été si long-temps à lui faire connoître la femme de son Royaume, qui meritoit le mieux ses soins & son affection. Ils avoient gagné, quoiqu'il ne plût pas, un antre fort commode pour un entretien à peu près comme celui d'Enée & de Didon, & ils furent quelque temps sans y être interrompus de personne. Je n'entrerai pas, s'il vous plaît là dedans, poursuivit Razié en souriant, pour vous dire ce qui s'y passa. Si vous avez été amoureux, vous devinerez bien de quoi leur discours étoit composé. Le Roy s'en trouva bien apparemment, puisqu'il fit dessein d'y passer le reste de la nuit.

C'est, en Eté, le plus favorable temps que nous ayons pour des rencontres amoureuses; mais comme c'étoit un Galant accoutumé aux bonnes fortunes, il ne put pas fournir à la conversation de celle-ci, comme auroit fait un autre moins heureux que lui, & il s'endormit



à la fin auprès de cette Belle. L'Amour qui veilloit dans le même jardin à d'autres mysteres, ne le laissa pas reposer long-temps. Roukia entendit du bruit, & l'éveilla pour lui dire qu'il y avoit assurément du monde. Il eut d'abord assez de peine à le croire, parceque le lieu étoit inaccessible pour tout autre homme que lui, excepté Moharen, à cause de sa charge de grand Jardinier; mais comme le Roy l'avoit envoyé dehors, il ne croyoit pas avoir lieu de craindre. Il prêta donc plus attentivement l'oreille, & oüit en effet la voix & la démarche de quelqu'un. Il voulut, avant que de rien entreprendre, connoître qui étoient les temeraires; car il y avoit peine de mort d'entrer, même de jour, dans ce jardin sans sa permission: mais à peine il se fut levé, qu'il les vit approcher pour entrer dans l'antre. C'étoit un lieu assez spacieux, fait exprès pour être au frais pendant les chaleurs de l'Eté. Il y avoit là-dedans plusieurs lits de gazon les plus proprement faits du monde, & tout autour des pots de jasmin, de tubereuse, & d'autres fleurs exquises: en un mot c'étoit un lieu choisi pour le plaisir du Roy. Il parut bien, de la maniere que les nouveaux venus y firent leur entrée, qu'ils en avoient la pratique. Ils choisirent un endroit qui n'étoit gueres éloigné de celui où étoit le Roy, mais il y faisoit si obscur, qu'il n'étoit pas possible de se voir les uns les autres. Il les laissa placer à

leur aiſe. Il avoit bien remarqué, dès l'entrée, qu'ils étoient deux; mais il n'avoit pû diſcerner ſi c'étoient des hommes ou des femmes : quand un des deux, dont le Roy n'eut pas de peine à reconnoître la voix, ſe prit à dire à l'autre: Voici l'endroit le plus propre du monde pour rire aux dépens du Jaloux. Il m'y a menée quelquefois pour m'y faire paſſer avec lui d'aſſez méchans quarts d'heure. C'étoit Hattigé, ce qui ſurprit extrêmement le Roy, ne ſçachant pas de quelle maniere elle pouvoit être entrée dans le jardin. Maîs ce qui l'étonna davantage, & qui n'étonna pas moins Roukia, ce fut d'entendre la réponſe de l'autre, qui fut reconnu de tous deux pour Moharen. Je vous avoue, dit-il, Madame, qu'il ne merite peut-être pas de poſſeder tout ſeul le cœur d'une auſſi belle femme que vous : mais c'eſt mon Maître; & il falloit une paſſion auſſi grande que celle que j'ai pour vous, pour me porter à lui faire cette perfidie. Il n'y a que votre extrême beauté qui la puiſſe faire excuſer, parcequ'elle inſpire des ſentimens auſquels il n'eſt pas poſſible de reſiſter. Oui certes, continua-t-il en ſoupirant, je reconnois bien que de quelque probité qu'on ſe puiſſe piquer, l'Amour ſoutenu d'une perſonne auſſi aimable que vous, eſt plus fort que le devoir d'un honnête homme. Vous vous moquez, Moharen, lui repartit Hattigé, de vous faire à preſent ces ſcrupules. Je

ſuis infidelle comme vous; mais ce n'eſt pas une affaire pour moi. L'infidelité a des charmes pour ceux qui en ſçavent uſer à propos. J'ai un cœur qui veut être le maître de lui-même, & aimer une perſonne, & puis une autre, comme il lui plaît. Que ſeroit ce des hommes & des femmes, ſi l'on ſe vendoit abſolument, quand on s'engage d'amitié avec quelqu'un, & qu'il ne fût pas permis de changer, quand l'ennui ou l'inclination le demande? On y ſongeroit ſans doute un peu plus qu'on ne fait, & peu de gens s'y voudroient embarquer. C'eſt un droit naturel du cœur, que de ſe donner & de ſe reprendre quand il veut; & malheureux celui qui n'en jouit pas. Les ſentimens changent comme toutes les autres choſes; & l'Amour, ainſi que la Nature, n'eſt charmant que dans la varieté. Par exemple, je ſuis à vous, Moharen, aujourd'hui; mais dans trois ou quatre jours d'ici je ne vous répons pas que je ne ſois à quelqu'autre; & vous ſeriez bien injuſte, ſi vous vouliez exiger de moi plus de fidelité que je n'en garde au Roy. Non, aſſurément, Madame, lui répondit en riant Moharen; & j'aurois tort ſans doute, de blâmer en vous cette aimable inconſtance, puiſque c'eſt à elle que je dois mon bonheur: Mais en verité, en voudriez-vous bien dire autant au Roy? Vous pouvez croire, lui repartit-elle, que je ne me fais pas honneur devant lui de ces maximes; non pas de

peur qu'il ne les ſuive, mais pour ne lui donner pas méchante opinion de moi. S'il étoit de mon humeur, je croi que je l'en aimerois davantage, & peut-être je ne le hais, que parcequ'il m'aime trop conſtamment. J'ai voulu moi-même l'engager adroitement à me faire une infidelité, juſqu'à lui dire un jour, que j'avois ſongé que je le voyois entre les bras de Roukia votre femme : parceque je ſçavois que c'etoit une belle perſonne, & que cela lui pouvoit donner quelque envie, ou du moins quelque curioſité de la voir. Mais mon adreſſe fut inutile contre ſon opiniâtre fidelité, & elle ne ſervit qu'à m'attirer mille nouvelles aſſurances de foi & de tendreſſe. Vous ne m'obligez pas trop, lui repartit Moharen ; hé je vous prie, Madame, quand vous aurez à faire des ſonges pour vous délivrer d'un importun, que ce ne ſoit pas aux dépens de vos amis. Comment ? vous trouveriez mauvais, repliqua Hattigé, que le Roy vous rendît ce que vous lui prêtez ? Oui, ſans doute, répondit Moharen, parceque je ne lui prête pas pour me le rendre. He bien, lui repartit-elle, encore, ſi ce n'eſt lui, ce ſera quelque autre. Je ne crains pas cela, repliqua Moharen, je connois ma femme, & ſuis bien perſuadé qu'elle eſt aſſez ſotte pour ſouffrir plutôt la mort, que de me faire cet affront, non pas même quand ce ſeroit avec le Roy. Elle me fait tous les jours des querelles épouvantables, de ce que

je laisse entrer seulement des Esclaves dans sa chambre : & je vous répons encore une fois, qu'elle aimeroit mieux mourir que de se faire voir à un autre homme que moi, quand ce seroit le meilleur de mes amis.

Un si plaisant Dialogue faisoit plusieurs effets bien differens dans l'ame de nos deux Auditeurs : tantôt ils avoient envie de rire, & tantôt de se fâcher. Le Roy tenoit alors Roukia entre ses bras, & lui pressoit la main quand on parloit d'elle, ce qu'elle lui rendoit à son tour, quand on parloit de lui. Il est vrai qu'il n'aimoit plus gueres Hattigé, aprés les perfidies qu'elle lui avoit faites, & encore moins depuis l'amour qu'il avoit pour Roukia. Neanmoins il est bien difficile, quand on auroit même abandonné tout à fait une Maitresse, de la voir entre les bras d'un autre, sans avoir du dépit & de la jalousie, sur tout quand c'est pour un sujet qu'on croit au-dessous de nous. La Couronne même à part, Moharen ne valoit pas le Roy, ni en vigueur, ni en bonne mine. Il n'étoit pas bien vieux, mais il étoit toujours moins jeune que lui, & plus laid cinquante fois. C'est une sorte de malheur pour les Rois, au moins pour ceux qui sont délicats en amour, que leurs Maitresses ne sçauroient les changer sans dégenerer, & cette raison fait toujours mal au cœur. Ceux qui en quittant leurs Maitresses, en peuvent oublier jusqu'à l'idée, sont heureux ; mais

cela eſt bien difficile, & il ne faut pas les avoir beaucoup aimées; il en reſte toujours dans le cœur certaines traces, qui ne ſe peuvent effacer qu'avec bien du temps.

Le Roy avoit beau preſſer la main à Roukia, & railler avec elle à la muette, il enrageoit dans ſon ame de ce qu'il entendoit ; & tout autre que Moharen, dont il ſe vangeoit bien agreablement, auroit reſſenti de terribles effets de ſon courroux. Pour Roukia, elle auroit eu ſa part du chagrin, ſans la conjonćture d'Hattigé : mais comme par ce moyen elle avançoit mieux ſes affaires auprès du Roy, & que d'un autre côté elle payoit ſon mari du même bois, elle crut au contraire avoir tout ſujet de ſe réjouir.

Cependant comme ce nouveau couple d'Amans avoit ſon deſſein, & qu'ils n'étoient pas venus dans cet antre ſeulement pour parler ; la Scene alloit changer de face ; mais le Roy peu complaiſant, n'eut pas la patience de voir le plus beau de la Comedie ; & ſe levant avec grand bruit : Moharen, dit-il, d'une voix à faire trembler le plus aſſuré, eſt-ce ainſi que tu me ſers ? eſt-ce ainſi que tu executes les ordres que je te donne ?

Il ſeroit aſſez difficile de bien repreſenter l'étonnement, la peur & la confuſion du grand Jardinier & de ſa Belle, lorſqu'ils ouïrent le Roy. Moharen ſe jetta d'abord à ſes pieds, la face contre terre, ſans pouvoir de quelque temps exprimer

une parole. Et vous perfide, continua le Roy, en parlant à Hattigé, ame sans honneur & sans foi, est-ce de cette maniere que vous payez les obligations que vous m'avez, de vous avoir fait ce que vous êtes ?

Les invectives allerent plus loin ; mais il seroit trop ennuyeux, Seigneur, de vous raconter tout, & il faut finir cette histoire. Je vous dirai donc, que le grand Jardinier s'étant un peu remis de sa grande frayeur, quoiqu'il n'en eût pas moins de crainte de la mort, fit tout ce qu'il put, non pas pour s'excuser, car il n'y avoit pas lieu ; mais pour jetter au contraire tout le crime sur lui, afin de rendre Hattigé moins coupable, & de la sauver, s'il pouvoit, en donnant son sang & sa vie pour elle. Le Roy fit réponse qu'il acceptoit le sacrifice, pourvû qu'une personne qu'il avoit avec lui en fût contente ; & alors il fit approcher Roukia, qui n'avoit point encore paru sur la Scene.

Moharen étoit un de ces maris, qui quoiqu'ils aiment beaucoup leurs Femmes, ne laissent pas d'aller chasser sur les terres d'autrui. Il avoit été amoureux d'Hattigé, dans le temps qu'elle étoit encore avec le Janissaire ; & le choix que le Roy en avoit fait pour être sa Maitresse, bien loin de diminuer sa passion, n'avoit fait que l'augmenter. Si bien qu'il s'étoit adressé à Zara, qu'il connoissoit pour une femme habile en ce mêtier,

& qui l'avoit déja servi. La liberté qu'il avoit d'entrer quand il vouloit dans le Jardin du Serrail, contribuoit beaucoup aux bonnes fortunes qu'elle lui procuroit : mais pour Hattigé, elle la croyoit alors d'un accès si difficile, qu'elle l'en avoit presque détourné, jusqu'à la disgrace de son Neveu, qui au lieu de l'épouvanter, lui donna le courage de tenter une fois ce qu'il avoit voulu entreprendre ; & Zara ayant eu l'occasion de lui parler, le marché fut bien-tôt fait. Il ne croyoit pas qu'il lui en dût couter sa femme, & sa surprise comme sa consternation fut bien plus grande quand il ouit sa voix, que quand il entendit le Roy. Il ne sçavoit que dire, ni que faire, il se voyoit payé de la même monnoye, & n'avoit pas lieu de se plaindre. Il évaporoit sa rage en gros soupirs. Le Roy triomphoit, & voulant encore augmenter son desespoir, & le plaisir qu'il avoit de l'accabler de douleur & de confusion ; il lui fit raconter le détail de cette intrigue avec Hattigé ; de quel moyen il s'étoit servi pour faire connoissance avec elle, & comment il l'avoit tirée du Serrail. Ce malheureux Avanturier ne put se défendre de lui obeïr : Il lui apprit donc la passion qu'il avoit eue pour elle il y avoit plusieurs années, & qui s'étoit rallumée depuis l'avanture de son Neveu, laquelle lui avoit fait comprendre qu'Hattigé n'étoit pas insensible : que Zara lui avoit servi de confidente, & que ce jour là même ayant

été

été pris pour leur entrevûe, comme on laisse tout pour l'Amour, quand on est bien amoureux, il n'avoit pû suivre l'ordre qu'il lui avoit donné. Pour la maniere dont il l'avoit sortie du Serrail, il dit que c'étoit par une fenêtre, qui donnoit de son appartement dans le jardin, & qu'il l'avoit descendue dans un grand panier d'ozier. Le Roy fut curieux d'aller voir cette machine: Il la trouva encore en état pour aider à remonter la Belle qui avoit deserté; mais il voulut que ce fût Roukia, & que son digne Epoux la tirât, au lieu d'Hattigé, qu'il lui donna en échange, & dont il fut peu content. C'étoit pourtant une grace que le Roy lui faisoit, & il me semble qu'il ne le pouvoit pas traiter plus doucement.

Roukia entra donc en possession non-seulement des soins & du cœur du Roy, mais de l'appartement, & de tout ce qu'Hattigé, qui n'avoit rien emporté avec elle, avoit de plus riche. Elle s'en consola neanmoins; & aimant le plaisir & la liberté, elle auroit donné plus que tout ce qu'elle avoit, pour être hors du Serrail. Mais Moharen, que l'exemple de la prude Roukia avoit rendu plus avisé, ne la tint pas dans une moindre contrainte, si bien qu'il y eut bien-tôt dispute & querelle entr'eux, en sorte qu'ils se lasserent à la fin l'un de l'autre. Hattigé, pour se separer de lui, prit le pretexte d'une revelation celeste, à quoi les Turcs déferent beaucoup, & dit que Dieu demandoit

d'elle qu'elle fist un voyage à la Meque, ou bien que ses pechez ne lui seroient jamais pardonnez : cause assez specieuse, pour obliger Moharen à lui donner la clef des champs, quand il n'auroit pas eû envie de s'en défaire, comme il avoit. Si bien que laissant à Dieu le soin de la convertir, il consentit à ce Pelerinage. Il l'envoya à Tunis, la recommanda à Mahomet Bassa Bey, son ami intime, & le pria de vouloir donner un Vaisseau à cette belle Pelerine, pour la porter jusques à Alexandrie.

Voila, Seigneur, poursuivit Razié, l'histoire toute entiere de ma Maitresse. Vous voyez que je ne l'ai pas épargnée, pour vous faire un recit fidele de toutes ses avantures, que vous ne pouviez pas mieux sçavoir d'une autre que de moi, qui ai toujours été avec elle depuis qu'elle est entrée dans le Serrail, mais qui n'ai jamais approuvé sa conduite. C'est pour cela qu'elle s'est toujours cachée de moi; ce qui n'a pas empêché que je n'aye sçu toutes ces choses. Il est bien vrai que si elle avoit une ame aussi belle, qu'elle a un beau corps, il n'y auroit rien de si parfait sous le Ciel. Elle vous charmeroit, si vous la voyez, Seigneur; & c'est dommage qu'un homme comme le Capitaine de l'autre Vaisseau l'ait entre ses mains; elle seroit bien mieux entre les vôtres. Le Chevalier lui répondit, qu'il avoit envie de servir sa Maitresse, mais non pas pour en tirer des avantages; qu'il ne

l'avoit été chercher que pour ce deſſein-là ; & que s'il étoit poſſible, au premier beau temps il donneroit la liberté à elle & à tous ceux de ſon Vaiſſeau, mais qu'il falloit garder le ſilence, de peur que ſi ſon Ami en avoit le moindre vent, il ne mît obſtacle à leur bonne fortune. Razié etonnée de tant de generoſité en la perſonne d'un Corſaire de Malthe, gens qui ordinairement ne traitent pas trop bien ceux de ſa Nation, ne ſçavoit qu'en croire, & prenoit pour miracle ce qu'elle voyoit & ce qu'elle entendoit. Elle remercia fort le Chevalier de la grace qu'il lui faiſoit eſperer, après quoi elle fut ramenée dans ſon Vaiſſeau, toute chargée de proviſions, dont les autres femmes furent autant ſurpriſes, qu'elles avoient éte maltraitées par l'autre Capitaine, qu'elles ne croyoient pas plus inhumain que celui-ci.

Le Chevalier paſſa mal cette nuit-là. Il ne fit que rêver aux avantures de cette Dame ; & de quelque mechant caractere que l'eût repreſentée l'Eſclave Razié, il étoit jeune, & il ne ſe pouvoit défendre d'une extrême envie de la voir : mais belle comme on lui diſoit qu'elle étoit, il avoit peur qu'il ne lui en coutât cher, puiſque le ſeul recit de ſon Hiſtoire lui donnoit pour elle des ſentimens qu'il ſentoit bien n'être pas indifferens. Peu de Chevaliers de Malthe, & ſur-tout à ſon âge, auroient eu de pareils ſcrupules. La curioſité du moins, ſi l'Amour ne l'avoit

pas fait, l'auroit emporté par dessus toute consideration; mais celui-ci qui étoit la probité & la generosité même, se faisoit un devoir d'honnête homme de servir une Dame sans espoir du moindre retour. Neanmoins comme il aimoit à faire les choses honnêtement, il voulut parler encore une fois à Gourdan, avant que de rien entreprendre, & il se preparoit pour l'aller voir, quand il le vit entrer dans sa chambre, avec un peu plus de gayeté qu'à l'ordinaire: Hé bien, Chevalier, lui dit-il, comment vous trouvez-vous de votre Compagne? J'espere que vous m'excuserez plus facilement de ce que l'Amour m'a fait faire. J'excuse, lui répondit le Chevalier, l'amour qu'on a pour une belle Dame; mais je ne puis excuser un homme qui les traite aussi mal que vous. J'en ai plus de regret, lui repartit le Corsaire, que vous ne sçauriez penser; mais vous ne connoissez pas comme moi les femmes de ce pays-là. Ce sont des capricieuses, de qui on ne se fait jamais aimer que par force, & en les maltraitant. C'est une méchante politique, repliqua le Chevalier, & indigne d'un honneste homme. Croyez-moi, ajoûta-t-il, il vaudroit mieux pour votre honneur, la renvoyer dans le Vaisseau où vous l'avez prise, que de lui faire la moindre violence. Il profera ces paroles d'un air que Gourdan en rougit, & n'y répondit rien. Le Chevalier, qui n'en vouloit pas demeurer là: Je sçai, pour-

ſuivit-il, que vous ne ſuivrez pas mon conſeil, mais je veux faire mon devoir à vous le dire ; & j'ajoûte à cela, que ſi vous avez tant ſoit peu de conſideration pour moi, vous laiſſerez du moins cette pauvre Eſclave dans la liberté de vous aimer ou de ne vous aimer pas : Car auſſibien, quoique vous puiſſiez dire de la coutume des femmes de ſon pays, vous voyez bien que les voyes que vous prenez auprès d'elle, vous ont mal réuſſi juſqu'à cette heure, & qu'elles font un effet tout contraire à ce que vous deſirez. Ce n'eſt pas une femme du commun, pour la réduire par les menaces & les mauvais traitemens, où vous la voulez : Et quand cela arriveroit, dites-moi, je vous prie, quel plaiſir vous auriez, qui ne fiſt tort à un homme autant eſtimé dans la Religion que vous l'êtes.

Gourdan ouvrit ici les yeux. Il s'imagina que le Chevalier ayant entendu parler de la beauté de cette femme, en étoit devenu amoureux, & qu'il ne parloit ainſi que pour lui faire lâcher ſa priſe, & s'en emparer enſuite. C'eſt pourquoi ſe tournant vers lui : Toute votre Rhetorique, dit-il au Chevalier en ſouriant, ne vous ſervira de rien, je garderai ma Turque malgré vous ; & qu'elle m'aime, ou qu'elle ne m'aime pas, elle ne ſortira point de mon bord. Mais, Capitaine Gourdan, lui répondit le Chevalier d'un ton un peu plus froid, eſt-elle ſi fort à vous cette Turque, que vous en puiſſiez

disposer de cette maniere; & avez-vous sur elle plus de droit que moi? Ce n'est pas, continua-t-il, que j'aye intention de vous l'ôter: Je vous ai déja dit mon sentiment là-dessus..... Je ne sçai, interrompit fierement le Corsaire, quelles sont vos intentions ni vos sentimens; mais on m'ôtera plutôt la vie, que cette femme, & je tiendrai pour mon plus cruel ennemi, celui qui se voudra mettre en tête de me la faire quitter. Le Chevalier ne voulut pas s'arrêter aux paroles d'un homme en qui la jalousie troubloit le peu de bon sens qu'il avoit; il voulut tâcher de le ramener par la douceur & par la raison. Ce que je vous demande, lui dit-il, est juste & raisonnable; & si vous êtes mon ami, comme vous me l'avez assuré plusieurs fois, vous ne me le refuserez pas, ou vous m'obligerez de chercher les voyes de rendre tout à fait la liberté à cette femme. Vous ne viendrez à bout de ce dessein que difficilement, lui répondit le Corsaire furieux, & il faudroit pour cela que j'eusse affaire à d'autres gens que vous. C'étoit parler bien haut à un homme tel que le Chevalier, & sur-tout dans son bord, mais celui-ci ayant autant de moderation que l'autre avoit de brutalité, il aima mieux le laisser aller, que de lui faire aucune insulte, quoique son procedé le meritât.

Ils ne se virent plus depuis cette entrevûe: Le Corsaire se défioit du Chevalier,

& veilloit ſur ſa proye. Son Lieutenant neanmoins donnoit avis de tout au Chevalier, & lui offroit de le ſervir en tout ce qu'il deſireroit de lui; mais le Chevalier judicieux n'exigea de lui d'autre ſervice, que de faire rendre un Billet qu'il feroit écrire à la belle Eſclave. Le Lieutenant le promit, & on envoya querir Razié pour cela, parceque le Chevalier quoiqu'il entendît & qu'il parlât fort bien le Moreſque, ne le ſçavoit pas écrire. Elle arriva donc, & voici ce qu'elle écrivit à ma Maitreſſe.

Madame, un homme auſſi galant & auſſi genereux, que celui qui vous tient en captivité eſt brutal & malhonnête, vous veut rendre la liberté, & à nous auſſi: Tenez-vous ſeulement prête pour le premier vent qu'il fera, & mettez une corde à la fenêtre de votre chambre, afin que quand il en ſera temps, on vous en puiſſe avertir.

Ce Billet fut fermé, & porté ſecrettement au Lieutenant de Gourdan, qui le fit d'abord paſſer juſqu'à la belle Eſclave, par le moyen de l'Eunuque, qui étoit tout à lui. Cette pauvre Femme reçut une joie ſans pareille d'une ſi agreable nouvelle; mais comme elle n'avoit jamais été trop heureuſe, elle n'oſoit eſpe-

rer un bonheur si peu attendu. Le vilain Corsaire, car c'est ainsi qu'elle l'appelloit, l'avoit tourmentée ce jour-là plus fort que jamais, & elle étoit resolue de se jetter dans la mer, s'il y revenoit: si bien que ce Billet lui rendit presque la vie; & elle n'avoit jamais prié de si bon cœur Mahomet, qu'elle fit pour le vent, puisque c'étoit de là qu'elle devoit attendre sa liberté: En quelques mains qu'elle fût tombée, pourvû qu'elle sortît de celles de ce Capitaine brutal, elle se croyoit trop heureuse. Enfin une nuit qu'elle y songeoit peut-être le moins, elle vit entrer par la fenêtre un homme, qui d'abord lui fit un peu de peur; mais sa bonne mine la rassura bien-tôt. C'étoit le Chevalier. Il est temps, Madame, lui dit-il d'une voix basse, de vous affranchir de vos chaînes, voila le plus beau temps du monde pour vous en retourner à Tunis, profitez-en, & laissez-moi avoir le plaisir d'avoir rendu un petit service à une personne, qui loin de meriter un traitement si cruel, seroit digne des soins de toute la terre. Je ne sçai qui fit le plus d'effet sur le cœur d'Hattigé, ou la nouvelle que lui apportoit le Chevalier, ou les belles qualitez de sa personne; mais je sçai bien qu'elle fut quelque temps à le considerer, & que touchée d'un service si considerable, & l'embrassant pour l'en remercier, elle n'eut pas une parole à lui dire. Il l'avoit surprise au lit, & il demeura

meura si fort charmé de la voir, qu'il n'étoit pas moins embarassé qu'elle. Je ne sçai, Seigneur, lui dit Hattigé, après lui avoir témoigné par ses actions toute la reconnoissance possible, si ce n'est pas du Ciel que je tiens le secours que vous m'apportez; mais il n'est gueres d'homme sur la terre si genereux, ni si bien fait que vous. Le Chevalier fort galant lui rendit douceur pour douceur, & lui aidant à s'habiller, parceque le temps pressoit, il l'instruisit de tout ce qu'elle devoit dire, & de la route qu'elle devoit faire tenir aux gens de son Vaisseau, afin que si le Corsaire venoit à les poursuivre, il ne pût pas les rencontrer. La belle Turque ne fut pas long-temps à s'habiller. Je croi qu'en pareille occasion peu de femmes chercheroient de l'ajustement; & si le Chevalier l'avoit voulu, celle-ci seroit sortie du Vaisseau comme elle étoit sortie du lit. Déja on remuoit, les Mariniers préparoient les cordages pour appareiller, quoique le vent ne fût pas le plus propre du monde pour aller à Malthe. Le Chevalier aida la belle Turque à descendre dans un Canot, qu'il faisoit tenir au-dessous de la Poupe, & d'abord qu'elle y fut, on gagna, à la faveur de la nuit, une des Prises sur laquelle il la vouloit envoyer: Il en fit sortir tout ce qu'il y avoit de Chrétiens qui la gardoient, & après avoir pris congé de la Dame, qui auroit bien voulu qu'il ne

l'eût pas ſi-tôt laiſsée, il s'en ſepara avec aſſez de regret, pour ſe retirer dans ſon Vaiſſeau, où il alla, comme Gourdan, faire ſarper l'Ancre, pour ſe mettre à la voile.

FIN.

LES NOUVEAUX DESORDRES DE L'AMOUR.

DEux personnes de qualité de Picardie ayant des interêts ensemble à démêler, en vinrent à de grands procès, & se donnerent long-temps de la peine. Ils étoient proches parens, & de même Maison, portant tous deux même nom, mêmes armes. Leurs affaires étoient pour des partages, & tiroient à grande consequence; si bien qu'il n'y alloit pas moins que de la ruine de l'un ou de l'autre. Comme ils étoient fort considerez dans la Province, leurs amis communs songerent à les accommoder; & pour y réussir, ils proposerent un mariage du fils unique de l'un avec la fille de l'autre, laquelle étoit aussi fille unique. Le fils n'étoit pas mal fait, mais il passoit pour bizarre; & comme les avantages de l'esprit sont préferables à ceux du corps, il n'avoit pas la meilleure reputation du monde dans son voisinage. La fille au contraire étoit agrea-

ble, & promettoit beaucoup. Elle étoit encore dans un âge à ne pas sçavoir ce que c'étoit qu'un Mari : aussi quand on lui parla de la marier, elle y parut indifferente ; mais quand elle sçut que c'étoit à son cousin, elle en fut extrêmement affligée. Elle dit à une femme qu'elle avoit auprès d'elle, & qui l'avoit élevée, qu'elle étoit bien malheureuse, que l'accommodement de sa famille se fist ainsi à ses dépens, & qu'il auroit mieux valu pour elle que son pere eût perdu son procès. La femme s'étonnoit de l'entendre parler de la sorte, parceque n'ayant en vûe qu'un établissement solide, elle ne trouvoit rien à redire dans la personne que l'on proposoit.

Comme il falloit avoir dispense pour passer outre, l'on envoya en Cour de Rome ; & pendant que le Courier fut à son voyage, le Marquis de Florange, (c'est ainsi que s'appelloit l'Accordé) se rendit auprès d'elle pour lui faire l'amour. Il n'avoit gueres quitté la Province, si bien que ses manieres ne purent effacer l'impression desavantageuse qu'elle s'étoit faite de lui. Au contraire plus elle le vit, moins elle l'estima.

Depuis cette entrevue elle ne cessa point de pleurer, prévoyant d'avance tous les malheurs dont elle étoit menacée. Enfin la dispense étant venue, elle ne se put défendre d'épouser le Marquis ; mais il ne lui parut pas plus aimable, après qu'il fut son Mari, que quand il étoit son Amant.

A quelque temps de là il échut à Florange une grande succession, & il se vit en état de faire de la dépense. Sa femme qui cherchoit à l'éloigner, lui fit entendre qu'ils vivoient sous un Regne où l'on ne faisoit estime que des gens qui étoient dans le service, & que quoique la seule pensée de son absence lui fist de la peine, elle ne laissoit pas de lui conseiller de prendre de l'emploi. Que leurs Terres étant sur le passage des Troupes, le moyen de les conserver étoit de faire ce que faisoient les gens de sa qualité. Qu'elle avoit oui dire que du temps de ses Peres, un Soldat ne s'en approchoit qu'avec respect, & qu'elle seroit ravie que ce temps-là pût revenir.

Le Marquis de Florange étoit d'une Maison qui avoit produit de braves gens: mais la valeur de ses Ancêtres n'avoit pas passé jusqu'à lui, si bien qu'il n'avoit jamais été à l'Armée qu'une seule campagne, encore en étoit-il revenu deux mois avant les autres. Ainsi trouvant peu de satisfaction au discours de sa femme, il lui répondit qu'il sçavoit bien qu'elle ne demandoit qu'à l'éloigner; mais qu'outre les affaires de sa Maison qui l'attachoient chez lui, il étoit bien aise de ne lui pas donner ce contentement.

La Marquise se trouva choquée de sa réponse: & comme c'étoit garder peu de mesures avec elle, que d'en user de la sorte, elle lui dit qu'il y avoit déja longtemps qu'elle commençoit à s'apperce-

voir de sa mauvaise humeur ; mais qu'il ne falloit pas couvrir sa bizarrerie d'un pretexte si préjudiciable à ses interêts. Il lui échapa aussi de l'appeller lâche ; & comme il n'y a rien qui offense tant que la verité, le Marquis s'emporta extraordinairement, & ils en vinrent jusqu'à se dire des injures.

A quelques jours de là Florange étant obligé d'aller à Paris pour un procès de consequence, se trouva bien embarassé pour sçavoir s'il devoit y mener sa femme, ou s'il la laisseroit chez lui. Il commençoit à en devenir jaloux, sans en avoir lieu neanmoins : car elle ne voyoit encore personne qui eût du dessein pour elle, ou pour qui on pût l'accuser d'en avoir. Mais soit que Florange eût un secret pressentiment de son malheur, ou qu'effectivement il reconnût en elle quelque inclination à la galanterie, il ordonna à un de ses domestiques, avant que de partir, de veiller sur ses actions. Ce domestique étoit un homme entre deux âges, qui paroissoit extrêmement sage. Il avoit été dès sa jeunesse à la guerre, où il avoit appris à vivre, mais c'étoit tout le profit qu'il y avoit fait ; car à la Paix des Pyrenées ayant été reformé, & se trouvant sans bien, il fut obligé de prendre le premier emploi qu'on lui proposa ; le pere du Marquis de Florange lui ayant offert sa maison, il y entra pour avoir soin de ses chevaux, & pour avoir l'œil sur son fils qui étoit alors dans une grande jeu-

neſſe. La condition étoit mediocre pour un homme comme lui ; mais la neceſſité le fit paſſer par deſſus toutes choſes. Cependant quoique ſa fortune fût baſſe, il n'en avoit pas moins de cœur : auſſi n'avoit-il jamais aimé que des femmes de qualité ; & dès qu'il vit la Marquiſe, il ne fut pas à l'épreuve de ſes charmes. Le reſpect neanmoins le retint dans le ſilence ; mais le commandement que le Marquis lui avoit fait, commençant à le flatter, il crut qu'il pourroit arriver quelque changement en ſa fortune ; & pour s'inſinuer dans l'eſprit de la Marquiſe, il lui fit confidence de l'ordre qu'il avoit reçu de ſon mari, & l'aſſura qu'il étoit plus à elle qu'à perſonne du monde. La Marquiſe ſe trouva ſurpriſe à ce diſcours ; elle le fut moins toutefois de ce qu'il lui apprenoit de la jalouſie de ſon mari, que de la bonne volonté qu'il lui témoignoit. Car comme il y avoit déja long-temps qu'il étoit au Marquis de Florange & à ſon pere, elle ne pouvoit comprendre comment il quittoit ſi legerement leurs interêts, pour embraſſer ceux d'une perſonne qu'il ne connoiſſoit que depuis peu. Mais ſans trop raiſonner ſur ce qui faiſoit agir Grand-champ (c'eſt ainſi que s'appelloit ce domeſtique) elle s'imagina qu'il ne lui avoit offert ſes ſervices que par compaſſion.

Cependant ſi ſon mari ne lui avoit pas paru trop aimable avant ces choſes, elle le trouva alors tout à fait horrible, & à

ſon retour de Paris, elle eut toutes les peines du monde à le ſouffrir. Il en revint vers la fin de l'Eté, qui fut fort vilain cette année-là, à cauſe des pluyes continuelles. L'Automne qui le ſuivit, fut encore plus deſagreable; ſi bien que tout ce qu'il y avoit de gens de qualité à la campagne, ennuyez d'un ſi mauvais temps, parlerent de s'en aller dans les Villes. La plûpart prirent le chemin de Paris; mais le Marquis ne jugea pas à propos d'y mener ſa femme, qui lui paroiſſoit trop coquette. Il ſçavoit que les maris n'y ſont pas en ſureté, ſur tout quand ils ont des femmes aimablés. La Marquiſe s'attendoit à y aller paſſer l'Hyver, parcequ'il le lui avoit promis dès le commencement de l'Eté; mais voyant qu'il changeoit de ſentiment, cela aida encore à le lui faire haïr davantage. Cependant comme il ne ſe plaiſoit pas trop lui-même à la campagne, il reſolut d'aller dans quelque petite Ville, où l'influence ne fût pas ſi maligne pour les gens mariez, qu'elle pouvoit l'être à Paris. Ses Terres étoient autour de Soiſſons, & ce fut le lieu qu'il choiſit pour aller paſſer le mauvais temps. Cette Ville eſt aſſez jolie, & la Marquiſe l'aima toujours mieux que ſon village. A peine y étoient-ils arrivez, que l'Armée du Roy qui étoit en Flandre, eut ordre de ſe ſeparer, pour prendre le chemin de ſes quartiers d'hyver. Beaucoup d'Officiers en allant à Paris, paſſerent par Soiſſons.

Il y en eut un entr'autres d'un merite extraordinaire, & d'une qualité très relevée. Son Regiment avoit campé l'année précédente auprès des murailles de la Ville, avec cinq ou six autres qui y avoient demeuré pendant quinze jours, si bien qu'il avoit employé ce temps-là à faire sa cour à une Bourgeoise, n'en ayant point été trop maltraité.

Après qu'il l'eut vûe, comme il sçut que Florange étoit à Soissons avec sa femme, il fut lui rendre visite. Ils avoient fait connoissance à Paris deux ans auparavant, mais il n'avoit jamais vû la Marquise, dont il avoit oui dire beaucoup de bien. Il trouva que sa reputation étoit encore au dessous de sa beauté & de son merite, si bien qu'il ne se put tenir de dire à Florange ce qu'il pensoit de son choix. Le Marquis, quoique d'un naturel à être facilement jaloux, ne s'allarma point des louanges qu'il donnoit à sa femme, parcequ'il sçavoit que les gens de Cour en sont prodigues.

La Marquise de son côté trouva l'Officier tout à fait à son gré, & fut aussi charmée de sa bonne mine, que de sa reputation; car il avoit fait des actions à la guerre qui l'avoient extrêmement distingué.

Le Marquis de Florange lui demanda ce qui l'amenoit à Soissons, parceque ce n'étoit pas là le droit chemin pour aller à la Cour; & comme les jeunes gens, sur le fait de l'Amour, ont d'ordinaire plus

de vanité que de diſcretion, le Marquis de Mainville (c'eſt ainſi que s'appelloit l'Officier) lui avoua ingenuement l'amour qu'il avoit pour la Bourgeoiſe, & qu'elle étoit cauſe de ſon petit voyage. Après cette confidence, Florange ne s'étonna point de le voir reſter quelque temps dans la Ville, d'autant plus qu'on commençoit déja à y parler de ſon intrigue. Dès que la Marquiſe le ſçut, elle ſe ſentit indignée du choix qu'il avoit fait, comme ſi elle y eût pris interêt. Elle voulut voir la perſonne qui avoit fait cette conquête; mais elle ne la vit qu'avec des yeux de rivale; & bien que la Bourgeoiſe fût paſſablement belle, la Marquiſe la trouva laide, & indigne des ſoins d'un honnête homme. Mainville ne ſçavoit pas ce qui ſe paſſoit pour lui dans le cœur de la Marquiſe; mais ſans penetrer ſes ſentimens, il en avoit pour elle qui approchoient fort de ceux qu'elle avoit pour lui. Il la trouvoit infiniment aimable, & ſon mari au contraire lui paroiſſoit indigne de la poſſeder.

Il avoit appris qu'il étoit le plus jaloux de tous les hommes; de ſorte qu'il la plaignoit d'être tombée entre les mains d'une perſonne qui ſçavoit ſi peu goûter le bonheur de poſſeder une ſi belle femme. Cependant, quoique cette pensée l'occupât entierement, il tâchoit de la cacher autant qu'il pouvoit à tout le monde, de peur de faire naître des ſoupçons dans l'eſprit du Marquis de Floran-

ge, qui n'eût pas manqué après cela de lui défendre l'entrée de sa maison, ou de remener sa femme à la campagne. Ainsi il resolut d'apporter tant de mystere dans son amour, que personne n'en eût connoissance que la Marquise, bornant tous ses soins à lui dire en secret ce qu'elle avoit allumé dans son cœur. Il compta donc pour rien la contrainte où il vivoit, étant assez content, pourvû qu'il ne donnât point de jalousie à son mari. Il esperoit par là se rendre agreable à la Marquise, parcequ'il sçavoit que les femmes aiment la discretion par dessus toutes choses. Mais la sympathie qu'ils s'étoient trouvée l'un pour l'autre dès leur premiere entrevûe, avoit déja fait tant d'effet sur elle, qu'il n'étoit point besoin de ce surcroît d'honnêteté pour le bien mettre dans son esprit. En effet quoiqu'elle eût pû faire pour étouffer de certains mouvemens agreables qu'elle sentoit en pensant à lui, elle n'avoit pû en venir à bout. Ainsi elle vit bien que si elle vouloit conserver son innocence, elle devoit s'éloigner d'un lieu où elle ne pouvoit demeurer sans courir risque de se perdre. Elle eut beaucoup de peine à en former la resolution, parcequ'il n'y a rien de si difficile à rejetter que des pensées agreables: mais considerant que c'étoit le seul moyen de se garantir des malheurs dont elle étoit menacée, elle pria le Marquis de Florange de vouloir se retirer à la campagne, sinon de permettre qu'elle s'y retirât sans

lui. Le Marquis fut surpris de sa demande, sçachant qu'elle avoit coutume de s'y ennuyer beaucoup.

Il voulut sçavoir ce qui pouvoit être cause d'un si grand changement: elle lui répondit que l'air de la Ville lui faisoit mal. Comme il lui voyoit bon visage, il crut que ce n'étoit qu'un pretexte, & il ne se hâta pas de lui accorder sa demande. D'ailleurs il haïssoit lui-même la campagne; & pour n'être point obligé d'y retourner, il pria le Marquis de Mainville de la resoudre à passer l'hyver à Soissons. Mainville qui jusques-là avoit inutilement cherché l'occasion de parler en particulier à la Marquise, fut ravi de celle-ci, que la fortune lui envoyoit. Il passa sans tarder dans sa chambre, & la surprit extrêmement par la maniere qu'il y entra; car il demeura tout décontenancé, & comme un homme à qui il seroit arrivé quelque grande affaire. Elle lui demanda à qui elle devoit sa visite, lui qui n'étoit point encore venu la voir depuis qu'il étoit dans la Ville; & ce reproche obligeant lui donnant matiere d'entrer en discours, il lui répondit qu'il lui seroit aisé de lui en rendre compte, si elle vouloit se donner la peine de l'écouter. Là-dessus il lui conta qu'il l'avoit aimée éperduement dès le moment qu'il l'avoit vûe; mais qu'ayant reconnu l'humeur jalouse de son mari, il s'étoit si bien contraint, qu'il croyoit que ni lui ni elle ne s'étoient point apperçus des sentimens

de ſon cœur. Que Florange l'envoyoit vers elle : mais qu'avant que de s'acquitter de ſa commiſſion, & ne pouvant plus vivre s'il ne ſçavoit comment elle recevroit ſes offres de ſervice, il prenoit ce temps-là pour lui demander ſi elle le rendroit malheureux : Qu'il avoit fait accroire que c'étoit à une autre qu'il en vouloit, mais que la perſonne qu'il avoit feint d'aimer, n'avoit ſervi que de couverture à ſes deſſeins, puiſqu'il étoit incapable d'en aimer une autre qu'elle.

Il ſembloit que le diſcours de Mainville dût être extrêmement agreable à la Marquiſe, puiſqu'elle ſe voyoit aimée auſſi fortement qu'elle aimoit ; cependant elle ne put s'empêcher de pleurer, comme s'il lui eût appris quelque funeſte nouvelle. Un procedé ſi extraordinaire jetta Mainville dans la derniere ſurpriſe ; il lui demanda ce qu'elle avoit pour ſe tant affliger : mais plus il la preſſa de lui répondre, plus il lui ſembla que ſa douleur augmentoit. Il ſe mit alors à la regarder depuis la tête juſqu'aux pieds, craignant qu'elle ne fût pas trop ſage. Cette penſée eût été capable de le guerir : mais la Marquiſe rompant le ſilence, lui dit qu'il ne s'étonneroit plus de ſes pleurs, quand il ſçauroit ce qu'elle avoit à lui dire. Elle lui apprit alors qu'elle l'aimoit autant du moins qu'il la pouvoit aimer, & que ſa foibleſſe lui faiſoit peur : Que ſon deſſein étoit d'être ſage, mais qu'il étoit difficile de répondre de ſa vertu, quand

on avoit autant de penchant pour une personne qu'elle en avoit pour lui: Elle lui déclara ensuite que la priere qu'elle avoit faite à son mari de la remener à la campagne, n'étoit que pour avoir moyen de l'éviter; & Mainville connut bien qu'elle disoit vrai, puisqu'il s'étoit chargé lui-même de la détourner de sa resolution.

Comme il est naturel de se flatter, Mainville, au lieu de s'allarmer de sa vertu, ne songea qu'à la remercier des bontez qu'elle avoit pour lui: mais la Marquise l'interrompant au milieu de son discours, lui dit nettement qu'il n'en étoit pas encore où il pensoit, & que plus elle se connoissoit de foiblesse, plus elle alloit faire d'efforts pour ne jamais le voir. La Marquise étoit femme de courage, & ce qu'elle disoit étoit sincere; si bien qu'après l'avoir quitté, elle fit venir Grandchamp, lui disant qu'elle desiroit de lui un grand service: Qu'il avoit beaucoup de credit sur l'esprit de son Mari, & qu'elle souhaitoit qu'il obtînt pour elle la permission de s'en retourner à la campagne. Grand-champ fut surpris de ce discours, parcequ'il sçavoit l'aversion que la Marquise avoit pour la solitude. Aussi lui répondit-il qu'elle n'y pensoit pas; & tournant en raillerie ce qu'elle avoit dit, il l'assura qu'il auroit toujours trop de soin de son contentement, pour lui procurer une chose qui lui pût faire tant de peine. La Marquise fut alors obli-

gée de prendre un grand ſerieux, pour lui faire connoître qu'elle lui parloit de bonne foi, & enfin elle ſçut ſi bien lui repreſenter que ce ſeroit lui faire plaiſir, qu'il lui promit de faire tout ce qu'il pourroit auprès de Florange pour lui faire avoir contentement. La Marquiſe en parlant à Grand-champ, en uſa avec lui comme avec un homme qui ne tiroit à aucune conſequence, ſi bien qu'il lui échapa de dire qu'elle ſeroit plus contente avec lui dans un village, que ſi elle étoit dans la meilleure Ville du monde. Cet homme ne manquoit pas de bonne opinion de lui-même; de ſorte qu'interpretant ces paroles au pied de la lettre, il crut qu'il étoit plus heureux qu'il n'avoit pensé. Il avoit toujours caché ſon amour ſous des apparences d'honnêteté & de reſpect; il s'imagina alors que ſans être trop vain, il pouvoit lui donner des bornes moins étroites. Ainſi il reſolut de ſe plaindre à la premiere occaſion, & de s'ouvrir ſur ce qu'il ſentoit pour elle depuis ſi long-temps, ne doutant point que le ſuccès ne répondît à ſes eſperances.

La Marquiſe attendoit de jour en jour la réponſe de ſon mari, quand Grand-champ pour trancher davantage du neceſſaire, lui dit qu'il avoit peine à en obtenir ce qu'elle deſiroit; mais qu'il ne faloit pas ſe rebuter. Dans le temps qui s'écoula entre la priere de la Marquiſe, & la réponſe de Grand-champ, elle revit le

Marquis de Mainville, & ses visites n'aiderent pas à la guerir de sa passion. Au contraire elle y devint si sensible, qu'elle craignit que si ces entrevues duroient long-temps, elle n'eût de la peine à la fin à resister; car il étoit fort pressant. Elle dit donc à Grand-champ qu'elle avoit à lui confier un secret, mais que lui étant de la derniere consequence de ne le remettre qu'entre les mains d'un homme, sur la discretion duquel elle pût s'assurer; elle vouloit qu'il lui jurât auparavant de n'en parler jamais à personne. Grand-champ étoit prévenu, comme j'ai dit, d'une grande opinion de lui-même; & ce discours achevant de le persuader de sa bonne fortune, il fit mille sermens de fidelité à la Marquise, pour l'obliger à lui déclarer son secret. Elle lui dit aussitôt que quoiqu'il ne fût pas honnête à une Dame d'avoüer sa foiblesse, elle ne pouvoit neanmoins la cacher plus long-temps, dans le dessein d'y trouver du remede: Qu'elle en avoit une confusion inconcevable; mais qu'il la devoit plaindre plutôt que de la blâmer; d'autant plus qu'elle faisoit tout son possible pour n'avoir point de reproche à se faire. Qu'elle lui alloit découvrir jusqu'aux plus secrets mouvemens de son cœur, & que ce seroit à lui à la condamner après cela, s'il la trouvoit coupable.

Jusques-là la Marquise n'avoit rien dit qui n'entretînt Grand-champ dans ses folles esperances: mais quand elle lui eut

déclaré

déclaré la passion qu'elle avoit pour Mainville, & celle qu'il avoit pour elle, il demeura tout aussi confus, que si on l'eût surpris en faisant quelque méchante action. Quoi, Madame, s'écria-t-il, après quelques momens de silence, vous aimez le Marquis de Mainville? le Marquis de Mainville, qui est perdu d'amour pour une Bourgeoise, & qui pour lui faire sa cour, a abandonné le soin de sa fortune! Oui, je l'aime, repliqua froidement la Marquise, & je ne demande à m'éloigner d'ici, que parceque je crains de trop l'aimer. Beaucoup de femmes à ma place chercheroient peut-être le moyen de le revoir à toute heure: mais pour moi je veux l'éviter, parcequ'il a un charme secret, dont je ne puis me défendre. Ah, Madame! repliqua Grandchamp, à qui toutes ces paroles étoient autant de coups de poignard dans le cœur, cherchez un autre Confident que moi, je ne me sens pas propre à vous rendre le service que vous me demandez, & je vous tromperois si je vous l'avois promis. A ces mots il sortit tout transporté de colere, sans vouloir l'écouter davantage. La Marquise fit ce qu'elle put pour le retenir; mais elle prenoit mal son temps, la rage qu'il avoit de se voir déchû de ses esperances, le jettoit dans un desespoir inconcevable.

Comme il avoit fait éclater beaucoup de passion dans les reproches qu'il lui avoit faits, il ne fut pas difficile à la Mar-

quiſe de connoître qu'il étoit rival de Mainville : elle rappella dans ſa memoire quantité d'actions que l'Amour lui avoit fait faire, & auſquelles elle n'avoit point pris garde auparavant, mais qui la confirmerent alors dans la pensée qu'elle en avoit ; ſi bien qu'elle fut au deſeſpoir de la confidence qu'elle lui avoit faite. Cependant comme il n'y avoit plus de remede, elle ſongea à l'appaiſer, & crut qu'elle y pourroit réuſſir, pour peu qu'il eût conſervé de raiſon. Elle ſe repreſenta que n'étant point maitreſſe de ſon cœur, il devoit être content des efforts qu'elle faiſoit pour étouffer ſa paſſion, & de la reſolution qu'elle avoit priſe de ſe retirer à la campagne. Elle ſe diſoit encore, que s'il l'aimoit, il lui aideroit à en obtenir la permiſſion de ſon mari, ce qu'elle ſouhaittoit paſſionnément, pour couper racine à un amour, qui tout agreable qu'il lui étoit, ne laiſſoit pas de lui faire peur.

Dans le temps qu'elle attendoit ce ſervice de la jalouſie de Grand-champ, Mainville allarmé des inſtances qu'elle faiſoit auprès de Florange pour quitter Soiſſons, crut ne pouvoir mieux faire pour la retenir, que de jetter adroitement des ſoupçons dans l'ame de ce mari credule, & il lui dit un jour en raillant, que quelque ſecrete inclination pourroit bien appeller ſon Epouſe à la campagne. Florange ſur cet article étoit ſuſceptible de la moindre choſe, il ſe fit des impreſſions

si desavantageuses de ce qui venoit de lui être dit, que quand la Marquise lui parla de nouveau de s'en retourner, il la rebuta d'une maniere si desobligeante, qu'elle en fut tout à fait choquée. Elle eut recours d'abord à ses pleurs ; mais la douleur ayant fait sa place au ressentiment, il lui vint en tête de s'en vanger par l'endroit qu'il apprehendoit le plus. Elle trouva quelque temps un certain plaisir à s'entretenir dans cette pensée ; mais sa vertu ayant repris le dessus, elle eut honte d'avoir pû concevoir une chose qui lui étoit si desavantageuse.

Peu de jours aprés, Grand-champ la vint voir avec des yeux égarez, & qui convenoient fort à l'état de son ame. Il lui dit qu'il venoit pour prendre congé d'elle, & que lui étant survenu des affaires, il étoit obligé de se retirer. Son compliment surprit la Marquise : elle tâcha de le détourner de sa resolution, se doutant bien de ce qui en étoit cause ; mais il lui répondit qu'il ne pouvoit demeurer davantage dans un lieu où il auroit tous les jours un supplice devant les yeux plus cruel que la mort. Qu'aprés ce qu'elle lui avoit dit, comme il connoissoit les effets de l'Amour, il ne doutoit point que celui qu'elle avoit pour le Marquis de Mainville n'augmentât plûtôt que de diminuer ; qu'il en prévoyoit d'étranges suites, non qu'il la soupçonât de manquer jamais de vertu, mais par la connoissance qu'il avoit de l'humeur jalouse

de son mari, qui seroit ravi de trouver un pretexte pour la maltraiter.

Grand-champ cacha ainsi sous de belles apparences le veritable sujet de son mécontentement : car il n'y avoit que la jalousie qui l'obligeât à vouloir s'en aller. Cependant il jetta mille craintes dans l'esprit de la Marquise, par les malheurs dont il la menaçoit ; & si l'amour qu'elle avoit déja pour Mainville n'eût été très-violent, son discours eût été capable de l'arracher entierement de son cœur. Elle eût bien souhaité, s'il n'eût tenu qu'à elle, que ce détachement eût été possible. Aussi pour avoir quelqu'un qui pût soutenir sa vertu chancelante, elle conjura Grand-champ de ne la pas abandonner dans l'état où elle étoit, lui promettant de faire toutes choses au monde pour venir à bout de sa foiblesse. Vous verrez, lui disoit-elle, que l'amour que j'ai pour Mainville, n'est pas insurmontable, bien qu'il soit un effet de mon inclination ; & que l'on peut avec un peu d'effort rectifier son étoile, quand elle veut nous entraîner dans le précipice malgré nous. Que nous serviroit aussi-bien la raison, si nous ne la pouvions mettre en usage au besoin ? & qu'elle difference y auroit-il sans cela entre les hommes & les bêtes ?

Grand-champ étoit si troublé, qu'à peine entendit-il une seule parole de la Marquise ; mais voyant qu'elle le pressoit tout de nouveau de lui répondre : Que voulez-vous, Madame, que je vous

dise, lui repliqua-t-il? me forcerez-vous malgré moi à vous avoüer mon crime? Je suis aussi coupable que malheureux. Je sçai ce que je suis, & ce que vous êtes; & la connoissance que j'ai de l'un & de l'autre, ne m'a pas empêché de vous aimer. Je vous adore, puisqu'il vous le faut dire, & vous adorez le Marquis de Mainville. Après cela il ne me reste plus que de m'éloigner d'ici; & quand vous me pardonneriez l'excès de ma temerité, je ne me la pourrois pardonner moi-même. Un autre vous inspire ces agreables mouvemens, que je voudrois vous faire sentir aux dépens de ma vie; mais cette vie ne m'est plus agreable, puisque je n'ai plus rien à esperer. A ces mots il voulut sortir, sans attendre de réponse: mais la Marquise le rappellant, lui fit tourner la tête malgré lui, & remarqua sur son visage une douleur inconcevable. Que voulez-vous de moi, Madame, reprit-il alors avec un air où l'amour & le desespoir éclatoient également? Voulez-vous que je souffre ici tout ce qu'on peut souffrir de cruel? Que je voye tous les jours devant moi la personne la plus aimable, sans oser lever les yeux sur elle? Que je contemple l'amour que vous avez pour le Marquis de Mainville; qu'insensible à l'un & à l'autre, je traîne la vie du monde la plus languissante? Non, Madame, vous ne devez point m'y obliger, il y va du vôtre à souffrir qu'un malheureux comme moi, ose vous dire qu'il

vous aime ; & quand vous pourriez vous y resoudre, cela ne me soulageroit point. J'aurois toujours devant les yeux le bonheur du Marquis de Mainville ; & me croyant aussi digne que lui d'être aimé, malgré la difference que la Fortune a mise entre lui & moi, je vous dirois peut-être des choses qui pourroient vous déplaire. Il vaut mieux m'éloigner tout d'un coup ; & bien que j'en doive mourir, la mort me sera plus agreable qu'une vûe qui me feroit mourir à toute heure. A ces mots, il voulut encore sortir ; mais la Marquise l'arrêtant par le bras, lui dit que s'il vouloit l'obliger, il demeureroit encore auprès de son mari. Qu'elle ne lui vouloit point autant de mal de sa temerité, qu'elle auroit pû faire dans un autre temps, parcequ'elle connoissoit elle-même le pouvoir de l'Amour. Qu'au reste elle vouloit bien oublier toutes choses, pourvû qu'il lui promît de ne lui jamais parler de sa passion. Qu'il falloit que la raison le gouvernât, comme elle lui promettoit de s'en laisser gouverner elle-même. Qu'elle vouloit qu'il fût témoin des efforts qu'elle alloit faire pour chasser Mainville de son cœur ; & que si elle n'y pouvoit réussir, il seroit du moins auprès d'elle, pour la faire ressouvenir de sa vertu.

Enfin comme on ne peut resister à ce qu'on aime, Grand-champ ne se put défendre d'obeïr à la Marquise, & continua de demeurer auprès de Florange. Ce-

pendant si elle avoit tant de bonté pour lui, ce n'étoit pas sans des raisons très fortes. Elle consideroit que l'excès de son desespoir le pouvoit porter à reveler son secret, & qu'il valoit mieux se contraindre, que de s'exposer à la colere d'un Amant qui avoit sujet de se plaindre. D'un autre côté, comme son dessein étoit d'être sage, elle s'imaginoit que la presence de Grand-champ seroit capable de la retenir, & que veillant de près sur ses actions, elle auroit honte, après ce qu'elle lui avoit dit, de faire paroître de la foiblesse.

Pendant qu'elle faisoit ainsi son possible pour chercher toutes ses suretez, Mainville n'oublioit rien de ce qui pouvoit donner un heureux succès à son amour. Il trouvoit de temps en temps le moyen d'entretenir la Marquise, & sa conversation ruinoit les projets de sagesse qu'elle se formoit. Elle découvroit tous les jours en lui quelque nouvelle qualité qui lui rendoit le vice moins affreux, & qui diminuoit l'empressement qu'elle avoit eu de se retirer à la campagne.

Florange, tout jaloux qu'il étoit, ne s'appercevoit encore de rien : mais la Bourgeoise à qui Mainville en contoit auparavant, le reconnoissant plus froid qu'à l'ordinaire, en rechercha la cause, & ne fut pas long-temps à la découvrir. Son desespoir en fut extrême, & elle fut sur le point de faire éclater sa jalousie, sans considerer qu'elle se feroit autant de tort

qu'à la Marquise. Cependant craignant encore de se tromper, elle voulut avoir de nouvelles preuves de l'infidelité de son Amant, avant que d'en venir aux reproches contre lui, & aux invectives contre sa Rivale.

Cette Bourgeoise pour n'être pas de qualité, ne laissoit pas de tenir quelque rang dans la Ville, parcequ'elle avoit du bien, & qu'elle étoit passablement belle. Elle étoit de toutes les parties qui s'y faisoient, & la saison du Carnaval voulant alors qu'on se déguisât, comme c'est la coutume, Florange la pria d'être d'une mascarade où Mainville & sa Femme devoient être. Pour être plus propres, ils avoient fait venir des habits de Paris, six pour hommes, & six pour femmes. Ils étoient tous pareils, & convenoient assez à une Entrée qu'ils vouloient danser aux nôces d'une fort belle fille, qui devoit être mariée bien-tôt. Le jour étant venu, ils se firent admirer de toute la compagnie, qui n'avoit pas coutume de voir des gens qui dansassent aussi-bien que faisoient Mainville & la Marquise de Florange. Après qu'ils eurent dansé, ces Amans se mirent l'un auprès de l'autre; & Mainville, sur qui la Bourgeoise avoit les yeux tournez, ayant fait un peu trop de caresse à la Marquise, il est difficile d'exprimer le déplaisir qu'elle en eut. Transportée de colere, elle fut de ce pas pour faire mille reproches à ce perfide: mais ayant trouvé en chemin une femme

de

de ses amies qui l'arrêta, elle ne trouva plus Mainville, ni la Marquise, qui s'étoient ôtez de leur place pour en aller prendre une autre. Elle tâcha de les démêler dans la foule; & la ressemblance des habits la trompant, elle dit à Florange, qu'elle prit pour Mainville: Vous me trahissez, Marquis, mais je me vangerai de Madame de Florange, quand je devrois mourir un moment aprés. Florange reconnut la voix de la Bourgeoise, & son discours faisant impression sur son esprit, qui n'étoit que trop susceptible de jalousie, il se jetta dans la presse, sans lui répondre une seule parole. La rage de la Bourgeoise fut inconcevable dans cette rencontre, elle se crut tout à fait méprisée, de la maniere qu'il la traitoit, & souhaita de pouvoir éteindre sa passion en un moment: mais n'en pouvant venir à bout, elle tourna toutes ses pensées à la vengeance.

Cependant Mainville & la Marquise, qui ignoroient ce qui se passoit, jouissoient, en un coin, de la conversation l'un de l'autre, sans s'attendre que l'Amour leur préparât aucune peine. Florange les cherchoit par tout; & les trouvant à l'écart, il en sentit redoubler sa fureur. Il eut la bouche ouverte pour leur demander ce qu'ils faisoient là: mais considerant que l'éclat qu'il pourroit faire retomberoit sur lui, il fit semblant de se trouver mal, pour avoir le pretexte de s'en retourner. Quand il fut arrivé à la

maison, il dit à sa femme de se préparer à quitter Soissons dès le lendemain matin. Elle lui en demanda le sujet : mais sans vouloir lui rien specifier, il se contenta de lui faire connoître qu'il n'étoit point satisfait de sa conduite. Elle ne ferma point l'œil de toute la nuit, faisant cependant moins de reflexion à la colere de Florange, qu'à la cruelle séparation de Mainville, qu'elle commençoit à aimer plus que sa vie. Elle rêva au moyen de lui pouvoi. dire adieu; mais ne sçachant comment faire, elle se resolut de lui écrire dès qu'il seroit jour. En effet elle songeoit déja à avoir de l'encre & du papier, quand une nouvelle inquietude acheva de troubler son repos. Elle ne sçut à qui confier sa Lettre, & elle vit bien par là qu'elle écriroit inutilement. Le jour étant venu, elle commençoit à s'assoupir, quand son mari lui dit que pour une personne qui devoit faire voyage, il ne falloit pas dormir si tard. Il la fit donc sortir du lit, & ne la quitta point jusqu'à ce qu'elle fût entierement habillée.

La Marquise le regardoit d'un air méprisant, sans lui parler : mais elle perdit toute sa fermeté quand il falut monter en carosse. Ce fut alors qu'elle se representa le desespoir de Mainville, quand il la sçauroit partie, & l'affliction de son Amant la toucha davantage que sa propre douleur. Cependant comme l'Amour en devient plus fort par la persecution, elle

ſentit bien-tôt qu'elle l'aimoit plus qu'elle n'avoit jamais aimé perſonne. Après qu'elle fut arrivée chez elle, ſon mari ſe doutant bien qu'elle n'en demeureroit pas là, ſi l'amour qu'elle avoit pour Mainville étoit un peu fort, il ne lui laiſſa ni encre ni papier, défendant d'ailleurs à ſes gens de lui en donner, ſi elle leur en demandoit.

Pendant que tout ceci ſe paſſoit, Mainville ne ſongeant à rien moins qu'à ce qui étoit arrivé, envoya chez Florange pour ſçavoir de ſes nouvelles. Celui qu'il avoit chargé de ce meſſage en étant revenu, & lui ayant rapporté qu'il étoit parti dès le matin avec ſa femme pour s'en retourner chez lui, le ſurprit extrêmement. Il n'en voulut rien croire d'abord; mais la choſe lui étant confirmée d'un autre endroit, il jugea auſſi-tôt qu'un départ ſi précipité étoit un effet de la jalouſie de Florange. Il crut encore qu'il n'y avoit que lui dans la Ville, de qui il en eût pû prendre : ainſi il rejetta ſes premieres penſées, qui lui ſuggeroient de courir après ſa Maitreſſe. Voyant donc que ce ſeroit inutilement qu'il demeureroit plus longtemps à Soiſſons, il reſolut de prendre le chemin de Paris, d'où il fit deſſein d'envoyer un homme exprès à la Marquiſe. Comme il étoit tout prêt de monter à cheval, la Bourgeoiſe arriva chez lui toute tranſportée de fureur, car elle venoit d'apprendre qu'il alloit partir ſans lui dire ſeulement adieu. Elle lui repro-

cha ce qu'elle avoit fait pour lui, & le peu de reconnoiſſance qu'il en avoit, & n'oublia pas d'y parler de ce qui s'étoit paſſé la veille, l'accuſant d'être le plus ingrat de tous les hommes, de n'avoir pas pris ſeulement la peine de la vouloir deſabuſer. Mainville ſurpris de ce reproche, qu'il ne croyoit pas s'être attiré, ſe fit expliquer la choſe au long; & voyant que la bévûe de la Bourgeoiſe avoit causé la jalouſie de Florange, il ne lui fit pas grande reparation de ſa froideur, & la traita au contraire avec aſſez de mépris. Après l'avoir congediée, il ſortit de la Ville, ne ſongeant en chemin qu'à la Marquiſe, qui de ſon côté n'étoit occupée que de lui. Car ſans ſe ſoucier autrement des rigueurs de ſon mari, qui la traitoit aſſez indignement, & qui la faiſoit même épier par cinq ou ſix perſonnes, à qui il n'avoit point eu de honte de découvrir ſa foibleſſe, elle ne ſouhaitoit autre choſe que de ſçavoir ce qu'étoit devenu Mainville. Ainſi toutes ſes penſées n'allant que là, elle prit une reſolution difficile à former, mais qui étoit une forte preuve de ſon amour. Car oubliant toutes les allarmes qu'elle avoit eues pour avoir confié ſon ſecret à Grandchamp, elle fit deſſein de s'en ſervir pour avoir des nouvelles de Mainville, & pour lui donner des ſiennes. Elle ne ſçut neanmoins de quelle maniere s'y prendre pour exiger de lui ce ſervice, après ce qu'elle lui avoit dit: car elle apprehendoit ſes

reproches. Enfin l'Amour étant plus fort en elle que toute autre consideration, elle le conjura, les larmes aux yeux, de la sortir de peine, & de vouloir porter une Lettre à son Amant. Vous m'aimez, Grand-champ, lui dit-elle, & il me sera aisé de le connoître en cette rencontre. Vous me ferez mourir de douleur, si vous me refusez, au lieu que vous me redonnerez la vie, en me rendant ce service. Il m'en coutera la mienne, Madame, répondit aussi-tôt Grand-champ, & vous avez la cruauté de vouloir que j'expire de la mort du monde la plus cruelle. Mais n'importe, puisque c'est le moyen de vous obliger, c'est à moi à vous obeïr sans replique.

Après qu'elle eut ainsi tiré son consentement, elle lui demanda du papier & de l'encre, & il fut encore obligé de lui en apporter. Quand elle eut écrit sa Lettre, elle la lui donna, le priant de faire diligence, afin que Mainville la pût recevoir avant que d'arriver à Paris, où elle se doutoit bien qu'il seroit allé. Grand-champ outré de douleur, la prit de ses mains, & feignant d'avoir quelque affaire pour obtenir congé de Florange, il monta à cheval, & attrapa Mainville à moitié chemin. Mainville à qui la Marquise avoit fait confidence de l'amour de Grand-champ, trembla de la témerité qu'elle avoit eue de lui confier une chose de cette consequence : mais admirant en même temps la fidelité de ce Domesti-

que, il voulut l'embrasser, & lui témoigner la reconnoissance qu'il avoit d'une action si genereuse. Mais Grand-champ se retirant deux pas en arriere, pour éviter ses caresses, lui dit que bien loin de l'assurer qu'il fût son serviteur, il lui diroit franchement, qu'il n'y avoit point d'homme qui le haït plus que lui, & que s'il s'étoit abaissé jusqu'à lui rendre une Lettre de la Marquise, il le croyoit assez délicat pour ne pas confondre le caractere d'un Amant passionné avec celui d'un rival malheureux. Qu'il pouvoit juger de son amour par le témoignage qu'il venoit d'en donner, & que plus cet amour étoit violent, plus les effets en étoient à craindre.

Mainville ne fit pas semblant d'écouter ses menaces : aussi loin d'en faire paroître du ressentiment, il fit ce qu'il put pour gagner un homme si genereux, lui offrant de l'avancer à la guerre, s'il vouloit, & de le servir de tout son credit. Mais toutes ces promesses ne firent rien faire de bas à Grand-champ, soutenant jusqu'au bout sa generosité. Après cela Mainville fit réponse à la Marquise, & remit sa Lettre entre les mains de ce Domestique. Elle lui avoit mandé par la sienne la cause de son départ, & lui apprenoit qu'elle feindroit d'être malade, pour aller aux Eaux de Bourbon. Elle fut ravie de sçavoir que Mainville s'y rendroit aussi de son côté, car il l'en assuroit par sa Lettre ; si bien qu'elle ne parla à Grand-champ

que de l'impatience qu'elle auroit jusqu'à ce que la saison des Eaux fût venue. Le temps qui se va écouler jusques-là, lui disoit-elle, me va encore durer mille ans, & dans l'empressement que j'ai de le revoir, il n'y aura point de jour qui ne me semble des années. J'avoue que l'esperance soulagera ma peine en quelque façon ; mais quelque bien que j'attende d'une vûe si chere, je l'acheterai bien par les inquietudes où je vais être, qu'il ne manque à sa parole. Grand-champ, continuoit-elle, le Roy marchera-t-il à ses conquêtes dans le temps des Eaux, & crois-tu que Mainville se puisse dispenser de le suivre ? L'honneur est quelque chose de bien delicat dans l'ame d'un homme de qualité, & je suis perdue s'il faut que Mainville le préfere à son amour.

Grand-champ écoutoit tout cela avec un visage où le desespoir & la rage sembloient triompher de sa passion. Aussi étoit-il tout prêt quelquefois de l'accabler de reproches, si par un retour fort ordinaire aux Amans, il n'eût eu plus de peur de la fâcher, que de toute autre chose. Ne pouvant neanmoins demeurer davantage en presence d'une femme qui le desesperoit, il se retira sans lui rien dire. Mais elle étoit tellement occupée de ses reflexions, qu'elle ne prit pas garde seulement à ce qu'il étoit devenu.

Quand ce fut enfin la saison de prendre les Eaux, elle demanda à son mari la

permiſſion d'y aller, & il ne la lui put refuſer honnêtement, parcequ'elle avoit feint d'être malade, ayant d'ailleurs engagé adroitement les Medecins à dire, qu'elle en avoit beſoin pour ſa gueriſon. Cependant Florange ne la voulant pas quitter d'un pas, fit ſemblant de ſon côté que les Eaux lui ſeroient bonnes, & ſe mit de la partie malgré elle. La colere de la Marquiſe fut extraordinaire en cette rencontre, & ſi elle eût osé, elle l'eût fait éclater par d'étranges marques. Elle ſongea alors à rompre cette partie : mais faiſant reflexion que ce ſeroit faire voir trop clairement ſon intrigue, elle reſolut de faire avertir Mainville de ce qui ſe paſſoit, afin qu'il prît ſes meſures pour la voir en chemin.

Grand-champ fut encore chargé de lui porter cette nouvelle ; & s'en étant acquitté avec la même fidelité qu'il avoit fait la premiere fois, Mainville prit le chemin de Montargis, & s'arrêta dans la meilleure Hôtellerie, où la Marquiſe lui avoit écrit qu'elle devoit loger. Il n'avoit pour tout train qu'un Valet de chambre ; & pour ne donner aucun ſoupçon s'il y demeuroit quelque temps ; il feignit d'être malade, afin de pouvoir attendre en liberté la venue de la Marquiſe. Deux jours après, elle y arriva avec ſon mari ; & à peine fut-elle deſcendue, qu'elle donna ordre à Grand-champ d'avertir Mainville qu'elle vouloit le voir. Mainville dit à Grand-champ

que cela ne se pouvoit qu'après que son mari se seroit retiré, & que comme la Marquise ne couchoit point avec lui, ils auroient tout le temps de s'entretenir. Quand Grand-champ eut fait ce rapport à la Marquise: Ah Dieu! s'écria-t-elle, cela n'est pas possible; comment me voir la nuit, n'est-ce pas chercher à se perdre, & à me perdre moi-même? Que diroit Florange s'il venoit à le sçavoir? Y auroit-il après cela de misericorde pour moi? Qu'en dites-vous, Grand-champ? Donnez-moi un bon conseil là-dessus. Grand-champ enragé de ce qu'il faisoit, & de ce qu'il étoit encore obligé d'entendre, ne répondit mot; mais voyant qu'elle le pressoit de lui en dire son sentiment: Eh quoi, Madame! lui repliqua-t-il, ne devez-vous pas être contente de ce que je fais ici, sans me vouloir encore contraindre à vous donner des conseils? Que me serviroit aussi-bien de vous dire de ne pas voir le Marquis de Mainville, puisque vous ne m'en croirez pas? Pourquoi non, répondit la Marquise? & ne serois-je pas bien-aise que vous me fissiez voir qu'il y eût de l'impossibilité à le contenter? Non, Madame, il n'y en a point, repliqua Grand-champ, puisque vous en doutez; & vous le verrez dans votre chambre indubitablement, puisque vous ne déliberez plus que pour sçavoir si la chose est faisable ou non. Je croyois que vous vous en défendriez par la crainte de blesser

⊙ [H1

od

bu

ce

ak w

BREM

elle ne son-
jalousie ne
veritables.
etoit au bout
une espece
champ avoit
s de Floran-
ller de si près
qu'il lui en
Ainsi il dé-
qui il vou-
our voulant
rival, il l'in-
la Marquise,
omme Main-
ne avanture
donna pas
l'autre. Un
ux d'une ser-
onnu en elle
r lui, il se
mbre, & la
e, qui étoit
semblables
de son inso
cri qui mi
Le Marqu
uit, comm
que c'etoi
voix : Qu
it une av
qui c
mes de
ssoit i
nât l'

votre honneur ; mais l'heureux Marquis triomphe de vos ſcrupules. Vous le vouliez fuir, me diſiez-vous d'abord, avec tant de précaution, & vous ne craignez plus maintenant de vous trouver tête à tête avec lui. Ah! vous vous trompez, Grand-champ, répondit la Marquiſe ; & s'il vient dans ma chambre, je ne veux pas que vous me quittiez d'un pas, afin que vous ſoyez témoin vous-même qu'il ne s'y paſſera rien que d'honnête, & que ſi je manque à la bienſeance, je ne manque pas du moins à la vertu. C'eſt vous qui vous trompez, Madame, repliqua Grand-champ, ſi vous croyez que vous puiſſiez ainſi manquer à la bien-ſeance, ſans manquer à la vertu, car il y a une telle liaiſon de l'une à l'autre, qu'on ne ſe peut plus dire innocente, dès qu'on a manqué une fois à ſa conduite. C'eſt à vous à faire reflexion là-deſſus ; & ſi mon malheur veut que mes remontrances ne ſervent de rien, vous n'avez qu'à me dire ce que vous deſirez de moi : j'amenerai encore, ſi vous me l'ordonnez, cet heureux Amant juſques dans votre chambre, mais ne m'obligez pas à être témoin d'une converſation qui me deſeſpereroit.

D'abord que Grand-champ lui eut fait ces offres, elle le prit au mot, le conjurant de lui rendre ce ſervice. Elle n'inſiſta plus même à vouloir qu'il ſe trouvât dans ſa chambre avec Mainville, & cette circonſtance acheva de l'accabler : car il

se figura des choses à quoi elle ne songeoit aucunement, & que sa jalousie ne laissa pas de lui faire croire veritables. La chambre de la Marquise étoit au bout d'une galerie, & il y avoit une espece d'antichambre, où Grand-champ avoit ordre de coucher, le Marquis de Florange lui ayant ordonné de veiller de si près à la conduite de sa femme, qu'il lui en pût rendre un compte exact. Ainsi il dépendoit de lui d'y faire entrer qui il voudroit; & l'excès de son amour voulant qu'il rendît ce service à son rival, il l'introduisit dans la chambre de la Marquise, & ferma la porte sur eux. Comme Mainville y fut entré, il arriva une avanture dans l'Hôtellerie qui ne leur donna pas peu d'inquietude à l'un & à l'autre. Un valet y étoit devenu amoureux d'une servante, & croyant avoir reconnu en elle quelque bonne volonté pour lui, il se coula doucement dans sa chambre, & la reveilla en sursaut. Cette fille, qui étoit sage, contre l'ordinaire de ses semblables, fut surprise au dernier point de son insolence, & fit alors un grand cri qui mit toute la maison en allarme. Le Marquis de Florange se reveilla au bruit, comme les autres, & ayant sçu ce que c'étoit, on l'entendit crier à haute voix : *Qu'on le tue, qu'on le tue* : car il avoit une aversion naturelle pour tous ceux qui cherchoient à débaucher les femmes des autres, craignant que s'il paroissoit indulgent sur l'article, cela ne donnât l'audace

à quelque Amant d'en conter à la ſienne. Sa voix frappa d'abord les oreilles de Mainville & de la Marquiſe ; & Mainville croyant que c'étoit de lui qu'il voulût parler, mit l'épée à la main au même temps, diſant à la Marquiſe qu'il ne ſeroit pas ſi facile qu'on le penſoit de lui ôter la vie. A ces mots il ſe dépêtra de ſes bras qui le ſerroient tendrement, comme ſi elle lui eût voulu dire un dernier adieu: & ſortant de la chambre, il courut vers l'endroit où il entendoit parler Florange. Comme il fut au bout de la galerie, il l'entrevit en robe de chambre, à la lueur d'une chandelle qu'un Laquais tenoit devant lui. Ce Laquais ne vit pas plutôt briller l'épée de Mainville, qu'il laiſſa tomber de peur ſon flambeau, faiſant un cri épouventable. Florange de ſon côté ſe retira dans ſa chambre avec précipitation, ayant auſſi entrevû l'épée ; ſi bien que Mainville ne trouvant perſonne qui lui diſputât le paſſage, il ſortit ſans que Florange pût dire qui lui avoit fait ſi grand' peur.

Cependant la Marquiſe étant dans une inquietude épouventable de ce qui arriveroit à Mainville, alla dans la galerie pour écouter : mais ayant ſçu que le bruit qui s'étoit fait dans l'Hôtellerie, avoit été causé par l'avanture du valet & de la ſervante, & n'entendant point parler de ſon Amant, elle ſe remit de ſa frayeur. Après cela Grand-champ lui conſeilla de ſe coucher, afin que ſi ſon mari venoit

par hazard dans sa chambre, il ne demandât point pourquoi elle avoit veillé si tard. A peine s'étoit-elle deshabillée, que Florange qui avoit eu le temps d'appeller tous ses gens à son secours, vint heurter à sa porte avec tant de bruit, qu'on eût dit qu'il l'eût voulu enfoncer. Grand-champ la lui fut ouvrir; & la premiere chose que Florange lui demanda, fut s'il n'étoit point sorti de sa chambre un homme l'épée à la main? Il lui répondit qu'il n'avoit garde d'en être sorti personne, puisque la porte avoit toujours été fermée, & que s'il n'avoit entendu sa voix, il ne l'auroit pas ouverte. Après cela Florange heurta à la porte de la chambre de sa femme, & elle l'y fit attendre quelque temps, pour lui faire accroire qu'elle étoit dans un profond sommeil. Enfin elle fit semblant de réveiller sa Demoiselle, qui étoit de son intrigue, & qui avoit toujours été presente tant que Mainville étoit demeuré avec elle. Florange les accusa toutes deux de dormir bien fort, après qu'elles lui eurent assuré qu'elles n'avoient rien entendu de tout le bruit qui s'étoit fait dans l'Hôtellerie.

Si-tôt que Florange eut quitté sa femme, il fit reflexion sur la vision qu'il avoit eue de l'épée, & s'assurant sur ce que Grand-champ lui avoit dit, il crut que l'homme étoit sorti de quelque chambre voisine de celle de la Marquise. Ainsi tout s'appaisa dans l'Hôtellerie, après quoi

chacun se rendormit, comme si de rien n'eût été. Il n'y eut que Mainville, la Marquise, & Grand-champ qui ne purent goûter de repos, leur amour leur fournissoit assez de matiere d'inquietude. Pour Grand-champ, il est aisé de juger qu'il étoit accablé de douleur, & qu'il ne pouvoit songer à sa cruelle destinée, sans se croire le plus malheureux de tous les hommes. Quant à Mainville & à la Marquise, quoiqu'ils dussent être assez contens, étant surs de l'amour l'un de l'autre, ils avoient neanmoins de grands sujets de chagrin. Ils avoient esperé de se voir pendant toute une nuit, & une malheureuse avanture d'un valet & d'une servante, avoit fait échouer leur esperance. D'ailleurs ils ne sçavoient quand ils se pourroient revoir : car outre qu'ils n'avoient pas eu le temps de prendre des mesures ensemble, Mainville étoit sur le point de s'en retourner à l'Armée, & le peril qu'il alloit courir, allarmoit extraordinairement sa Maitresse.

Le jour étant venu, Florange & sa femme continuerent leur chemin, & étant arrivez à Bourbon, ils prirent les Eaux, dont ils n'avoient pas grand besoin. Au contraire, elles leur gâterent l'estomach, soit qu'il y eût déja de la disposition, ou que Dieu les voulût punir d'avoir fait les malades. Leur incommodité commença par une grande indigestion, qui les empêcha d'abord de dormir, & la fievre venant à s'y mêler, on eut peur que

ce mal n'eût de méchantes suites. Ainsi, pour aller au-devant, on eut recours aux plus habiles Medecins; mais ils épuiserent toute leur science, sans donner aucun soulagement à leurs malades. Ce qui fit qu'on commença à desesperer de leur santé. Le Marquis de Mainville étoit alors à l'Armée, où il étoit allé aprés l'avanture de Montargis. La Marquise se croyant à l'extrêmité, lui manda l'état où elle étoit; & il n'eut pas plutôt appris cette fâcheuse nouvelle, qu'il resolut de l'aller voir, quelque affaire qu'il se fist par là. Il n'y avoit point d'apparence de demander son congé; le Roy n'en donnoit point: il fit donc le malade, pour avoir pretexte de se faire porter dans une Ville voisine. Dés qu'il y fut arrivé, il gagna son hôte, & un Medecin, qui publierent par son ordre, qu'il étoit en grand danger; de sorte que quand il venoit quelqu'un pour lui rendre visite, on disoit qu'on ne le pouvoit voir à cause de la violence de son mal. Cependant Mainville ayant pris de justes mesures, partit en poste à l'entrée de la nuit, & se rendit à Paris, où la Marquise de Florange étoit malade. Il la vit par le moyen de Grand-champ, & la trouva en meilleure santé qu'il n'esperoit. Car son mal, sur le point de la mettre au tombeau, étoit diminué tout d'un coup. La jöie de la Marquise fut grande à la vûe de son Amant, elle l'embrassa avec tendresse, croyant ne pouvoir trop reconnoître

ſa peine & ſon ſouvenir.

Mainville, auſſi fou que le ſont tous les gens qui aiment, fut charmé de ſon ſort, & oublia aiſément qu'il étoit appellé ailleurs. Ainſi ſe mettant peu en peine que l'on reconnût ſa fourberie, & donnant toutes ſes pensées & tous ſes ſoins à ſa Maitreſſe, il ne ſongea qu'à demeurer toujours auprès d'elle. Ce deſſein toutefois n'étoit pas bien facile. Car Grand-champ devoit partir le ſoir même pour la Picardie, où Florange l'envoyoit. Mais s'en retourner n'ayant vû qu'une ſeule fois la Marquiſe, c'eſt à quoi il ne pouvoit conſentir, & il trouvoit qu'il avoit trop hazardé, pour avoir ſi peu de contentement. Enfin après avoir écouté tantôt ſa raiſon, qui lui conſeilloit de rejoindre l'Armée, & tantôt ſa paſſion qui s'y oppoſoit, celle-ci fut la plus forte, & il chercha le moyen de pouvoir parler du moins encore une fois à ſa Maitreſſe. Il s'habilla pour cela en Medecin, & ſous cet habit il eut l'entrée de ſa chambre libre, ſans avoir beſoin de perſonne pour l'introduire. Quoique ſes traits fuſſent gravez trop profondément dans l'ame de la Marquiſe, pour le méconnoître, la ſurpriſe de cette Dame ne laiſſa pas d'être extrême, quand il lui prit le bras pour lui tâter le poux. Elle écarta au même temps de ſa chambre tout ce qu'il y avoit de valets, hors ſa Demoiſelle qui ne lui étoit point ſuſpecte. Puis faiſant une forte reprimende



à Mainville sur le danger où il s'exposoit, & où il l'exposoit elle-même, elle lui défendit de se commettre davantage: lui disant qu'il la devoit du moins avertir de son déguisement, pour lui ôter la premiere surprise. Mainville s'excusa le mieux qu'il put, rejettant tout sur son amour. Mais les témoignages de tendresse qu'ils commençoient à se donner dans cette conversation, furent interrompus par l'arrivée du Medecin ordinaire de la Marquise, lequel surpris de trouver un autre Medecin auprès de sa malade, entra dans une grande colére. Il demanda à Mainville par quel ordre il venoit là, & s'il étoit Medecin de la Faculté? Mainville se trouva bien embarassé; mais faisant de necessité vertu, il lui répondit effrontément, qu'il n'alloit jamais nulle part sans y être mandé; que pour n'être pas de la Faculté de Paris, il n'en étoit pas moins habile, & que les Medecins de Montpellier ne le cedoient en rien à tous les Medecins du Royaume.

La qualité de Medecin de Montpellier que prenoit Mainville, accrut encore le ressentiment du Medecin de Paris, & après avoir déchargé sa bile en injures, il dit à la Marquise, que puisqu'elle avoit tant de confiance en un ignorant, elle pouvoit s'en servir, & que c'étoit pour la derniere fois qu'il lui rendoit visite. Cependant il fut dans la chambre de Florange en s'en retournant, où le cœur gros

de ce qui venoit de lui arriver, il se plaignit de l'affront qu'on lui faisoit. Florange étoit encore bien malade, & il s'en falloit beaucoup qu'il fût aussi près de sa guerison que sa femme, car il avoit encore tous les jours le transport au cerveau: mais sa jalousie se réveillant à cette nouvelle, & se défiant du Medecin de Montpellier, il prit sa robe de chambre, & s'en alla dans la chambre de sa femme. Il dit à son Medecin en sortant, que c'étoit pour l'amour de lui qu'il prenoit cette peine; & le Docteur transporté de colere, & cherchant à se vanger, ne prit pas garde au danger que couroit le malade. Il vous fera mourir, lui disoit-il en chemin, si vous vous servez de lui. Ce n'est qu'un Charlatan, & vous l'allez reconnoître à sa mine. Comme il l'entretenoit de pareils discours, pour l'animer davantage, ils entrerent dans la chambre de la Marquise. La surprise de Florange fut extrême, quand il reconnut que le Medecin de Montpellier, & le Marquis de Mainville n'étoient qu'une même chose. Quoi? s'écria-t-il, le Marquis de Mainville est devenu Medecin? Il faut me vanger & immoler à mon ressentiment un ami qui me deshonore. A ce nom de Mainville, qui étoit connu de tout le monde, le veritable Medecin demeura tout aussi étonné que Florange, il vit bien qu'il avoit fait une grande bevue, & trembla de peur, prévoyant le danger qu'il y avoit à s'attirer l'indigna-

tion d'un homme de cette conſequence.

D'un autre côté Mainville & ſa Maitreſſe n'avoient pas moins de peur que le Medecin. Mais l'Amour ſuggera tout à coup à Mainville un moyen de ſe tirer d'intrigue. Il ſe jetta à corps perdu ſur le Marquis de Florange, criant que ſa frenefie le prenoit, & que ſi on ne le remenoit coucher, cela étoit capable de le faire mourir.. Il marcha au même temps ſur le pied du Medecin; & celui-ci entendant ce que cela vouloit dire, ſe joignit à lui, pour faire accroire à Florange qu'il étoit bien mal. Quel furieux tranſport, s'écria celui-ci au même temps, de prendre un Medecin pour un Marquis, & de le ſoupçonner encore d'attenter à ſon honneur. Monſieur, buvez de la tiſanne rafraîchiſſante, ou bien vous êtes perdu. Florange enrageoit de bon cœur de ce diſcours, ne ſçachant que trop qu'il ne rêvoit pas. Cependant les deux Medecins, ſa Femme, & la Demoiſelle, ne laiſſerent pas de l'entraîner dans ſa chambre, & de le faire recoucher malgré lui. Il eut alors une veritable frenefie, tenant mille diſcours extravagans. Le Medecin de Montpellier prit ce temps-là pour dire adieu à la compagnie, & la Marquiſe le vit partir avec moins de regret, jugeant qu'après ce qui venoit d'arriver, c'étoit le mettre en un danger trop évident, & s'y mettre ſoi-même, que de le retenir.

Quand Mainville fut ſorti, il fut chez

celui qui fait la Gazette, où moyennant quelque argent, il fit mettre dedans qu'il étoit extrêmement malade dans la Ville où on le croyoit, & qu'il n'y avoit plus d'esperance à sa vie. De là il s'en alla chez le Medecin de Florange, à qui il dit qu'il lui pardonnoit l'affaire qu'il lui avoit faite, pourvû qu'il soutînt jusqu'au bout ce qu'il avoit si bien concerté. Il lui conta là-dessus ce qu'il venoit de faire; afin qu'il pût desabuser Florange, s'il continuoit d'assurer que sa femme le trompoit. Il lui dit aussi que c'étoit le lendemain qu'on devoit debiter la Gazette par la Ville, & que cela venoit fort à propos pour s'en servir. Après cela il partit pour l'Armée, où l'on ne se douta jamais de tous les tours qu'il venoit de jouer. L'accès de Florange passé, qui avoit duré quatorze heures entieres, il envoya querir un parent de sa femme, à qui il se plaignit de ce qui lui étoit arrivé la veille, lui disant qu'il ne la pouvoit plus garder après cela. Celui-ci, qui par hazard avoit lû la Gazette dès le matin, & qui d'ailleurs sçavoit que Florange avoit rêvé toute la nuit, crut, l'entendant parler de Mainville, qu'il extravaguoit encore. Ainsi sans répondre à son discours, il lui dit qu'il ne falloit se nourrir que de bons bouillons pour refaire sa tête. Mais Florange se mettant en colere : Ma tête, lui dit-il, est trop malade, pour se refaire jamais, & je m'étonne que vous qui êtes mon parent, aussi-bien que celui de

Madame de Florange, me vouliez faire accroire que je suis un visionnaire. Vous en êtes un en verité, s'il en fut jamais, répondit ce parent, d'avoir de la jalousie d'un homme qui n'est peut-être pas en vie à l'heure qu'il est. Mainville est malade depuis long-temps ; & l'état où il est, l'empêche bien de songer à votre femme. Croyez-moi, mon Cousin, si vous avez à vous brouiller avec elle, prenez du moins un pretexte qui soit plus apparent que celui-là, car vous n'aurez personne qui soit de votre parti, tant que vous n'aurez que cela à dire contre elle. Là-dessus le Medecin ordinaire entra, qui s'étoit muni d'une Gazette, & Florange l'ayant voulu prendre pour témoin qu'il n'avançoit rien que de vrai, eut la confusion de se voir encore accusé de rêverie. Vous n'y pensez pas, Monsieur, lui dit ce Medecin ; & c'est un reste de votre mal, qui vous fait dire ce que vous dites. Le Marquis de Mainville est à l'extrêmité, & s'il meurt c'est une perte considerable pour sa Maison. Là-dessus il tira la Gazette de sa poche, & lut tout haut l'article qui le concernoit. Après cela il fit un éloge de ses belles actions, ajoûtant qu'il eût pû pousser sa fortune bien loin, sans une mort si précipitée. La confusion de Florange fut grande après la lecture de la Gazette. Il commença à croire que la violence de son mal étoit cause de ses soupçons ; & après s'être confirmé de plus en plus dans cette pen-

sée, pareeque son parent & le Medecin continuoient de lui dire toujours la même chose, il en demeura à la fin si bien persuadé, qu'il demanda pardon au dernier, des plaintes qu'il lui avoit faites.

La Marquise avoit été jusques-là dans une crainte extraordinaire; mais apprenant par son Medecin, que son mari commençoit à se repentir de l'avoir accusée, elle se remit bien-tôt de sa frayeur.

Le reste de l'Eté s'écoula sans lui fournir aucune autre avanture; & son mari étant tout à fait hors de danger, elle s'en alla avec lui dans ses Terres.

Sur le commencement de l'Automne ils firent un voyage à Notre-Dame de Liesse, en reconnoissance de leur guerison; & la devotion ayant porté Mainville à y aller au retour de la Campagne, il les rencontra fortuitement comme ils étoient dans l'Eglise. Mainville ne fit point de façon d'aborder Florange, lui faisant reproche d'être parti de Soissons sans lui dire adieu. Florange fut au desespoir d'être obligé de souffrir sa conversation. Il le reçut froidement; mais Mainville s'en étant apperçu, fit semblant d'avoir des affaires pressantes, de sorte qu'il le tira lui-même d'embaras en remontant à cheval. Par ce moyen il n'eut pas le temps d'entretenir la Marquise; mais ses yeux la trouvant plus belle que jamais, ils lui expliquerent

en un moment tout ce qu'il avoit à lui dire. Après qu'il fut parti, Florange rappellant dans sa memoire toutes ses idées, trouva mauvais que Mainville se fût rencontré si à propos à Notre-Dame de Liesse. Il s'imagina que cela ne s'étoit pû faire sans en avoir été averti, & dans son cœur il en accusa la Marquise. Après avoir fait ses devotions dans cette Eglise, il s'en retourna chez-lui, & ne dit pas un seul mot en chemin à sa femme, tant il étoit chagrin de cette avanture. Quand il y fut arrivé, il entretint Grand-champ de la rencontre qu'il avoit faite, & lui témoigna ses soupçons. Grand-champ eut la même pensée, mais il tâcha de l'en desabuser, pour ne point exposer la Marquise à de fâcheux reproches. Il en étoit toujours éperduement amoureux; si bien que cette Dame venant de son côté à lui dire comment le hazard avoit rassemblé Mainville & elle, lorsqu'elle y pensoit le moins: Cela n'étoit pas bien difficile, Madame, lui dit-il; & quand on est d'intelligence avec le hazard, il arrive des choses encore plus surprenantes. La Marquise étonnée de la liberté qu'il prenoit de lui faire des reproches, lui dit d'un ton dédaigneux, que c'étoit bien à un homme comme lui à se mêler de ses affaires. Qu'elle voyoit bien qu'elle s'étoit méprise quand elle l'avoit cru honnête homme, & que tous les valets en revenoient tôt ou tard à leur caractere. Il est impossible d'exprimer le

defespoir où ce mot de valet jetta l'amoureux Grand-champ. Il avoit cru jusques-là qu'il pourroit toucher un jour la Marquise, si elle venoit une fois à faire reflexion à tout ce qu'il faisoit pour elle : mais perdant toute esperance après cette derniere marque de mépris, il la quitta la rage dans le cœur. Non, elle ne merite pas, disoit-il, l'estime d'un honnête homme. Ce n'est qu'une Coquette, qui ne se laisse prendre qu'aux apparences, & je dois m'en vanger, à moins que de vouloir passer pour le plus lâche de tous les Amans. Je sers un rival pour lui plaire, je me donne la mort à moi-même, pour ainsi dire, pour servir l'homme du monde que je hais le plus; j'entre dans les interêts de cette ingrate, pour faire croire à son mari qu'il a une femme extrêmement sage : cependant, pour ma récompense, elle m'appelle valet.... Non, je n'y puis songer sans sortir hors de moi-même, & je n'aurai point de force sur mon esprit, où je l'oublierai bien-tôt.

Comme Grand-champ tenoit ce discours, & beaucoup d'autres semblables, on lui vint dire qu'un homme le demandoit; & étant allé voir qui ce pouvoit être, il se trouva que c'étoit une personne de la part de Mainville.

Ce Marquis s'étoit arrêté à Villers-Cotterets, d'où il avoit écrit à sa Maitresse. Son messager ayant presenté sa Lettre à Grand-champ, le pria de faire

réponse

réponse au plutôt à son Maître. Grandchamp revint un moment après, & dit au messager que Mainville pouvoit venir sur le minuit, & qu'il trouveroit la porte du Parc ouverte; que la Marquise n'avoit pas eu le temps de lui écrire, mais que cela suffisoit. Cet homme fit diligence pour s'en retourner; & comme il étoit à moitié chemin, il rencontra Mainville, que l'impatience de sçavoir si la Marquise accepteroit le rendez-vous qu'il lui demandoit par sa Lettre, avoit fait monter à cheval, pour en pouvoir profiter plutôt. Ce messager lui rendit compte de ce que lui avoit dit Grandchamp; mais au même temps il lui conseilla de rebrousser chemin, disant qu'il avoit paru tout interdit en lui faisant réponse, & que s'il ne se trompoit, il ne faisoit pas seur pour lui de se fier à sa parole. Mainville se mocqua de sa crainte, & continua son chemin. Mais ce messager ne s'abusoit pas. En effet Grandchamp trouvant que cette occasion étoit favorable pour se vanger des mépris de la Marquise, avoit porté, dans la premiere chaleur de son ressentiment, le billet de Mainville à Florange, lui faisant voir par là que ses soupçons n'étoient pas trop mal fondez. Il se garda bien neanmoins de lui dire qu'il avoit conduit l'intrigue de ces Amans au point où elle étoit; au contraire il lui fit accroire que cette Lettre étoit tombée pat hazard entre ses mains, & qu'il n'avoit pas plutôt vû

ce qu'elle contenoit, qu'il la lui avoit rendue.

Florange assuré de son deshonneur, ne balança pas un moment à en tirer vangeance. Il resolut avec Grand-champ de surprendre Mainville dans la chambre de sa femme, & de les immoler tous deux à son ressentiment. Cependant Mainville s'avançoit toujours, ne se doutant nullement de ce qui se brassoit contre lui. Il trouva la porte du Parc ouverte, comme Grand-champ le lui avoit mandé; & se coulant entre une pallissade, il gagna la porte du logis qui étoit entrebaillée. Grand-champ, pour le faire mieux donner dans le piege, avoit fait non seulement un plan de la maison au messager, mais il avoit encore promis de se tenir derriere cette derniere porte, d'où il devoit conduire Mainville à la chambre de la Marquise. Il avoit dit aussi à cette Dame, que Mainville la devoit venir trouver, afin qu'elle la laissât ouverte. L'empressement qu'elle avoit de le revoir, lui avoit fait donner dans le panneau, sans demander d'autre assurance que la parole de Grand-champ, quoiqu'elle lui dût être extrémement suspecte, après ce qui s'étoit passé. Comme Mainville fut arrivé à la porte du logis, il rencontra effectivement ce Domestique, qui le conduisit jusqu'à la chambre de la Marquise, Grand-champ se retira après cela; mais par un retour surprenant, lui qui ne respiroit que vangeance

depuis que la Marquiſe l'avoit maltraité, ſe ſentit émû de compaſſion, ſe repreſentant le malheureux état où elle alloit être reduite.

Cependant il falloit aller rendre réponſe à Florange, qui s'etoit poſté derriere une paliſſade de charme, pour voir paſſer Mainville. Ce mari l'avoit entendu comme il ſe gliſſoit entre les arbres, & même l'avoit entrevû; ſi bien que s'ennuyant de reſter davantage en cet endroit, puiſqu'il étoit temps de jouer des couteaux, il en ſortit pour ſçavoir à quoi il tenoit que Grand-champ ne le vînt avertir. Il trouva ce malheureux Domeſtique à vingt pas de ſon embuſcade; & lui ayant demandé s'il n'avoit pas conduit Mainville en haut, il lui répondit que non, & qu'il falloit qu'il eût manqué au rendez-vous. Vous vous mocquez de moi, repliqua Florange en colere, je l'ai vû paſſer d'où j'étois. A ces mots il voulut monter à la chambre de la Marquiſe, mais Grand-champ l'arrêtant par le bras, lui dit qu'il alloit peut-être manquer ſon coup. Qu'il falloit qu'il y montât le premier, pour voir ſi Mainville y étoit; qu'il lui en viendroit rendre compte au bas du degré, & qu'après cela ce ſeroit à lui à ne pas perdre l'occaſion de ſe vanger. Florange, nonobſtant la grandeur de l'offenſe, ne pouvoit encore ſurmonter une certaine crainte qui lui étoit naturelle. Ainſi étant bien aiſe qu'un autre que lui fiſt les premiers pas, il conſentit

à tout ce que voulut Grand-champ, & l'attendit au bas de l'escalier. Grand-champ monte en haut sans perdre de temps, & s'étant fait ouvrir la porte, il surprit extrêmement ces Amans, quand il leur dit que tout étoit perdu. Ils lui demanderent, saisis de crainte, ce qui pouvoit être arrivé; mais Grand-champ plus éperdu qu'eux, leur répondit qu'il n'étoit pas temps de leur faire de plus longs discours, & qu'il falloit que Mainville sortît à l'heure même, s'il vouloit être en vie dans un quart d'heure. Qu'il trouveroit Florange au bas du degré, & que pour passer sûrement, il falloit qu'il contrefist sa voix, & qu'il lui dît qu'il étoit temps de se vanger. Qu'il ne pouvoit pour l'heure lui en dire davantage; qu'une autre fois il lui developeroit ce mystere.

A ces mots il prit Mainville par le bras pour le faire sortir, le conjurant de se sauver, & de sauver en même temps l'honneur & la vie de la Marquise. Comme ce discours étoit trop pressant pour perdre le temps à déliberer, il ne se fit pas prier davantage. Il descendit le plus doucement qu'il put, en se tenant à la montée; & trouvant Florange au bas qui l'arrêta, il lui dit à l'oreille ce que lui avoit ordonné Grand-champ. Florange oüit distinctement ces paroles, mais il ne reconnut pas la voix; de sorte que croyant trouver Mainville en haut, il monta avec précipitation, ne respirant que vangeance.

Mainville avoit laissé la porte de la chambre de la Marquise ouverte ; & Florange y entrant le pistolet d'une main, & l'épée de l'autre, il chercha Mainville comme la premiere victime qu'il devoit immoler à son ressentiment. Il fut bien surpris de ne voir que Grand-champ appuié sur une table, & la Marquise d'un autre côté, qui n'avoit pas la force de se soûtenir. Où suis-je, s'ecria-t-il à cette vûë, & qu'est devenu Mainville ? Parlez, Grand-champ, ne m'avez-vous pas dit qu'il étoit icy ? & comment aprés être monté derriere moy, vous trouve-je dans cette chambre ? Grand-champ qui s'étoit preparé à tout ce que Florange luy pouvoit dire, & qui vouloit conserver la vie de la Marquise aux dépens de la sienne, le regarda fixement ; & lui adressant la parole : Tuez-moi, Monsieur, lui dit-il, puisque j'ay merité la mort. Je suis le plus fourbe de tous les hommes, d'avoir accusé Madame faussement. Je vous ai fait concevoir une fausse idée de sa vertu, en vous supposant une lettre de Mainville, pour vous obliger à la maltraitter, & ce qu'il y a encore par dessus tout cela, c'est que l'Amour est cause de tous ces crimes. Je suis le seul, continua-t-il, qui ai voulu la seduire ; & si j'en étois venu à bout, je n'aurois pas poussé la rage jusqu'à entreprendre de vous faire verser un sang qui vous doit être si cher. Je reconnois maintenant ma faute ; & pour m'en punir, vous n'avez qu'à per-

cer cet estomach. Au même temps il se presenta devant lui, s'offrant à une mort volontaire. Mais Florange ne pouvant accorder ces paroles avec ce qu'on lui avoit dit au bas du degré : Tuez-moi vous-même, lui dit-il, ou bien me tirez de peine, en m'apprenant comment vous vous trouvez ici devant moi, & ce qu'est devenu celui qui m'a parlé, avant que j'y montasse. Personne ne vous a pû parler, repliqua froidement Grand-champ, & il faut que preoccupé de vôtre passion, vous ayez crû entendre ce qu'on ne vous a point dit. L'aveu sincere que je vous fais de ma faute vous en doit convaincre ; car je ne m'exposerois pas pour un autre à votre juste ressentiment. C'est moi qui suis coupable tout seul, & Madame de Florange & le Marquis de Mainville sont innocens.

La Marquise n'avoit sçû d'abord ce que tout cela vouloit dire ; mais commençant à y comprendre quelque chose, elle rompit le silence pour se plaindre des soupçons de son mary, comme si veritablement il eût eu grand tort de douter de sa vertu. Tellement que le pauvre Florange desesperé d'une avanture si extraordinaire se retira dans son appartement, sans avoir la force de prendre aucune resolution. Aprés cela Grand-champ fit un aveu sincere de sa faute à la Marquise ; & comme il étoit penetré de regret, il voulut en sa presence se passer son épée au travers du corps ; lui disant qu'il ne pouvoit plus

vivre après l'avoir offensée si mortellement. Mais la Marquise sautant sur lui, l'empêcha d'executer sa funeste resolution, & lui promit de ne se jamais ressouvenir de son crime. Je m'en ressouviendrai moi, Madame, lui répondit-il, toute ma vie, mais elle ne sera pas si longue desormais, que je puisse beaucoup m'ennuier dans le monde. A ces mots il sortit de sa chambre avec un air desesperé; & sans considerer qu'il étoit nuit, il prit le premier chemin qu'il trouva, & ne s'arrêta point qu'il ne fût jour. Le Marquis de Mainville avoit pris justement la même route; & le hazard voulut qu'ils mirent tous deux pied à terre dans la même hôtellerie. Mainville venoit d'envoyer un homme au Château de Florange, pour sçavoir ce qui s'y étoit passé aprés son départ; mais voyant Grand-champ qui lui en pouvoit dire de meilleures nouvelles que personne, il le pria de le vouloir tirer de peine, & de lui apprendre tout ce qu'il ne sçavoit pas. Grand-champ, pour satisfaire sa curiosité, lui fit un grand détail du mépris de la Marquise, & de la vengeance qu'il en avoit voulu tirer; & continuant le reste de son histoire, il lui apprit comment sur le point de les sacrifier tous deux, son amour pour la Marquise les avoit sauvez. Helas, s'écria alors Mainville, je ne vous eusse jamais soupçonné de trahison : au contraire j'avois tant de confiance en vous, que je viens encore

de vous envoyer une lettre pour la Marquise. Malheureux que je suis j'ai peut-être détruit votre ouvrage, vous aviez remis l'esprit de son mary par votre adresse, ou du moins vous l'aviez laissé incertain de son malheur, & mon imprudence a tout gâté.

Grand-champ avoit fait son recit d'une maniere si indiferente, qu'il sembloit ne prendre plus de part dans aucune chose; mais apprenant le peril où Mainville avoit exposé la Marquise, il sembla reprendre de nouveaux sentimens. Vous êtes bien malheureux, lui dit-il, de causer tant de peine à une Dame qui auroit toujours été innocente, si elle ne vous eût jamais connu. Je devrois neanmoins être bien-aise qu'elle eût lieu de se plaindre de vous, pour vous pouvoir oublier: mais comme en cette rencontre il y va de ses interêts, j'attendrai ici le retour de vôtre homme, afin que s'il a remis votre lettre en d'autres mains que dans les siennes, je lui puisse rendre encore quelque service. Comme il achevoit ce discours, cet homme arriva, c'étoit un Paysan, dont Mainville avoit été obligé de se servir, n'ayant aucun de ses gens à qui il eût pû donner cette commission. Ils lui demanderent tous deux en même temps, ce que la lettre étoit devenuë, & le Paysan leur répondit qu'il l'avoit donnée à Grand-champ. Comment est-il fait, dit aussi-tôt Mainville, desesperé de sa méprise. Il est grand, repliqua le Paysan,

bien-fait, & fort propre. Il fit alors le détail de la personne à qui il avoit rendu sa lettre : & Mainville & Grand-champ connurent bien, au portrait qu'il en fit, qu'elle étoit tombée entre les mains de Florange. Là-dessus Grand-champ pria Mainville de lui prêter son cheval (car il étoit venu à pied) lui disant qu'il alloit rendre à la Marquise le dernier service qu'il lui rendroit de sa vie. Mainville le lui donna ; & Grand-champ faisant diligence, se rendit dans la Maison d'un Paysan du village de Florange. Là il écrivit un billet. Il en chargea ensuite ce Paysan, avec ordre de le remettre entre les mains de la Marquise, comme une chose de la derniere consequence. Ce Paysan s'acquitta adroitement de sa commission, tellement que la Marquise fut avertie de la faute qu'avoit fait Mainville, & de donner ordre au plutôt à ses affaires.

Cet avis lui vint en temps & lieu ; car son mari voulant la convaincre de son intrigue par sa propre écriture, venoit de lui faire rendre sous main le billet de Mainville, ne doutant point qu'elle n'y fist réponse. En effet elle avoit déja de l'encre & du papier pour s'en acquitter, lorsque la lettre de Grand-champ lui fit changer de stile. Au lieu d'écrire à Mainville comme elle alloit faire, elle écrivit à son mari ; & laissant sa lettre sur sa table, elle fut trouver Grand-champ, qu'elle pria de l'accompagner jusques chez un de ses parens, où

elle avoit dessein de se retirer. Grandchamp ne balança point à lui donner la croupe de son cheval, & l'escorta jusqu'à ce qu'il l'eût mis en lieu de sureté.

Cependant Florange avoit autant d'impatience d'apprendre le commerce de sa femme, que si ç'eût éte quelque bonne nouvelle qu'il eût eu à recevoir. Ainsi voiant qu'elle tardoit trop à faire réponse, il lui envoia celui qui lui avoit rendu le billet de Mainville, pour l'avertir qu'elle se devoit presser davantage. Cet homme trouva la porte de sa chambre ouverte, & ayant vû sur sa table le billet qu'elle y avoit l'aissé, il le porta à Florange dans la pensée que c'étoit celui qu'il attendoit. Florange l'ouvrit avec précipitation. Mais quel fut son étonnement, quand au lieu de ce qu'il croioit y trouver, il y rencontra mille reproches. Elle l'accusoit entre autres choses, d'avoir fabriqué lui-même le billet qu'elle avoit reçû de Mainville, & il ne la pouvoit convaincre du contraire, parce qu'il ne connoissoit point l'écriture de ce Marquis. Elle lui apprenoit aussi où elle s'étoit retirée, ajoûtant qu'elle ne vouloit pas vivre davantage avec un homme, qui en usoit plutôt en tiran qu'en mary.

Quoique Florange se sçût innocent, & que bien loin d'être desabusé de l'intrigue de sa femme, il la crut de jour en jour plus criminelle, il ne put pourtant apprendre son départ sans douleur. Il se douta qu'elle alloit décrier son procedé;

& que n'ayant point de preuves pour la convaincre, ſes plaintes prévaudroient dans l'eſprit de ſes parens, ſur celles qu'il leur pourroit faire de ſa méchante conduite.

Comme il voyoit donc qu'il avoit mal pris ſes meſures, il ne balança point à l'aller chercher, & monta en caroſſe à ce deſſein avec la Demoiſelle de ſa Femme, qu'il ne ſoupçonnoit gueres d'avoir connoiſſance de ſes affaires. Car c'étoit une commere qui ſous pretexte de devotion ſçavoit admirablement bien jouer ſon perſonnage.

Ils avoient encore deux lieues à faire, qu'un cheval ſe deferra, & il fallut s'arrêter pour y donner ordre. Florange eut auſſi quelque mal de cœur, ce qui l'obligea d'entrer dans un cabaret pour prendre un peu de vin. Pendant ce temps, la Demoiſelle qui avoit mis pied à terre, vit de loin une troupe de monde qui s'amaſſoit; & étant curieuſe de ſon naturel, comme le ſont ordinairement toutes les femmes, elle s'avança de ce côte-là pour ſçavoir ce que c'étoit. Elle apprit une choſe aſſez extraordinaire; c'eſt qu'un homme, aprés avoir mis pied à terre dans une hôtellerie, avoit renvoyé ſon cheval à quatre lieuës de là, à une perſonne de qui il l'avoit emprunté; qu'enſuite il s'étoit mis au lit, feignant d'être malade, & avoit voulu être ſeigné; mais que le Chirurgien n'etoit pas plûtôt ſorti, qu'il avoit lui-même débandé ſon bras

& qu'il avoit répandu une si grande quantité de sang, qu'il n'y avoit plus d'espérance à sa vie.

La nouveauté du fait redoubla la curiosité de cette fille. Elle sçavoit que Grand-champ avoit conduit sa Maitresse sur la croupe du cheval de Mainville, elle crut aussi-tôt que c'étoit lui dont on parloit. Elle résolut de voir elle-même si elle ne se trompoit point, pour en faire ensuite un fidele raport à la Marquise. Mais elle n'eut pas plutôt jetté les yeux sur ce misérable, qu'elle reconnut le malheureux Grand-champ prêt à rendre l'ame. Lui de son côté ne laissa pas de la reconnoître aussi-tôt, & priant le monde de se retirer, pour la pouvoir entretenir en secret : Je meurs, lui dit-il, le plus content de tous les hommes, puisque la fortune qui m'avoit été contraire jusqu'ici, me favorise maintenant en vous faisant trouver auprés de moi, lorsque je l'espetois le moins, pour être témoin de mes dernieres paroles. Vous direz à Madame de Florange, que j'ai moi-même avancé ma mort, ne pouvant survivre à ses mépris. Peut-être qu'un jour elle regrettera un Amant si fidele ; quoi qu'il en soit je ne lui souhaite que du bonheur. A ces mots, il lui prit une convulsion ; & la Demoiselle étant bien-aise qu'il mourût en d'autres mains que dans les siennes, fit rentrer le monde dans sa chambre ; & pendant qu'on étoit occupé à contempler ce malheureux Amant, elle se fourra dans

la presse, & se retira, sans qu'on prît garde à ce qu'elle étoit devenuë.

La foiblesse où Florange étoit tombé, avoit retenu tous ses valets auprés de lui, & les empêcha de sçavoir ce qui se passoit, dont la Demoiselle ne fut point fâchée, parce qu'il étoit à craindre que si son Maître eût eu connoissance de l'avanture de Grand-champ, il n'eût voulu lui parler, & que celui-ci ne lui eût tout dit, pour la décharge de sa conscience. Enfin aprés que Florange eut repris quelques forces, il remonta en carosse avec elle, & ils arriverent où la Marquise s'étoit retirée. Florange fit de grandes plaintes à son parent, de ce que sa femme s'en étoit allée sans lui rien dire; mais celui-ci prévenu de ce que la Marquise lui avoit dit pour s'excuser, lui répondit qu'il ne se devoit pas marier, de l'humeur dont il étoit, puisqu'il n'y avoit rien qui desesperât plus une femme, quand elle étoit sage, que lorsque son mari doutoit de sa vertu. Pour moi, ajoûta-t-il, je ne lui conseillerai jamais de retourner avec vous, à moins que vous ne lui témoigniez un grand regret de tout ce qui s'est passé. Florange se voyant baffoué de la sorte, voulut parler des deux lettres qu'il avoit reçûës; mais son parent lui repliqua, que s'il n'avoit que cela à dire contre elle, il pouvoit s'en retourner comme il étoit venu, & que toute sa parenté entreprendroit la défense de sa femme. Ainsi il falut que Florange prît le parti

de demander pardon à la Marquise, quoi que dans son ame il sçût bien que ce n'étoit pas lui qui étoit coupable.

Madame de Florange qui avoit besoin de la protection de ce parent en bien des choses, & particulierement en cette rencontre, où il étoit besoin de justifier sa conduite, dont il étoit impossible qu'on ne parlât dans le monde, aprés ce qui venoit d'arriver, se rendit volontiers au conseil qu'il lui donnoit de se raccommoder avec son mari. Ils demeurerent chez lui le reste de la journée, & le lendemain; & Florange s'étant écarté un moment, la Demoiselle prit le temps de son absence, pour entretenir sa Maîtresse de la triste avanture du malheureux Grand-champ. La Marquise ne put retenir ses larmes à un recit si pitoyable, & joignant quelques regrets aux pleurs qu'elle répandoit, elle dit à sa Demoiselle, qu'il meritoit une meilleure fortune. Ce discours surprit cette fille, qui sçavoit le mépris quelle en avoit fait toute sa vie, si bien qu'elle ne lui put cacher son étonnement. Mais la Marquise l'interrompant, l'accusa d'avoir méchante opinion d'elle, puisqu'aprés toutes les marques d'amour que Grand-champ lui avoit données, elle ne pouvoit, à moins que d'être la plus ingrate personne du monde, apprendre qu'il lui fût arrivé du mal, sans en avoir de la compassion. Cette reconnoissance est bien tardive, Madame, reprit alors la Demoiselle, & vous l'eus-

siez bien plus obligé, d'en avoir pendant qu'il se portoit bien. J'en ai toujours eu, repliqua la Marquise; mais je ne pouvois alors la témoigner, sans me faire des affaires. Mainville en eût été jaloux, & peut-être que me croyant amoureuse de Grand-champ, il eût cherché à se consoler de mon inconstance par le choix d'une autre Maitresse. C'est à dire, Madame, répondit la Demoiselle, que vous aimiez le pauvre Grand-champ, mais que vous ne l'aimiez pas tant que Mainville. Que les femmes sont dissimulées! je vous croyois aussi delicate que personne du monde dans votre amour: cependant, à ce que je vois, vous preferiez le nombre à la delicatesse. Il n'étoit guéres ordinaire qu'une Demoiselle osât parler de la sorte à sa Maitresse; mais voila de quoi la confidence est cause; & je croi bien, que si cette fille eût été moins instruite de ses affaires, elle y auroit pris garde de plus près. Quoi qu'il en soit, Madame de Florange croyant qu'il iroit du sien à la laisser dans ces sentimens: Tu prends mal ce que j'ai dit, lui repondit-elle, & tu confonds grossierement l'amour avec la reconnoissance. Il y a neanmoins bien de la difference entre l'un & l'autre. Les mouvemens de l'Amour sont des mouvemens tendres & passionnez, qu'excite la sympathie; au lieu que ceux de la reconnoissance ne sont que des mouvemens ordinaires, qui ont coûtume de naître de quelque bienfait qu'on a reçû.

Mais, Madame, reprit la Demoiselle, si ces mouvemens qu'excite la reconnoissance, sont si communs que vous dites, ils ne doivent pas, ce me semble, faire répandre des larmes, & neanmoins j'en voi couler de vos yeux. Apprenez-moi, je vous prie, comment cela se fait; car je croyois qu'on ne s'affligeoit ainsi que lorsque l'on étoit vivement touché. C'est en quoi tu t'abuses, repliqua la Marquise, tout aussi-bien que tu faisois il n'y a qu'un moment, en confondant la reconnoissance & l'amour. Une grande douleur ne paroît jamais si bien au dehors, que fait une mediocre; & l'on auroit méchante opinion de la sensibilité d'une personne, qui à la nouvelle d'un grand malheur donneroit des larmes. Il faut demeurer saisi, jusqu'à ce que le temps diminuant la force de la douleur, il laisse à l'homme ses fonctions ordinaires. C'est alors que les yeux se distilent en eau, pour marque de son affliction. Si je ne me fais pas bien entendre, ajoûta la Marquise, je te vais donner une comparaison assez familiere. Tu sçais que le froid, quand il est extrême, resserre toutes choses & principalement les rivieres, dont le cours demeure caché à cause de la glace qui paroît sur la surface des eaux. Il en est de même d'une grande douleur dans le cœur de l'homme. Ses pleurs sont arrêtez; & comme le cours des rivieres ne paroît qu'alors que le froid est diminué : ainsi ses yeux ne versent des larmes,

mes ; que quand l'affliction n'est plus si forte.

Ce furent les raisons que la Marquise donna à sa Demoiselle pour lui faire comprendre qu'elle pouvoit pleurer les malheurs de Grand-champ sans l'aimer. Cependant elle lui dit de s'informer de ses nouvelles, lorsqu'elles passeroient où elle l'avoit laissé ; Qu'elle n'auroit qu'à feindre quelque necessité pour descendre de carosse, & qu'elle prendroit ce temps-là pour faire ce qu'elle lui disoit.

Le matin venu, ils se mirent tous en chemin, & la Demoiselle s'étant acquittée de sa commission, on lui dit que Grand-champ venoit de mourir il n'y avoit qu'un moment. Elle le dit à sa Maitresse quand elles furent arrivées, & cette nouvelle rappella ses douleurs.

Pendant que ceci se passoit, la Marquise eut une affliction dont elle fut tout autrement touchée que de la mort de Grand-champ. Mainville demeura deux mois sans lui écrire, & elle ne douta point qu'après de si grandes marques de son oubli, il n'eût fait quelque nouvelle Maitresse. Elle se plaignoit tous les jours à sa Demoiselle de son malheur, & de l'inconstance des hommes. Ce ne sont que des ingrats, lui disoit-elle, & les Dames sont folles de les aimer. Leurs feux ne durent qu'autant de temps qu'ils y trouvent de la satisfaction ; & comme l'empressement ne croît que par les desirs, dès que ces desirs sont remplis, leurs

empressemens deviennent bien-tôt peu de chose. Ils ne vous voyent plus que par nonchalance ; encore ne vous verroient-ils point du tout, s'ils ne craignoient de passer pour avoir peu d'honnêteté. Je te laisse à juger ce que peut dire une Dame après cela ; & si, accoutumée qu'elle est aux mouvemens d'un amour tendre & passionné, elle se paye de ces visites de bien-seance. Mainville, l'ingrat Mainville, continuoit-elle, n'est pas exempt de ces foiblesses ; & tu vois, aprés tout ce que j'ay fait pour lui, quelle est son ingratitude.

Quoique Mainville payât bien la Demoiselle pour être dans ses interêts, elle n'osoit le plus souvent prendre son parti, trouvant elle-même qu'il avoit tous les torts du monde, de ne pas écrire. Cependant ne voulant pas tout à-fait l'abandonner, elle tâchoit de donner encore quelque esperance à sa Maitresse, lui disant tantôt, que ses Lettres se pouvoient perdre ; tantôt, qu'il étoit malade, & que sans cela elle auroit de ses nouvelles. Mais la Marquise ne se laissoit pas abuser si facilement : elle sçavoit qu'un homme de la qualité de Mainville, envoyoit un messager exprès, quand deux ordinaires lui avoient manqué, & que tout malade qu'on puisse être, l'on n'oublie jamais sa Maitresse.

Environ ce temps-là, la Renommée qui porte par toute la terre les actions des grands hommes, publia que Main-

ville s'étoit signalé pardessus tous les autres dans un combat. A cette nouvelle, la Marquise, qui étoit aussi sensible à la gloire, que pas une femme du monde, sentit réveiller sa tendresse. Le ressentiment qu'elle avoit de l'oubli de son Amant, l'avoit fait discontinuer de lui écrire; elle prit alors de l'encre & du papier, pour lui témoigner la part qu'elle prenoit à ce qu'il venoit de faire d'éclatant. Elle mêla neanmoins de tendres reproches aux louanges qu'elle donnoit à ses belles actions; de sorte qu'on pouvoit dire que sa Lettre étoit en même temps une Lettre d'amour & de civilité. Mainville approchoit justement de l'humeur de ces gens, dont la Marquise avoit fait le portrait à sa Demoiselle; les conquêtes trop aisées lui devenoient fades, & il en avoit été degouté quelque temps, parce qu'elle faisoit trop pour lui. Mais deux mois d'absence la lui faisant regarder alors comme une nouvelle Maitresse, il recommença à lui écrire en des termes fort empressez, cherchant de méchantes excuses pour colorer le peu de consideration qu'il avoit témoignée pour elle. La foiblesse des gens qui aiment, est si extraordinaire, que la Marquise se paya de ses raisons, de même que si elles eussent été bonnes. Leur intrigue recommença donc comme auparavant; & tout aussi charmez l'un de l'autre qu'ils l'avoient jamais été, il n'y eut point d'ordinaire, qu'ils ne se donnassent de leurs nouvelles.

Ce commerce dura pendant le reſte de la campagne ; & étant prête à finir, Florange qui étoit à Paris pour un procès, & qui ſe doutoit bien que Mainville écrivoit à ſa Femme, ſe rendit chez lui pour empêcher qu'il ne la vît au retour de l'Armée. Sa précaution étoit aſſez neceſſaire, parce qu'effectivement Mainville avoit réſolu de la voir en paſſant. Cependant elle lui fut inutile ; car quoique Mainville le ſçût chez lui, comme il ne vouloit pas eſtre venu ſi près de là inutilement, il ſe déguiſa en garçon Meûnier pour voir ſa femme. Cela fait, il monta ſur un mulet, avec pluſieurs ſacs ſous lui, & ſe rendit en cet équipage dans la Cour de ſon Château, un jour qu'il le ſçavoit à la chaſſe.

Il étoit inſtruit que c'étoit la Demoiſelle de la Marquiſe, qui faiſoit meſurer le bled devant elle, & qui recevoit la farine ; ainſi il crut qu'il ne lui ſeroit pas difficile de ſe faire reconnoître. Mais cette fille qui n'avoit garde de croire que le Marquis de Mainville fût devenu garçon Meûnier, commença, ſans le trop regarder au viſage, à le quereller de ce que ſon maître n'avoit pas rendu à l'autre voyage toute la farine qu'il devoit rendre ; c'eſt à dire en bon François, qu'elle l'accuſoit d'eſtre un peu larron. Mainville rioit en lui-même de ſa mépriſe ; mais remettant à une autre fois à l'en bien railler, il s'approcha d'elle pour lui ſerrer la main. Mais bien loin que la Demoi-



ſelle devinât ce qu'il vouloit dire, elle le traita d'inſolent ; ce qui fit que tout le monde s'amaſſa autour de lui, commençant à le menacer. Alors la Demoiſelle l'enviſageant de plus prés, & reconnoiſſant la faute qu'elle avoit faite, elle fut bien empêchée comment la reparer ; car chacun étoit accouru pour voir le Meûnier. La Marquiſe revenoit par hazard de la promenade ; & ayant demandé pourquoi tout le monde couroit ainſi de ce côté-là, on lui en dit la cauſe. Elle voulut être témoin de cette avanture ; mais ſa ſurpriſe fut extrême quand elle reconnut Mainville. Alors ſans donner rien à connoître de ſon étonnement, elle dit qu'il faloit l'enfermer, & que quand ſon mari ſeroit revenu de la chaſſe, il ordonneroit ce qu'il faudroit faire pour le punir. Sa preſence d'eſprit fut admirable en cela, car elle le tiroit par ce moyen des mains de ſes domeſtiques dont quelqu'un le pouvoit reconnoître.

On le mena donc dans une Tour qui étoit deſtinée pour les criminels ; mais il n'y fut pas plutôt, que la Demoiſelle l'en vint tirer, pour le conduire aux pieds de ſa Maitreſſe. Il oublia là la peur qu'il avoit eue, quand il s'étoit vû environné de tous les domeſtiques de Florange. Ces deux Amans ſe firent de tendres reproches, d'avoir été ſi long temps l'un & l'autre ſans ſe donner de leurs nouvelles, & l'Amour les recompenſa largement des peines qu'il leur avoit fait ſouffrir,

Cependant après plusieurs douceurs, il falut que Mainville songeât à se retirer; car Florange pouvoit survenir de moment à autre, & il étoit necessaire d'éviter sa presence. La Marquise fut la premiere à l'en faire ressouvenir, car il étoit tellement charmé de sa presence, qu'il ne songeoit point au danger qu'il couroit. La retraite étoit assez difficile, dans l'équipage où il étoit; car un valet pouvoit le voir sortir, & il n'eût jamais manqué de l'arrêter, croyant faire un beau coup. La Demoiselle, pour les tirer d'embarras, s'offrit alors à lui donner un de ses habits, disant que puisqu'elle avoit fait tout le mal, il étoit bien juste qu'elle y aportât le remede. Mainville reçut ses offres volontiers, & sçachant qu'il trouveroit son mulet à la porte du Parc, il prit congé de sa Maitresse, après l'avoir assurée d'un amour à l'épreuve de toutes choses.

Il prit son chemin le long d'un bois qui regne depuis le Parc du Chasteau de Florange, jusqu'à une demie lieuë de là. Il fit ce chemin sans aucune méchante rencontre; mais quand il fut plus loin, il trouva malheureusement Florange seul qui revenoit de la chasse. Les autres Chasseurs avoient pris un autre chemin. Mainville ne l'apperçut pas plutôt, quil chercha à s'éloigner de lui; mais Florange ayant jetté les yeux par hazard de son côté, crut, à son habit, que c'étoit la Demoiselle de sa femme; & dans cette pensée il courut à elle à toutes jambes. D'a-

bord qu'il l'eut joint, il lui demanda où elle alloit; car Mainville étant masqué, il pouvoit se tromper au sexe. Mainville lui répondit qu'il se méprenoit, & que ne le connoissant point, il ne se croyoit pas obligé de lui rendre compte de ses actions. Si vous ne me connoissez pas, reprit alors Florange, vous êtes donc un voleur, puisque cet habit appartient à la Demoiselle de ma femme. Je vous ai pris d'abord pour elle, mais je voy bien maintenant que je me suis trompé. Je ne suis ni l'un ni l'autre, repliqua Mainville, & vous vous méprenez à l'habit, aussi-bien qu'à la personne. Croyez-moi passez votre chemin, sans chercher à m'insulter davantage, autrement vous n'y trouverez pas votre compte. Je le veux, reprit Florange, mais démasquez-vous auparavant, afin que je juge par votre visage, si je me suis trompé, ou non. Mainville n'avoit garde de le faire; de sorte que Florange, qui n'étoit pas autrement honnête, voyant qu'il s'en défendoit, se mit en état de lui arracher son masque.

Mainville n'étoit pas allé à son expedition amoureuse, sans être bien armé. Se voyant donc pressé, il tira un pistolet de dessous ses juppes, & arrêta par là l'emportement de Florange; car naturellement celui-ci avoit beaucoup de respect pour toutes sortes d'armes à feu. Aussi tourna-t-il tête en même temps, courant aussi fort pour fuir Mainville, qu'il avoit

fait pour l'aborder. Quand il fut dans le Village, il commença alors à respirer; & sonnant du cor, il appella tous ses Chasseurs, qui ne pouvoient pas être fort éloignez. Aussi-tôt ils se rangerent autour de lui; & Florange leur ayant conté son avanture, il les exhorta à courir après cette fausse Demoiselle, disant que ce ne pouvoit être qu'un voleur.

Mainville qui entendit l'appel, se douta bien qu'on l'alloit poursuivre; ainsi étant bien-aise de ne se point faire d'affaire s'il pouvoit, il gagna toujours les devants. Mais son mulet n'avançant pas tant que des chevaux, les Chasseurs l'atteignirent avant qu'il pût gagner un bois où il vouloit se jetter. Ils lui crierent de se rendre; mais aimant autant mourir que de s'exposer à la discretion de son ennemi, il prit en main ses deux pistolets, & cria au premier qui s'avançoit, qu'il lui en coûteroit la vie, s'il prétendoit lui faire violence.

Sur ces entrefaites il passa des Officiers qui revenoient de l'Armée; & ceux-ci voyant tant de gens attaquer une simple femme, ils se mirent de son côté, l'assurant qu'on ne lui feroit point de mal, si on ne les tuoit tous auparavant. Après qu'ils eurent ainsi offert leurs services à Mainville, ils demanderent à Florange & à toute sa troupe, ce que cette Dame leur avoit fait, pour en user envers elle avec si peu d'honnêteté? Et comme Florange n'avoit que des soupçons à leur alleguer,

alleguer, ils emmenerent Mainville, & promirent de l'escorter jusqu'où il voudroit. Quand il fut à une lieuë de là : Messieurs, leur dit-il, vous avez bien pris de la peine, & j'espere m'en revancher quelque jour ; car quoique vous ne sçachiez pas qui je suis, je ne laisse pas de vous connoître. Cependant si vous voulez que je vous aye l'obligation toute entiere, vous me laisserez aller maintenant sans me trop presser pour sçavoir qui je suis. Ils lui répondirent tous, persuadez que c'étoit une femme à qui ils parloient, qu'ils ne l'abandonneroient pas qu'ils ne l'eussent remenée chez elle ; & Mainville voyant leur opiniâtreté, se démasqua.

La charge qu'il avoit dans l'Armée, lui donnoit une grande autorité ; d'ailleurs il étoit d'une maison si considerable, qu'ils étoient obligez de le respecter. Ils lui demanderent pardon de l'avoir obligé à se faire connoître malgré lui, se doutant bien qu'il ne s'étoit déguisé que pour quelque occasion qu'il vouloit cacher. Mainville qui étoit honnête, leur dit, qu'aprés le service qu'ils lui avoient rendu, il lui étoit aisé de leur pardonner leur curiosité ; cependant, qu'il les prioit de ne vouloir parler à personne de son avanture, parce qu'il y avoit des gens qui prenoient plaisir à empoisonner toutes choses. Il les embrassa après cela : & s'étant ainsi tiré de ce mauvais pas, il fut retrouver ses gens, qui n'étoient pas loin.

Florange cependant étoit au desespoir de ce que ces Officiers lui avoient fait manquer son coup ; & faisant reflexion à ce qui lui venoit d'arriver, il crut qu'il y avoit du mystere là-dessous. Il s'en retourna chez lui, l'ame pleine de soupçons. En arrivant il demanda à la Demoiselle de sa femme, à qui elle avoit prêté son habit ; & cette demande l'ayant embarrassée, elle rougit. Florange ayant remarqué quelque trouble sur son visage, la pressa encore davantage de lui dire ce qu'elle en avoit fait. Elle biaisa alors, disant tantost, qu'elle n'avoit point prêté d'habit à personne, tantost qu'elle ne se souvenoit plus à qui c'étoit. Florange qui jugeoit par sa confusion, qu'il s'étoit passé quelque chose dont on ne vouloit point lui donner de connoissance, passa de ce pas dans la chambre de sa femme, à qui il fit cent questions, pour tirer d'elle quelque éclaircissement sur cette affaire. On venoit de dire à la Marquise ce qui étoit arrivé à Mainville, & comment il s'étoit tiré d'affaire. Ainsi n'ayant rien à apprehender de ce côté-là, elle lui fit réponse, qu'il faisoit bien du bruit pour un habit, & qu'elle ne s'informoit pas tant que lui, de ce que sa Demoiselle faisoit de ses hardes. Sur ces entrefaites le Mesnier du logis arriva, & trouvant toutes les portes ouvertes, il monta jusques dans la chambre où étoit Florange. Monsieur, lui dit-il, sans s'informer auparavant s'il étoit d'humeur à

l'entendre, ou non, je viens vous assurer que ce n'est point un de mes garçons qui a fait insulte à la Demoiselle de Madame. Ils sont tous au moulin, & je ne reclame ni lui, ni son mulet, dont vous pouvez faire tel exemple qu'il vous plaira. C'est quelqu'un qui s'est dit à moi, pour me faire piece; mais je vous prie de me vouloir proteger en cette rencontre. Vous avez le fourbe entre vos mains, vous pouvez tirer de lui, à force de tourmens, la confession de son crime.

Ce que disoit cet homme, étoit de l'Hebreu pour Florange, qui ne sçavoit rien de ce qui s'étoit passé: mais s'étant fait conter l'avanture du garçon Meûnier, il commanda qu'on le tirât de prison, & qu'on le lui amenât à l'heure même. Ceux qui s'empresserent de lui obéir, coururent au même tems à la Tour où il avoit été renfermé, mais ils en trouverent la porte ouverte. Ils revinrent tout confus, dire à Florange que quelqu'un avoit fait évader le prisonnier, & qu'ils ne pouvoient dire qui c'étoit. A ces paroles, ses soupçons redoublerent, d'autant plus qu'il se ressouvint alors que la Demoiselle qu'il avoit poursuivie avoit un mulet, & qu'elle pouvoit bien être le garçon Meûnier.

Il renvoya ce bon homme fort satisfait, en lui disant qu'il ne lui vouloit point de mal: mais cherchant à approfondir ce mystere, il demanda à sa femme ce qu'étoit devenu le prisonnier, & par

quel ordre on l'avoit mis hors de la Tour. Il faut bien, repliqua la Marquise, qu'il ait trouvé le secret de se sauver lui-même, & je ne sçache personne ici qui eût été si hardi que de le faire sans votre commandement. Les gens qui s'en sont mêlez, Madame; repartit Florange, sont plus soumis à vos ordres qu'aux miens; & quoique vous vous en défendiez, je ne laisse pas de connoître votre ouvrage.

Cette conversation alloit s'échauffer de part & d'autre, quand le même Parent qui les avoit raccommodez entra. Vous venez tout à propos, lui dit Florange, pour me rendre justice. Vous m'accusez d'être bizarre & jaloux, mais je ne croi pas que vous en conserviez la pensée, après ce que j'ai à vous dire. Il lui conta là-dessus ce qui venoit d'arriver; & croyoit fermement qu'il alloit prendre son parti, quand l'autre le traita plus que jamais de visionnaire. Vous extravaguez, lui dit-il, mon Cousin, & je suis bien fâché de vous annoncer que vous servirez toujours de risée dans votre Province. Je me mocquerois de vous comme les autres, si je n'étois point de vos parens, mais il faudra bien enfin que j'en vienne là, ne trouvant plus de moyen de vous excuser dans le monde. Je ne suis point si fou, mon Cousin, lui repliqua Florange, que vous le voulez faire croire: & si pareille chose vous arrivoit, vous m'obligeriez de m'apprendre ce que vous

en diriez vous-même. Je dirois, repartit son Parent, qu'il seroit venu un veritable ou un faux Meûnier chez moi, & que se voyant entre quatre murailles il auroit forcé sa prison. Quant à l'habit dont vous faites le principal sujet de vos inquietudes, je dirois encore que la Demoiselle de ma femme l'auroit prêté à quelque amie en chemin, qu'elle n'auroit pas voulu se faire connoître: & sans me mettre en peine d'en penetrer la raison, je laisserois tout le monde en repos chez moi, ce qui m'y mettroit moi-même. C'est-à-dire, repliqua Florange, que vous seriez un mari bien commode. Si commode, répondit le Parent, que je ne croirois jamais de mal de ma femme, que je ne le visse de mes yeux. Que sert aussi-bien, continua-t-il, de tant éplucher une chose qui ne nous doit donner que de la peine? & n'aimerois-je pas mieux vivre comme font tous les honnêtes gens, que de vivre comme vous faites? Ces paroles fâcherent si fort Florange, qu'il alloit dire des choses desobligeantes à son Parent, quand celui-ci, pour éviter sa méchante humeur, se retira sans prendre congé de lui.

A quelques jours de là il vint une lettre de Paris à Florange, par laquelle on lui mandoit que son Procès étoit prêt à juger, & que sa presence y étoit necessaire. J'ai dit tantôt qu'il avoit quitté le soin de ce Procès, pour empêcher que Mainville ne vît sa femme: mais sa ja-

jalousie augmentant de plus en plus, il resolut de la mener avec lui pour pouvoir mieux répondre de sa conduite. Après qu'il fut arrivé dans cette Ville, un homme qui feignoit d'être de ses amis, mais qui vouloit se mocquer de lui, parce-qu'il connoissoit sa foiblesse, lui dit que s'il étoit si fort en peine de sçavoir si sa femme étoit sage, il lui en donneroit un bon moyen. Qu'il connoissoit une fameuse Devineresse, à qui rien n'étoit inconnu, & que s'il vouloit la consulter, elle lui apprendroit des choses qui le surprendroient. Florange ne manquoit pas d'esprit; si bien que connoissant par quel motif cet homme lui tenoit de pareils discours, il le remercia froidement de ses offres, ajoûtant qu'il n'appartenoit pas à tout le monde de se mêler des affaires d'un mari & d'une femme. Cependant Florange fit réflexion en particulier à ce qu'il lui avoit dit, & étant assez fou pour s'imaginer qu'un Devin ou une Devineresse pourroient convaincre sa femme du commerce qu'elle avoit avec Mainville, il s'enquit sous-main de la demeure de ces sortes de gens, & ne fut pas long-temps sans l'apprendre. Il s'adressa à une Devineresse, chez qui n'alloient que des fous, ou des personnes extrêmement credules: cependant pas un n'en revenoit qu'il n'en fût desabusé, car c'étoit un hazard si elle disoit une verité parmi mille mensonges. Florange s'y rendit un matin sans aucune suite,

& pria cette femme de ne lui rien cacher, de quelque conſequence que fuſſent les choſes qu'elle reconnoîtroit ou dans ſa main, ou dans ſa phiſionomie. La Devinereſſe voyant à ſes paroles, qu'elle étoit ſon ingenuité, commença à le faire payer d'avance, puis l'entretint de ce qu'elle avoit coutume de dire à tous ceux qui étoient aſſez ſimples pour la venir conſulter. Florange connoiſſant alors le tort qu'il avoit eu d'eſperer quelque choſe d'elle, lui dit que c'étoit de la peine & de l'argent perdus que de la venir voir; & comme elle tâchoit de ſe ſauver par quantité de ſots contes, dont elle leurroit les plus credules, il entra un homme dans la chambre, vêtu d'une maniere bizarre, & qui eût fait peur aux petits enfans. Son habit étoit noir, avec des lames de feu deſſus, ſi bien que l'on eût dit que c'eût été un Diable revenu des Enfers, ou du moins un homme qui en eût emprunté la figure. Il avoit un maſque qui repréſentoit un viſage au naturel, mais ſi affreux, qu'on trembloit à le regarder. Ce maſque n'étoit point fait de carton, comme tous les autres, & vous l'euſſiez pris pour de la veritable chair. Le reſte de ſon habillement aſſortiſſoit fort au maſque. Il avoit des brodequins, qui au lieu de mufles de lion, repreſentoient les furies, & juſqu'à ſes ſouliers on eût dit qu'ils euſſent été d'écailles de ſerpent, tant l'art avoit bien imité la nature. Ce monſtre contrefait

tenoit à sa main une baguette dont il toucha par trois fois la tête de Florange. Ce pauvre Marquis n'avoit pas besoin de ce surcroît de frayeur, ayant été assez épouvanté à l'abord du monstre. Il étoit plus mort que vif, de sorte qu'il eût donné de bon cœur la moitié de son bien pour être hors de là : mais sa peur fut encore toute autre, quand le faux Diable lui tint ce discours : Puisque tu crois que la Devineresse n'est pas capable de te dire ta vie, je suis venu moi-même pour t'instruire de tout ce que tu veux sçavoir. Ta femme est plus sage que tu ne merites ; & quoiqu'il y ait quelques apparences contre elle, ces apparences sont moins fortes que la verité. Mainville n'est ni amoureux d'elle, ni elle de lui, & tu ne dois accuser que ta jalousie, s'il s'est trouvé quelqu'un assez méchant pour prendre plaisir à t'allarmer. Les lettres que tu as reçûes sont des lettres supposées, & si tu continues à être jaloux, on t'en fera bien avaller d'autres. Tel que tu me vois, mon mêtier est de faire enrager les vivans, & je n'épargnerai ni mes soins ni mes peines, pour troubler ton repos, si tu ne profites de mes avis.

Il est difficile de dire qui demeura le plus étonné à ces paroles, de Florange, ou de la Devineresse, car elle ne pouvoit comprendre qui ce pouvoit être qui jouoit ce personnage. Il est vrai que l'habillement du faux Diable ne lui étoit pas inconnu, l'ayant fait faire elle-mê-

me pour faire peur aux plus timides. Mais elle ne sçavoit qui l'avoit pû prendre si à propos, pour dire ces particularitez à Florange. Cependant pour rendre l'avanture encore plus extraordinaire, Mainville & la Marquise poussez d'une semblable curiosité que celle qui avoit amené Florange, arriverent en ce lieu, & trouvant la porte du logis ouverte, ils monterent jusqu'à la chambre de la Devineresse sans rencontrer personne qui leur demandât ce qu'ils y venoient faire. Le faux Diable n'en avoit point fermé la porte, ainsi Mainville & la Marquise y entrerent, ne se doutant aucunement des gens qu'ils y alloient trouver. La peur de Florange fut extrême à leur vûe, s'imaginant que le Diable les avoit fait venir là sans leur consentement : mais celle de Mainville & de la Marquise ne fut pas moindre, voyant Florange, & ils se crurent perdus sans ressource. Celui qui faisoit le Magicien, ou le Diable, comme il vous plaira de l'appeller, en parut même tout interdit, demeurant quelque temps sans rien dire. Mais reprenant tout à coup la parole : Admire mon pouvoir, dit-il à Florange : voici les deux personnes qui te causent de l'inquietude, que j'ai fait venir exprès ici pour te dire ce qu'elles ont ensemble de particulier ; tu apprendras leur innocence de leur propre bouche, si tu n'as pas assez de confiance en ce que je t'ai dit. Florange tomba évanoui à ces paroles,

& pour Grand-champ, ils ne le pouvoient pas soupçonner, le sçachant mort il y avoit long-temps. Mais à qui que ce fût qu'ils en fussent redevables, ils trouvoient qu'on leur avoit rendu un grand service, car ils recommençoient à se voir, & Florange n'y trouvoit plus à redire. Mainville ne laissoit pas toutefois d'avoir quelque précaution quand il étoit auprès de la Marquise, sçachant qu'il n'y a rien de si aisé à rallumer que les soupçons d'un jaloux.

Ils vécurent ainsi dans quelque sorte de repos pendant un temps; mais comme la prudence est fort rare dans les fortes passions, ces Amans perdirent le souvenir que Florange étoit porté naturellement à la jalousie, & que la moindre chose étoit capable de lui donner de l'ombrage. Ils étoient toujours l'un auprès de l'autre, ne pouvant demeurer un moment sans avoir quelque chose à dire: & quand le hazard les séparoit, on lisoit sur leurs visages une certaine douleur, qui faisoit juger à ceux qui y prenoient le moins de part, qu'ils n'étoient point mal ensemble. Florange commença ainsi à se douter que le faux Diable lui avoit menti, quand il l'avoit assuré que sa femme étoit sage. Les Diables, disoit-il en lui-même; sont menteurs, & il faut être aussi simple que je le suis, pour ajoûter foi à leurs paroles. D'ailleurs, il y a quelque chose en ceci que je ne comprends pas; car leur mêtier étant de faire

de la peine aux hommes, comment celui-ci, si c'étoit un veritable Diable, tâcheroit-il de m'ôter mes soupçons ? On t'abuse, Florange, ajoûtoit-il, & tu donnes dans le paneau comme une bête. Tes yeux ne sont-ils pas plus sûrs que tout ce qu'on te peut dire ; & qu'as-tu à faire du témoignage d'autrui, quand tu ne vois que trop clair dans ton deshonneur ?

Se confirmant ainsi tous les jours de plus en plus dans la pensée qu'il avoit été surpris, il prit des mesures assez extraordinaires pour s'éclaircir de l'intrigue de Mainville & de sa femme. Il feignit de ne pas prendre garde à toutes leurs façons, mais il resolut de les surprendre, lorsqu'ils y penseroient le moins, & de leur faire tant de demandes en presence l'un de l'autre, qu'ils s'en trouvassent embarrassez. Il sçavoit que les mouvemens du visage découvrent d'ordinaire ce qu'il y a de plus caché dans le cœur, & que quand on ne se sent pas la conscience nette, il est bien difficile de conserver le jugement. Il leur demanda donc, un jour qu'ils étoient en grande conversation, s'il n'y avoit pas beaucoup de plaisir à s'entretenir ainsi en particulier avec ce qu'on aimoit ? ajoûtant qu'ils devoient goûter souvent ce bonheur, puisqu'il y avoit peu de jours qu'ils ne se trouvassent seuls ensemble. Il est aisé de s'imaginer la confusion où ce discours jetta ces Amans. Ils en furent si étonnez,

qu'ils ne purent lui répondre une seule parole : mais Florange jugeant par l'état où ils étoient, que ses soupçons n'étoient que trop bien fondez : Que sert, reprit-il, de faire finesse avec moi ? & ne suis-je pas assez clair-voyant, pour sçavoir ce que j'en dois croire ? Vous vous aimez tendrement, & ce seroit n'avoir gueres de consideration pour tous deux, que de s'opposer à une si belle amitié. Le sang froid qu'il affectoit, en leur tenant ce discours, acheva de mettre Mainville & la Marquise dans un si grand desordre, qu'ils ne firent plus que s'entre-regarder, comme s'ils se fussent fait compliment l'un à l'autre à qui lui répondroit le premier. Enfin Mainville confus au dernier point, tâcha de desabuser Florange, lui voulant persuader qu'étant autant de ses amis qu'il en étoit, il ne pouvoit sans une ingratitude extrême jetter les yeux sur sa femme. Laissons-là notre amitié, répondit froidement Florange, j'aurois grand tort de me payer de vos raisons, puisque, tout cher que je vous suis, à ce que vous dites, ma femme vous le doit être encore plus que moi. Elle a des charmes pour les hommes que je n'ai pas ; & faite comme elle est, elle auroit lieu de se plaindre, si sous pretexte de notre amitié, vous refusiez de l'aimer. Aussi ne m'ôterez-vous pas de la tête, que vous ne lui rendiez justice. Mainville ne pouvant souffrir davantage une conversation qui le desesperoit, fit alors ses derniers

efforts pour lui insinuer qu'il n'avoit jamais pensé à la Marquise ; mais Florange se tournant vers elle : Et vous, Madame, lui dit-il, serez-vous d'aussi méchante foy que lui ? & me soutiendrez-vous que vous ayez pû être exposée depuis si long-temps aux cajoleries d'un si honnête homme, sans vous en laisser toucher ? La Marquise lui répondit, qu'il lui faisoit la derniere injure de lui faire une telle demande ; que son devoir lui apprenoit assez qu'elle ne devoit aimer que lui, & qu'il ne devoit pas douter qu'elle ne fist tout ce que son devoir lui ordonnoit. C'est une rêverie, Madame, lui repliqua-t-il, que ce devoir dont vous prétendez m'entretenir ; & mille femmes qui ne sont pas moins sages que vous, le mettent tous les jours sous le pied. Mais puisque vous m'assurez qu'il est assez fort pour vous empêcher de rendre au merite de Monsieur de Mainville ce que vous lui devez, & que d'un autre côté il me jure que l'amitié qu'il a pour moy l'empêche de vous rendre ce qu'il vous doit, vous ferez bien l'un & l'autre de ne vous plus revoir. Aussi-bien, il iroit trop de votre reputation, Madame, ajoûta-t-il, de souffrir davantage les visites d'un homme qui ne sçait pas connoître ce que vous meritez. Et vous, dit-il, Monsieur, s'adressant à Mainville, vous me ferez plaisir de ne plus mettre le pied chez moy : car j'estime ma femme, & je n'aime pas qu'elle voye des gens qui la

méprisent si fort, ou qui soient si insensibles, qu'ils puissent resister à ses charmes. Au même temps il fit une grande reverence à Mainville, comme pour lui dire qu'il étoit temps de se retirer : & lui montrant la porte de la main, il lui fit comprendre par là, qu'il ne seroit plus d'humeur à croire si fort de leger.

Je n'ay garde d'entreprendre de vous representer ici ni quel fut l'étonnement de Mainville, ni la confusion de la Marquise. A peine pouvoient-ils s'imaginer ce qu'ils entendoient, mais quelque peine qu'ils eussent à obeïr au commandement de Florange, il s'y fallut resoudre, & même sans repliquer. Quand Mainville fut sorti, la Marquise indignée de ce qui venoit de se passer, & ne pouvant souffrir la separation de son Amant, commença à decharger sa colere sur son mary. Elle lui dit que sa bizarrerie étoit sans exemple, & qu'elle n'avoit qu'à publier son procedé, pour le perdre de reputation par-tout. Florange lui eût bien pû répondre, que comme il y avoit déja long-temps qu'elle étoit perduë, il n'avoit plus rien à ménager là-dessus : mais continuant de la maniere qu'il avoit commencé, il lui répondit d'un grand serieux, que ce n'étoit pas d'aujourd'hui qu'il s'appercevoit de l'ingratitude des femmes : qu'il venoit de lui rendre un grand service, en la défaisant d'un homme qui n'étoit bon à rien : & que cependant au lieu de l'en remercier, elle lui

lui en faisoit des reproches.

Aprés cela il ne falut plus que cette Dame songeât, à revoir Mainville chez elle : si bien que quand ils avoient envie de se parler, ils étoient obligez d'emprunter le logis de quelque amie. Ces précautions rendirent leurs entrevûës bien plus rares, & par consequent bien plus agréables, parce que la difficulté est un assaisonnement aux plaisirs, quoique tout le monde ne s'accommode pas de ce ragoût.

Les Fêtes de Noël étoient déja passées : temps auquel les réjouissances se renouvellent à Paris. Un ami de Florange à qui on avoit donné le bouquet dans un bal, ne sçachant à qui le presenter qui en valût la peine, lui demanda la permission de donner les violons à sa Femme. Cette Dame en étant avertie, fit sçavoir à Mainville, qu'il ne devoit pas laisser échapper cette occasion sans en profiter : si bien qu'il se déguisa pour n'être pas connu dans l'assemblée. Elle fut grande & belle : & quand la Marquise fut lasse de danser, elle se mit en un coin, où Mainville vint aussi-tôt l'entretenir. Il auroit bien demeuré à ses pieds jusqu'à ce que le bal eût fini, si une Dame ne le fût venu prendre pour danser avec elle. La civilité voulut qu'il lui donnât la main : mais pendant qu'il dansoit, il survint un masque qui prit sa place, & qui commença à dire des choses si particulieres à Madame de Florange, qu'elle en

fut toute surprise. Il étoit vêtu en Bohemienne, ce qui l'avoit bien aidé à l'aborder. Madame, lui dit-il, les Dames sont ordinairement curieuses; & l'habit que je porte vous apprend que je me mêle de dire la bonne avanture. Si vous en doutez, vous n'avez qu'à me donner votre main, & vous reconnoîtrez que je n'entends pas mal mon mêtier. Là-dessus il lui fit le détail de l'amour de Mainville depuis le commencement jusqu'à la fin; & quand ce vint à l'endroit de la Devineresse: C'est à moi, Madame, ajoûta-t-il, que vous avez obligation de vous avoir tiré de ce mauvais pas. J'avois quelque relation avec cette femme, qui m'obligeoit à aller souvent chez elle, & j'y arrivai assez à temps pour vous rendre service. Après qu'il lui eut fait ce recit, il la quitta sans vouloir se faire connoître, quoiqu'elle l'en pressât fort. Mais comme il se retiroit, Florange qui avoit remarqué sa conversation avec sa femme, & qui le prenoit pour Mainville, à cause qu'il avoit quelque chose de son air & de sa taille, l'arrêta par le bras, lorsqu'il étoit déja au bas du degré, & lui dit qu'il avoit quelque chose à lui dire. Le masque demeura, à ces paroles; & Florange voyant qu'il étoit tout prêt à l'écouter: Je croyois, lui dit-il, qu'après t'avoir averti de ne plus revoir ma femme, tu n'aurois jamais l'audace de l'entretenir, & particulierement à mes yeux. Mais à ce que je vois, tu ne fais

point trop d'état de ce qu'on te dit, puisqu'au préjudice de ma defense, tu viens de lui parler. Pour une derniere fois, que cela ne t'arrive plus, ou j'y sçaurai donner si bon ordre, que tu te repentiras de ne m'avoir pas crû.

Le Masque qui ne s'attendoit point à un semblable compliment, en fut fort surpris; mais ayant des raisons pour ne pas répondre si aigrement qu'on lui parloit: Je ne sçai pas, repliqua-t-il, ce que vous me voulez dire, & vous me prenez assurément pour un autre, n'ayant jamais parlé à Madame votre femme qu'aujourd'hui. C'estpourquoi vous n'avez eu garde de me donner des marques de votre jalousie, comme vous me dites. Mais à present que je sçai que cela vous fait peine, je vous promets, pour ne point troubler votre repos, d'eviter sa rencontre avec soin, étant bien aise de vous témoigner par là que je rechercherai toujours les occasions de vous obliger.

Il n'y avoit rien de si honnête que cette réponse, mais Florange étant d'un caractere à s'emporter, quand on rampoit devant lui, il en accrut son audace, si bien que tenant un langage encore plus hautain que la premiere fois, il dit au Masque, que les excuses n'étoient que de legeres reparations, quand les offenses étoient réelles. Qu'ainsi il étoit d'avis de le châtier de son imprudence, comme il le meritoit. Et mettant en même temps

l'épée à la main, il obligea le Masque à en prendre une pour se défendre, que lui tenoit son laquais. Florange eût peut-être bien voulu alors n'avoir point commencé la querelle ; mais voyant que le Masque ne faisoit que parer sans lui porter aucun coup, il s'enhardit de maniere, qu'il se jetta à corps perdu sur lui, & se précipitant mal à propos, il s'enfila lui-même. Cependant le Masque reçut en même temps un coup d'épée tout au travers du corps, dont il tomba roide mort de l'autre côté.

Le bruit qu'ils avoient fait en se querellant, fit qu'on accourut alors pour les separer; & les amis de Florange le voyant tout couvert de sang, & le Masque mordre la poussiere, lui demanderent quel étoit le sujet de leur querelle. C'est ma femme, leur répondit-il, les larmes aux yeux, qui est cause de ma mort. Soutenez-moi, je vous conjure, car je n'ai plus qu'un moment à vivre. Mais si quelqu'un de vous veut m'obliger, qu'il aille lui dire, qu'en répandant mon sang, j'ai du moins la consolation d'avoir ôté la vie à Mainville. A ces mots, le bruit courut aussi-tôt dans toute l'assemblée que Mainville venoit d'être tué, & cette nouvelle affligea extraordinairement la Marquise. Elle jetta de profonds soupirs; & sans se soucier dans ce moment ni de la blessure de son mari, ni de tout ce qu'on pourroit dire de sa conduite, elle courut où étoit le mort, pour voir si

son malheur étoit sans remede. D'abord qu'elle eut jetté les yeux sur ses habits, elle reconnut bien qu'on lui avoit donné une fausse allarme; & songeant à reparer ce qu'elle venoit de faire, elle se rendit auprès de Florange, & fit accroire à ses amis, que les larmes qu'elle versoit n'étoient qu'à sa consideration.

Cependant elle donna ordre sous-main à sa Demoiselle de s'informer si on ne reconnoîtroit point le mort: & cette fille étant assez curieuse d'elle-même, resolut d'y apporter tous ses soins. Mais il ne falut pas qu'elle se donnât trop de peine pour cela; car d'abord qu'on eut ôté le masque du défunt, tous les valets du logis s'écrierent que c'étoit Grand-champ; & s'étant approchée elle-même du corps, elle reconnut bien-tôt qu'ils avoient raison. Elle eut peine quelque temps à croire ce qu'elle voyoit, parcequ'elle étoit prévenue de sa mort, sur le rapport qu'on lui en avoit fait à elle-même dans le Village dont j'ai parlé tantôt: mais il faut sçavoir qu'on l'avoit abusée, parceque dans le temps qu'on s'étoit imaginé qu'il avoit rendu l'esprit, il étoit tombé seulement dans une lethargie, que la perte du sang avoit causée, & dont il étoit revenu quelques heures après.

Si la Marquise avoit été bien aise d'apprendre la mort de Grand-champ au lieu de celle de Mainville, son mari en fut dans un desespoir incroyable. Car outre la douleur qu'il avoit de sçavoir encore

l'Amant de sa femme en état de lui faire de la peine, il avoit de la confusion d'avoir paru jaloux à contretemps dans une si bonne compagnie ; & qui plus est, il n'étoit pas sans regret d'avoir tué le malheureux Grand champ. Mais ce qui l'inquietoit plus que tout le reste, c'est que les Chirurgiens n'osoient assurer qu'il rechaperoit de sa blessure, la trouvant fort dangereuse. Pendant qu'on l'en traitoit, ses amis s'entremirent d'obtenir sa grace; & Grand-champ n'ayant personne pour vanger sa memoire, ils en vinrent à bout assez facilement. Après cela Florange guerit peu à peu, & se voyant en bonne santé, il fit tous ses efforts pour faire juger son procès, afin de pouvoir s'en retourner chez lui, où il croyoit qu'il pourroit vivre plus en repos qu'à Paris.

Le Procès étant prêt à être mis sur le bureau, ses Parties qui n'avoient pas trop bon droit, & qui trouvoient de l'avantage à en reculer le jugement, s'aviserent de presenter Requête au Conseil, par laquelle ils demandoient à être renvoyez en un autre Parlement que celui de Paris, exposant que Florange & sa femme y avoient quantité de Parens au degré de l'Ordonnance. L'affaire examinée en plein Conseil, les Parties de Florange obtinrent ce qu'elles demandoient, & furent renvoyées à Rouen.

Cet Arrest fut extrêmement cruel à Mainville & à la Marquise, qui nonobstant les défenses de Florange, & malgré

ses précautions n'avoient pas laissé de se voir. Ils sçavoient qu'il n'y a qu'à Paris où l'on puisse cacher ses intrigues ; & que dans les autres Villes, quelque grandes qu'elles puissent être, on demeure exposé à la censure de tout le monde : un Homme de qualité sur-tout n'y pouvant faire un pas, qu'on ne s'en apperçoive. Cependant ayant trouvé dans leurs entrevûes des plaisirs à quoi ils ne pouvoient renoncer ni l'un ni l'autre sans se faire une grande violence, ils prirent, avant que de se separer des mesures ensemble pour se revoir à Roüen, & à peine Florange y étoit-il arrivé, que Mainville s'y rendit incognito.

Ce dernier avoit servi de son credit peu de temps auparavant un President de ce Parlement, qui avoit eu une grande affaire à la Cour, si bien que ne doutant point qu'il n'en eût beaucoup de reconnoissance, il fut descendre chez lui. Là sans façon, il lui déclare ce qui l'amenoit à Rouen, & qu'il avoit affaire de son service. Il y en auroit eu mille à la place de ce President, qui auroient pris leur serieux, & qui lui auroient dit sans façon, qu'il pouvoit chercher un autre confident : mais celui-ci étant bien aise de s'acquitter de l'obligation qu'il lui avoit, & d'ailleurs n'étant pas ennemi de nature, il lui répondit qu'il pouvoit disposer de lui, de sa maison, & de tout ce qui étoit en son pouvoit. Je n'en veux pas tant, lui dit Mainville, & tout ce que

je vous demande, c'est de me prêter un de vos carosses quand je sortirai, avec une robe de Palais. Je veux, quand j'irai chez ma Maîtresse, qu'on me prenne pour vous; & tout ce que nous avons à prendre garde, c'est qu'on ne sçache pas que je suis ici. Ainsi il faut que vous me fassiez passer chez vous pour un de vos parens qui vient pour vous voir; & si l'on se formalise que je ne rends point de visite dans la Ville, vous pourrez dire que je suis malade. S'il n'y avoit que cela à quoi il falût remedier, répondit le President, la chose seroit bien facile. Je connois déja, sans que vous m'en ayez parlé, que vous avez des gens ici en qui vous vous confiez, & je pourrois vous dire la même chose des miens, à qui je n'aurois qu'à défendre de parler que vous fussiez chez moi, pour les obliger à se taire. Mais la difficulté que j'y trouve, est que vous voulez, ce me semble, rendre visite à la Marquise sous mon nom, & que quand vous serez chez elle, l'on pense que ce soit moi qui y serai. Vous avez raison, repartit Mainville, & voilà justement ce que je souhaite, je prendrai si bien mon temps, que je n'irai jamais chez elle, que quand son mari n'y sera pas. J'en conviens, répondit le President, mais vous m'allez faire une grande affaire avec ma femme. Elle est jalouse au dernier point; & dès qu'elle sera persuadée, comme les autres, que je verrai Madame de Florange, j'ai bien peur

peur de n'avoir plus de repos chez moi. Mettons-la de notre secret, répondit alors Mainville, c'est le moyen de nous mettre tous en sureté. J'y ai bien pensé, repliqua le President, mais deux choses m'en empêchent : l'une, qu'elle ne sçait cacher que ce qu'elle ne sçait pas ; l'autre ; qu'il ne seroit pas honnête à moi de la mettre de cette intrigue ; ainsi il vaut mieux essuyer sa jalousie.

Mainville fit l'honnête, pour témoigner qu'il ne vouloit pas acheter son contentement aux dépens de ses amis ; mais le President lui répondit qu'il n'auroit point plus de joye que de lui rendre service, & que s'il lui avoit parlé de l'humeur de sa Femme, ce n'étoit pas pour s'en excuser, mais pour prendre si bien leurs mesures, qu'ils pussent tenir leur affaire secrete. Un Amant est facile à persuader, quand il y va de sa satisfaction ; ainsi Mainville ne faisant que de mediocres efforts pour combattre l'honnêteté du President, consentit à tout ce qu'il voulut. Il fit alors habiller un Cocher & deux Laquais qu'il avoit amenez de Paris, des couleurs de son hôte, & quand il sortoit, il n'y avoit personne qui ne le prît pour lui, à cause de son déguisement. Et de fait tout le monde le saluoit par les ruës, principalement ceux qui avoient quelque procès, prétendant qu'il auroit quelque égard à leur civilité, quand le temps viendroit de les juger. Cependant pour les mieux abuser, il avoit

le soin de se cacher le visage d'un mouchoir, ce qui faisoit que personne ne s'appercevoit de la tromperie ; d'autant plus qu'il n'alloit jamais chez la Marquise, que quand son mari étoit allé solliciter ses Juges, dont elles ne manquoit pas de lui donner avis aussi-tôt, afin de ne pas perdre l'occasion de se voir.

Cela lui reüssit cinq ou six fois, sans que la fortune lui joüât aucun mauvais tour : mais les Parties de Florange allarmées de ces frequentes visites, prierent alors le President de se déporter d'être de leurs Juges, lui faisant entendre que voyant Madame de Florange aussi souvent qu'il faisoit, il ne pouvoit assister au jugement de leur Procès, sans leur donner un grand soupçon. Le President eût bien pû les desabuser s'il eût voulu, mais ne le pouvant faire sans deceler le secret de son ami, il chercha de méchantes excuses aux visites que ces Parties croyoient qu'il rendît à la Marquise. Il leur répondit donc, qu'ils avoient tort de le soupçonner d'aucune partialité ; que pour voir une femme, il n'en étoit pas moins honnête homme ; que chacun avoit sa conscience à garder ; que ce n'étoit pas une raison suffisante pour demander son desistement ; qu'au contraire il en vouloit estre, pour leur faire voir que c'étoit à tort qu'ils prenoient l'allarme. Il croyoit servir par la Mainville, qui l'avoit prié d'embrasser les interêts de Florange comme les siens propres :

mais ces Parties se croyant perdües sans ressource après cette déclaration, songerent à faire éclater de telle sorte l'intrigue du President & de la Marquise, qu'il fût le premier à se recuser lui-même. Ils avoient appris, depuis l'instruction de leur Procès, que la Femme du President étoit extrêmement jalouse & que sur la moindre apparence d'infidelité de son mari, elle avoit coûtume de faire beaucoup d'éclat. Ils crurent donc qu'ils n'avoient qu'à l'avertir sous-main des visites du President, & qu'après cela l'intrigue qu'il avoit avec la Marquise seroit bien-tôt publique.

Ayant formé cette resolution, ils firent sçavoir à la Presidente ce qu'ils desiroient qu'elle sçut, & la desespererent par cette nouvelle. Elle fit au même temps mille reproches à son mari de ce nouvel attachement, & le voulut obliger à lui promettre de ne plus aller chez elle. C'est une Coquette de profession, lui disoit-elle, & vous ne la voyez que pour me tromper. Le President se trouva bien empêché comment remettre l'esprit de cette femme, qu'il connoissoit difficile à gouverner sur l'article. Il tâcha de lui persuader qu'il ne voyoit Madame de Florange que par consideration; & que si ses affaires ne lui avoient été recommandées par tous ses amis, il ne lui rendroit plus de visites. Mais cette Dame s'emportant, d'autant plus qu'il ne lui vouloit point promettre de n'y plus aller, elle resolut

de faire éclater sa jalousie d'une maniere que Madame de Florange fut obligée de le chasser de chez elle.

Pendant que la Presidente se preparoit ainsi à troubler le repos de ces Amans, la fortune qui les avoit épargnez depuis qu'ils étoient à Roüen, s'avisa de leur joüer un tour dont ils eurent toutes les peines du monde à se tirer. Un jour que Florange avoit choisi pour voir ses Juges, il lui survint une indisposition en chemin, qui l'obligea à revenir chez lui plutôt qu'il ne pensoit. Il trouva à sa porte le carosse du President, & fut bien aise de l'honneur qu'il faisoit à sa femme de la venir voir, parce qu'il jugeoit de là *qu'il* ne s'épargneroit pas lorsqu'il seroit question de recommander son Procès. Il voulut donc lui en témoigner sa reconnoissance; mais en entrant dans la chambre de la Marquise, il fut bien surpris de trouver un homme à genoux devant elle. La Marquise qui le vit entrer, fut encore plus surprise que lui; car c'étoit Mainville, qui sous l'habit du President, lui faisoit mille protestations amoureuses. Florange s'étoit arrêté par bonheur pour faire reflexion un moment sur la maniere dont il en devoit user dans une avanture si extraordinaire. La Marquise employa ce peu de temps tres-utilement. Car jugeant que Florange n'avoit pu voir Mainville qui lui tournoit le dos: Ah Monsieur, dit-elle à son Amant, tous mes remedés sont inutiles, & vous m'allez

toute remplir de ſang, ſi vous ne mettez bien votre mouchoir devant votre nez. Mainville qui avoit de l'eſprit infiniment, comprit à ces paroles, qu'il faloit que Florange fût derriere; & ſecondant l'artifice de la Marquiſe, il prit de ſes mains un mouchoir avec quoi elle s'étoit eſſuyée, & qui heureuſement pour eux, étoit plein de ſang, parce qu'elle avoit elle-même ſaigné du nez il n'y avoit qu'un moment. Mainville s'en couvrit alors le viſage & Florange le voyant en cet état, ne fut point fâché d'avoir été ſi moderé, croyant qu'il avoit pris l'allarme mal à propos. Ainſi au lieu de le quereller comme il avoit reſolu un moment auparavant, il lui fit compliment ſur ſa feinte incommodité, diſant à ſa Femme qu'il faloit faire venir un mouchoir blanc, & de l'eau fraîche, pour lui laver le viſage.

Mainville étoit en quelque ſorte de ſûreté par l'artifice de la Marquiſe; mais voyant que Florange s'empreſſoit de lui rendre ſervice malgré lui, il ne ſçavoit encore comment il ſortiroit de cet affaire, quand le hazard l'en tira par un endroit, qui le devoit perdre, ſelon toutes les apparences. La Preſidente paſſa par la rüe, & voyant le caroſſe de ſon mari qui ètoit à la porte de la Marquiſe de Florange, elle reſolut au même temps de monter en haut, ſa jalouſie lui inſpirant mille choſes extravagantes. Madame de Florange ne la connoiſſoit point; mais voyant

entrer une femme bien-faite dans sa chambre, & qui sentoit sa personne de condition, elle fut au devant d'elle pour lui faire honnesteté. La Presidente se retira alors avec un air méprisant ; & prenant alors la parole : Vous devez être contente, Madame, lui dit-elle, de faire des caresses à mon mari, sans vouloir encore m'en accabler. Le traître qu'il est, est plus souvent chez vous que chez moi, & je suis d'avis d'enseigner desormais votre logis à tous ceux qui auront affaire à lui. Après cela elle fit mille reproches à Mainville, qu'elle prenoit pour le President, se laissant tromper à son habit & à sa perruque, laquelle pour la couleur étoit semblable à celle de son mari.

Mainville qui ne vouloit rien dire, de peur d'estre reconnu, prit le parti de se retirer. La Presidente monta avec lui dans le carosse, où s'impatientant de son silence, elle lui arracha le mouchoir de devant le nez. Mais sa surprise passa tout ce que je pourrois dire, quand au lieu de son mari, elle vit un homme qu'elle ne connoissoit point. Car pour de certaines considerations le President ne lui avoit point fait voir Mainville, quoi qu'il demeurât chez lui. Cependant le desordre de Mainville ne fut pas moindre en cette rencontre que celui de la Presidente ; mais en étant revenu plutôt : Madame, lui dit-il, je connois que cette avanture vous surprend, je vous prie de ne la point faire éclater, & vous obligerez en cela un

homme de consideration, qui est des amis de Monsieur votre mari. Je pourrois maintenant, continua-t-il, vous dire ce qui m'a obligé de me déguiser ainsi; mais il vaut mieux que vous appreniez toutes ces choses de sa bouche, parce que n'ayant point l'honneur d'être connu de vous, ce que je vous dirois vous pourroit être suspect.

Le carosse alloit toujours son train, & ils arriverent bien tôt au logis. Le President étoit alors dans la cour, venant de reconduire une Partie. Il fut tout étonné de voir Mainville avec sa Femme; & s'étant avancé pour en sçavoir la raison, il fut encore plus surpris quand Mainville lui dit en particulier tout ce qui lui étoit arrivé. Voila une méchante affaire, lui répondit le President; & de l'humeur dont je connois ma femme, elle ne manquera jamais d'en parler. Toutefois pour lui donner le change, il dit à son Epouse que Mainville étoit un homme de qualité, qui avoit de grandes affaires sur les bras, & à qui il importoit de la vie, qu'on ne vînt à sçavoir qu'il fût dans la Ville; Qu'ainsi il la prioit de n'en rien dire à personne, & que c'étoit la raison qui l'avoit obligé à lui donner retraite chez lui sans lui en parler. Vous me croyez bien peu discrete, Monsieur, lui répondit la Presidente, qui se doutoit déja du mystere; & tout le monde n'a pas si méchante opinion des femmes que vous en avez; puisque ce Gentilhomme lui-même

ne se cache pas de Madame de Florange. Madame de Florange, lui repliqua le President, est de ses parentes, & prend part à tout ce qui lui peut arriver, de sorte qu'elle n'a garde de publier où il est. La Presidente qui étoit aussi malicieuse que personne du monde, & qui avoit bien remarqué comment Mainville s'étoit caché du mari : Je croi, répondit-elle au President, que cette Dame a encore plus d'interêt que vous ne dites à tenir les affaires de votre ami secretes ; mais je doute fort que le Marquis de Florange ait les mêmes égards pour lui. A ces mots, elle les laissa là tous deux ; & le President connoissant la malice de sa femme, conseilla à Mainville de quitter la Ville, de peur que ses discours étant rapportez à Florange, il ne soupçonnât la verité.

Mainville, nonobstant le plaisir qu'il avoit de voir sa Maitresse, crut son ami, & sortit de Roüen. La Campagne commença quelque temps après ; ce qui le consola de cette avanture, trouvant dans les occupations de la guerre, de quoi lui faire oublier pour un temps les douceurs de l'Amour.

FIN.

L'AMITIÉ SINGULIERE, NOUVELLE GALANTE.

QUOIQUE la Partie du Monde qu'on appelle Amerique, ait été long-temps inconnue aux autres Nations, elle n'en a pas moins produit de choses rares; & ce que l'impossibilité du Commerce déroboit à la curiosité des Etrangers, par l'ignorance de la navigation, ne laissoit pas d'éclater glorieusement dans le pays.

Cette moitié de la Terre étoit partagée en deux puissans Empires, possedez par les Rois de Mexique, & les Incas du Perou. Les derniers joüissoient de richesses immenses, & les premiers faisoient voir en toutes choses une magnificence, de laquelle rien n'a jamais approché. L'or étoit si commun & si peu estimé chez les Mexiquains, que leurs meubles les moins exposez à la vûë en étoient composez. L'élection des Rois se faisoit à la maniere des Romains, c'étoit les seuls hon-

neurs de la guerre qui donnoient les titres de noblesse, & la grandeur de Babilone, de Persepolis, d'Athenes, d'Alexandrie, de Corinthe, de Rome & de Constantinople, cédoit à celle de Mexique.

Plusieurs grands Rois ont gouverné cette superbe Monarchie. Montezume I. immortalisa son nom par un nombre infini de conquestes illustres, & de fameux exploits. Il avoit deja rendu sa valeur redoutable, & fait admirer sa justice, dans un âge où les Princes ordinaires s'occupent encore à des jeux. Il n'étoit servi que par des hommes de mérite; sa Garde étoit composée de trois mille, toujours choisis entre les plus renommez; on n'en comptoit jamais moins de trois cens mille dans ses Armées. Il sembloit que la Fortune se fût associée avec lui; tout lui réüssissoit, & comme il étoit infiniment aimable, il étoit aussi generalement aimé.

Sa puissance, son mérite & sa dignité vouloient qu'il ne cherchât que des alliances qui leur fussent proportionnées; & à vingt-cinq ans, étant déja consommé dans l'art de vaincre & de regner, il fit demander la fille du Roi de Tequantebec, qui tenoit après lui le premier rang dans l'Amerique Septentrionale. On parloit de la beauté de cette Princesse comme d'une mervoille; & Montezume ne trouvant nulle difficulté à l'obtenir, elle partit de Tequantebec dans un équipage digne de sa naissance. A son arrivée

à Mexique, ses nopces furent célebrées. Tout y parut somptueux; & le Soleil étoit moins brillant, que Montezume & Irmizene.

Ce fut dans le Temple du Dieu des Mexiquains, que cette auguste cérémonie se passa. Montezume n'eut pas plûtôt jetté les yeux sur Irmizene, qu'il l'aima éperdûment. Elle étoit accompagnée de plusieurs belles Personnes de son sexe, entre lesquelles Zelinde, fille d'un Roi malheureux, qu'Iscoald pere d'Irmizene, avoit autrefois vaincu, se faisoit avantageusement distinguer; & comme leur amitié étoit tendre & reciproque, elles se tenoient par la main lorsqu'elles approcherent de Montezume. Sa vûë les frapa également. Aprés les premiers complimens, le grand Prestre de Vitzliputzi lia le manteau du Roi de Mexique avec le voile de la Princesse de Tequantebec, nœud sacré qui chez les Mexiquains faisoit tout le mystere. Mais pendant qu'à la vûë de cette union les cris de joye du peuple faisoient retentir les voûtes du Temple, un triste évenement occupoit les femmes de la Reine. La Princesse Zelinde tomba de sa hauteur, & demeura si long-temps évanoüie, qu'on crut qu'elle étoit expirée. Cet accident troubla Montezume, qui vit Irmizene abandonner l'Autel pour aller pleurer auprés de Zelinde, qu'il eût bien voulu pouvoir soulager. En ouvrant les yeux, elle les connut tous deux. A cette vûë, elle

parut accablée comme d'un coup de foudre, & elle fut plusieurs heures dans une létargie qui ne ressembloit qu'à la mort. En vain Irmizene la rappelloit à la vie par ses tendres embrassemens, il sembloit qu'elle fût devenue insensible pour la sensibilité même, & que tout fût fini pour elle.

On la porta dans un appartement du Palais, où la Reine fut obligée de la laisser quelques momens, pour se montrer à ses nouveaux Sujets, qui demandoient impatiemment sa presence : mais elle ne prit gueres de part aux divertissemens publics: & le Roi qui voyoit sa douleur, ne put s'empêcher de lui témoigner la sienne. Quelle sera la suite de ma vie, Madame, lui dit-il, si ce jour, qui devoit preparer le bonheur de tous les autres, ne menace que des choses tristes, & me montre vos beaux yeux pleins de larmes, lorsque je n'aspire plus qu'à vous plaire ? Vous voir & vous adorer, n'ont été pour moi qu'une même chose. Quelle fatalité répand tant d'amertume sur les douceurs que j'esperois ? Que ne veniez-vous seule, & pourquoi Zelinde vous a-t-elle suivie ?

Ce discours fit soupirer Irmizene qui n'aimoit déja que trop son Epoux, mais qui avoit aussi pour Zelinde un de ces tendres attachemens, que l'inclination fait naître & que l'habitude & la complaisance cultivent. Je vous avoüe, Seigneur, répondit-elle au Roi, en le re-

gardant languissamment, que le mal de Zelinde me desespere. Quand le Ciel ne lui auroit pas donné mille qualitez dignes de mon affection, je lui suis assez obligée de m'avoir suivie, pour ne la payer pas d'une ingrate indifference. Si vous la connoissiez comme moi, Seigneur, vous auriez assurément des sentimens semblables aux miens; & peut-être, ajoûta-t-elle avec un souris, quelque chose de plus passionné. Je puis l'estimer comme vous l'estimez, ma Princesse, repliqua l'amoureux Montezume; mais aucun merite ne pourroit jamais obtenir ce que je dois uniquement au vôtre.

Après avoir dîné en presence de toute la Cour, la Reine retourna chez Zelinde, qu'elle ne trouva guéres mieux. La nuit s'étant écoulée, son premier soin fut pour la Princesse malade. Elle lui parut toute égarée, & il sembloit qu'elle n'eût repris un peu de force, que pour ne montrer plus de raison. Ce malheur pénétra le cœur d'Itmizene d'une maniére si violente, que sa douleur éclata hautement. Quoi! ma chere Zelinde, dit-elle, en lui pressant les mains, n'êtes-vous plus vous-même? Quel mal vous ai-je fait? Vous ne me voulez point regarder. Il semble que ce soit moi qui vous tue: Helas! si je vous cause quelque peine, c'est avec bien de l'innocence. J'avoue que sans moi vous ne seriez pas venue à Mexique: mais qu'est-ce que des lieux,

qui nous offrent tant de douceurs, peuvent avoir de funeste pour vous ? Vous demeurez muette ! Parlez, Princesse, que faut-il faire ? Que voulez-vous du Roy ? Il m'aime assez, pour oser me promettre tout de lui.

Irmizene avoit beau mettre ses prieres & son éloquence en usage, Zelinde ne paroissoit qu'une statue ; ses yeux étoient toujours baissez, son cœur gros, & elle s'obstinoit à ne pas manger, & à ne point souffrir qu'on lui fît des remedes. La Reine épouvantée de cette resolution étrange, s'abandonna à un déplaisir immoderé ; & le Roy affligé avec excès de voir ce qu'il aimoit alors si cherement, dans un si triste état, fut seul chez Zelinde ; & voulant lui toucher le bras pour mieux juger de sa foiblesse, on remarqua que ses frenésies cesserent d'abord. Madame, lui dit Montezume, voyant qu'elle étoit un peu plus calme, est-il possible que la Reine vous ait été chere, & que vous ménagiez si peu son repos, en refusant de travailler au vôtre ? Quel venin blesse votre cœur, dans un Palais où l'on vous veut tant de bien ? Je n'oserois rien exiger de votre amitié, parceque je ne l'ai point encore meritée ; mais au nom du Dieu que nous adorons, & en consideration d'Irmizene, revenez un peu de l'abatement où vous êtes. Vous nous ferez détester l'Empire de Mexique, s'il vous devient funeste. Recevez, ajouta-t-il, en mettant un genou en terre, & lui pré-

sentant une coupe pleine de liqueur, qu'on avoit préparée pour elle, recevez de ma main ce remede, qui vous soulagera peut-être. Ah ! Seigneur, reprit-elle, en portant ses yeux troublez sur Montezume, que faites-vous, & que voulez-vous que l'infortunée Zelinde fasse ? Votre pitié n'est point favorable à mon mal, c'est un nouveau feu qui l'augmente ; retirez-vous, je vous conjure : mais, ajouta-t-elle, pourquoi refuser ce qui précipitera peut-être ma mort ? Alors elle but ce que le Roy lui donnoit ; & comme c'etoit une chose contre l'agitation, on la vit bien-tôt plus tranquille, & Montezume courut le dire à la Reine. Elle en parut surprise ; & faisant reflexion sur ce qui se venoit de passer, quelque chose de si terrible se presenta à son imagination, qu'elle en trembla secretement, cachant son émotion, pour en épargner au Roy. On leur vint dire que la Princesse étoit endormie ; & quoi que ce sommeil ne fût qu'un effet de ce qu'elle avoit pris, Irmizene ne laissa pas d'en esperer un amendement plus considerable, & elle en parut moins abatue.

Quoique le mal de Zelinde eût sensiblement touché le Roy & la Reine de Mexique, ils ne laisserent pas de s'aimer ardemment. Ne vous allarmez point, disoit Montezume à son Epouse, votre chere Zelinde ne mourra point ; son indisposition n'est qu'un orage qui passera ;

& dès qu'elle se portera mieux, il faut mettre tout en usage pour la satisfaire. Je veux bien vous tenir compte, répondit Irmizene, de ce que votre bonté fera pour une Princesse avec laquelle mon inclination me lie étroitement, & qui en a eu une bien veritable pour moi, puisqu'elle n'a pû consentir à notre separation.

Le lendemain de ce jour, la Reine vit Zelinde; & à peine étoit-elle auprès de son lit, que ses frissons & ses soupirs recommencerent. C'est donc moi, lui dit-elle en l'embrassant, c'est moi qui vous infecte d'un dangereux poison. Dites, dites, d'où vous vient tant d'horreur pour Irmizene? Si vous me haïssez, je n'aimerai plus la vie, quelque sujet que j'aye de m'y attacher. Le Roi me demande à tous momens la cause de ma douleur. Helas! elle ne vient que de la vôtre; & si vous y perseverez, je deviendrai ingrate pour un Prince auquel je dois presentement mon ame toute entiere. Hé bien, Madame, interrompit Zelinde, allez donner à Montezume ce qu'il mérite, & laissez mourir une miserable, qui ne peut plus souffrir le jour sans honte & sans remords. Ce que je sens a si peu de rapport avec ce que vous faites, que j'en rougirois, si tout mon sang n'étoit glacé par une mortelle confusion. Le Ciel sçait si je vous ai aimée; & c'est peut-être, parceque je vous aime encore plus que moi-même, que ma douleur

douleur est si vive & si agissante. Ne me parlez pas de vivre, je suis indigne de votre tendresse. Lorsque je ne respirerai plus, & que vous m'aurez donné quelques larmes, l'amour de Montezume vous consolera. Cruelle Zelinde, poursuivit Irmizene, si je vous pleure vivante, votre mort ne tarira pas mes larmes; & puisque je vous aime autant que je faisois avant que d'avoir vû le Roy, sa passion ni ses bontez ne vous arracheront pas de mon souvenir. Il hazarderoit son Empire, & il exposeroit sa grandeur pour vous guerir. Aidez-nous donc, Princesse, & ne demeurez pas insensible. O que vous me connoissez peu, Madame, s'écria Zelinde! laissez-moi l'idée de mon tombeau, puisque c'est tout ce qui me doit presentement occuper, & allez vous parer d'un sceptre qui vous sied si bien. Elle ne voulut rien dire après ce discours; & quoi qu'Irmizene pût faire, il lui fut impossible d'en arracher une parole.

Quelques jours s'écoulerent de cette sorte; & la Reine toujours soigneuse & tendre, n'en passa pas un sans voir l'obstinée Zelinde, qui, bien loin de trouver sa guérison dans la douceur & l'assiduité de ses visites, n'en recevoit qu'une augmentation d'égarement, & l'on ne pouvoit assez s'étonner de ce que la presence d'une Reine qui avoit fait si long-tems la felicité de Zelinde, lui fût devenue un pesant fardeau.

Toute grande qu'étoit la préoccupation

de Zelinde, il lui restoit encore assez de raison pour juger que si elle ne cachoit son mal, il étoit impossible qu'on n'en devinât pas bien-tôt la cause. Un reste de gloire réveilla son courage endormi, & voulut faire agir sa vertu. Elle fit réflexion sur ce que l'on pouvoit penser, & pensa tant de choses elle-même, qu'elle se resolut fortement à sortir de Mexique, afin d'ensevelir dans quelque solitude, un secret que tout le monde devoit ignorer. Le voyage de Tequantebec étoit trop long, pour l'oser entreprendre avec tant de foiblesse; & d'ailleurs elle auroit été obligée de donner de bonnes raisons à Iscoald pour autoriser son départ de Mexique, après avoir eu tant d'empressement d'y suivre Irmizene. Ce ne fut donc pas de ce côté-là qu'elle fit dessein d'aller; & ayant fait prier la Reine de venir un moment auprès d'elle; cette genereuse Princesse, qui voloit par tout où elle croyoit lui être utile ou agreable, courut dans son appartement: Madame, lui dit Zelinde d'un ton de voix assez ferme, comme vous ne voulez pas que je meure, & que l'air de ce Palais est pernicieux pour moi, je vous supplie de prier le Roi de me permettre d'aller dans quelque endroit de son obéissance, qui puisse être moins contraire à ma santé. En demandant cette liberté pour vous, reprit Irmizene, je ferai en sorte d'être de la partie, & je ne vous laisserai point confiner seule dans des Terres inconnues,

où ma fortune seule vous a conduite. Mais, s'il est necessaire, pour me guérir, répondit Zelinde en rougissant, que je ne vous voye point, me voulez-vous accompagner? Je ne croyois pas, ajouta la Reine, les yeux humides, que mon absence fût devenue necessaire à votre guérison; & ce que je voi aujourd'hui me paroît un prodige. Helas! Zelinde, qui l'eût dit il y a quelques mois? Dans ce temps bienheureux, vous ne respiriez que moi. Sans vouloir approfondir la cause de ce changement, il me doit suffire de m'en affliger, & de renoncer à une bonne partie de ma joye, pour vous en procurer un peu. Vous me laisserez au Roi dans une profonde mélancolie. Que vous avons-nous fait l'un & l'autre? Si vous sçaviez quelle est la passion de Montezume pour Irmizene, vous auriez peut-être quelque peine à traverser les plaisirs de notre reciproque & legitime affection, par des chagrins qui nous toucheront d'autant plus, que vous en serez le sujet. Enfin, ma chere Zelinde, je n'aurois rien à souhaiter sans vous, puisque le Roi m'aime autant qu'il est aimé de moi. Son amour cache tous mes défauts; il ne voudroit posseder le monde entier, que pour me l'offrir: Cependant je ne puis être toute à lui, parceque je tiens à vous par une inclination qui n'eut peut-être jamais d'exemple. Laissez-moi partir, Madame, ajouta Zelinde; il le faut. La Reine qui regardoit alors cette

Princeſſe avec beaucoup d'application, vit quelque choſe de ſi nouveau & de ſi funeſte tout enſemble dans ſes yeux, qu'elle en fut effrayée. Une penſee qu'elle avoit éloignée pluſieurs fois de ſon eſprit, s'en empara entierement, & ne put plus y en ſouffrir d'autre. O Ciel! dit-elle en levant les yeux, que voulez-vous me faire enviſager, & quel torrent de maux dois-je craindre? Je vais demander au Roi ce que vous ſouhaitez, Zelinde, pourſuivit-elle, très-aſſurée de l'obtenir. Adieu pour un moment, en ſongeant à vos peines, vous penſerez aux miennes, puiſqu'elles partent peut-être d'une même ſource. Irmizene ſortit fort émue; & Zelinde craignit alors qu'elle n'eût penetré le myſtere de ſon cœur.

Celui de la Reine étoit ſi gros & ſi preſſé, qu'elle ne put retenir ſes larmes devant Montezume, qui lui en demanda la cauſe avec beaucoup d'empreſſement. Elle lui dit que c'etoit un effet de la ſuite du mal de Zelinde, & demanda alors un lieu où cette Princeſſe pût reſpirer un air plus doux que celui de Mexique, que le voiſinage du grand Lac empêchoit d'être tout-à-fait pur. Vous êtes Souveraine abſolue du Roy & du Royaume, répondit Montezume; choiſiſſez entre cent Palais qui vous appartiennent, celui qui conviendra le mieux à Zelinde. Mais pourquoi, Madame, mais pourquoi voulez-vous conſentir, & même contribuer à un départ qui vous afflige?

ou plutôt, pourquoi ameniez-vous ici une persone qui devoit traverser la douceur de notre vie ? L'inquiete Irmizene ne répondit que par un soupir, & fut dire à Zelinde qu'elle avoit le choix libre de toutes les Maisons Royales de Montezume. Comme je ne les connois pas, repartit Zelinde, je prendrai la plus éloignée, afin d'y être moins interrompue. Ah ! que vous donnez un cruel prix à mon amitié, ajoûta la Reine, puisque dans le temps que je regarde votre absence comme un malheur, qui va peut-être m'accabler, vous ne songez qu'à vous précautionner contre les puissances qui m'attireront auprès de vous. O ! Zelinde ; quelle métamorphose ! Veuille le Ciel que je ne la comprenne jamais ! Zelinde baissa les yeux, & ne répondit rien.

Dès ce moment on disposa toutes choses pour son départ, & elle fut conduite à Malicochi, le plus beau, & le mieux situé de tous les Palais de Montezume. On lui donna des Gardes pour lui faire honneur, & plusieurs femmes pour la servir.

Si Zelinde avoit été capable de recevoir quelque soulagement par le plaisir des yeux, il n'y avoit pas un lieu au monde plus propre à la divertir que Malicochi. Tout ce que l'Art a de plus ingenieux, avoit secondé la Nature, pour en perfectionner les agrémens ; & cette solitude charmante avoit été de tout temps les délices des Rois de Mexique.

Mais la diverſité de mille objets, tous dignes d'être remarquez, ne diſputa rien au ſeul qui la pouvoit occuper. Toujours triſte & toujours rêveuſe, elle vit avec indifference ce que nul autre n'eût pû regarder ſans admiration; & quoiqu'on la ſervît en Reine, & qu'elle eût auprès d'elle autant d'Officiers qu'Irmizene, à peine s'en appercevoit-elle. Plus elle ſe voyoit honorée, & moins elle avoit de repos. Helas! avec quel ſoin tâchoit-elle de rappeller ſa raiſon égarée, par la conſideration de tout ce que la Reine faiſoit d'obligeant pour elle! Son ame reconnoiſſante exageroit le merite de tant de bienfaits; mais ces conſiderations étoient ſurmontées par la force d'un Aſtre imperieux, & ſon cœur malheureux ſuivoit les loix d'une Divinité aveugle.

Les exercices de Zelinde étoient proportionnez à ſes forces, & preſque toujours bornez à rêver. Sa ſanté languiſſante, & ſon corps affoibli par les dures ſouffrances de ſon eſprit, ne lui permettoient guéres de ſe promener, ou de prendre quelqu'autre relâche; & quoique Zaïre, la plus chere & la plus aimable de ſes filles, pût faire pour l'empêcher de ſe laiſſer abattre, elle ne pouvoit y réuſſir.

Zaïre étoit d'une illuſtre famille de Tequantebec. Son inclination l'avoit attachée au ſervice de Zelinde. Elle la voyoit ſouffrir avec un mortel déplaiſir; & tout le temps qu'elle fut à Mexique, elle ne

lui demanda point l'éclaircissement d'un mystere, qu'elle ne comprenoit que trop qu'il lui étoit important de cacher. Mais lorsqu'elles furent à Malicochi, son zele ne put se taire; & mettant son adresse flateuse en usage, pour foüiller dans les replis du cœur qui lui avoit toujours témoigné beaucoup d'affection: Faut-il que je vous voye incessament mourante, & sous l'empire d'une tristesse qui me tuë, Madame, lui dit-elle, & ne pourrois je, sans offenser le respect que je vous dois, vous montrer une tendre curiosité? Elle vient d'une affection si pleine d'ardeur, que vous devez me la pardonner, & je ne puis ignorer pourquoi vous souffrez, sans souffrir doublement moi-même. Tu ne voudrois pas en sçavoir plus qu'Irmizene, répondit Zelinde, & j'aurois tort de déclarer à une autre ce que je ne lui ai point avoué. La Reine, repartit Zaïre, est si pleine de son bonheur, qu'il doit suffire pour la satisfaire; mais moi, Madame, qui fais consister tout le mien à vous voir dans la joie & dans le repos, vous ne pouvez sans cruauté m'ôter le précieux avantage de votre confiance. On ne change pas, comme vous êtes changée, pour des causes legeres.... Hé bien, interrompit Zelinde, plus elles sont importantes, & moins elles doivent échaper à ma retenue. Serez-vous bien tranquille, Zaïre, quand je vous aurai fait voir un cœur déchiré, un ame troublée, un esprit agi-

té, & une raiſon bouleversée. Voila cependant l'état où je ſuis, & le Ciel n'a jamais fait naître de fille plus à plaindre que moi. J'avoüe, répondit Zaïre, que la Fortune fut contraire à votre Maiſon; mais qu'avez-vous perdu après tout, que votre vertu & votre beauté ne reparent? Helas! interrompit Zelinde, cette beauté diſgraciée, & cette vertu qui ne me ſert de rien dans le beſoin, meritent bien peu qu'on les vante. Les traverſes de ma Famille ſont éloignées de mon ſouvenir, ce ne ſont point elles qui me touchent. He! qu'avez-vous donc, Madame, pourſuivit Zaïre, qu'avez-vous que nous devions toujours ignorer? Ne ſuivez-vous la Princeſſe de Tequantebec à Mexique, que pour vous en ſeparer? & lorſque ſon amitié ſemble redoubler pour vous, faut-il que la vôtre diminuë? Jamais on n'eut tant de ſujet d'eſtre diſtraite qu'elle en a. On l'avoit placée ſur un Trône qui fait la terreur de cent Rois; un Epoux tout aimable & tout puiſſant, paye à ſa beauté les tributs qu'elle mérite; les plus illuſtres ſujets de ce grand Prince ne cherchent qu'à lui faire honneur; & cependant plus ſenſible à vos maux qu'à ſa felicité, elle les pleure, pendant que tout rit auprès d'elle. Oui, Zaïre, répondit Zelinde, tout ce que tu dis eſt véritable, je ſuis une ingrate & une inſensée. Irmizene, en me comblant de faveurs, ne laiſſe pas de faire mon ſupplice, & je ne ſerois pas dans le deſordre

dre

dre où tu me vois, si elle étoit moins heureuse, & plus interessée pour elle. Quoi Madame, s'écria l'étonnée Zaïre, la prosperité d'Irmizene cause votre chagrin? & votre ame, qui sembloit consacrée à la grandeur, se trouve donc susceptible d'envie? Quoi ce monstre qui desunit tout, a pû se glisser dans votre cœur, & en bannir la justice & la reconnoissance? O! ma Princesse, est-il possible, & ne suis-je point abusée? Parle, parle, Zaïre, continua Zelinde, tu ne sçaurois peindre ma foiblesse avec des couleurs trop noires. Je suis cent fois plus criminelle que tu ne pourrois te l'imaginer. Mais les fautes que je me reproche, sont pourtant de ces crimes involontaires, dans lesquels on est entraîné par la contrainte d'une fatale destinée. Je t'en dis assez pour t'ouvrir les yeux, & tu devrois déja avoir compris ce que je ne puis avoüer avec innocence. Faut-il encore publier ouvertement, pour te satisfaire, que j'aime Montezume? & quand ce libre aveu t'aura fait connoître le pouvoir que tu as sur mon esprit, en seras-tu plus heureuse, & n'en serai-je pas mille fois moins digne? Tu l'as voulu, cruelle, le mot est prononcé. Ouy, j'aime le Roi de Mexique, malgré moi, & malgré le nœud indissoluble qui l'attache pour jamais à Irmizene. Helas! le déplorable jour qui les vit unir, fut pour moi une source intarissable de miseres. Je ne cherchai point cette étrange dis-

grace, en laissant à mon cœur la liberté de flater le rapport de mes yeux. Il n'y a point d'efforts que je n'aye tentés pour devenir moins injuste, & plus raisonnable. Je l'ai fait vainement, ma chere Zaïre; l'influence de quelque Astre malin l'emporte sur mes intentions. Te voila contente, tu sçais tout, je n'en mourrai pas moins, mais je mourrai moins innocente. Peux-tu, sans concevoir un mépris digne de ma foiblesse, me voir brûler d'un feu qui selon toutes les apparences, ne s'éteindra jamais, & duquel le moindre éclat ne pourroit estre suivi que d'une honte éternelle ? Il faudra que je demeure noircie dans tous les esprits qui apprendront mon avanture. Oui, Zaïre il le faut; & de quelque côté que je tourne mes yeux, je ne voy pour moi qu'un abîme de misere & de confusion. Laisse-moi donc desormais toute entiere à ma douleur, & repais-toi de ce malheur inoui que je te cachois par un reste d'honneur.

Zaïre n'avoit garde d'interrompre la Princesse, & elle étoit si consternée de ce qu'elle venoit d'entendre, qu'elle crut rêver un long espace de temps. Elle plaignit non seulement Zelinde, mais la Reine, qui étoit si interessée en cette occasion. J'avoüe, Madame, répondit-elle, aprés plusieurs momens de silence, que de tous les évenemens bizares, qui sont venus à ma connoissance, celui qui vous est si contraire me paroist le plus

surprenant. Et quest-ce que l'Amour, juste Ciel! qu'un poison pernicieux, qui fait tous les jours manquer aux plus sacrez devoirs, & qui se jouë de l'honneur & de la raison des Mortels? Je sçai bien que vous lui-êtes soumise malgré vous, & qu'on ne doit pas accuser votre volonté d'y avoir contribué. Mais, Madame, cherchez en vous même & dans votre courage des secours contre la trahison du sort. Aimerez-vous sans être aimée? Montezume est tout à la Reine & par le cœur & par la foi; depuis qu'il la posséde, ses yeux ne s'attachent point sur d'autre objet. Outre ce cœur qu'elle enchaîne, s'il en avoit encore mille, elle en jouiroit souverainement. Nul espoir ne vous est permis. Je le sçai bien, Zaïre interrompit Zelinde; & cette certitude qui creuse mon tombeau, l'aura bien-tôt rendu assez profond pour m'y ensevelir avec ma honte. Au reste, n'attens rien de moi, il faut que j'obeïsse à l'ascendant qui me gouverne; & tes réflexions ni les miennes n'effaceront point Montezume de mon esprit. Au moins, sois discrette, je t'en conjure; tu sçais quelle difficulté la complaisance que j'ay pour toi m'a fait surmonter. Soit que je meure, ou que je vive, laisse ignorer à Irmizene & à son Epoux, ce que je voudrois bien ignorer moi même. Si l'aveu que j'en pourrois faire vous apportoit quelque soulagement, reprit Zaïre, je ne le tairois assurément pas, dusse-je passer pour in-

fidelle. Mais comme il ne pourroit vous en revenir qu'un redoublement de chagrin, je donnerois plutôt ma vie que de vous faire cette offense.

C'étoit ainsi que ces deux personnes s'entretenoient, pendant que la Reine de Mexique, privée de la vûe de Zelinde, soupiroit après son retour, & vivoit dans une mélancolie, qui mettoit souvent Montezume au desespoir. Tout ce qui pouvoit divertir son Epouse, soins, complaisance, magnificence, jeux, tout étoit mis en usage, mais sans aucun succès; & le temps fit connoître à ce Prince que ses empressemens ne laissoient pas d'être inutiles, quoiqu'ils ne fussent pas rebutez.

Après avoir mille fois conjuré la Reine de supporter avec moins d'impatience & de peine une retraite volontaire, il lui proposa enfin d'aller à Malicochi, puisque la vûë de cette fâcheuse Amie étoit si necessaire à son repos. Non Seigneur, lui répondit-elle, Zelinde ne veut point être interrompuë; elle me l'a trop fait sentir, & j'irois peut-être aigrir par ma presence, des maux que je voudrois guérir au prix de mon sang. Vous vous imaginez sans doute les choses autrement qu'elles ne sont, poursuivit le Roy, & il n'est pas possible que ce soit vous que Zelinde fuye. Il n'importe, reprit Irmizene, je ne veux point l'inquieter, & je ne la verrai que lorsquelle reviendra à Mexique, ou quelle m'appellera auprès d'elle.

Montezume la voyant dans cette resolution, ne dit plus rien, & se contenta de prendre celle d'aller seul à Malicochi, pour tâcher de ramener Zelinde par la force de ses raisons. Pour cela, quoiqu'il fût amoureux plus qu'on ne l'a jamais été, & que l'idée d'un moment d'absence le fît trembler, il feignit d'avoir des affaires indispensables pour deux jours, & partit de Mexique, laissant la Reine dans de nouvelles inquiétudes.

Zelinde n'avoit garde de prévoir son dessein; & comme elle s'étoit un peu soulagée en ouvrant son cœur à Zaïre, elle se consoloit, en parlant avec elle de la cause de ses malheurs. Le Roy arriva sans suitte & sans bruit; dans le temps qu'elles étoient dans les grands jardins de Malicochi, où personne n'osoit troubler les promenades de la Princesse.

Elle avoit passé une nuit cruelle, ses yeux étoient rouges de veille & de larmes, & tout son visage si abatu, que Zaïre en avoit de nouvelles allarmes.

Montezume ne voulut point que l'on annonçât sa venuë, & passant par une porte écartée dans le lieu où étoit la solitaire Zelinde, avec la seule Zaïre, il se précautionna si bien, que sans être apperçu, il s'approcha de la Princesse qui étoit assise sur des gazons. Laisse-moi Zaïre, disoit-elle à cette fille, ne t'amuse plus à combatre ce que les destins ont absolument résolu. Je dois mourir de confusion & de desespoir, puisque je ne sçaurois vain-

cre ma foiblesse, & qu'un feu devorant me consume entiérement. La raison ni la gloire ne peuvent plus rien sur moi. Je suis toute à une passion criminelle, & tu veux que je vive, pour offenser par une noire ingratitude ce que je dois à Irmizene? Je lui envie incessamment un bonheur qui lui étoit justement dû. L'Empire de Mexique est peu pour son mérite; j'avoue qu'elle est digne de quelque chose de plus grand encore: mais je ne sçaurois convenir que le cœur de Montezume doive être uniquement son partage. Mes souhaits & mes desirs impétueux s'y opposent; je voudrois en avoir ma part. Juge donc par cette folle prévention, à quel point je suis miserable. O! jour cruel, ajouta-t-elle, en versant un ruisseau de larmes, jour déplorable entre tous les miens, que ne fûtes-vous le dernier de ma vie? Tu vois que je suis également & l'objet que j'aime, & celui que tout m'ordonne d'aimer. Tu sçais que je tâche de me défendre contre moi-même autant qu'il m'est possible: mais, Zaïre, plus je respire, & moins je me trouve capable de renoncer à mon penchant. Après cela épuise encore ton éloquence, pour me persuader que je le dois! Helas! j'en suis trop convaincue; mais qui m'en donnera le pouvoir, si les Dieux m'ont abandonnée? Non, je ne le dois pas esperer, & il faut céder à la malignité de l'Astre qui préside à ma naissance. Je vois bien, repliqua Zaïre, qu'il faut me taire, & vous

plaindre, sans aller plus loin. Votre sort est véritablement barbare, & j'en sens la rigueur jusques au fond de mon ame. J'espere encore de la bonté du Ciel, quelque révolution qui mettra le calme dans la vôtre. Hé d'où pourroit-elle venir, continua la Princesse? Montezume qui n'est plus à lui, se peut-il donner à moi? Et lors que l'amour & l'hymen l'attachent ailleurs, serois-je assez lâche pour demander quelque chose à la pitié? M'en préservent les Dieux! Zaïre, je mourrai, puis que l'arrêt est prononcé; mais du moins j'aurai la force de me taire à tout autre qu'à toi. En achevant ces paroles, elle s'éloigna de ce lieu, & laissa Montezume si éperdu de ce qu'il venoit d'entendre, que rien n'a jamais égalé son étonnement. Il aimoit la Reine avec une passion infinie. La simple idée dune infidelité lui paroissoit un crime; & s'il plaignit Zelinde, il se plaignit encore plus lui-même, de faire innocemment le suplice d'une personne fort aimable. Maître de son secret, qu'il tenoit du hazard, & qu'il eût bien voulu ignorer encore, il crut que le plus sûr & le plus raisonnable, étoit de le cacher à tout le monde, & de n'en laisser pas concevoir le moindre soupçon à Irmizene. Il résolut aussi de s'en retourner sans parler à Zelinde; & plein du trouble où il étoit, il partit aussi-tôt; & reprit le chemin de Mexique, défendant à ceux de sa suitte de dire qu'il eût été à Malicochi: ainsi Zelinde ni la Reine n'en sçurent rien.

Pendant le chemin il rêva à son avanture, & il y rêva douloureusement. Quoi qu'il pût faire pour cacher sa distraction en arrivant, la Reine s'en apperçut par un silence involontaire qui n'étoit pas naturel à Montezume. Il n'avoit été absent qu'un jour & une nuit, cependant Irmaizene n'avoit pas été sans impatience de le revoir. Hé bien, Seigneur, lui dit-elle d'un air doux & caressant, vous m'avez donc abandonnée & les soins de votre Etat commencent à me disputer des momens que je voudrois bien qui ne fussent que pour moi? Qu'avez-vous fait pour la Couronne. Ce n'étoit pas assurément de legeres raisons, qui vous éloignoient d'icy. Le succès de votre voyage m'interesse assez, pour devoir en être informée. Je vous ai souhaité mille & mille fois pendant cette absence; qui m'a paru de la longueur d'un siecle, & je vous assure que j'ai moins pensé à Zelinde. C'est tout vous dire. Vous sçavez à quel point elle m'est chere; & je ne puis pas mieux vous marquer mon tendre attachement pour vous, qu'en vous laissant voir que vous l'emportez de beaucoup sur elle. Je suis si glorieux & si satisfait d'occuper votre mémoire, & de posseder votre cœur, répondit le Roi, que tout me paroît au dessous de mon bonheur. J'ai plus fait que je ne voulois pendant mon voyage, & je reviens à vous, pour ne m'en plus separer. Comme ce discours étoit tendre, la Reine regardoit attentivement son

Epoux, & elle remarqua dans ses yeux quelque chose d'inquiet, qu'elle n'avoit pas accoutumé d'y voir. Ce nuage la troubla d'abord; & craignant quelque prompte tempête: O Dieux, Seigneur, s'écria-t-elle, que vous êtes changé! Vos regards n'ont plus leur tranquilité ordinaire. Quelque ennemi redoutable menace-t-il votre Grandeur? Craignez-vous des infidélitez domestiques? Vos sujets vous sont-ils moins soumis qu'ils n'ont accoutumé de l'être? Ou plutôt, grands Dieux! Zelinde est-elle vivante; & n'est-ce point la nécessité de m'annoncer sa mort, qui vous allarme; Zelinde, reprit Montezume, en soupirant malgré lui, ne se porte pas sans doute si bien que je voudrois, puisqu'elle est toujours à Malicochi: mais je n'ai pas appris qu'elle fût plus malade, & j'espere même que le changement d'air la guérira. Mais voyez, Madame, à quel point elle vous touche! A peine m'avez-vous protesté que vous ne songiez qu'à moi, que le torrent de votre affection vous entraîne vers elle? Je n'en suis point jaloux, ajouta-t-il en lui baisant la main; & pour achever de répondre aux questions que vous m'avez faites, je vous dirai que jamais le Mexique ne fut plus tranquille qu'il l'est aujourd'hui; que votre sceptre peut tout; que nos sujets nous adorent, & que nos voisins recherchent notre amitié avec empressement. Ainsi, ma Princesse, si vous me voyez quelque langueur, elle ne peut

venir que de ce que j'ai été un jour sans vous voir. Je loue les Dieux de tant de bonheur, continua la Reine: mais, Seigneur, puisque vous avez la bonté de vouloir ce que je veux, permettez-moi d'aller à Malicochi, afin d'essayer si mon amitié n'y pourra rien sur Zelinde. Zelinde, continua Montezume assez froidement, seroit peut-être mieux à Tequantebec qu'en Mexique; & je ne sçai, si pour plusieurs raisons, dont sa santé est la plus importante, nous ne l'y devrions pas souhaiter. Ah! Seigneur, que vous a-t-elle fait, interrompit la Reine? Songez-vous bien qu'il me seroit impossible de m'en separer pour toujours; à moins que cette separation ne fût forcée? Hé bien, poursuivit Montezume, qu'elle demeure donc. Voyez-la, Madame, vous êtes Maitresse absolue; mais pendant qu'elle sort de ce Palais pour nous éviter, voulez-vous aller forcer celui qu'elle a choisi pour azile? Je ne croi pas, Seigneur, répondit la Reine, que Zelinde en soit venue au point de me haïr assez, pour me fuir toujours. Mais tout ce que vous me dites à son égard, paroît embarrassé; ouvrez-moi votre cœur, je vous conjure; qu'est-ce qu'il y a dedans? Il n'y a que vous, Madame, reprit-il en l'embrassant, je vous le jure par mon amour. Alors il fut obligé de parler à quelqu'un; & cet entretien finit.

Quand la Reine fut seule, elle fit plusieurs réflexions qui l'inquiétérent extré-

mement, & qui l'obligérent de conclure que Zelinde aimoit le Roy ; que peut-être ce Prince ne l'ignoroit pas, & qu'elle pouvoit en être aimée. Sa défiance obscurcit en un moment toutes les raisons qui devoient détruire cette opinion. S'il sçait qu'il est aimé, dit-elle, il ne se peut pas qu'il n'aime : ainsi les deux personnes du monde qui me sont les plus chéres, me causeront le plus grand des malheurs.

Elle n'eut pas plutôt conçu ce cruel soupçon, qu'elle eut une nouvelle impatience de revoir Zelinde. Le Roy ne s'opposa point à son dessein ; elle partit au même instant, & il lui sembloit qu'elle ne verroit jamais assez tôt les murs de Malicochi.

Zelinde, qui ne sçavoit point que le Roy l'eût entendue, & qui étoit bien éloignée de se l'imaginer, n'avoit garde de prévoir que la Reine la dût venir surprendre ; & toujours pleine du même objet & des mêmes chagrins, elle pleuroit son infortune dans le sein de Zaïre, lorsqu'Irmizene arriva. Comme ce fut avec moins de précaution que Montezume, le bruit de son nom se répandit d'abord par-tout. Zelinde fremit en l'entendant prononcer ; & la voyant paroître ensuite, son visage rougit de honte, & elle fut pénetrée d'une de ces atteintes douloureuses, que le remords des fautes que l'on commet innocemment causent aux ames sensibles. Ce que la Reine souffroit étoit encore plus

déchirant ; & ces deux Princesses qui s'étoient toujours si passionnément aimées, s'approcherent dans un trouble qui allarma ceux qui les virent. Elles ne laisserent pas de s'embrasser, & même assez tendrement. Irmizene parlant la premiere : Je fais peut-être une chose qui vous déplaît, en vous cherchant, dit-elle à Zelinde, mais le moyen de se passer de vous voir ? Si vous ne voulez point que je vous importune, donnez-moi une partie de votre indifférence, & il vous en restera encore assez.

Si j'avois cette indifférence que vous me demandez, répondit Zelinde, je m'en servirois au besoin. Mais, Madame, que j'en suis éloignée, & que vous commencez à me connoître peu ! Je ne vous suis pas toute entiere, & je laisse peut-être auprès de vous beaucoup plus que je n'en emporte. Comme Irmizene étoit disposée à tout interpreter contre elle, la réponse de Zelinde lui parut un oracle bien clair. Si vous me laissez votre amitié, repliqua-t-elle avec beaucoup d'émotion & de douceur, vous avez une si abondante part de la mienne, que vous ne perdez que dans le mérite. Mais, Zelinde, ce n'est point pour le disputer avec vous que je viens ici, un autre soin m'y amene, & je m'estimerai aussi miserable que je devrois me trouver heureuse, si vous ne me laissez entrer jusques aux endroits les plus cachez de votre cœur. Il n'est plus temps de dissimuler, ma chere Princesse, je voi

plus loin que vous ne pensez. Vous aimez, & c'est le Roi que vous aimez. Rien n'est plus assuré, aucun autre interêt ne pourroit vous causer le désordre où vous êtes. Helas Zelinde en vous amenant à Mexique, ne devois-je pas craindre un malheur qui étoit si possible, puis qu'il est arrivé ? Ne croyez pas que sa grandeur diminue mon affection. Je vous aime toujours plus que moi-même ; & si je vous aimois moins, je ne serois pas si à plaindre que je le suis. Parlez donc, Madame, parlez, & me dites si Montezume occupe tellement votre cœur, qu'il ne m'y reste plus de part.

Zelinde, qui ne s'étoit point attendue à ce discours, en fut si étonnée, que toutes ses actions confirmérent à la Reine une verité qu'elle n'avoit vue jusques-là qu'imparfaitement. Les regards timides & confus de cette Princesse, & son extrême émotion, étoient autant de preuves de sa malheureuse foiblesse. Irmizene en eut pitié, quelque interessée qu'elle fût dans cette affaire. Zelinde, n'avoit ni la force ni le courage d'ouvrir la bouche. Après un long silence, elle se détermina à parler, demandant au Ciel, dans une si étrange conjoncture, que ce pût être pour la derniere fois de sa vie.

Puisque vous avez vû ce qu'il eût été bon pour ma gloire que vous ne vissiez jamais, dit-elle à la Reine, je m'efforcerois en vain de démentir vos yeux & les miens. Vous jugez bien Madame, que

je n'ay point choisi le genre de supplice auquel la seule volonté des Dieux m'a exposée. J'aime donc, comme vous l'avez connu, & j'aime le Roy Montezume ; mais cela ne vous doit point allarmer. Il vous adore, vous êtes unis pour jamais ; & tout ce qui peut vous en coûter, ce sont quelques sentimens de pitié que votre générosité ne peut refuser à mon infortune. Vous voyez qu'il me reste encore quelque vertu, toute égarée que je suis ; & le soin que je prens de vous fuir l'un & l'autre, vous marque assez que je ne suis pas tout à fait criminelle. Ne vous imaginez pas que je flate mon cœur ; j'en regarde le déréglement comme une chose monstrueuse ; & je vous assure, Madame, qu'il n'y a point d'armes dont je ne me serve pour triompher de moi. La honte & le desespoir acheveront peut-être de faire ce que la tendresse n'a point encore fait ; j'en mourrai, mais j'aurai toujours trop vêcu, puisque je me suis rendue indigne de votre affection. Dans le moment que je vous fais l'offense d'envier un bien qui n'étoit dû qu'à vous, je vous demande encore la grace de cacher au Roy ce que vous ayez démêlé malgré moi, afin que je puisse du moins espérer quelque part dans son estime & dans sa compassion.

Zelinde accompagna ces dernieres paroles de tant de larmes, & d'un air si touchant, qu'Irmizene la plaignit, & ne l'accusa pas ; elle essuya ses yeux d'une main

carressante; & prenant tout d'un coup la plus surprenante de toutes les resolutions : Cessez de vous affliger, Zelinde, dit-elle à la triste Princesse, Celle qui vous a tant aimée, ne contribuera point à votre mort, quand elle pourra l'empêcher, & je croirai ne rien perdre de la tendresse de Montezume, en la partageant avec vous. Aimez-le, il le mérite bien, & esperez tout de vos charmes, & du soin que je prendrai de les faire valoir. La jalousie est indigne d'une ame noble ; on ne peut que tomber dans le mépris de soi-meme, quand on s'en laisse prévenir, & c'est dans le sein de la vertu qu'on se garantit de ses traits.

La sincérité d'Irmizene étoit si connuë à Zelinde, qu'elle ne pouvoit douter de sa bonne foi, & quoiqu'elle ne se sentît pas capable de faire un pareil effort, elle se persuada sans peine, que ce qu'elle venoit d'entendre étoit véritable. Elle regarda long-temps la Reine, & ne voyant dans ses yeux que les apparences d'une bonté qui n'étoit obscurcie par aucun nuage de colere, les siens ne purent retenir une nouvelle source de larmes, qui sortirent avec abondance. Vous cherchez dans mes regards la verité de ce que je vous dis, continua Irmizene ; hé bien, Zelinde, consultez-les soigneusement, & vous verrez quils sont les interpretes de mon cœur. Quoi, Madame, repondit enfin la Princesse, quoi, vous pouvez apprendre de ma bouche que j'aime

le Roi, & que je voudrois en estre aimée, sans me haïr? Hé pourquoi vous haïrois-je, interrompit la Reine? êtes-vous responsable des decrets du Ciel? & en êtes-vous moins aimable, pour aimer ardemment un Prince qui merite d'être aimé? Si vous aviez artificieusément cherché à lui plaire & à me l'ôter, je pourois me plaindre de vous, & vous accuser de perfidie: mais qu'avez-vous fait, que souffrir & me sacrifier vos douleurs? Il n'est pas juste que vous en perdiez le fruit, Madame, elles méritent un autre sort. J'ose vous le promettre, & je vous laisse pour garant de cette assurance, la même tendresse que j'avois pour vous à Tequantebec. Vous me reverrez avant qu'il soit peu, & vous pourrez juger, à mon retour, de quoi les sentimens que j'ay pour vous me rendent capable.

Après cela Irmizene voulut absolument changer de discours; & quoique Zelinde pût faire, après avoir passé le reste de la nuit à Malicochi, la Reine fut retrouver Montezume dés que le jour parut.

Impatient de la revoir, il avoit fait la moitié du chemin, quand elle le rencontra. Hé bien, Madame, lui dit-il, après les premieres caresses, qu'avez-vous obtenu, & en quel état est Zelinde? Zelinde, répondit Irmizene avec un souris plein de charmes & de langueur, sera bien-tost guérie, si vous voulez être son Medecin. Moy, Madame, reprit Montezume en rougissant, hé doutez-vous

que

que je ne sois tout disposé à soulager autant que je le pourrai faire, une Princesse pour laquelle vous vous interessez si tendrement ? Ah ! s'il ne faut pour cela qu'une partie de l'Empire de Mexique, détachons-le promptement du reste. La domination entiere de vos Etats, repartit la Reine, lui seroit inutile, sans une partie de vôtre cœur. Mon cœur, Madame, interrompit Montezume d'un air étonné ! Hé m'en avez-vous laisé le maître ? Vous le possedez tout entier, & il n'est rien qui vous le puisse ôter. Je m'estime plus glorieuse d'y regner, continua Irmizene, que de donner des loix à toute la Terre. Mais, Seigneur, puisque vous me l'avez donné, & que j'en jouis, il doit être assez à moi pour en faire part à Zelinde. C'est une jeune Princesse toute aimable, qui soupire après ce bonheur, & qui mourra de douleur, si vous n'avez que de l'estime pour elle. Aimez-la donc Seigneur ; je vous en conjure, puisque c'est le seul remede qui puisse lui sauver la vie. Quoi ! c'est vous qui me proposez d'aimer autre chose qu'Irmizene, reprit le Roi ? C'est vous qui presentez mes mains fidèles à d'autres chaînes ? C'est vous enfin, qui me vantez le mérite & la passion d'une Rivale ? O ! Madame, est-il possible que je ne me trompe pas ? Quel prodige, bons Dieux ! Que vous êtes cruelle ; & que je me suis trompé, en pensant estre veritablement aimé de vous ! Seigneur, re-

pliqua la Reine, en le regardant avec autant d'amour qu'il en avoit ; vous ne me faites pas justice, & je ne vous aime que trop. Ce n'est point manque d'ardeur ni de délicatesse, que je veux associer Zelinde à mon bonheur. J'en connois la grandeur, & j'en goûte la felicité. Mais, Seigneur, comme il faudra quelque jour que quelqu'autre jouisse du même avantage, soit pour le bien de vos Etats, ou par votre inclination, les Rois de Mexique étant toujours obligez de faire plus d'une Reine, pourquoi voulez-vous attendre que le temps vous dégoûte de moi, pour donner vos inclinations à des étrangeres. Tendez de bonne heure à Zelinde, & par mon choix, cette main dont vous m'avez honorée ; afin que le secours de ses charmes donne de la force au peu que j'en ai contre ces nouveautez que je crains. Je suis si confondu, repartit Montezume, que je ne sçaurois revenir à moi. Hé ! quel empressement inoui vous oblige à prendre de pareilles précautions contre ma constance ? Je ne veux ni Zelinde, ni aucune autre Beauté que vous. Il est aisé de voir que vous n'estimez pas Montezume ; & il faut que dans le peu de jours que nous avons passez ensemble vous ayez trouvé en moi de terribles défauts. Au nom de notre Hymen, Madame détournez-en vos yeux ; vous en connoissez trop les devoirs sacrez, pour ne les pas remplir entierement, & il n'est pas possible que vous soyez toute

à moi, si vous consentez que je sois à une autre. Mais Seigneur, poursuivit la Reine, si vous n'épousez pas Zelinde, elle mourra, & sa mort causera infailliblement la mienne, puisque j'aurai son malheur à me reprocher. Au reste, ce partage ne m'ôtera rien : c'est une autre moi-même, & il est juste qu'elle jouisse d'une partie de mon bien.

Tout le chemin se fit dans une pareille contestation. Irmizene ne se dementit point, montrant au Roi toute l'affection qu'il en devoit attendre, & le solicitant toujours à songer au repos de Zelinde, qui étoit si cruellement troublée. Montezume qui l'avoit vûe si belle & si touchante à Malicochi, tomba insensiblement dans une douce rêverie. Il rappella en son esprit tout ce qu'il lui avoit entendu dire ; & le portrait qu'il se fit de la beauté & de la tristesse de Zelinde, excita bien-tôt dans son ame de la pitié, de la reconnoissance, & quelque chose de plus pressant. Ce n'est pas qu'Irmizene lui en devint moins cher, mais il conclut qu'en effet deux Reines si parfaitement unies, ne rendroient sa condition que plus heureuse, & que, ne se disputant rien, elles possederoient tranquillement tout. Le plaisir même d'arracher une aimable personne à la mort, l'occupa agréablement, & Irmizene qui s'en apperçut, se felicita d'avoir si bien reüssi. La nuit se passa de cette sorte. Le lendemain on vint avertir la Reine, que Ze-

linde étoit beaucoup plus mal, & en effet l'aveu qu'elle avoit été obligé de faire, lui laissoit si peu de repos, qu'elle étoit sur le point de succomber. Seigneur, dit Irmizene à Montezume, en lui embrassant les genoux, sauvez Zelinde, si vous ne me voulez pas perdre; je vous la demande au nom des Dieux. Vous me mettez dans une étrange extrêmité, interrompit le Roy, en la relevant; & lui baisant respectueusement la main, l'on aura peine à croire dans tous les siecles ce que vous voulez que je fasse; & toute l'affection que vous témoignez pour Zelinde, ne peut servir qu'à vous faire accuser d'indifference pour moi. Vous voulez que je vous obeïsse, hé bien, Madame, il le faut faire. La chaîne que je porte vous donne des droits absolus sur mes volontez; & dans cette démarche extraordinaire il faut enrichir l'interessée Zelinde, sans vous rien ôter. Irmizene remercia le Roy avec toutes les marques d'une satisfaction parfaite, & partit un moment après avec lui pour Malicochi. Il étoit nuit quand ils y arriverent. Tout y pleuroit Zelinde, qui sembloit ne devoir plus vivre qu'un moment. Venez, Madame, dit elle à la Reine, dès qu'elle la vit, venez recevoir mes derniers soupirs, pour la réparation que je vous dois d'avoir osé souhaiter un bonheur pareil au vôtre. Ne croyez pas cependant, que ma passion ait été assez aveugle pour me porter à l'injustice d'aspirer à posseder

seule le cœur de Montezume, puisque toute mon ambition se bornoit à le partager avec vous. Ne vous étonnez pas, Seigneur, continua-t-elle, de m'entendre tenir ce langage. Si j'avois plus de temps à vivre, je me contraindrois encore: mais puisqu'il faut renoncer à tout en abandonnant la vie; il faut vous dire aussi en expirant, qu'Irmizene ne vous a pas plus tendrement aimé que moi. Ce ne sont point les approches de la mort qui me font extravaguer; j'ai toute ma raison, & plût au Ciel que j'eusse toute ma liberté! Je meurs à vos yeux, c'est une douce consolation pour moi. Non; vous vivrez, s'écria la Reine, en la pressant entre ses bras, toute brûlante qu'elle étoit, & vous vivrez pour cet agreable partage que vous avez tant desiré, & qui vous est si bien dû. Ouy, ma chere Zelinde, le cœur, la main & le trône du Roy sont des choses qui nous seront communes; & puisque nous n'avons jamais été qu'une, en donnant deux Reines aux Mexiquains, Montezume n'aura cependant qu'une Epouse; ce nombre suffira peut-être à l'Etat & à sa tendresse & ne causera point de chagrins domestiques: nous passerons nos jours sans jalousie; & ce que mon amitié fait pour vous, doit m'assurer éternellement la vôtre. Montezume qui étoit touché, & déterminé à faire ce que vouloit Irmizene, confirma assez tendrement ce qu'elle venoit de dire à Zelinde. La joie inesperée que con-

eut la Princesse arrêta son ame ; qui étoit sur le point de se separer de son corps. Dans son étonnement elle fut long-temps sans pouvoir parler que des yeux qu'elle tournoit souvent vers le Ciel, pour lui rendre graces de sa bonté.

L'esprit de Zelinde étant ainsi soulagé, le corps fut bien-tôt guéri. Huit jours suffirent pour lui rendre sa beauté & ses forces ; & dès qu'on put retourner à Mexique, Irmizene prit le soin elle-même de la pompe de ces nouvelles nôces, & fit pour Zelinde en cette occasion le personnage d'une Mere tendre, & non celui d'une Rivale envieuse. Elle la conduisit de bonne grace à l'Autel ; & le même nœud qui avoit blessé cette sensible Princesse guérit, par la main du grand Prêtre, un mal qu'elle avoit crû incurable. Ce mariage ne fut pas moins applaudi que l'autre. Les deux Reines s'aimerent toujours, & ne donnerent pas dans leurs ames le moindre empire à la jalousie : aussi n'en eurent-elles pas de sujet, & la conduite de Montezume fut si équitable, qu'elles eurent également lieu de s'en louer. Cette paix passa jusqu'à leur postérité. La vie de Montezume I. fut belle, les Mexiquains triompherent partout sous son regne. Irmizene laissa le genereux exemple d'une amitié singuliere, & Zelinde fut toujours aussi reconnoissante qu'elle devoit l'être.

FIN.



LE COMTE D'ESSEX, OU HISTOIRE SECRETE D'ELISABETH REINE D'ANGLETERRE.

PREMIERE PARTIE.

ESSEX est une Province d'Angleterre, qui a eu autrefois titre de Royaume. Cette Province est aujourd'hui divisée en trois Comtez. Le premier est appellé le Comté d'Essex. Il est le plus grand, & s'étend le long de la Mer. Les deux autres sont Middelsex, dont Londres est la Capitale, & Hartfort. La Ville Capitale du Comté d'Essex est Colchester, que l'on prétend avoir été bâtie par Coil, un des Rois de ce Païs. Les autres sont Harwich, Malden, Valthen, Barking, &c.

Godefroy de Mandeville fut premier Comte d'Essex. Depuis, cette famille ayant manqué, le Roy Jean donna ce Comté, ce que ses successeurs ont fait de même.

La Reine Elisabeth le donna l'an 1572 à Gautier d'Evreux descendu d'une ancienne Famille de Normandie, & l'envoya General en Irlande, où il mourut à Dublin en 1576. Son Fils Robert d'Evreux, dont on donne ici l'Histoire, fut aussi Comte d'Essex. Il est celebre par son infortune. C'étoit un Gentilhomme tres-bien fait de corps; & la Nature en le formant, l'avoit doué d'un merite qui faisoit l'admiration de son siecle. La Reine Elisabeth avoit eu beaucoup d'inclination pour lui. Elle le combla de biens & d'honneurs; car outre l'Ordre de la Jarretiere qu'elle lui donna en 1588, & qu'elle avoit aussi donné à Gautier son Pere, elle l'employa dans les principales affaires du Royaume, & l'honora des Emplois les plus considerables. Le Comte soûtint trés-bien ces honneurs par sa bravoure & par sa conduite. Il se trouva l'an 1585 au Siege de Zutphen. En 1587 il fut General de la Cavalerie Angloise; & deux ans aprés il se trouva à l'Expedition de Portugal. Il commanda le secours Anglois, l'an 1591, au Siege de Rouen. La Reine d'Angleterre le fit Conseiller d'Etat en 1593, en 1596 il prit Cadix sur les Espagnols, & l'année suivante il commanda l'Armée Navale envoyée aux

Terceres.

Terceres. A son retour, on l'envoya en Irlande, où ayant été accusé de quelque conspiration, il fut arrêté.

La disgrace du Comte d'Essex parut d'autant plus surprenante aux Peuples d'Angleterre, que sa faveur avoit été extraordinaire. La Reine Elisabeth l'avoit élevé aux premieres Dignitez du Royaume; & il commandoit encore son Armée en Irlande, où le Comte de Terone avoit excité de fâcheux soulevemens, lorsqu'il fut averti de son malheur. Tous les efforts qu'il fit pour en éviter la suite, furent inutiles; & après une resistance opiniâtre, il fut conduit à Londres, où on lui donna d'abord son Hôtel pour prison.

Les bienfaits dont il s'étoit vû comblé par les bontez de la Reine, avoient eu des motifs plus pressans que les services que sa valeur pouvoit avoir rendus à l'Etat; & le cœur d'Elisabeth n'attendit point que le Comte d'Essex se fût signalé par des actions glorieuses, pour le distinguer du reste de ses Sujets. La fermeté qui la mettoit si fort au dessus de toutes les Femmes de son siecle, ne resista point à des impressions amoureuses. Une tendresse passionnée défendoit ce Criminel contre la severité de la Justice; & bien loin de se promettre quelque plaisir dans une vengeance éclatante, elle detestoit secrétement les maximes cruelles qui s'opposoient à ses inclinations.

Elle garda le lit, pour ne manifester pas

publiquement un trouble qu'elle ne pouvoit cacher ; & ne souffrant que la Comtesse de Nottingam, en qui elle avoit une confiance particuliere, elle donna des larmes sans contrainte à un malheur qui menaçoit tout le repos de sa vie.

La Comtesse avoit soupçonné quelque chose des sentimens secrets de la Reine, & se sentoit pressée par de puissantes raisons, de penetrer le mistere de son cœur: mais la matiere étoit délicate ; & n'osant s'expliquer avec une Princesse naturellement fiere, elle demeura dans le silence.

La douleur de la Reine étoit trop violente, pour demeurer long-temps muette. Ses soupirs confirmerent les doutes de la Comtesse de Nottingam, & le nom du Comte d'Essex, que son desespoir lui fit prononcer plusieurs fois, acheva de persuader à la Comtesse tout ce qu'elle n'avoit crû qu'imparfaitement.

Comme elle avoit un esprit capable de tout ce qu'elle vouloit, elle dissimula le veritable interest qu'elle avoit dans cette avanture ; & ne paroissant touchée que du déplaisir de la Reine, elle employa toute son adresse pour la consoler, & ne manqua pas de l'exhorter à se servir de cette vertu, qui faisoit l'admiration de toute la terre. Ah! Madame, interrompit la Reine, vous ne connoissez point Elisabeth ; une longue contrainte vous a persuadé, comme tout le reste du monde, que la grandeur de ses sentimens la mettoit au dessus des chagrins de la vie:

mais ce n'est qu'une esclave de ses froiblesses, qui a sacrifié jusqu'ici toute sa tranquilité à un peu de reputation avantageuse. Il est temps que le mistere éclate. Mon cœur est sensible, Madame, & capable de fortes impressions ; & ce que j'ai dans l'aparence condamné le plus fortement, est peut-être la seule chose qui regne souverainement sur ma destinée.

Le Comte d'Essex fameux par son infidélité ne l'est pas moins par la victoire qu'il a remportée sur mon cœur. J'avois défendu la liberté de ce cœur contre tous les Princes de l'Europe, & contre les plus illustres de mes Sujets ; & mon malheur le rendit sensible pour un ingrat. Vous sçavez ce que j'ai fait pour sa fortune, & vous n'ignorez point ses crimes. Gouverneur de l'Irlande, honoré des premieres Charges de mon Royaume, maître de mon Armée, & en possession de toute ma tendresse, il n'a pas laissé de conspirer contre une autorité que je n'avois que trop de penchant à partager avec lui, & peut-être contre une vie que je ne goutois agréablement que dans les occasions où je pouvois contribuer à rendre la sienne heureuse.

La Reine fut contrainte de s'arrêter ; & la Comtesse qui l'écoutoit avec une émotion extraordinaire, devenuë plus curieuse par ce qu'elle avoit déja appris, engagea adroitement la Reine à poursuivre, affectant de la consoler. Non, Ma-

dame, continua la Reine, il n'y a point de conſolation pour moi, ſi le Comte d'Eſſex perit par l'état où ſa priſon me met, jugez de celui où ſa perte pourroit me reduire. Je deteſte ſon crime; mais j'aime cherement ſa perſonne, & je ſens bien qu'aprés avoir eu la foibleſſe de le lui avoüer, j'aurai celle de lui pardonner tout ce qu'il a voulu faire. Vous ignorez la verité de ſa conduite à mon égard; & mon cœur qui cherche à le haïr, y trouvera peut-être des facilitez en repaſſant ſur mes bontez, & ſur ſon ingratitude. Ecoutez-en le recit, je vous conjure, & f ites en ſorte, en me reprochant la honte où je m'expoſe, que je puiſſe abandonner le plus ingrat de tous les hommes à toute la rigueur de ſa deſtinée.

HISTOIRE
DE
LA REINE ELISABETH.

JE ne vous parlerai des interêts de l'Angleterre, qu'autant que ceux du Comte d'Essex s'y trouveront mêlez; & passant sur les obstacles qu'on voulut opposer à mon établissement, je me contenterai de vous dire, que je me vis en possession du Trône, adorée de mes Peuples, & au dessus de tout ce qui peut flâter une personne de mon sexe. Mais comme ce n'est pas toujours l'élevation qui fait la douceur de la vie, ce temps de felicité & de repos ne dura gueres, ou du moins il parut bien-tôt écoulé.

Dès que mon regne fut affermi, je vis des Amans de la grandeur Souveraine, empressez à meriter le choix que je pouvois faire d'un Epoux & d'un Roy en même temps. Les Comtes de Sommerset, de Leycestre, d'Arondel, & d'Hertfort, avoient plus de droit d'y pretendre que les autres: mais voyant mes plus serieuses occupations interrompuës par leurs empressemens, & n'ayant aucun penchant à m'engager, je leur declarai le dessein que j'avois de vivre libre; tâchant de les en consoler par des Char-

ges & par des alliances considerables. Il y en eut trois qui renoncerent aux esperances qu'ils avoient conçûës; & le seul Comte de Leycestre, plus ambitieux, ou plus constant que les autres, conserva des prétentions, & continua ouvertement ses services.

Mais ma tendresse n'étoit point destinée à payer sa perseverance. Le Comte d'Essex, qui n'avoit point encore paru à la Cour, quoiqu'il se fût déja signalé dans la rebellion des Comtes de Northomberland & de Westmorland, y arriva alors, & trouva plus facilement le secret de me plaire.

Ceux qui me le presenterent, m'en parlerent avantageusement: mes yeux ne connurent que trop le merite de sa personne. Je le regardai comme une chose extraordinaire & les premiers mouvemens qu'il m'inspira, ne me le parurent pas moins. Il répondit à la reception obligeante que je lui fis, avec une reconnoissance respectueuse, & je n'eus alors que des sujets de laisser agir mon inclination.

Mon repos fut troublé dès cette premiere vûë. Je me vis soumise à des inquietudes que je n'avois point encore éprouvées; j'en démêlai la cause au travers de ma fierté. Elle en murmura plus d'une fois; mais tous les efforts qu'elle me fit faire, ne servirent qu'à rendre le triomphe du Comte d'Essex plus glorieux.

Si vous sçaviez, Madame, ce qu'une ame pleine de quelque grandeur, & jalouse de sa reputation, ressent dans des extrêmitez de cette nature, les combats violens qu'elle entreprend, & la confusion qui suit sa défense, vous comprendriez mieux l'état où j'étois alors.

Je craignois qu'on ne vît dans mes yeux le plaisir qu'ils trouvoient à regarder le Comte d'Essex, & que quelque bruit de cette foiblesse ne s'élevât dans le monde contre ma gloire. J'évitois les siens avec soin; mais je n'en étois pas plus libre, son idée me suivant par-tout. Je m'en irritois quelquefois, j'appellois ma raison à mon secours, pour l'effacer: mais l'Amour prit trop d'empire sur mon cœur, pour m'en laisser aucun sur elle.

Je me laissai donc conduire insensiblement à cette puissante inclination, qui m'avoit d'abord rendu la personne du Comte d'Essex si chere; & pretextant mes faveurs, de ce qu'il avoit fait pour moi dans la défaite de deux fameux Rebelles, & du souvenir des services de son pere, je le fis Chevalier de S. George, Grand Ecuyer d'Angleterre & quelque temps après, Conseiller d'Etat avant l'âge.

Je contribuois ainsi à cultiver cette foiblesse, qui m'avoit fait murmurer tant de fois. Plus le Comte d'Essex s'avançoit dans les Charges, & plus il s'approchoit de ma personne. Tout conspiroit à me trahir: ses regards qui me paroissoient tendres, sa complaisance, son

respect, & ma tendresse, qui donnoit des interpretations favorables à la moindre de ses actions.

L'envie ne manqua pas de lui faire des ennemis. Le Comte de Leycestre, sollicité par une jalousie interressée, conçut peut-être de justes soupçons de la verité; & regardant le Comte d'Essex comme un homme dont le merite pouvoit traverser ses pretentions, il se fit un soin de lui nuire, que je remarquai d'abord. Prévoyant le trouble que ma faveur pouvoit causer entre deux personnes de cette importance; pour autoriser celle que j'accordois par inclination au Comte d'Essex, j'affectai quelque complaisance pour Le Comte de Leycestre, ce qui donna un peu de relâche à sa jalousie.

Ce fut alors que le Roy de Suede, l'Empereur, pour son fils, & le Duc d'Anjou me firent faire des propositions de mariage, que je fus contrainte d'écouter: mais ne manquant point de pretextes, je renvoyai les Ambassadeurs sans aucun fruit de leur negociation.

On donna à ces refus une interpretation contraire aux motifs qui me faisoient agir. Ma gloire en augmenta; & pendant que l'Amour me possedoit uniquement, on regardoit avec admiration le mépris que je faisois de lui.

La repugnance que je témoignai pour des alliances étrangeres, fortifia les esperances du Comte de Leycestre, & le Comte d'Essex en témoigna une joye ex-

traordinaire. Ce n'eſt pas, diſoit-il, à ce que j'ai ſçû depuis, que toutes les actions de la Reine ne ſoient conduites par un juſte diſcernement, & que ſon choix n'eût été équitable, ſi elle en eût fait un; mais je la trouve ſi digne de regner ſeule, que je ne pourrois ſans deſeſpoir voir ſon autorité partagée avec un mary, qui deviendroit peut-être ſon maître.

J'expliquois le zele du Comte d'Eſſex ſuivant les intentions de mon cœur; & comme je ſouhaittois de toucher le ſien, je m'imaginai d'y avoir reüſſi, & que cette ſeverité apparente, qui me faiſoit mépriſer les Rois, étoit la ſeule choſe qui intimidoit ſon reſpect; qu'il m'eût parlé de ſon amour, s'il avoit osé le faire.

Le Duc d'Alençon ne s'étant point rebuté du refus que j'avois fait de ſon frere, commença quelque temps après de nouvelles ſollicitations pour lui même, & je ne pûs me diſpenſer de conſentir au voyage qu'il fit à Londres. Mais quelques avantages qui parlaſſent en ſa faveur, le Comte d'Eſſex n'en perdit pas un de ceux qu'il avoit ſur mon cœur. Le ſejour du Prince en Angleterre les rendit plus aſſurez. Il m'obſervoit continuellement. Quand le Duc d'Alençon me parloit, ſes yeux ſembloient faire quelques reproches aux miens. Le Comte de Leyceſtre n'étoit pas moins ſoigneux de m'examiner: mais je n'avois pas le même égard pour ſes empreſſemens. J'oppoſai tant de difficultez aux

desseins du Duc d'Alençon, qu'il fut contraint d'y renoncer; & je me délivrai de sa presence & de ses poursuites, sans lui donner aucun sujet de plainte.

Vous sçavez qu'aprés la mort de la Reine d'Ecosse, le Roy d'Espagne, qui s'est toujours fait des necessitez de me traverser, se ligua contre moi avec le Pape, & qu'ayant rempli toute la terre de manifestes injurieux contre mes droits à la Couronne d'Angleterre, ils mirent toutes leurs forces en usage pour me l'arracher. Les Espagnols se rendirent d'abord maîtres de Deventer. Le Duc de Parme assiegea l'Ecluse. En même temps il falut songer à nous défendre, & le Comte de Leycestre parut avec toute la Noblesse du Royaume, & une Armée assez nombreuse. Le Comte d'Essex le suivit des premiers; & quelques mouvemens qui me sollicitassent de l'arrêter, je crus qu'un homme que j'aimois ne devoit pas être oisif, pendant qu'il pouvoit meriter par des actions glorieuses, les sentimens que j'avois pour lui.

Le détail d'une guerre dont vous pouvez être informée, ne regardant point celui des secrets de ma vie, je ne m'y arrêterai point. Tout, jusques aux vents, s'étant déclaré pour nous, cette guerre fut terminée à notre avantage: & le jour que les Chefs de l'Armée arriverent à Londres, je fus conduite au Temple de S. Paul comme en triomphe. Je sentis moins la joye dune grande victoire, que

celle de revoir le Comte d'Essex. Je ne regardai que lui dans un nombre infini de personnes differentes, & ce ne fut pas sans violence que je tournai quelquefois les yeux par politique sur le Comte de Leycestre. Ils avoient fait tous deux de grandes actions, je les en loüai en public; & j'en felicitai le Comte d'Essex en particulier, qui dit tant de choses avantageuses de la conduite & de la valeur du Comte de Leycestre, que celui-ci fut contraint de rendre justice à la sienne.

Quelques mois après cette expedition, le Comte d'Essex tomba dans une mélancolie profonde. Je fus la premiere à m'en appercevoir, & je me persuadai que c'étoit l'effet d'une passion cachée: je souhaitois quelquefois qu'il fût assez hardi pour s'expliquer; & quelques momens de reflexion plus raisonnable, me remettoient devant les yeux la confusion qui eût suivit cet aveu, en détruisant l'estime que toute la Terre avoit pour moi; mais à parler justement, je n'osois rien déterminer. J'aimois, je voulois être aimée, & c'étoit tout ce que je pouvois bien comprendre.

Cependant la tristesse du Comte d'Essex continuoit, je le voyois avec douleur; & me persuadant que j'en étois cause, je me déterminai à le faire parler. Il avoit une liberté toute entiere de m'approcher, je la rendis encore plus grande: mais pour n'exposer pas toute ma gloire en le forçant à s'expliquer,

je feignis d'avoir envie de favoriser le Comte de Leycestre, qui avoit conçû de nouvelles esperances depuis ses dernieres victoires.

Un jour que le Comte d'Essex vint me remercier du Gouvernement d'Irlande que je lui avois donné, je ne voulus point laisser échaper cette occasion; & l'interrompant: Ne vous étendez pas, lui dis-je, sur une reconnoissance dont je suis persuadée. Je me fais un plaisir d'élever votre fortune, & je voudrois qu'il me fût aussi facile de bannir votre mélancolie, qu'il m'a été agreable de vous donner une nouvelle marque du souvenir que j'ai de vos services. Vous pouvez m'obliger à votre tour, ajoutai-je. Je suis dans une conjonćture embarassante, & j'ai de la peine à déterminer mon cœur aux necessitez de l'Etat. Elles veulent que je donne un Roi aux Anglois. Ce choix est difficile à faire. Je ne prétens point le porter chez des Etrangers. Vous avez du discernement, & je dois croire que vous n'êtes pas le moins affećtionné de mes Sujets. Je croirai vos conseils: parlez-moi sans contrainte, & me dites quel homme dans toute l'Angleterre vous paroît le plus digne de cette fortune.

Comme je regardois le Comte d'Essex d'une maniere à enhardir le plus timide, je vis de l'émotion dans ses yeux, & toute l'apparence d'un secret qui vouloit éclater. Le mistere m'en paroissoit tendre, & tout flatoit mon imagination. La reso-

lution de Votre Majesté, me dit-il, va rendre un homme plus glorieux par la qualité de votre Epoux, que par celle du plus grand Roi du monde. Songez, interrompis-je, que c'est un conseil, & non pas un éloge que je vous demande; qu'il s'agit de nommer celui que je dois faire Roi, & non pas d'exagerer son bonheur.

Cette matiere est si délicate, reprit le Comte, que je n'oserois m'expliquer, quoi que Votre Majesté me l'ordonne. Si vous compreniez le motif de la confidence que je vous fais, repliquai-je, vous parleriez peut-être plus librement: mais puis qu'il faut aller plus loin pour vous y obliger; dites-moi si vous trouvez que le Comte de Leycestre merite de devenir votre Prince?

Le Comte de Leycestre, répondit-il, est d'une naissance illustre, & plein d'un merite qui répondra avantageusement à l'honneur que Votre Majesté lui veut faire. Est-ce là tout ce que vous avez à me dire, poursuivis-je? Ah, Madame, interrompit-il avec un soupir qui me prépara à quelque chose d'agreable; j'aurois plus à vous dire pour moi que pour le Comte de Leycestre. Et qui vous en empêche, ajoutai-je? Mon respect, reprit-il. J'ai de l'amour, Madame; mais il ne m'est pas permis de faire de pareilles confidences à ma Reine.

Ces paroles me firent rougir. Je fus tentée de n'aller pas plus loin: mais je regar-

dois le Comte, & il n'en falloit pas davantage pour confirmer ma foiblesse. Je vous estime assez, lui dis-je, pour vouloir bien entrer dans vos secrets, Hé bien, Madame, continua-t-il, je vous dirai, puis que vous me l'ordonnez, que j'aime la Comtesse de Rutland avec la derniere violence, & qu'il est impossible que je vive, si Votre Majesté ne consent au bonheur qu'Elle peut me procurer

Comme j'avois attendu mon nom après tout ce qui m'avoit paru, vous comprenez bien dans quel étonnement cet aveu me mit. Si un reste de fierté ne m'avoit secouruë, j'allois montrer plus de foiblesse au Comte d'Essex, qu'il ne lui paroissoit d'amour. Ses transports me servirent à cacher les miens; il ne s'apperçut point du mal qu'il m'avoit fait; & sacrifiant ma douleur à ma gloire, j'affectai de la tranquilité, quand toute mon ame s'abandonnoit au desespoir. Vous avez bien choisi, lui dis-je, & la Comtesse de Rutland est digne des sentimens que vous témoignez pour elle. Madame, interrompit le Comte, avec des regards satisfaits, qui confirmerent cruellement ma douleur, Votre Majesté fait plus pour moi, en approuvant la passion que j'ai pour la Comtesse de Rutland, que si Elle me procuroit l'Empire de l'Univers. Vous voulez donc que ce soit moi qui vous la donne, ajoutai-je avec un soupir que mon desespoir m'arracha. Je veux, reprit-il, tout ce qu'il faut vouloir pour ne pas

mourir d'amour. Allez, lui dis-je pour l'eloigner, & pour me délivrer d'une contrainte insuportable, je m'interesse à votre amour, le temps vous le fera connoître; sur-tout gardez-vous bien de donner aucune connoissance au Comte de Leycestre du dessein que je vous ay confié. Non, Madame, repliqua-t-il, je ne le feliciterai de son bonheur, que quand Votre Majesté me l'ordonnera, & qu'il me sera permis de lui rendre les devoirs d'un Sujet affectionné.

Si vous aviez vû de quel air l'ingrat prononça ces paroles, vous auriez eû de l'horreur pour lui. Il me laissa si éperduë, que je fûs long-temps sans pouvoir démêler ma raison d'avec l'amour, la colére & la jalousie.

J'avois fait mon malheur en retirant la Comtesse de Rutland auprès de moi, après la mort de son mari, sans considerer qu'elle étoit une des plus belles personnes du monde, & qui n'avoit alors que seize ans. Je n'avois remarqué aucun attachement pour elle dans le Comte d'Essex. Il la voyoit comme les autres femmes de la Cour; & leur intrigue ayant été mysterieuse, je compris aisément qu'elle en devoit être beaucoup plus tendre, & que l'avantage du secret leur avoit servi à s'engager plus fortement.

Il me seroit impossible de vous exprimer le trouble où je me vis reduite, passant de la douleur à la colere. Quoi que le Comte d'Essex eût ignoré son bonheur,

je ne laiſſai pas de lui reprocher le mépris qu'il en faiſoit, & de me ſervir des noms d'ingrat & de perfide : mais ſongeant que bien loin de m'entendre, il étoit allé porter ſon amour & ſa joye auprès d'une autre, & voulant du moins en retarder le plaiſir, je paſſai du Cabinet où j'étois, dans la Chambre pour le rappeller. Je crus diſtinguer la voix du Comte de Leyceſtre & la ſienne dans l'antichambre; & m'étant approchée de la porte je connus que je ne me trompois pas. Sa jalouſie lui avoit apparemment fait obſerver le Comte d'Eſſex, quand il étoit entré dans mon appartement; & le voyant ſortir avec des yeux ſatisfaits: Vous êtes bienheureux, lui dit-il, d'entretenir la Reine tant que vous voulez, pendant que d'autres qui ne ſouhaitent pas cet avantage avec moins de paſſion, ne peuvent l'obtenir pour un moment. Je ſuis perſuadé que vous en êtes plus digne que moi, repliqua le Comte d'Eſſex, & je croi même que vous y trouveriez plus de charmes. Je vous laiſſe la liberté de les y chercher; & étant appellé ailleurs par un interêt fort preſſant, vous me ferez plaiſir de ne me point arrêter. Il paſſa à ces mots, & je demeurai avec la honte de ce nouveau mépris, ſi éperduë, que je ne pouvois à peine me connoître. Enfin un peu de raiſon ſucceda à tous mes égaremens. Je cherchai du ſecours dans ma fermeté, & j'obtins du moins d'elle que je cacherois ma foibleſſe. Ma

colere

olere me sollicita d'abord à me vanger de la Comtesse de Rutland : mais je considerai ensuite que tout son crime etoit dans sa beauté ; & qu'elle ignoroit l'interêt que je prenois à son Amant.

Le Comte de Leycestre étant entré, il s'apperçut peut-être de l'agitation où j'etois ; mais il n'osa me le témpigner, & se retira après une visite assez courte.

Quelque temps auparavant j'avois envoyé feliciter le Roy de Navarre sur son avénement à la Couronne de France : Et ayant apris qu'il avoit besoin de secours pour assurer sa domination, je me resolus de lui en envoyer sous la conduite du Comte d'Essex, esperant que l'absence me pourroit guerir, je crus du moins que l'envie de l'oublier étoit le veritable motif qui me faisoit agir ; mais après m'être bien consultée, il fallut demeurer d'accord, que je songeois bien moins à l'arracher de mon cœur, qu'à l'eloigner des yeux d'une Rivale aimée.

Dès que je me sentis affermie dans ce dessein, je ne voulus point en differer l'execution ; & le Comte d'Essex s'étant rendu auprès de moy : Vous aimez la gloire, lui dis-je, & je ne croy pas que vous preferiez la douceur de soupirer auprès d'une Maîtresse, aux occasions d'en acquerir ; il s'en presente une pour laquelle je vous destine, vous irez commander les Troupes que j'envoye au Roi de France ; & pour preparer votre constance aux chagrins de l'éloignement,

vous n'avez qu'à songer au plaisir du retour.

Le Comte d'Essex ne me répondit que par des soupirs, & ce langage passionné me fit presser encore son départ.

Peu de temps après, la Comtesse de Rutland, que je ne pouvois m'empêcher de traiter froidement, me demanda la liberté de se retirer à la Campagne. C'étoit fort loin de Londres, & je ne l'aimois pas assez alors, pour la souhaitter auprès de moi; de sorte que je consentis à ce qu'elle me demandoit.

Elle avoit vû partir le Comte d'Essex, avec assez de modération en apparence; mais j'avois lieu de croire, par mon experience, que sa douleur n'étoit pas moins violente pour n'éclater pas.

Dès qu'il fut arrivé en France, la Renommée publia mille choses avantageuses pour sa gloire. L'absence n'apporta aucun changement dans mon cœur; & malgré tout ce que je sçavois, je me trouvois toujours sensible au plaisir de l'entendre loüer.

Si je m'en étois cruë, je l'aurois rappellé dès que la France fut paisible : mais un mouvement de fierté s'opposant à ce premier dessein, je lui envoyai de nouveaux ordres, pour aller joindre l'Amiral Hasvarde, qui passoit en Espagne; lui laissant pour cette Expedition la même autorité qu'il avoit euë en France.

Il y fit des choses prodigieuses, sa valeur effraya seule les ennemis; & après

avoir pris Cadix, & ravagé la Côte de Portugal, il se remit en Mer pour passer en Angleterre. La Flote ne put regagner nos Ports, sans être dispersée par la tempête, on crut le Comte d'Essex perdu. Je connus mieux alors la tendresse que j'avois pour lui, que je n'avois jamais fait. Je ne me souvins plus que son indifference meritoit la mienne. J'accusai mille fois la Mer de m'avoir trop vangée, & je souffrois quelque chose de plus cruel que la mort, lorsque j'appris qu'à l'aide de l'Amiral de Hollande, il étoit arrivé à Plimouth, d'où il se rendit ici quelques jours après.

Qu'on est peu raisonnable quand on aime, & qu'il y a d'incertitude dans une Ame tendre & fiere, & qui se croit irritée par quelque mépris ! J'avois pleuré la mort du Comte d'Essex, & j'appris la nouvelle de sa vie avec mille transports de joie ; le bruit même de son arrivée à Londres ne m'en causa que d'agreables : mais quand je songeai que je l'allois revoir tout plein de l'amour qu'il avoit pour une autre, & que je n'aurois peut-être pas la force de cacher ma jalousie, je fus tentée de lui laisser rendre compte de sa conduite au Conseil, & de ne souffrir pas qu'il se presentât devant mes yeux. Je crus même quelque temps le pouvoir faire : mais ce cœur foible, & si prévenu en sa faveur, se revolta contre mes resolutions, il fallut en suivre le penchant, & voir le plus dangereux en-

nemi de mon repos. Il vint à Whitehall, je le souffris, je le regardai ; & malgré toute ma fierté, il ne vit dans mes actions que des apparences favorables.

Imaginez-vous combien je fus agreablement surprise, quand je connus par notre premiere conversation, que l'absence avoit chassé la Comtesse de Rutland de son cœur. Il ne me parut plus dans cette mélancolie languissante, où il avoit été avant son départ ; ses yeux étoient contens, son air tranquille, & j'y d'écouvris presque autant de joye, que l'explication que j'eus avec lui m'en donna, quoy que la Comtesse de Rutland fût absente. Je vous revois vainqueur, lui dis-je ; mais avec le chagrin de ne pouvoir recompenser vos derniers services par la vûë de la Comtesse de Rutland. S'il y avoit quelque chose dans l'étenduë de mon pouvoir, qui pût vous consoler de son absence .... Je le ferai facilement, quand il me sera permis de voir Votre Majesté, interrompit-il ; je ne suis plus amoureux que de la gloire de la servir ; & la Comtesse de Rutland ne m'occupe pas presentement davantage, que les autres femmes de cette Cour. Vous n'aimez plus la Comtesse de Rutland, repris-je, partagée entre la joie & la défiance ? vous avez parlé sans vous bien consulter ; & quand vous la reverrez .... Quand je la reverrai, interrompit-il encore, ce sera sans ces transports que j'ai témoigné sans respect à Vo-

tre Majesté. Quoi, repris-je, vous ne craignez point les reproches d'une Amante irritée ? Non, Madame, ajoûtoit il d'une maniere libre; & je ne suis plus occupé que de la passion de faire mon devoir, & de me rendre digne des bontez de Votre Majesté. Ces sentimens, lui dis-je, meritent ma reconnoissance, & le temps vous fera connoître que je n'en suis point ingrate.

Voila comme le Comte d'Essex me témoignant qu'il étoit gueri de sa premiere passion, je conçus l'esperance d'en pouvoir faire naître une autre. Huit jours après il me demanda la liberté d'aller faire un voyage pour l'utilité de ses affaires, il en fut quinze absent, & revint plus tranquile qu'il ne l'avoit jamais paru.

Le Comte de Leycestre avoit redoublé ses empressemens pendant les voyages du Comte d'Essex en France, & en Espagne; & j'avois été contrainte de lui ôter absolument l'esperance. Comme il a naturellement de l'audace, & qu'il se sentoit fier de quelque gloire qu'il avoit acquise, il s'emporta d'une maniere, où la prudence voulut que je ne répondisse pas. Il me témoigna ouvertement de la jalousie contre le Comte d'Essex, & voulut lui faire un crime de la conversation qu'ils avoient euë en sortant de mon appartement. Mais je lui imposai silence par toute mon autorité, de sorte qu'après quelques jours de murmure, il fut enfin

contraint de se taire. Tout cela cependant m'obligea à garder quelques mesures; & à ne suivre pas ouvertement mes inclinations.

Le temps s'écoula de cette sorte jusqu'aux troubles d'Irlande. J'avois ouvert la bouche mille fois, pour découvrir au Comte d'Essex les avantages qu'il avoit sur mon cœur; la honte m'avoit toujours retenuë: mais le voyant obligé de s'eloigner par la revolte du Comte de Terone, qui avoit soulevé toute l'Irlande; je ne me sentis point assez de force à le laisser partir, sans m'expliquer. Comme il étoit Gouverneur de ce Royaume, au premier bruit des troubles qui s'y répandoient, il vint se jetter à mes pieds, pour obtenir les ordres de les aller calmer. Vous avez assez fait, lui dis-je, & il n'est pas necessaire que vous alliez m'engager à une nouvelle reconnoissance, en vous exposant à mille dangers. On m'envie sans doute la grace que je demande à Votre Majesté, reprit-il; mais j'ose dire qu'elle ne me la pourroit refuser, sans se faire tort; puisque c'est une occasion qui peut contribuer à me faire meriter les bontez dont elle m'a honoré jusqu'ici. L'ardeur qui vous conduit aux grandes choses, repliquai-je, ne m'est pas si agreable que vous pourriez vous l'imaginer; & toute l'utilité que l'Angleterre peut tirer de votre valeur, est moins considerable, que le trouble qu'elle apporte à mon repos, & je crains beau-

coup moins pour ma Couronne que pour votre vie. J'ai de l'ambition, & cependant.... Ah ! Comte épargnez-moy la confusion de vous faire le détail de cette difference, en comprenant ce qu'il y a long-temps que vous devriez avoir remarqué. Je porterois peut-être mes souhaits trop loin, interrompit le Comte avec un peu démotion. Souhaitez hardiment, ajoutai-je. Je vous aime ; & si je rougis en vous l'avoüant, ce n'est ni de honte, ni de repentir. L'effort est grand pour une personne de mon humeur, qui vous a vû soupirer pour une autre, pendant qu'elle méprisoit des Rois pour vous seul, & qu'elle eût voulu vous sacrifier davantage. Quoi ? Madame, s'écria le Comte, dans une espece d'étonnement, vous m'avez aimé, & j'ai eu le malheur de m'en rendre indigne par des soupirs que je désavouë presentement ? Mes yeux ne vous ont-ils jamais dit ce que je cherchois dans les vôtres, repris-je ? Je n'ai jamais été assez hardi, répondit-il, pour donner de pareilles explications à vos regards. Cette timidité étoit bien desinteressée, continuai-je, mais ne parlons plus du passé. Pourrez-vous m'aimer enfin ? Dites plutôt, Madame, interrompit-il, si je pourrai meriter que vous m'aimiez encore, par toute la passion de mon cœur ? & si le Comte de Leycestre, auquel vous destinez la premiere fortune du monde, ne l'emportera point sur moi ? Le Comte

de Leycestre, repliquai je, ne fut qu'un pretexte pour vous faire parler. Je découvris par là les veritables sentimens où vous étiez alors. Il m'en a bien coûté des chagrins, & pendant votre absence, & dans le temps de votre retour. Il les faut oublier. Soyez desormais tel que je le souhaite, & rien ne manquera à mon bonheur.

Le Comte d'Essex ne répondit qu'avec un certain desordre, à ces dernieres paroles, que je pris pour une joie inesperéé. Il ne me resta plus de scrupule, je crus que je devois achever ma confiance, puisque j'en avois deja tant dit. Vous ne partirez point dans l'incertitude de la verité de mes paroles, lui dis-je en lui donnant une bague, qui est la derniere & la plus forte marque de la faveur des Rois d'Angleterre. Voila un gage de mes sentimens, avec lequel je vous jure de les conserver tels qu'ils sont presentement, & je vous promets en même temps de ne vous refuser jamais rien de ce que vous me demanderez, lorsque vous me la ferez voir, quand il y iroit de ma vie & de ma fortune.

Rien ne peut égaler la joie & la reconnoissance que le Comte me fit paroître, en recevant la bague, & la promesse qui l'accompagnoit. Il partit peu de jours après, & me laissa bien persuadée qu'il n'étoit occupé que de moi. Mais il eut à peine joint les Rebelles, qu'on l'accusa de tous les crimes, qui causent presentement

presentement sa prison & celle du Comte de Soubtantonne. Ce fut alors que je me repentis de n'avoir pas écouté les avis du Chancelier Cecile, qui m'en avoit voulu donner d'utiles sur la conduite secrete du Comte d'Essex. Enfin pendant que je ne songeois qu'à lui faire une destinée glorieuse, il meditoit avec le Comte de Terone de surprendre Londres, & de me captiver dans ce Palais. Vous sçavez le reste, Madame ; sa resistance opiniâtre, son peu de respect pour mes ordres, l'emprisonnement de mes Ministres, le meurtre de mes Soldats, & la fierté insupportablequ'il conserve dans son malheur.

La Reine finit ainsi son discours ; & ce recit ayant rappellé le souvenir de tout ce qui s'étoit passé entre elle & le Comte d'Essex, elle se sentit plus accablée qu'auparavant. La Comtesse de Nottingam l'avoit écoutée avec toute l'attention qu'un interêt puissant pouvoit donner. Elle avoit aimé le Comte d'Essex, aussi-bien que la Princesse, & fait mille fois des avances inutiles pour tâcher de lui donner de l'amour ; & connoissant alors les sujets des mépris qu'il avoit fait de ses charmes, le ressentiment qu'elle en avoit conçu augmenta infiniment.

Elle n'avoit garde de condamner la foiblesse de la Reine, puisqu'elle en avoit une semblable, ni de prendre le parti d'un homme qui lui étoit d'autant plus

odieux, qu'elle l'avoit passionnément aimé. Elle se contenta de la consoler par des discours où il ne paroissoit que du zele pour la Reine; pendant qu'elle songeoit à perdre un Amant ingrat, qui ne sembloit meriter alors que sa haine.

L'Amour qui n'avoit pas voulu toucher le cœur du Comte d'Essex pour elle, en avoit captivé un autre, dont le caractere la recompensoit en quelque sorte. C'étoit celui du Chancelier Cecile, qui dans l'importance de ses Charges, & malgré la gravité dûë à son état, n'avoit pas laissé de trouver dans la beauté & dans l'esprit altier & ingénieux de la Comtesse de Nottingam, de certains charmes, qui le rendoient capable d'une forte passion. Elle s'étoit fortifiée par la haine reciproque qu'ils s'étoient témoignée pour le Comte d'Essex. Cecile l'avoit toujours regardé comme l'obstacle éternel de toutes ses prétentions ambitieuses, & la Comtesse avoit conçu pour luy tous les sentimens de rage & d'aversion, qui succedent à une tendresse outragée.

Si sa prison leur avoit donné de la joie, le penchant de bonté que la Reine témoignoit pour luy, les allarma. La Comtesse n'eut pas plutôt quitté la Reine, qu'elle rendit à son Amant tout ce qu'elle venoit d'apprendre. Ils en tirerent des consequences differentes; & pendant que cette Princesse soupiroit secrettement, ils concluoient qu'il falloit, par une con-

duite artificieuſe, détruire toute la clemence que l'Amour luy pouvoit inſpirer, ſans y paroître directement oppoſez.

Dans ce deſſein, Cecile fit preſſer la Reine de nommer des Pairs au Comte d'Eſſex & fit répandre le bruit certain de ſa mort par toute l'Angleterre.

Pendant que tout ſe liguoit contre luy, il étoit occupé par des ſoins plus preſſans que ceux de ſa vie. Il ſçavoit bien que la Reine l'aimoit; mais il ſçavoit encore mieux, qu'il l'avoit trompée, & qu'elle pouvoit luy faire de juſtes reproches, & le condamner avec raiſon.

Elle ne l'avoit pas vû depuis ſon départ pour l'Irlande; & ne pouvant ſe reſoudre à l'abandonner à ſon malheur ſans l'avoir entendu, elle voulut aller juſques dans ſon Hôtel, où il étoit gardé, pour lui faire les reproches qu'il meritoit, & chercher, s'il étoit poſſible, à le trouver innocent.

Il n'y avoit pas loin de Whitehall à l'Hotel d'Eſſex; & la Reine ſe precautionna ſi bien, qu'on ne s'apperçut point du pas qu'elle faiſoit contre la bienſeance. Elle fut introduite par les ſeules perſonnes à qui elle s'étoit confiée juſques dans la chambre du Criminel.

Si la preſence de la Reine le ſurprit, l'état languiſſant où elle le trouva, la fit ſoupirer. Tout combatoit pour lui, ſa victoire n'étoit pas difficile. Il la ſalua

avec un profond respect; & attachant ensuite sur son visage les mêmes yeux qui l'avoient si souvent charmée, il fit couler quelques larmes des siens. Hé bien, Monsieur le Comte, lui dit-elle, en les essuyant, vous voyez ce que je fais pour vous, malgré tous les crimes que je pourrois vous reprocher. Je vous cherche, & je le fais même avec dessein de vous écouter, si vous avez quelque chose à me dire pour votre justification. Je vous ai trop aimé, pour ne pas la souhaiter preferablement à toutes les choses du monde; & plût au Ciel, qu'elle se pût acheter par ce que j'ai de plus precieux! Mon plus grand crime est de m'être crû trop heureux, Madame, reprit le Comte en soupirant. Si vous en étiez demeuré là, reprit la Reine, mon cœur trop satisfait n'auroit point de plaintes à vous faire: mais pour se croire heureux, falloit-il me trahir? & la violence étoit-elle necessaire, pour vous rendre maître d'une fortune que je voulois partager avec vous? Quelles raisons vous obligeoient à briguer la protection des Rois d'Ecosse & d'Espagne? Mes interêts vous obligeoient-ils à lier des commerces secrets avec le Comte de Terone? & trouvois-je ma sureté dans le dessein que vous aviez pris de me faire votre esclave & la sienne? Tout ce que vous avez fait ensuite contre mes Sujets, au mépris de mes ordres, me prouve-t-il votre respect? N'est-ce que par des fureurs & des

infidelitez que vous exprimez votre zele pour l'Etat & pour moy ? & fait-on quelques suppositions, quand vous parlez de ce qui a si fort éclaté ? Ouy, Madame, répondit le Comte d'Essex ; ce sont ces accusations de perfidies, & d'injustes projets, qui m'ont inspiré la resistance desesperée que j'ai fait paroistre. J'étois parti comblé de vos bontez, & peut-être trop fier de tant de graces, que j'avois si peu meritées ; & quand je me flatois de mille douceurs, dont vous n'aviez point condamné l'esperance, la jalousie se déchaîna contre ma bonne fortune, on surprit votre esprit par des impostures ; & j'eus la douleur d'apprendre que vous aviez donné des ordres pour m'arrêter. Mon innocence voulut m'assurer qu'il n'en étoit rien ; mais la verité me persuada. Je vous avoüe, Madame, que je ne sentis plus alors que de la fureur, me voyant insulté par mes ennemis, abandonné de vous, & sur le point de souffrir peut-être une mort honteuse. Je crus que pour ma gloire, & la vôtre même, je ne devois point perir en criminel. Dans cette vûë, je briguai les secours que l'on me reproche ; & voulant confondre mes accusateurs, je me resolus de sortir de l'Angleterre ; on m'en ferma tous les chemins, & j'avoüe que mon desespoir se vangea sur vos Ministres. Ouy, Madame, ce fut eux seuls que ma rebellion eut pour objet. Je prétendois les forcer à me rendre l'innocen-

ce qu'ils m'avoient ôtée, & la porter ensuite avec ma tête à vos pieds. Vous m'auriez écouté alors, j'aurois assurément confondu l'envie, en vous confirmant des veritez, dont peut-être vous ne deviez pas avoir douté. Mais elle a eu tout le succès qu'elle souhaitoit. Prisonnier, haï de ma Princesse, méprisé de tout l'univers, & sacrifié à la rage de mes ennemis, il ne me reste plus qu'à recevoir l'arrest de ma mort de leur propre bouche, & voir Cecile, Cobham, Raleig, & leurs semblables, partager les faveurs dont vous m'aviez honoré. Vous sçavez bien que je ne vous hais point, interrompit la Reine: mais dois-je vous croire? & si je ne vous croy pas, puis-je vous abandonner au malheur qui vous menace? Je ne murmurerai point contre les ordres de Votre Majesté, reprit le Comte; & je m'y soumettrai quels qu'ils puissent être. Mais, Madame, je confesse que je mourrai desesperé, si mes ennemis ont l'avantage de me condamner.

Le Comte d'Essex connoissoit le foible de la Reine, & réveilloit aisément les premieres tendresses qu'il luy avoit inspirées. Non, vous ne mourrez point, lui dit-elle, après avoir rêvé un moment: profitez de vos avantages, triomphez d'un cœur, dont le penchant vous est bien connu. Je veux croire que vos intentions ont été moins criminelles que les apparences; mais, Comte, je vous

conjure par ces bontez dont vous voyez des effets si particuliers, de ne me donner point sujet de m'en repentir. Ne vous allarmez point pour votre gloire, j'aurai soin de la rétablir; & vous reprendrez avant qu'il soit deux jours le rang que vous teniez auprès de moy.

Le Comte d'Essex transporté de joie d'avoir surmonté son infortune, remit par des soumissions la tranquillité dans l'esprit de la Reine. Elle lui promit, en le quittant, de faire assembler son Conseil dès le lendemain, & de le justifier d'une maniere glorieuse.

Dès qu'il fut jour, elle fit appeller Cecile, & la Comtesse de Nottingam se rendit auprès d'elle. Après leur avoir dit en peu de mots qu'elle avoit eu de grands combats entre sa justice & sa clemence, elle conclut pour la derniere, & ordonna à Cecile de faire assembler le Conseil, où elle vouloit déclarer le dessein qu'elle avoit de mettre le Comte d'Essex en liberté, les assurant qu'elle avoit d'invincibles raisons de le faire. Ce fut un coup mortel pour l'ambitieux Cecile, & qui ne fut pas moins sensible à la Comtesse de Nottingam. Ils se regarderent en même temps, pour se demander des avis, ils parlerent ensuite, mais la Reine ne changea pas, & Cecile fut contraint d'aller porter ses ordres pour l'assemblée extraordinaire qu'elle souhaitoit.

Mais pendant que les ennemis du Comte

d'Essex croyoient la fortune sur le point de se reconcilier avec lui, le sort travailloit pour eux. La Reine alloit passer dans le lieu où ceux qu'elle avoit fait avertir, s'étoient assemblez, lorsqu'on lui vint dire que la Comtesse de Rutland demandoit à la voir. Le souvenir du passé fit rougir la Reine ; & regardant cette visite comme un contre-temps importun, elle fut tentée de se l'épargner, mais considerant qu'elle ne refusoit cette grace à personne & que la Comtesse de Rutland étoit une femme de la premiere qualité, elle commanda qu'on la fist entrer, & elle parut un moment après.

Quoy que ses yeux fussent languissans, son air abatu, sa démarche mal assurée, & ses habits fort negligez, sa beauté ne laissoit pas de paroître & de toucher. Elle se jetta aux pieds de la Reine, & la regardant avec toutes les marques d'une violente douleur : Madame, lui dit-elle avec beaucoup de peine, je viens implorer les bontez de votre Majesté pour l'infortuné Comte d'Essex. Pour le Comte d'Essex, Madame, interrompit la Reine ! & quel interest y pouvez-vous prendre, vous qu'il a quittée avec tant d'indifference, après vous avoir promis tant d'amour ? Je croyois que joignant vos ressentimens aux miens, vous veniez me demander une vengeance duë à votre beauté. Non, Madame, repliqua la Comtesse, ce ne sont point les transports d'une Amante abandonnée, qui m'ame-

nent aux pieds de Votre Majesté : ce sont les justes & les tendres sentimens qu'une femme raisonnable doit à un Mary qui luy est cher : c'est le mien que je vous demande en la personne du Comte d'Essex. Cet aveu nous rend plus coupables, mais on n'est gueres capable de menagemens, quand on est sur le point de tout perdre. Ouy, Madame, traversez par mille inquietudes, & liez d'une tendresse reciproque, nous nous épousâmes secretement, contre le respect que nous vous devions. C'est ce mistere seul qui a obligé le Comte d'Essex à chercher des retraites hors de vos Etats, craignant le juste ressentiment de Votre Majeste. Il crut que je devois m'en éloigner, mais, Madame, il ne prétendoit point conspirer. Cependant cette conduite nous a perdus ; & si vous ne protegez un malheureux que vous avez tant honoré, rien desormais ne peut empêcher son infortune. Considerez, Madame, qu'un peu de sang qui vous est soumis, & une vie dont vous êtes la Maîtresse, ne sont point capables de venger une grande Reine, qui se fait adorer par mille vertus, mais sur-tout par sa clemence.

La Reine n'avoit garde d'interrompre la belle & affligée Comtesse d'Essex, dans l'étonnement où son discours l'avoit mise. Quelle funeste nouveauté pour un cœur qui venoit de se reconcilier avec plaisir ! Quel torrent de colere surprit d'abord sa fermeté ! Fiere, Reine, pas-

sionnée, elle ne laissoit pas de se voir trahie de la maniere du monde la plus cruelle, & de l'apprendre dans le temps qu'une credulité aveugle venoit d'étouffer tous ses ressentimens. Elle contraignit sa douleur; & regardant la Comtesse d'Essex d'un air severe: Je n'ay plus de pouvoir sur la vie que vous demandez, lui dit-elle, & les Pairs du Royaume en sont les Maîtres. Ah! Madame, s'écria la Comtesse, mon Epoux est perdu, si vous l'abandonnez à leur fureur, la jalousie fera ce que la justice ne poura faire. De quoy vous troublez-vous, s'il n'est pas veritablement coupable, interrompit la Reine? Cette innocence qui m'est connuë, repliqua la Comtesse, ne trouvera pas dans vos cruels Ministres des esprits disposez à la recevoir. Souffrez du moins, Madame, que je partage sa prison, si vous me refusez le reste. Je ne suis pas moins criminelle que lui, & peut-être même que je le suis davantage. Je voudrois pouvoir vous accorder ce que vous souhaitez, reprit la Reine; mais la politique raisonnable défend jusqu'aux moindres commerces entre les personnes d'importance, & vous attendrez, s'il vous plaist, sa destinée & la vôtre dans une Chambre de ce Palais. Hé, Madame, poursuivit la belle Comtesse, songez que ce sont des fers que je vous demande pour derniere faveur; craignez-vous que nous entreprenions quelque chose dans un état si déplorable?

Nous sommes à la veille du plus grand de nos malheurs. Cette justice barbare, à laquelle vous remettez souverainement le soin de vôtre vengeance, nous separera peut-être demain pour jamais. Laissez-nous du moins la consolation de mêler nos dernieres larmes ? Que craignez-vous d'une douleur impuissante... Je crains de m'impatienter, & je veux que l'on m'obeïsse, interrompit la fiere Princesse, en passant dans son Cabinet, pendant que la Comtesse d'Essex fut conduite dans une chambre, où l'on posa des Gardes en même temps.

Il n'y eut jamais de fureur pareille à celle de la Reine. Le desespoir de se voir trompée, lui fit oublier quelque temps sa tendresse. Elle ne songea plus qu'à se venger, & à livrer un coupable qu'elle avoit trop aimé, au jugement severe de la justice. Il ne joüira pas long temps de son crime, l'ingrat, dit-elle avec transport, & je veux que sa mort soit un exemple pour tout l'Univers.

Ce fut dans ces sentimens qu'elle se rendit au Conseil. Dès qu'elle eut déclaré ses sentimens, on nomma des Pairs aux Comtes d'Essex & de Soubtantonne. Elle en trembla, de quelque resolution dont elle fût armée, & ne put s'empêcher de mêler quelques soupirs amoureux, à ceux que sa colere lui arrachoit. Elle se retira avec une agitation cruelle, & passa plusieurs jours sans vouloir souffrir la vûë d'aucunes personnes.

Il feroit difficile d'exprimer la furprife agreable de Cecile, quand il vit la Reine irritée, fe declarer contre le Comte d'Effex, après avoir crû qu'elle étoit refoluë de lui pardonner. Il en porta la nouvelle à la Comteffe de Nottingam, qui en eut toute la joye qu'une ame cruelle eft capable de reffentir. Mais quelque crainte ne laiffa pas de la troubler. Leur triomphe n'étoit point encore affuré, le Comte d'Effex n'avoit que fon Hôtel pour prifon, fes amis l'en pouvoient tirer, pour peu qu'ils fuffent déterminez, & ils conclurent que pendant que la Reine étoit irritée, il falloit l'obliger à le faire conduire à la Tour de Londres. L'apparence d'un veritable zele dont ils fe fervoient, eut l'effet qu'ils avoient fouhaité. Cecile reçut l'ordre de la Reine pour faire transferer le prifonnier, & il n'en differa pas l'execution.

Comme le Comte d'Effex étoit paffionnément aimé du Peuple, le foupçonneux Cecile ne voulut point lui faire traverfer la Ville, où fa vûë pouvoit exciter quelque trouble. On le fit embarquer fur la Tamife, au milieu d'un grand nombre de Gardes, & on le mena de cette forte à la Tour avec beaucoup plus de fureté.

Le Comte d'Effex qui vit une fuite fi contraire aux promeffes de la Reine, fans en pouvoir deviner la caufe, prepara fa conftance à tout ce qui pourroit arriver, & quelques jours lui donnerent

toute la resolution dont il avoit besoin pour soutenir sa disgrace. Mais pendant que la Reine étoit accablée d'inquietudes, Cecile & la Comtesse de Nottingam étoient pleins de l'esperance de voir leur ennemi commun condamné. La Comtesse d'Essex; qui n'étoit consolée que par ses larmes, & accompagnée que de ses frayeurs, chercha dans la pitié de ses Gardes quelque éclaircissement des affaires de son Mary. Elle apprit que ses Juges étoient nommez, & qu'on l'avoit conduit à la Tour de Londres. Rien de plus cruel ne pouvoit lui estre annoncé. La Reine étoit irritée sans retour. Une Lettre ne suffisoit pas; & d'ailleurs elle étoit trop mal assurée, pour donner au Comte d'Essex les conseils qu'elle lui croyoit utiles. Une entrevûë pouvoit plus faire, & comme l'interest est un charme où l'on resiste rarement, elle engagea ses Gardes à la servir, par des presens qui étoient encore en son pouvoir; & leur faisant comprendre, que son dessein ne regardoit ni sa liberté, ni celle du Comte d'Essex, qu'il ne s'agissoit que d'un moment de conversation secrete, il y en eut d'assez hardis pour l'entreprendre, & qui eurent assez de bonheur pour reüssir. Les Gardes de la Tour furent gagnez par leurs Compagnons; & par le ménagement des uns & des autres, la Comtesse fut introduite sans obstacle dans la cham[illegible]on Mari.

Il ignoroi[illegible] s'étoit passé à

Whitehall. Et comme on l'avoit averti qu'il devoit comparoître dans peu de jours devant ses Juges, il attendoit constamment la fin de son avanture, consolé dans la pensée que la Comtesse étoit surement retirée en Ecosse. Mais quand il la vit si près d'un peril dont il croyoit l'avoir éloignée, il fut extrêmement troublé. Ah! Madame, lui dit-il, avec des regards pleins de tendresse, que venez - vous chercher dans ces funestes lieux, & qui peut vous y avoir conduite! Ma douleur, & mes Gardes que j'ay gagnez, reprit-elle. Quoy! Madame, s'écria le Comte, vous êtes prisonniere de la Reine, & elle sçait notre Mariage? Oui, repliqua tristement la Comtesse, & sa colere est au point que nous n'avons rien à esperer. Je m'éloignois de vous, comme vous l'aviez souhaité, mais le bruit de votre mort s'est opposé à ma retraite, & je ne me suis point trouvée capable d'aller attendre la suite de votre infortune dans des asiles assurez. J'ai crû que si je ne pouvois l'empêcher, je devois du moins la partager; je me suis presentée à la Reine dans cette vûë, & n'ai rien oublié pour la toucher. Mais elle n'a rien accordé à mes douleurs. Ah! Madame, interrompit le Comte d'Essex, votre impatience nous a perdus, j'étois libre si vous ne l'aviez point écoutée. La Reine étoit gagnée, & une justification adroite me redonnoit toute sa confiance; vous m'auriez vû dans peu vous chercher

en Ecoſſe ; Mais il n'y a plus de retour, & la Reine ſe vangera. Quoi, repliqua la belle Comteſſe, toute ma conduite n'a ſervi qu'à votre malheur ? Servez-vous de vos avantages, je vous en conjure ; la tendreſſe de la Reine n'eſt aſſurément pas éteinte, ne ſouffrez point qu'elle vous ſacrifie à ſa colere, inventez tout ce qui pourra rendre notre mariage excuſable, deſavoüez-le, s'il le faut, j'y conſentirai plus facilement qu'à vous voir condamner à la mort ; que la Reine m'exile en quel lieu du monde elle voudra, je vous proteſte que j'irai ſatisfaite & conſolée, ſi cela peut quelque choſe pour votre vie ; ajoutez-y le pouvoir du gage qu'elle vous a donné.... He ! Madame, interrompit le Comte, pouvez-vous donner de ſemblables conſeils à un homme dont vous ſçavez que vous êtes adorée ? Avez-vous reconnu par quelques-unes de mes actions, que la vie me fût plus chere que vous ? Je ne l'aime que pour la paſſer auprès de vous, j'y renoncerai de tout mon cœur, quand il me faudra priver de ce plaiſir. C'eſt votre interêt ſeul qui me fait trembler, & vous croyez que je pourois joüir tranquillement des faveurs de la Reine, pendant que ſa jalouſie vous exileroit ? Qu'elle éclate, qu'elle m'accable, je ferai toujours toute ma gloire de vous aimer, & de vous le dire devant elle-même. Je ſçai bien que le don important qu'elle m'a fait, me laiſſe encore quelque pouvoir auprès d'elle, je

ne renonce pas à m'en ſervir. Mais je le veux faire avec ſureté, & ce n'eſt pas pour ma vie ſeule qu'il me peut être utile. Je vous entends, répondit la Comteſſe; vous voulez tout reſerver pour moi, & negliger votre ſalut; mais vous ne pouvez courir aucun danger que je ne partage, & le moyen de conſerver ma vie, c'eſt d'aſſurer la vôtre.

Ce combat dura encore quelques momens; mais les Gardes du ſecret ayant averti la Comteſſe qu'il étoit temps de ſe retirer, elle ſe diſpoſa à dire adieu au Comte. Leur ſeparation fut touchante; des abondances de larmes l'accompagnerent, de cruelles inquiétudes la ſuivirent, & le jour qui ſucceda à cette nuit, ne ſervit qu'à les augmenter.

Fin de la premiere Partie.

LE COMTE D'ESSEX, OU HISTOIRE SECRETE D'ELISABETH REINE D'ANGLETERRE.

SECONDE PARTIE.

QUELQUE irritée que fût la Reine, elle ne fit point comprendre la Comtesse d'Essex dans le procès de son mary. Le lendemain de leur entrevûë, les Pairs s'étant assemblez dans la grande Salle de Westminster, les Comtes d'Essex & de Soubtantonne y furent conduits par le Connêtable de Londres. Le détail de ce Jugement est si pleinement expliqué par les Histoires generales, qu'il n'est pas necessaire de le rapporter ici, il suffit

de dire que les Prisonniers accusez d'avoir des intelligences criminelles avec les Rois d'Ecosse & d'Espagne, des liaisons secrettes avec le Comte de Terone, & d'avoir formé une conspiration contre l'autorité de la Reine, se défendirent fortement. Quelque politique que fût Cecile, il ne pût cacher la malignité de ses intentions, & l'on put remarquer que non seulement il étoit juge sévere, mais dangereux ennemi. Le Comte d'Essex répondit avec une fermeté méprisante à l'animosité qu'il fit paroistre contre lui. Mais tout ce qu'il put dire pour sa justification, n'empêcha point qu'il ne fût condamné, après toutes les formalitez qui se pratiquent dans ces occasions. Les Pairs se rassemblerent dans une autre chambre, & suivant les Loix du Royaume condamnerent les Comtes d'Essex & de Soubtantonne à perdre la teste, atteints & convaincus du crime de Leze-Majesté. Le Senêchal leur fit tout haut la lecture de cet Arrest. Le Comte d'Essex s'entendit nommer sans émotion; mais il donna des marques d'une douleur veritable, que Soubtantonne eût le même sort que luy. Il conjura les Juges d'examiner moins séverement la condition d'un homme, qui n'étoit criminel que pour l'avoir aimé, & n'en pouvant rien obtenir, il dit les choses du monde les plus touchantes à son ami.

Dès que la Reine fut instruite de l'état des choses, elle ordonna secretement

de differer l'execution. Elle étoit fiere, on l'avoit outragée; mais elle trouvoit toujours de grandes difficultez à pouvoir accorder sa colere avec sa tendresse.

Cecile trembla, quand il vit l'execution d'un Arrest, qui lui avoit été si agreable, differée; & la Comtesse de Nottingam n'en fut pas moins allarmée que lui. Comme les charges n'avoient pas été fortes contre le Comte de Soubtantonne, & que le seul engagement d'une longue amitié l'enveloppoit dans cette disgrace, la Reine accorda sa vie aux prieres de ses amis. Le Comte d'Essex fit voir, en l'apprenant, les sentimens d'une ame veritablement grande & genereuse, protesta qu'il mourroit consolé, puisque la Reine reconnoissoit l'innocence de Soubtantonne.

Mais pendant qu'il attendoit constamment son dernier malheur, la Comtesse d'Essex apprenoit l'Arrest de sa mort à Whitehall. Pour l'avoir craint jusques alors, elle ne l'avoit pas crû certaine, & sa surprise fut si terrible, qu'elle remplit en un moment tout le Palais de ses cris. La Reine les entendit comme les autres: mais elle n'en fut point touchée. Qu'elle pleure, dit-elle à la Comtesse de Nottingam: il faudroit beaucoup de ces larmes, pour payer celles qu'elle m'a coûté.

La Comtesse de Nottingam n'avoit garde d'adoucir l'esprit de la Reine: tous ses soins ne s'étendoient qu'à entretenir

sa colere ; & comme elle ignoroit beaucoup de choses qu'il lui étoit important de sçavoir, elle crut qu'elle pouvoit profiter du trouble où la douleur de la Comtesse d'Essex l'avoit mise, & elle se rendit auprès d'elle, moins pour la plaindre, que pour chercher de quoi la rendre plus malheureuse. Il falloit avoir une cruauté sans exemple, pour voir la plus belle femme du monde dans un état de desespoir qu'il est impossible d'exprimer, sans être touché de quelque pitié. Les femmes qui étoient auprès d'elle, ne paroissoient pas insensibles à sa douleur : de grandes foiblesses la faisoient incessamment tomber dans leurs bras, & elle n'en revenoit que pour jetter des cris touchans. La Comtesse de Nottingam regarda tout cela avec une tranquilité digne de la dureté de son ame. Ah ! Madame, lui dit la Comtesse d'Essex, dès qu'elle l'eut remarquée, ne ferez-vous point agir le pouvoir que vous avez sur l'esprit de la Reine, en faveur du Comte d'Essex ? Vous sçavez que le Comte de Soubtantonne a sa grace, repliqua la Comtesse de Nottingam, & la clemence de la Reine ne fera peut-être pas moins pour votre Epoux. Ah ! Madame, reprit-elle, ce ne sont point les crimes qui ont été communs à Soubtantonne, qui rendent la Reine inexorable. Il en est d'autres, & vous pouvez m'entendre, qui donnent plus de force à ses ressentimens ; & le Comte d'Essex

lui est moins odieux par les entreprises qu'on attribuë à son ambition, que par l'engagement qu'il a avec moi. Mais, Madame, répondit la Comtesse de Nottingam qui vouloit penetrer tout le secret d'un amour qu'elle avoit ignoré ; si vous avez crû que la Reine s'y devoit opposer, & n'en pas être contente, pourquoi n'avez-vous pas renoncé à une chose, qui ne vous preparoit que des traverses ? Si vous avez aimé, poursuivit la Comtesse d'Essex, vous sçavez bien qu'on n'est pas toujours raisonnable quand on a beaucoup de tendresse. Cependant, Madame, je n'étois pas instruite de l'interest que la Reine prenoit au Comte d'Essex, quand je me suis déterminée à l'épouser. Peut-être, reprit la Comtesse de Nottingam, que je vous servirois avec quelque utilité, si je sçavois la verité de ce qui s'est passé entre le Comte d'Essex & vous. Je ne suis pas dans une disposition assez libre pour vous faire un discours bien suivi ; mais Madame, si ma confiance vous pouvoit obliger à faire quelque chose pour nous, je vous apprendrois ce que vous voulez sçavoir. Je ne vous promets pas de reüssir, ajouta la Comtesse dissimulée ; mais pouvant quelque chose auprès de la Reine, je ferai peut-être plus que nous n'oserions esperer. Consolez-vous donc, Madame, ne perdez pas l'esperance ; la Reine est bonne, je

ſuis zelée, & je travaillerai pour vous, dès que je ſerai ſure de la conduite qu'il faut que je ſuive. La Comteſſe d'Eſſex ſe laiſſa perſuader par ſa plus cruelle ennemie, eſſuya ſes larmes, reſpira un moment, & lui parla de cette ſorte.

HISTOIRE DU COMTE ET DE LA COMTESSE D'ESSEX.

JE perdis ma Mere fort jeune. Elle ne laissa que moi d'enfans; & mon Pere étant attaché à la Cour par l'importance de ses Charges, confia les soins de mon enfance à une Sœur qu'il avoit établie à cent milles de Londres.

Comme cet éloignement le privoit de me voir aussi souvent qu'il eût souhaité, dès que j'eus atteint ma quatorziéme année, il songea à quelque mariage qui pût me rapprocher de lui. Le Comte de Rutland n'avoit qu'un fils, & la forte amitié qui étoit entre mon Pere & lui, les fit penser à se lier plus étroitement. Nos fortunes étoient proportionnées, & le jeune Comte étant arrivé d'Italie, son Pere lui fit connoître le dessein qu'il avoit de le marier. Il n'avoit rien dans le cœur qui pût s'y opposer, & on m'engagea sans que j'en sçusse rien, ne croyant pas devoir consulter les inclinations d'u-

ne fille de mon âge. Cependant, Madame, j'avois deslors un cœur ſenſible, capable de diſcernement, & qui me fit bien éprouver dans la ſuite, que les ſentimens ne ſont pas toujours d'accord avec l'obeïſſance.

Dès que l'équipage du Comte de Rutland fut prêt, il partit pour ſe rendre au lieu où j'étois. Comme il n'étoit point amoureux, & qu'il prévoyoit peu de plaiſir auprès d'une Maîtreſſe inconnuë, qu'il conſideroit même encore comme un enfant, il pria trois de ſes amis de vouloir honorer ſes nôces de leur preſence. Le Comte d'Eſſex en étoit un, & quand ils arriverent, mes regards furent partagez entre pluſieurs hommes à peu près de même âge, qui m'étoient tous également inconnus. Je ſçavois bien que le Comte de Rutland m'étoit deſtiné, & je ſouhaitai d'abord de le trouver dans la perſonne du Comte d'Eſſex: Tout le chagrin que j'avois de me voir engagée ſi jeune, ſe diſſipa en le voyant. Il me parla avec plus d'attention que les autres; cela me perſuada de ce que je ſouhaitois: mais je fus cruellement détrompée, quand on me vint preſenter le Comte de Rutland. Je rougis, je ſoupirai, ſans bien ſçavoir les raiſons qui en étoient cauſe. Le Comte d'Eſſex en fit de même: ſes yeux me cherchoient, je n'avois point aſſez de retenuë pour les éviter; on attribua le trouble où j'étois, à l'innocence de mon âge, & la raiſon me fit prendre [illegible] enſuite

ensuite quelques soins de la cacher.

Quand nos Peres furent arrivez, on nous épousa, sans s'informer si nous étions satisfaits. Le Comte de Rutland le parut assez de sa fortune, & me trouva peut-être plus aimable qu'il n'avoit esperé. Pour moi, Madame, tout ce que je pus faire, ce fut de ne le point haïr, en aimant le Comte d'Essex. Heureusement pour moy, personne ne démêla le veritable état de mon cœur, ni n'en eut même de soupçon.

Il sembloit que je ne devois alors être sensible qu'aux plaisirs qui flatent la jeunesse. Mais, Madame, qu'on est trompée sur ces matieres! L'Amour se fait sentir dans tous les âges. Le mien n'attendit point un grand nombre d'années, pour connoître qu'il étoit tendre, & se plaignoit deslors de sa liberté qu'on avoit usurpée. Je goûtois peu de joie d'être maîtresse de ma conduite, je voulois aimer mon Mary, & n'avoir que de l'indifference pour le Comte d'Essex. Mais quelques efforts que je pusse faire, il me fut impossible de soumettre mon cœur à cette necessité.

La premiere résolution que je pris, ce fut de fuir la vûë d'un homme qui ne pouvoit que contribuer à me rendre plus malheureuse; & dès qu'il fut parti avec les autres Amis du Comte de Rutland, je priai mon Pere d'épargner encore quelque temps ma jeunesse, & de ne me point exposer si-tôst à la Cour, où je n'a-

vois jamais été. On m'accorda ce que je demandois, & pendant que mon Pere retourna à Londres, on me mena à Rutland pour me satisfaire.

Le parti que j'avois pris ne fit point l'effet que j'esperois. L'idée du Comte d'Essex ne sortit point de ma solitude; & le Pere du Comte de Rutland étant mort, nous fûmes obligez d'aller à Londres, aprés une année de sejour à la Campagne.

Je tremblois, en songeant que j'allois revoir le Comte d'Essex, & je me promettois déja d'être la femme du monde la plus retirée, pour éviter les occasions de le rencontrer, lorsque j'appris qu'il avoit suivi le Comte de Leycestre, qui étoit parti pour la défense des Païs-Bas. La Reine me reçut avec toutes les bontez qu'elle fait ordinairement paroistre aux Personnes qu'elle veut honorer. J'admirai son merite; & le plaisir de m'en voir considerée suspendit quelque temps mes inquietudes secretes. Mais six mois s'étoient à peine écoulez, que je vis mourir mon Pere, & quelques autres, ensuite le Comte de Rutland. Ces deux pertes me toucherent sensiblement. Je pleurai longtemps mon Pere; & si je n'avois pas eu pour le Comte de Rutland ces grandes passions qui se trouvent rarement dans les Mariages d'obeïssance, la raison & sa complaisance m'avoient forcée à l'estimer, & à suivre les mouvemens d'une reconnoissance assez sincere, pour n'avoir rien à me reprocher.

La Reine m'ayant témoigné qu'elle souhaitoit que je me retirasse auprès d'elle, je quittai ma maison pour prendre un appartement dans son Palais ; & ma fortune qui étoit assez belle, me donnant des charmes, je me vis des Amans déclarez, ou plustost des importuns qui m'accablerent.

J'étois dans cet état, quand le Comte d'Essex revint à Londres. Comme l'Armée de la Reine étoit victorieuse, elle ordonna des Devotions publiques le jour que les Chefs arriverent. Je la suivis au Temple de Saint Paul, j'y vis le Comte d'Essex au milieu de toute la Noblesse du Royaume, & mes yeux qui n'étoient plus retenus par aucune consideration, ne purent regarder que lui.

Le lendemain il se rendit des premiers chez la Reine, j'étois déja auprès d'elle, j'eus de l'émotion, & nous nous regardâmes plusieurs fois avec un embarras égal. Madame, me dit-il, dès qu'il me put parler, je n'ai point encore eu un moment de liberté, pour aller vous témoigner la part que j'ai prise aux pertes que vous avez faites. Je suis persuadée, repris-je, que vous avez plaint mon malheur. Il est naturel à tout le monde de s'interesser pour les personnes comme vous, continua-t-il ; mais, Madame, il me l'est beaucoup plus qu'à aucune personne. La Reine nous interrompit ; & dans tous les respects que le Comte d'Essex lui rendit, je ne laissai pas de remar-

quer qu'il cherchoit à me regarder. Je vous avouë que son empressement me donna de la joie ; j'y répondis peut-être un peu trop vîte ; mais j'étois tendre, jeune, indépendante. De plus, le Comte d'Essex avoit un mérite extraordinaire, & l'avantage de ma premiere inclination. Il me vint voir le même jour dans mon appartement, & le fit ensuite avec assiduité. Toutes ses actions me persuaderent enfin qu'il m'aimoit ; & il ne fut pas long-temps à me le faire connoître. Madame, me dit-il un soir qu'il m'avoit remenée dans ma chambre, après avoir quitté la Reine : Vous souvient-il du jour où nous accompagnâmes le Comte de Rutland dans votre solitude ? Je n'ay pas oublié, repris-je, que vous futes un de ceux qui lui firent cet honneur. Est-ce tout ce que votre memoire en a conservé, continua-t-il ? Ne vîtes-vous rien dans mes yeux, qui pût l'occuper davantage ? & seroit-il possible que vous m'eussiez donné tant d'amour, sans vous en appercevoir ? L'amitié que je devois au Comte de Rutland, & son bonheur assuré, m'empêcherent de vous en parler ; mais je n'ay pas laissé de le conserver ; l'absence & le temps n'ont servi qu'à me rendre plus passionné, & je puis vous protester que depuis le premier moment que je vous ai vûë, mon cœur n'a respiré que pour vous.

Quoy que ce discours ne convînt peut-être gueres à l'état où j'étois encore alors,

je n'eus pas la force de m'en offenser. Je voulois toucher le cœur du Comte d'Essex, il m'assûroit fortement que je l'avois fait, & je ne consultai rien davantage.

Vous voulez bien, Madame, que passant sur mes réponses, je me contente de vous dire que le Comte d'Essex en fut satisfait; que deslors cette intelligence qui nous a menez si loin, commença de se former, & que nous trouvâmes le temps & les occasions de la rendre plus parfaite.

Vous voyez jusqu'ici que j'ignorois les sentimens de la Reine. J'attribuois, comme les autres, la faveur du Comte d'Essex à ses services, & au bon usage qu'il en sçavoit faire: mais le temps me fit voir que je me trompois. Je démêlai le secret de la Reine, malgré toute sa retenuë, & j'en tremblai mille fois. Le Comte d'Essex avoit l'ame élevée, & capable de grandes choses: l'ambition me le pouvoit ôter, je voulus deslors preparer ma constance à tout ce qui pouvoit arriver, & ne conserver que de l'estime pour lui: mais étoit-il temps d'esperer ce que toute ma raison, & deux années de mariage, n'avoient pû faire? Enfin la jalousie suivit la crainte, je commençai de croire que les respects du Comte d'Essex pour la Reine pouvoient être causez par une tendresse cachée; le chagrin s'empara de mon ame. Le Comte s'en apperçut, il me sollicita long-temps de lui en ap-

prendre la cause, je resistai autant que je pus. Je suis jalouse, lui dis-je enfin, avec un peu d'emportement, & je crains de perdre votre cœur. Ce n'est pas un malheur, reprit-il, que de se voir aimé jusqu'aux doutes : mais vous n'en devez point avoir de la fidelité de ce cœur, qui n'a jamais soupiré que pour vous. La Reine vous aime, interrompis-je; & ses sentimens soutenus de sa grandeur, sont de dangereuses épreuves pour votre perseverance. La Reine a de l'amour pour moi, Madame, repliqua le Comte d'Essex! Quel motif donnez-vous à une simple bien-veillance, qui a peut-être recompensé trop genereusement des services qui ne le méritoient pas? Elle est trop fiere, & a trop d'empire sur sa raison, pour tomber dans cet excès de foiblesse; & comme vous n'ignorez pas combien elle a méprisé d'illustres alliances, vous devez croire qu'elle est au dessus de l'amour; & qu'elle ne protege ma fortune que par une inclination genereuse. Comme il n'y a point de Rois, ausquels je ne voulusse vous preferer, repris-je, si je juge des sentimens de la Reine par les miens, je me persuaderai aisément qu'elle est capable de faire la même chose. Enfin elle vous regarde incessamment, malgré toutes les précautions qu'elle prend; ses yeux ne paroissent contens que quand ils rencontrent les vôtres; & j'ai surpris des soupirs qu'un cœur aussi interessé que le

mien ne peut entendre ſans émotion. Je n'avois pas encore connu tout mon bonheur, repliqua le Comte d'Eſſex, & un peu de jalouſie achéve de me le faite voir tout entier. Cependant, Madame, permettez-moi de vous dire que vous ne la deviez point écouter. Si la Reine avoit la foibleſſe que vous dites, ſi elle m'offroit ſa Couronne & ſon cœur, je vous ferois voir, en refuſant l'un & l'autre, que ſi j'ai de l'ambition, j'ai mille fois plus d'amour pour vous. Pour vous faire voir que vous ne rendez pas juſtice aux ſentimens de la Reine, ſouffrez que je la faſſe conſentir à notre mariage, la bienſéance eſt ſatisfaite du côté de votre deüil, vous me rendrez le plus heureux de tous les hommes, & vous ne douterez plus de ma fidelité. Je ne m'opposai point à ce que le Comte propoſoit, & ſi je ne pus me perſuader entierement qu'il ne fût point aimé de la Reine, je crus toujours qu'il n'en avoit aucune connoiſſance. Pour vous témoigner, me dit-il, que je ne vous ferois point un myſtere de ce que la Reine pourroit me dire d'obligeant; je vous avouë que je vous ſacrifie une des plus belles femmes de la Cour, qui a fait mille avances pour m'engager à l'aimer. Je le preſſai de me dire ſon nom : Mais il me conjura de me contenter de ce qu'il m'avoit dit, & de ne le contraindre pas à devenir indiſcret; j'eus cette complaiſance pour lui, & je ne le preſſai pas davantage.

La Comtesse de Nottingam avoit rougi à cet endroit du discours de la Comtesse d'Essex, elle croyoit bien être celle dont elle avoit parlé ; sa haine en auroit augmenté, si elle n'avoit pas été des plus fortes : elle ne l'interrompit point cependant, & la laissa poursuivre son Histoire.

La franchise du Comte d'Essex termina tous mes soupçons ; il prit son temps pour parler à la Reine, quand il fut la remercier du gouvernement d'Irlande qu'elle lui avoit donné, & revint me trouver transporté de joie, pour me dire que non-seulement elle consentoit à ce qu'il lui avoit demandé, mais qu'il croyoit qu'elle avoit envie de faire le Comte de Leycestre Roy d'Angleterre. Ce discours acheva de me mettre en repos, & je connus avec le Comte d'Essex, que j'avois eu tort d'être jalouse.

Nous passâmes quelques jours avec bien des douceurs. Mais ils furent cruellement troublez par l'ordre que le Comte reçut d'aller commander des Troupes que la Reine envoyoit au Roy de France. Je n'eus point le temps de lui témoigner mes chagrins, ni de prendre part aux siens. Notre adieu fut precipité ; & ce fut alors que je me repentis de l'avoir cru. Les froideurs de la Reine me persuaderent que mes premiers soupçons étoient veritables, & qu'elle n'éloignoit le Comte d'essex, que pour nous empêcher de nous voir.

J'abandonnai la Cour dès que je pûs prier la Reine avec bienſeance de me le permettre, pour me retirer dans une maiſon de mon Pere à cinquante milles de Londres. Je ne vous dirai point toutes les allarmes que me cauſa le bruit de la mort du Comte d'Eſſex à ſon retour d'Eſpagne, ni de quelle maniere nous nous écrivions pendant ſon abſence. J'étois dans la derniere douleur, lorſque je le vis arriver chez moy plus ſoumis & plus amoureux qu'il ne l'avoit jamais paru.

Il voulut encore combattre l'opinion que j'avois de la Reine : mais je m'obſtinai à lui faire comprendre que cette verité étoit trop certaine. Après l'en avoir perſuadé, il m'offrit de quitter l'Angleterre, ſi je voulois lui marquer quelque lieu où nous puſſions vivre tranquillement. Mon cœur étoit aſſez intereſſé à conſentir à cette propoſition, ſi j'avois voulu l'écouter : mais trouvant de l'injuſtice à ruïner les commencemens heureux de la fortune du Comte d'Eſſex, & à borner toutes ſes eſperances à une fuite que rien ne pouvoit rendre excuſable, je m'en défendis comme d'une choſe impoſſible ; & prévenant d'un ſoupir le conſeil que j'allois donner : Oubliez-moi, pourſuivis-je ; je voi bien que vous y ſerez forcé par votre deſtinée: la Reine nous traverſera éternellement, elle ne manquera point de pretextes pour nous ſeparer ; il vaut mieux que vous rompiez un attachement qui ne convient

point à l'état de vos affaires. C'est pour moi le plus grand de tous les malheurs, mais je m'y soumettrai, s'il vous est utile. Vous craignez mon indifference, interrompit le Comte; & vous avez la force, ou plustost la cruauté de me la conseiller! Si j'étois plus aimé, je serois mieux connu de vous; & si j'étois capable d'une injustice, je croirois que vous ne m'exhorteriez à vous oublier, que pour ne vous souvenir plus de moi. Mais, Madame, sans pousser plus loin des doutes & des discours qui desesperent mon amour, persuadez-vous bien que je vous aime plus que toutes les choses du monde. Je sçai une voie sure & facile de vous mettre en repos, vous ne voulez pas fuir avec moi, & cependant la Reine vous allarme toujours. Consentez que je vous épouse secrettement, & cachons ce Mariage jusqu'à un temps plus heureux; vous bornerez par là le pouvoir & le dessein de la Reine: vous ne douterez plus de mon cœur; & si notre secret est découvert, la fuite nous éloignera des ressentimens que nous pourrions craindre.

J'écoutai ce discours avec d'étranges mouvemens. Tout m'obligeoit à croire le Comte d'Essex: mais me representant ma reputation déchirée par le mystere du mariage, je craignois de consentir à me perdre. Le Comte se plaignit, je pleurai, l'Amour fut notre arbitre, & décida en sa faveur. Aprés une resistance

opiniâtre, je consentis à cet engagement secret, à condition que le Comte partiroit le lendemain pour Londres, & paroîtroit devant la Reine dégagé de tous les sentimens qu'il avoit témoignez pour moi. Nous consentimes que notre mariage se feroit chez le Comte de Soubtantonne son ami particulier, où je me rendrois, pendant qu'il iroit à Londres. Nous nous separames ainsi. Il en prit le chemin, & moi celui de Soubtantonne, sous la conduite de Tracy domestique du Comte d'Essex, en qui il se confioit de toutes choses.

Comme le Comte avoit été en poste, il eut le temps de prendre ses mesures. Soubtantonne me vint recevoir chez lui, & le Comte d'Essex s'y rendit, dès qu'il eut obtenu de la Reine la permission de s'absenter pour quelques jours.

Nous voila parvenus à cet instant qui nous preparoit tant de traverses. Nous fumes épousez en presence de Soubtantonne, de Tracy, de quelques femmes que j'avois avec moy, & d'un parent du Comte d'Essex. Il me dit la reception que la Reine lui avoit faite ; & commença de m'avouer qu'il s'en croyoit aimé.

Il ne fut que six jours à Soubtantonne, pendant lesquels nous reglâmes ce que nous devions faire. J'étois trop éloignée de Londres, pour voir souvent le Comte, sans découvrir notre commerce, &

rien ne nous parut plus propre à le cacher, que la maison qu'il a à quelques milles d'ici sur les bords de la Tamise. Elle est sans voisinage, & assez forte pour empêcher la surprise, comme il a paru dans nos dernieres avantures. Ce fut donc là que je fus conduite par Southantonne & Tracy, après avoir mis ordre à mes affaires, pendant que le Comte d'Essex retourna à Londres.

Je trouvai cette solitude la plus agréable du monde : Le Comte d'Essex m'y voyoit tous les jours, & j'y ai passé deux ans sans m'y ennuyer un moment: mais sur la fin il arriva une chose qui nous embarrassa cruellement.

Comme le Comte d'Essex avoit une infinité d'ennemis & d'envieux, quelques précautions qu'il pût prendre, on s'apperçut de l'assiduité extraordinaire qu'il avoit pour le lieu où j'étois. La Reine en fut même avertie ; & s'en inquieta, peut-être plus par le soupçon de quelque galanterie cachée, que pour les autres choses qu'on lui vouloit persuader. Je ne lui donnois aucune inquietude, & le détachement du Comte d'Essex, joint à un voyage de France que j'avois feint, la mettoit en repos de ce côté-là. Elle voulut cependant voir si les charmes de la maison du Comte étoient seuls capables de l'arrêter, ou si elle y découvriroit quelque mystere. Elle ordonna donc, un jour qu'il étoit auprès d'elle, de faire tenir prêtes toutes les per-

onnes qui la suivoient ordinairement. Il a long-temps que j'ai envie de voir votre maison de Campagne, lui dit-elle ; on m'en a fait une peinture agreable ; le temps est beau, & je croi que cette promenade me divertira aujourd'hui. Vous comprenez bien, Madame, les frayeurs qui s'emparerent de l'ame du Comte d'Essex à ce discours. Il n'osa s'opposer ouvertement au dessein de la Reine : mais il tâcha de lui faire comprendre que sa Maison ne meritoit pas la peine qu'elle se vouloit donner. Enfin l'y voyant determinée, il la supplia de lui permettre d'aller mettre les choses en état de la recevoir. Non, reprit-elle, vous serez mon guide, & il n'est pas besoin de preparation.

Le Comte d'Essex trembla pour moi à ces paroles. Tous les moyens de prendre la moindre précaution lui étoient ôtez, & son embarras qui paroissoit malgré lui, augmenta la curiosité de la Reine. Imaginez-vous son agitation pendant le chemin, & combien il souhaita de fois quelque obstacle pour ce voyage. La fortune n'y en mit aucun ; ils arriverent, & la Reine voulut voir d'abord les appartemens. Le Comte interdit lui donna la main, & comme la chambre que j'occupois étoit la plus belle, ce fut la premiere qui l'arrêta. Le Comte voyant le mal sans remede, en poussa lui-même la porte, qu'il trouva ouverte contre sa coutume, & fut surpris bien agreable-

ment de n'y trouver que Tracy, qui dormoit, ou plustost qui feignoit de dormir sur un lit de repos : On n'eut pas de peine à l'éveiller, & il se retira, aprés avoir témoigné sa surprise & son respect.

Le Comte d'Essex qui le croyoit à Londres, s'imagina que quelque genie favorable lui avoit revelé son avanture. Il respira un moment : mais un autre trouble suivit le premier. Mon portrait étoit dans le même lieu, caché seulement d'un rideau. La Reine demanda si c'étoit celui du Comte ? Il répondit fort embarrassé que non : Elle découvrit alors le portrait, & se vit toute entiere où le Comte avoit cru que j'étois : Ce fut alors qu'il se persuada que l'affectionné Tracy avoit eu quelque connoissance de ce voyage. La Reine témoigna beaucoup de joie de voir son portait dans la chambre du Comte. De la maison elle passa dans le jardin, prit quelque chose de ce que le Comte lui présenta pour manger, & retourna à Londres, avec le Comte, sans aucun reste de soupçon.

La chose se passa ainsi de leur côté ; & du nôtre vous l'allez apprendre en deux mots. Dans le même instant que la Reine dit au Comte d'Essex qu'elle vouloit aller chez lui, Soubtantonne étoit à la porte de la chambre. Vous venez fort à propos pour accompagner la Reine chez le Comtez d'Essex, lui dit l'Officier, qui alloit faire preparer l'équipage.

Le Comte de Soubtantonne comprit

assez, par ce peu de paroles, le malheur qui menaçoit son amy; & pour y apporter quelque remede: Je me trouve mal, dit-il, à celui qui parloit. La Reine pourroit m'ordonner de la suivre, je n'entrerai point chez elle presentement: Ne dites point, s'il vous plâit, que vous m'ayez vû. L'Officier le lui promit, & Soubtantonne courut chez le Comte d'Essex avertir Tracy de ce qui se passoit. Celui-ci prit en même temps le meilleur des chevaux de son Maître; & mettant sa vigueur à l'épreuve, il arriva auprès de nous, avant que la Reine fût partie de Londres.

Je fus fort inquiette, quand j'appris ce qui l'amenoit. Il nous cacha, mes femmes & moi, dans un endroit où il y avoit peu d'apparence que nous fussions découvertes, & fit ensuite le change du portrait de la Reine avec le mien. Je revis le Comte d'Essex le même soir, qui me dit combien il avoit souffert, & la peine dont Soubtantonne & Tracy l'avoient tiré.

L'Irlande se revolta alors. J'accouchai dans ce temps-là; & le Comte d'Essex qui m'aimoit autant que la gloire, se vit exposé à de terribles combats: enfin son devoir l'emporta, il demanda le Commandement de l'Armée; & la Reine en le lui accordant, lui découvrit aussi tout le secret de ses sentimens, que j'avois déja trop connus. Elle lui dit mille choses tendres; & pour confirmer ses paro-

les, luy donna une bague, qui met encore l'infortuné Comte d'Essex en état d'exiger beaucoup d'elle. Comme il étoit preparé à ce qu'il apprit alors, il menagea l'esprit de la Reine; & vous voyez bien, Madame, s'il pouvoit s'empêcher de feindre. Il me fit un recit fidele de tout ce qui se passa entre eux; & craignant tout pour moy pendant son absence, il prit la resolution de m'éloigner, & de sortir lui-même d'Angleterre, si les choses étoient découvertes. Il est vrai, que dans cette pensée, il menagea des asiles. Le Roy d'Ecosse lui en offrit jusques dans le Palais d'Edimbourg; & le Comte de Terone lui fit faire une infinité de propositions, ausquelles il est certain qu'il n'a pas voulu entendre.

Comme j'étois encore foible quand il partit, je fus obligée de songer à me remettre un peu, avant que d'entreprendre le voyage d'Ecosse. La fortune s'y opposa, le Comte d'Essex fut accusé de plusieurs choses differentes, & la Reine prévenuë par nos ennemis, prit nos précautions pour des crimes. Enfin, Madame, le Comte fut contraint de se venir enfermer dans le lieu où j'étois, resolu de perir en me défendant. Vous sçavez tout ce qui s'est passé, jugez de mes frayeurs parmi tant de troubles, & de sang que je voyois répandre tous les jours.

Le Comte me conjuroit incessamment de sortir d'un lieu où il ne pouvoit pas resister

resister long-temps contre des forces si puissantes. Je l'exhortois à se rendre, & à implorer les bontez de la Reine : mais il me protesta qu'il ne le feroit pas que je ne fusse en sureté. Il falut donc se resoudre à l'abandonner, & prendre le chemin d'Edimbourg. Le fidele Tracy qui pouvoit m'y conduire, avoit péri pour les interests de son Maître, & le Comte d'Essex me remit entre les mains d'un de ses parens. On m'arracha d'entre ses bras, pour me porter dans un Bateau au bord de la Tamise, qui nous mena jusqu'à l'escorte qui nous attendoit.

La crainte & la douleur me donnerent la fiévre, je fus obligée de m'arrêter quelques jours à une petite Ville, où j'appris l'emprisonnement du Comte d'Essex, & la resolution que la Reine avoit prise de le perdre. Quand on perd l'esperance, on se porte toujours aux extrêmitez. Mon desespoir me fit resoudre à me presenter à la Reine, & à tâcher de la fléchir, en lui avoüant tout ce qui s'étoit passé. Mais, Madame, comme vous le sçavez, je n'ai point trouvé son cœur disposé à nous pardonner. Ma conduite n'a eu qu'un cruel effet; & je puis me reprocher justement tous les malheurs du Comte d'Essex.

Ce discours se termina par des larmes : mais ce ne fut pas à les essuyer que la Comtesse de Nottingam s'occupa. Plus d'un endroit de cette Histoire l'interessoit, ses fureurs en augmenterent ; &

abandonnant la Comtesse d'Essex à toute l'horreur de son desespoir, elle retourna auprès de la Reine, qui s'abîmoit dans le sien. Elle employa tous ses soins à renouveller la colere de cette Princesse; & sans parler ouvertement contre le Criminel, sa cruelle adresse ne laissa pas d'agir avec succès.

On avoit cependant differé l'execution de l'Arrest, & c'étoit un terrible sujet d'inquietude pour Cecile, & pour elle. Que ferons-nous, Madame, lui disoit-il? Si la Reine ne peut consentir qu'on satisfasse aux droits de la justice, dans le temps que sa colere doit avoir le plus de force, que fera-t-elle, quand sa tendresse agira toute seule? Je crains tout de l'Amour; quand il a triomphé d'une ame comme la sienne, il y regne avec plus d'empire que dans une autre, & je ne sçay si toutes nos précautions lui pourroient resister. Enfin tout condamné qu'est le Comte d'Essex par une Assemblée auguste, nous pouvons le revoir dans sa premiere faveur, & voir renverser la nôtre au premier pas qu'il fera à la Cour. Je perdrai bien des soins avant que ce malheur arrive, repliqua la Comtesse. La Reine m'écoute, je sçay parler; je ne suis point suspecte, & je n'ignore pas les plus particuliers secrets de l'un & de l'autre. Il ne faut point nous flater, le Comte d'Essex est maître de son sort. S'il devient suppliant, la Reine n'aura pas la force de lui resister. Il a

un gage, qui a un pouvoir absolu sur elle : mais grace à l'orgueil qu'il a fait paroître jusqu'ici, ce n'est pas le moyen dont il se servira. De plus, quelles personnes pourroit-il employer à cette negociation, dont il ne nous soit aisé de corrompre la fidelité ? Je ne quitte point la Reine, & vous répons sur ma vie, de ce qui se passera ici, veillez de votre côté, & ne nous laissez point surprendre.

Cecile connoissoit trop bien la Comtesse de Nottingam, pour douter de ce quelle lui disoit ; il s'en separa moins inquiet, & ne songea plus qu'à ce qui pouvoit flater leur commune haine.

La Reine passa une de ces nuits cruelles, où le corps & l'esprit souffrent également. Elle se remetroit incessamment devant les yeux toutes les infidelitez du Comte d'Essex, ses conspirations contre son autorité, ce mariage secret, aux douceurs duquel il s'étoit abandonné, pendant qu'il paroissoit tout à elle, & enfin l'orgueil qu'il conservoit dans l'état du monde le plus malheureux. Il étoit des momens où elle croyoit ces reflexions assez puissantes pour l'obliger à le voir perir constamment. Mais à peine se l'étoit-elle persuadé, que l'idée agreable de celui qu'elle vouloit perdre, son merite, ses services, & le penchant naturel qu'elle avoit pour lui, la faisoient passer à des resolutions plus douces. Elle trouvoit quelque chose de plus satisfaisant à le voir criminel, qu'à ne le voir jamais. La

seule pensée de son supplice lui ôtoi presque la connoissance, quoy qu'il fû incertain, & qu'elle eût le pouvoir d l'empêcher.

La Comtesse de Nottingam ne veilloi pas moins qu'elle, par des raisons bie differentes; & s'étant renduë auprès d'el le le matin, selon sa coûtume: Vous me trouvez dans un état bien déplorable, lui dit la Reine, & si vos conseils ne m'aident à m'en tirer, je ne croi pas le supporter long-temps. Le malheureux qui cause tant de trouble, est toujours present devant mes yeux, de la maniere du monde la plus pitoyable. Seroit-il possible que je ne fisse rien pour lui dans cette extrêmité? Le laisserai-je perir, comme si je n'avois eu que de l'indifference pour sa personne, après lui avoir donné tant de marques du contraire? Ce sont ces tendres sentimens, reprit la Comtesse, dont le Comte d'Essex se prévaut, & je ne doute point qu'il ne prétende triompher encore des bontez que Votre Majesté lui a toujours fait paroistre. Si on l'avoit conduit de Westminster à l'échafaut, que le spectacle de sa mort eût frappé son imagination, & qu'enfin il eût vû faire grace à Soubtantonne sans prolonger sa vie, il auroit assurement mis tout en usage pour vous toucher: Mais il sçait le pouvoir qu'il a sur vous, & prétend qu'en recevant une grace, qu'il ne veut point demander, toute la terre se persuadera qu'il est innocent. Cepen-

dant, Madame, si les choses alloient de cette sorte, quelle opinion auroit-on de la Justice de ce Royaume ; & quel jugement pourroit on faire de Votre Majesté? personne n'ignore cette avanture ; & si le Comte d'Essex, qui ne convient point de ses crimes, se voit libre sans s'être justifié, ne pourra-t-on pas se persuader que l'Angleterre est gouvernée par une Reine qui n'a pas tout le discernement que la Renommée publie ?

L'arrivée de Cecile fortifia extrêmement le parti de la Comtesse de Nottingam. Il se servit de tout l'art d'une cruelle éloquence, pour faire comprendre à la Reine, qu'il importoit à sa gloire de mettre le Comte d'Essex à la derniere extrêmité.

Un mouvement de colere se mit de leur parti : Elle consentit enfin à lui faire voir la mort de plus près, & Cecile ne manqua pas de diligence pour faire porter les ordres de la Reine à ceux qui devoient avoir part à la funeste ceremonie.

Le Comte d'Essex avoit crû veritablement, comme la Comtesse de Nottingam l'avoit deviné, qu'il ne devoit point demander une grace, que les tendresses de la Reine lui vouloient apparemment accorder. Mais se voyant prêt à passer de sa prison au lieu de son supplice, ce fut alors qu'il crut ne devoir pas negliger les moyens qu'il avoit de faire revenir la Reine. Il se resolut donc d'implorer sa clemence, & de la faire sou-

venir de ses sermens ; & comme il sçavoit que la Comtesse de Nottingam possedoit alors sa faveur & toute sa confiance ; quoi qu'il eût lieu de croire qu'elle n'étoit point satisfaite de lui, il se persuada qu'elle pourroit avoir assez de generosité pour le servir dans cette mediation importante. Il l'envoya donc supplier de vouloir bien se rendre auprès de lui ; & pleine d'impatience d'apprendre la cause de cette priere, elle partit sans en avoir averti la Réine.

Il falloit être naturellement barbare ; pour voir la personne du Comte d'Essex, & sçavoir son malheur, sans être touchée de compassion. La Comtesse de Nottingam ne sentit à sa vûë que de la cruauté : mais feignant quelque chose de plus doux, elle le laissa s'expliquer de cette sorte.

Pourrez-vous pardonner au plus malheureux de tous les hommes, Madame, lui dit-il, la peine qu'il vous donne dans un temps où il ne doit pas se flater qu'il vous soit resté aucune bonté pour lui ? Il me seroit cependant bien avantageux que vous eussiez celle de me proteger auprès de la Reine. Je sçai le pouvoir que vous avez sur elle ; & si vous le joignez au repentir que j'ai de l'avoir offensée, je ne doute point que nous n'obtenions beaucoup. Dites-lui, Madame, continua-t-il, en mettant un genou en terre, que vous m'avez vû suppliant, & plein de la douleur que je dois avoir d'avoir

merité sa haine. Rendez-luy cette bague, que j'ay conservée, & priez-la de se souvenir des promesses qu'elle me fit en me la donnant. Je lui demande la vie en faveur de ce gage, & elle ne peut me la refuser, sans trahir ses sermens. Je ne l'envisage pas desormais comme une chose fort agreable pour moi; mais une femme desesperée, l'interest d'un fils m'en demandent la continuation. Je croi que l'innocence de l'une & l'enfance de l'autre n'ont pas besoin que je les justifie, & c'est pour moy seul qu'il faut solliciter la Reine.

La Comtesse de Nottingam fut transportée de joye en voyant que le Comte d'Essex lui confioit la bague importante qui l'avoit si souvent allarmée, & dont Cecile redoutoit toujours le pouvoir. Elle promit tout ce qu'elle n'avoit point envie de faire, donna même quelques larmes dissimulées au Comte d'Essex, & l'assura que de ce pas elle alloit mettre tout en usage pour lui.

Ce ne fut point à la Reine qu'elle alla rendre compte de sa visite. Cecile qui l'attendoit, la loüa de sa cruauté, & goûta la joye de ne voir plus d'obstacle à la mort du Comte d'Essex.

Ils furent ensemble chez la Reine. Elle demanda d'abord, de quelle maniere le Comte avoit reçû ses derniers ordres. Il n'a jamais été si fier, Madame, reprit Cecile, & il ne peut se resoudre à faire paroître le moindre repentir; il n'est or-

cupé que de sa femme, & c'est la seule chose dont il parle à ceux qui l'approchent. Qu'il meure donc, s'écria la Reine irritée, qu'il perisse, puisqu'il le veut. Qu'on me délivre de la cruelle incertitude qui me trouble. Je ne m'oppose plus à l'execution de l'Arrest.

Ce Ministre zelé ne voulut pas laisser le temps à la Reine de faire la moindre reflexion; & pendant que le Comte d'Essex attendoit l'effet des promesses de l'infidelle Comtesse de Nottingam, on fit les apprêts de sa mort dans la Tour, pour éviter quelque rebellion du peuple qui l'aimoit.

Il avoit l'ame naturellement grande, & vit son infortune sans faire paroître aucune foiblesse. Jamais personne n'a marché à la mort avec plus de fermeté que lui, il ne murmura point contre la Reine; quoi qu'il pût reprocher quelque chose à ses promesses. On le vit monter constamment sur l'échafaut, ôter lui-même ses habits, recommander sa famille à ceux qui l'assistoient; & aprés avoir tiré des larmes des yeux de tous ceux qui furent témoins de ses derniers momens, il reçut la mort, sans permettre que les siens en fussent couverts.

Ainsi finit ce fameux Favori d'Elisabeth, né avec les plus belles qualitez du monde, & qui eût été trop heureux, si l'Amour avoit eu moins d'empire sur lui.

Dès

Dès que la Reine eut consenti à son trépas, elle retomba dans ses premieres irresolutions; & après un combat qui la fit cruellement souffrir, elle se détermina à pardonner, & envoya un Officier de ses Gardes défendre que l'on passât outre. Mais il étoit trop tard. La diligence de Cecile avoit prévû à tous ses retours, le Comte étoit déja executé, & ce fut la réponse qu'il porta à la Reine. Elle sortit alors de sa moderation ordinaire, sa douleur éclata devant tout le monde. Impatient Cecile, s'écria-t-elle, que votre zele barbare me va causer de maux? Ensuite elle s'abandonna aux larmes, & ne voulut souffrir ni les soins ni les consolations des personnes qui approchoient d'elle.

Pendant qu'elle detestoit sa colere, Cecile qui l'avoit si soigneusement excitée, goûtoit la joie qu'il s'étoit procurée, & la Comtesse de Nottingam se felicitoit de s'être vangée enfin d'un homme qui avoit méprisé ses charmes.

Il n'y a rien qui puisse exprimer la douleur de la Comtesse d'Essex. Les ames les plus endurcies lui donnoient des larmes. La Reine dont la colere étoit morte avec le Comte, l'envoya consoler, & l'assurer en même temps qu'elle étoit libre, & qu'elle pouvoit disposer des biens de son Mary. Qu'elle prenne ma vie, & garde sa pitié, dit-elle, à ceux qui lui parloient; elle m'a ôté tout ce qui me la rendoit chere, & ne peut re-

parer les malheurs qu'elle m'a causez. Les consolations que les Amis du Comte d'Essex lui donnerent n'eurent aucun effet dans ces premiers momens. On la tira de Londres, sans qu'elle en prît la moindre connoissance; & si le temps la consola, il en fallut un espace bien considerable.

Pour la Reine, elle ne traîna plus qu'une vie languissante; & la seule chose qui flatoit sa douleur, c'étoit de songer que le Comte d'Essex l'avoit méprisée jusqu'à la mort, & n'avoit jamais voulu lui faire de soumission.

Cependant la Comtesse de Nottingam ne joüit pas long-temps de son infidele vie: une maladie violente lui fit voir les horreurs de la mort; les remords commencerent à la persecuter; l'image du Comte d'Essex qu'elle avoit cruellement fait perir, lui faisoit incessamment des reproches; & se voyant à l'extrêmité, elle ne voulut point mourir sans avoüer son crime à la Reine; & l'ayant fait supplier de lui accorder un moment d'audience, elle lui avoüa tout ce qui s'étoit passé entre le Comte d'Essex & elle; l'amour qu'elle avoit eu pour lui, la haine implacable qui lui avoit succedé, & la perfidie qu'elle avoit eüe, de garder la bague qu'il lui avoit confiée. Elle la presenta ensuite à la Reine, qui pensa expirer en la recevant. Elle n'avoit plus de raison pour se consoler; & peu s'en falut que la Comtesse mourante n'éprouvât la

violence de ſon reſſentiment. Malheureuſe ! s'écria-t-elle, en lui jettant des regards pleins d'indignation, à quels remords viens-tu m'expoſer ? Je ne ſçay ſi le Ciel te pardonnera ton crime ; mais je ſens bien que je ne ſuis pas capable de l'oublier. Elle ſortit enſuite, & la Comteſſe mourut quatre heures après.

Ce coup donna une atteinte violente à la ſanté de la Reine, qui étoit alors toute languiſſante. Elle mourut ſans ſe conſoler de la mort du Comte d'Eſſex ; & Cecile avoit trop aimé la Comteſſe de Nottingam, pour l'être aiſément de la ſienne. Le trépas de la Reine Eliſabeth fit repaſſer la Couronne d'Angleterre dans l'illuſtre Maiſon de Stuard, à qui elle appartenoit de droit legitime. Le Roy Jacques I. la porta long-temps avec beaucoup de gloire, & l'a laiſsée à ſa poſterité pour le repos de ſes Royaumes.

FIN.

MADEMOISELLE DE BENONVILLE,

NOUVELLE GALANTE.

LA magnificence & la galanterie ont toujours été le partage de la Cour de France. C'eſt à cette Nation que nous devons tout ce qui brille à nos yeux. Elle a trouvé de tout temps le ſecret de plaire ; & bien que le luſtre où elle ſe trouve aujourd'hui faſſe que pluſieurs la regardent avec des yeux de jalouſie, il eſt conſtant que tout jaloux qu'ils ſont, ils ne lui ſçauroient refuſer l'eſtime qui lui eſt dûë. Mais ſi elle excelle en quelque choſe, c'eſt ſans doute en l'art de faire l'amour ; il faut une vertu ſurnaturelle pour lui reſiſter. Les gens de cette Nation ſe transforment en toutes ſortes de figures pour parvenir à leurs deſſeins. Faut-il être complaiſant ? ils le ſont juſqu'à l'excès. Faut-il procurer des plaiſirs ? ils en



inventent de nouveaux. Faut-il être liberal ? ils le ſont juſqu'à la profuſion. Ils font enfin tout ce qu'ils veulent faire, & tout ce qu'on peut deſirer, ſi vous exceptez d'être diſcret, vertu qui leur eſt inconnuë.

C'eſt par là que nous ſçavons quantité de choſes qui devroient être enſevelies dans le ſilence. C'eſt par là auſſi que les femmes devroient être à leur égard en une grande reſerve ; mais comme la ſageſſe & la beauté ſont deux qualitez fort difficiles à accorder enſemble, il ne faut pas s'étonner ſi celles qui ſont pourvûës de la derniere, s'expoſent à un écueil qui leur paroîtroit inévitable, ſi elles y vouloient faire reflexion.

Cependant faiſons voir, par une Hiſtoire arrivée de nos jours, que cette regle n'eſt point ſi generale, qu'elle n'ait ſon exception ; faiſons voir, dis-je, un François extrêmement diſcret, & une femme également ſage & belle. L'exemple en ſera d'autant plus agreable, qu'on ne ſçauroit nier qu'il ne ſoit bien rare.

Nous ne rapporterons rien que de veritable ; & il y auroit nombre de gens qui ſçauroient bien-tôt de qui nous voulons parler, ſi ce n'eſt que nous tâcherons d'en éloigner la connoiſſance, en ſuppoſant non-ſeulement de faux noms à la place des veritables, mais en ſupprimant encore de certaines circonſtances qui pourroient faire deviner ce que nous voulons tenir caché par pluſieurs raiſons.

La Marquise de Benonville après avoir passé dix années d'un mariage heureux avec un homme d'un mérite également connu & des Courtisans & des Gens de guerre, se le vit enlever par un coup de Mousquet à un Siege d'une fameuse Place de Flandres, que le Roy faisoit lui-même en personne.

Ce Prince ayant été témoin à plusieurs reprises de la bravoure & des services du Marquis de Benonville, qui tenoit un rang considerable dans ses Armées, eut la bonté de témoigner le regret qu'il avoit de sa mort ; & après s'être informé avec une bonté qui lui est toute particuliere, de l'état où il laissoit sa famille, ayant sçû qu'il avoit trois enfans, un garçon & deux filles, il fit écrire à sa veuve, que quand son fils seroit en âge de faire quelque chose, elle ne manquât pas de le lui amener ; que si en attendant elle avoit besoin de quelques secours, elle pouvoit venir en Cour, où en consideration des services de son mari, elle trouveroit toujours une protection particuliere.

Madame de Benonville fut charmée d'une si grande bonté d'un Roy, qui étant chargé de toutes les affaires de l'Europe, ne sembloit pas avoir le temps de descendre dans un détail comme celui-là. Si elle eût pû se consoler de la mort de son mari, elle l'auroit fait après ce que venoit de faire un si grand Monarque ; mais sa perte étant d'une nature à ne

pouvoir être oubliée si tost, elle passa sept ou huit ans dans une retraite conforme à l'état où elle se trouvoit. Elle choisit pour sa demeure un Château que son mari lui avoit laissé dans le Berri, Province où la Noblesse passe beaucoup plus mal son temps que dans les autres Provinces du Royaume, parce qu'étant éloignées des rivieres, & le Commerce y étant fort modique, il s'ensuit que l'abondance qui est l'ame des plaisirs, n'y regne pas comme ailleurs.

Ce fut par cette raison-là que cette Dame prefera un lieu si solitaire à un autre bien qu'elle avoit dans une Province proche de Paris, & où par consequent on se divertissoit beaucoup mieux. Elle n'eut pas d'autre soin, étant là, que de bien élever ses filles, dont l'aînée avoit huit à neuf ans, & la cadette un an moins. A l'égard de son fils, qui étoit l'aîné des trois, elle le laissa à Paris au Collége, où après avoir passé cinq ou six ans, il mourut de la petite verole.

Ce fut un surcroît d'affliction pour cette Dame, qui après avoir perdu son mari dans le temps qu'il promettoit beaucoup pour l'élevation de sa famille, se voyoit encore enlever un fils, qui en devoit être tout le soutien. On avoit trouvé moyen de la consoler de la premiere perte, en lui representant que son mari faisoit un mêtier qui l'exposoit continuellement au malheur qui lui étoit arrivé; mais ne pouvant se dire la même

chose de son fils, tout ce qu'on lui put alleguer là-dessus ne la consola nullement. Et à dire le vrai, elle étoit de celles qui estiment plus un fils qu'une douzaine de filles, bien qu'elle eût tout le lieu du monde d'estre contente des siennes. Il y en avoit peu, & pour le corps & pour l'esprit, que la Nature eût mieux partagées. L'aînée sur-tout, étoit une personne que l'on ne pouvoit voir sans l'admirer. Elle étoit d'une taille avantageuse; & bien qu'on remarque d'ordinaire dans les grandes personnes de certains défauts qui effacent en quelque sorte les agrémens dont la Nature les a pourvûës: l'on peut dire qu'elle avoit la majesté des grandes tailles, & la finesse des petites. A l'égard de son visage, je n'en sçaurois faire le détail sans lui faire tort. Elle avoit tous les traits parfaitement beaux: mais quand je les rapporterois tous les uns après les autres, je ne reüssirois pas à décrire le charme secret qu'il y avoit dans son visage. On ne pouvoit la regarder sans être saisi de ce trouble si propre à ôter le repos. Ses manieres achevoient sur un cœur ce que ses yeux avoient commencé : elles étoient toutes charmantes; & qui n'eût pas sçû où elle avoit été élevée, n'auroit jamais manqué de dire, en la voyant, qu'il falloit qu'elle eût eu la Cour pour école, tant elle faisoit toutes choses de bonne grace.

Pour ce qui est de la cadette, elle avoit dans une taille mediocre les mê-

nes agrémens que l'aînée, mais non pas la même majesté. Tout ce qu'elle faisoit sentoit sa personne de condition. Elle étoit brune, au lieu que sa Sœur étoit blonde; & pourvû qu'on ne les vît pas ensemble, il n'y avoit personne qui lui pût refuser son cœur. La Nature qui avoit mis cette difference entre leur taille & leurs cheveux, en avoit encore mis entre leurs humeurs; l'aînée avoit une douceur nompareille, la cadette n'aimoit qu'à rire & à sauter. Le tein de celle-cy étoit plus vif, mais la blancheur de l'autre avoit un éclat qui lui étoit particulier: comme si la Nature eût voulu donner à chacune quelques qualitez differentes, afin qu'elles ne fussent pas jalouses l'une de l'autre.

Telles étoient les deux Filles de Madame de Benonville; & avec ces qualitez il est aisé de juger qu'elles auroient eu de quoi la contenter, si elle avoit été moins prévenuë en faveur de son fils. Ainsi quoi qu'on lui pût dire pour lui faire comprendre qu'elle avoit de quoi se consoler ayant deux filles si parfaites, ce fut une si foible raison pour elle, que son affliction ne diminua aucunement. Au contraire augmentant tous les jours, elle ne voulut jamais quitter sa solitude, bien que ses parens & ceux de son mari lui mandassent que le lieu où elle tenoit ses filles n'étoit pas un endroit propre à leur fortune. Que bien faites comme elles étoient, il n'y avoit que la Cour &

Paris qui dût être leur sejour ; qu'ayant du bien, graces à Dieu, du merite, & de la qualité, ce n'étoit pas dans le fond d'une Province qu'il leur falloit chercher un mari ; & qu'il ne s'en trouvoit point là qui leur convinssent.

Madame de Benonville qui ne pouvoit nier qu'ils n'eussent raison, payoit les uns & les autres de défaites. Tantost elle avoit un Procès qui l'arrêtoit dans la Province, tantost elle avoit des ordres à donner qui requeroient sa presence : & enfin par de semblables détours, elle recula un an ou deux. A la fin un Frere de son Mary, qui ne pouvoit souffrir ses Nieces dans cette solitude, prit le parti de se transporter lui-même sur les lieux, pour lui faire connoistre autrement que par des lettres, que toute la Parenté ne pouvoit comprendre comment ayant tant d'interêt à procurer l'avancement de ses filles, elle s'y opposoit par une obstination sans exemple. Il fut ébloüi, en arrivant, de la beauté de ses Nieces, qu'il n'avoit point vû depuis deux ans ; & quoi qu'elles promissent beaucoup dès ce temps-là, il ne s'attendoit pas à leur trouver tant de charmes. Ce lui fut un sujet de faire de plus grands reproches à sa Belle-sœur ; il tomba d'accord qu'elle avoit parfaitement bien réüssi dans leur éducation ; mais il lui dit, qu'après avoir fait tout ce qui étoit en son pouvoir, ce ne seroit pas vouloir recueillir le fruit de ses peines, si elle demeuroit

davantage dans un lieu si solitare.

Il ne lui fallut pas de grandes raisons pour la convaintre, elle convint avec lui, qu'il étoit temps de les sortir de ce desert. Mais pour gagner encore un mois ou deux, elle lui demanda qu'elle pût vendre auparavant une certaine quantité de bois qu'elle avoit en ce païs-là, & dont il étoit necessaire qu'elle se défist, parce qu'ils commençoient à être sur le retour. La raison paroissant plausible, il lui dit qu'il y consentoit volontiers; mais à condition qu'elle accompliroit la parole qu'elle lui donnoit. Elle le lui promit; & l'ayant ainsi renvoyé bien persuadé qu'il verroit ses Nieces l'hyver suivant à la Cour, il ne fut pas plustost arrivé à Paris, qu'il commença à publier lui-même ce qu'il avoit reconnu de leur beauté & de leur mérite. Comme il étoit un peu suspect là-dessus, on ne crut pas tout ce qu'il en disoit, & l'on attendit à en juger quand on les verroit paroistre.

Madame de Benonville avoit effectivement quelques affaires sur les lieux; mais Paris & le grand monde lui paroissant toujours insupportables après la perte qu'elle avoit faite, il lui prit un tel dégoût de toutes choses, qu'elle songea à se retirer en Religion. Elle eut en vûë d'y attirer ses filles avec elle; & sans leur rien dire d'abord de son dessein, elle se contenta de leur parler des afflictions continuelles à quoi on étoit exposé dans le mariage. Pour leur en faire un por-

trait plus sensible, elle se fit l'application de tout ce qu'elle disoit. Elle leur contta qu'elle avoit été mariée à l'âge de dix-sept ans à leur pere, qui n'en avoit que vingt-quatre. Que huit jours après être mariée, il l'avoit quittée pour aller à l'Armée, d'où il étoit revenu après avoir perdu tout son équipage. Que l'année d'après il lui en avoit fallu faire un tout nouveau, sans compter les autres dépenses qui regardoient son Regiment; mais qu'il n'avoit pas été plus heureux cette année-là que l'autre; que la maladie s'étoit mise parmi ses chevaux, laquelle en avoit fait mourir une partie. Que ç'avoit toujours été à recommencer tant qu'il avoit vécu; qu'il avoit été prisonnier une campagne, malade une autre; & qu'à chaque lettre que reçoit une femme qui a un mari à la guerre, elle doit s'attendre toujours à quelque méchante nouvelle. Qu'après tant de dépense & de chagrin, après en avoir été privée plus de huit ans, de dix qu'elle avoit été mariée, elle avoit eu pour comble d'affliction, le malheur de le perdre à la fleur de son âge. Que toutes les femmes qui se marioient à des personnes de qualité, devoient craindre une pareille disgrace. Que comme elles étoient d'une condition à n'en jamais épouser d'autres, elle étoit obligée de leur dire qu'il y avoit un meilleur parti à prendre pour elles. Que ce parti étoit de se faire Religieuses; qu'elle leur en montreroit le chemin, si

elles étoient d'humeur à la suivre; qu'elles éviteroient par là non-seulement tous les malheurs dont elles étoient menacées, si elles s'engageoient dans une autre condition; mais encore quantité d'autres dont elle vouloit bien leur dire un mot en passant; Que des Filles, avant que de trouver un mari, étoient exposées à quantité de choses fâcheuses. Que la beauté & le merite ne mettoient pas à couvert des gens sans foi & sans honneur. Qu'au contraire, comme avec ces qualitez on attiroit plus de monde, il s'ensuivoit que parmi une grande troupe d'adorateurs il s'en trouvoit necessairement quelqu'un de ce genre. Que les uns étoient médisans, sans attendre qu'on leur en donnât sujet; les autres couvroient leur perfidie sous de belles apparences, afin qu'après avoir attrapé quelque chose, ils se pussent vanter avec plus de fondement. Que la plupart de tous ces gens-là n'ayant que la galanterie en tête, s'étudioient depuis le matin jusqu'au soir à surprendre quelque pauvre fille, & même y reüssissoient mieux que les autres, parce qu'ils en faisoient leur unique occupation. Qu'elle concluoit de là qu'il n'y avoit rien de si dangereux que de s'engager dans le monde; qu'elles l'en devoient croire plus qu'un autre, parce qu'elle y avoit été assez pour en parler pertinemment, & quelle avoit interest de ne leur conseiller que ce qui étoit de leur bien.

Pour leur insinuer que c'étoit là l'unique chose qui la faisoit parler, elle leur remontra le soin qu'elle avoit pris d'elles depuis leur naissance, tant pour leur personne, que pour leur bien; avec combien de tendresse elle les avoit toujours élevées; les pleurs qu'elle avoit répandues dès qu'elle leur avoit vû le moindre mal : puis tirant de là les consequences qui en étoient à tirer, elle leur remontra de nouveau, que la proposition qu'elle leur faisoit ne venoit que d'un excès de tendresse. Sa fille aînée, qui étoit d'une docilité d'esprit merveilleuse, ne fit pas paroître une grande surprise à ce discours. Il n'en fut pas ainsi de la cadette. Comme elle n'avoit nulle disposition à ce que sa mere demandoit, elle lui répondit ingenument, qu'elle ne croyoit pas qu'elle eût envie elle-même de faire ce qu'elle leur proposoit. Que quand cela seroit, elle ne se sentoit point d'humeur à lui tenir compagnie dans un Cloître; qu'il falloit que Dieu appellât à ce genre de vie, & que n'ayant encore rien senti de cette vocation, elle aimoit mieux courir les risques d'une vie commune. Tant pis pour vous, ma fille, répondit Madame de Benonville. Je ne prétends point vous forcer : mais si Dieu vous fait la grace de vivre encore quelque temps, vous verrez que le parti que je vous conseille est le meilleur.

On ne sçauroit disconvenir qu'il ne soit effectivement le meilleur, mais l'é-

loquence & le zele de cette Mere ne fit point d'effet sur l'esprit de cette Cadette. Elle s'étoit fait un plaisir sensible d'aller à Paris, où elle avoit oüi dire qu'on menoit une vie bien differente de celle qu'elle passoit dans sa Province. L'aînée n'avoit point donné de parole positive sur la proposition de la Mere: mais cette Dame étant revenuë à la charge, elle lui promit qu'elle la suivroit par-tout, à quoi elle se trouva portée, tant par devotion, que par un extrême attachement qu'elle avoit pour elle.

Si tost que cette nouvelle se fut repanduë dans le voisinage, tous ceux qui étoient du monde, & qui par cette raison n'étoient pas capables de goûter une telle retraite, trouverent à redire, qu'une fille si bien faite & si accomplie, fist un sacrifice comme celui-là. Ils disoient qu'elle feroit mieux de demeurer dans le siecle, où ils étoient attachez eux-mêmes; & ce qui est d'extraordinaire, c'est que la Cadette, qui avoit interest qu'elle accomplist son dessein, fit tout ce qu'elle put pour l'en détourner. Vous m'en devez croire, lui dit-elle, moi à qui il en reviendra plus de cinquante mille écus si vous vous faites Religieuse; & je prétends que vous me teniez compte de ce conseil, puisqu'en vous retenant dans le monde je ne puis vous donner des marques plus essentielles de l'amitié que j'ai pour vous.

Madame de Benonville trop heureuse

que sa fille aînée voulût la suivre, se disposa pour le voyage de Paris, où elle comptoit de s'enfermer dans un Couvent avec elle. Elle ne voulut point cependant s'y rendre sans prendre congé d'une de ses parentes dont la residence ordinaire étoit aux bords de la Loire, & elle interrompit pour cela son chemin. Cette parente auroit été plus surprise qu'elle ne le fut, si elle n'avoit été déja informée d'ailleurs du dessein de Madame de Benonville; elle se contenta après les premiers complimens de part & d'autre, de lui demander si cette nouvelle étoit veritable? Madame de Benonville l'ayant assurée de la chose, cette Parente lui souhaita toute sorte de contentement dans sa vocation, aussi-bien qu'à sa fille; dont elle admira la beauté, en même temps qu'elle fut touchée de la devotion qui la portoit à quitter le monde, à un âge & dans un état où elle eût été les desirs de toute la Cour. Cependant comme elle devoit être privée pour longtemps de leur presence (car elle alloit rarement à Paris) elle les pria de rester quelques jours chez elle: grace qu'elles ne purent lui refuser; quoi qu'elles eussent toutes deux beaucoup d'impatience de se consacrer à Dieu.

Cette maison qui n'étoit éloignée de la Loire que de deux ou trois cens pas tout au plus, a une avenuë qui se vient terminer sur le bord de la riviere. Les arbres qui la couvrent, donnent du couvert

vert en toute sorte de temps; & c'est une promenade si agréable, principalement en été, qu'elle ne sçauroit l'être davantage. Mademoiselle de Benonville qui cherchoit la solitude, s'y promenoit volontiers, & elle croyoit le pouvoir faire sans qu'on y trouvât à redire, dautant que du bout qui se terminoit à la riviere, l'on découvroit la porte du Chasteau. Un jour qu'elle y étoit, un Gentil-homme de Languedoc, qui après avoir couru la poste jusqu'à Rouane, s'étoit mis sur l'eau pour se delasser, mit pied à terre à deux cens pas de là, c'est-à dire dans le Village qui dépendoit de cette maison, parce qu'il n'y avoit plus que deux heures de jour, & qu'elles ne suffisoient pas pour faire quatre ou cinq lieuës, qu'il y avoit de distance de là à une autre couchée. Comme il n'étoit pas d'humeur à s'aller enfermer si tost dans une méchante Hôtellerie, il marcha du côté de l'avenuë, où il voyoit bien qu'il seroit à couvert des ardeurs du Soleil, qui, quoi qu'il fût déja tard, ne laissoit pas que de donner sur la teste, à cause qu'on étoit alors dans les plus longs jours de l'été. Mademoiselle de Benonville, qui étoit fort près de la riviere, & à qui les feüilles d'une petite haye, qui en fermoit l'avenuë pour la conserver, empêchoient de voir à côté d'elle, étoit assise sur un tapis verd, que la Nature avoit formé sans le secours des hommes. Elle contemploit de là les divers roulemens

des eaux, tantost calmes, & tantost agitées, à cause d'un souffle de vent qui s'élevoit de moment à autre, & qui s'appaisoit de même. Cette vûë lui faisoit faire reflexion à ce que sa mere lui avoit dit plusieurs fois pour la confirmer dans le dessein de quitter le monde, qu'on n'y étoit jamais dans une même assiette; que les plaisirs étoient troublez par les afflictions; & trouvant une veritable image de cette verité dans ce qu'elle voyoit, elle s'applaudissoit du choix qu'elle avoit fait.

Elle étoit ensevelie profondement dans cette pensée, lorsque le Gentilhomme dont je viens de parler, & qui s'appelloit le Marquis de Floriac, parut dans l'avenuë entre elle & le Chasteau. Il avoit trouvé un passage à la haye de ce côté-là; & voulant se promener à son aise, c'est-à-dire, à l'abri des ardeurs du Soleil, il avoit penetré jusques-là. Il ne fut pas surpris d'y voir cette aimable personne seule, le Chasteau dont cette longue suite d'arbres étoit l'avenuë, lui fit croire qu'elle étoit quelque parente ou quelque amie de la maison. Il s'avançoit vers elle; & cette Fille s'étant levée, & allant au devant de lui, parce qu'elle croyoit que c'étoit quelque personne de qualité du voisinage, il se sentit ému à mesure qu'il s'approchoit. Il avoit vû plusieurs personnes en sa vie, belles, bien faites, & de bon air, mais il ne se souvenoit pas qu'il se fût jamais rien pre-

ſenté à ſa vûë qui joignît à tant de graces une ſi grande majeſté.

La Demoiſelle de ſon côté, qui n'avoit jamais rien vû dans ſa ſolitude, qui meritât d'arrêter ſes yeux, le trouva parfaitement bien fait, mais ce fut ſans être atteinte d'aucune émotion ; & tout ce qu'elle ſentit ne fut qu'un mouvement d'eſtime, dont on ne ſe peut empêcher à la vûë d'une perſonne de merite. Il ſoutint par un compliment plein d'eſprit la bonne opinion qu'elle avoit conçûë de lui : ainſi ne trouvant rien qui ne lui plût dans ce Gentil-homme, elle ne s'étonna pas beaucoup quand il lui dit qu'il ne la voyoit que par un pur effet du hazard, & que s'il avoit eu une heure ou deux de temps davantage, il auroit été privé peut-être pour toute ſa vie d'un bien qu'il eſtimoit par-deſſus toutes choſes.

Comme la bienſeance ne vouloit pas qu'elle s'arrêtât long temps dans ce lieu avec un inconnu, elle prit le chemin du Chaſteau, où il la conduiſit en lui donnant la main. A neuf ou dix pas en deça de la porte ils trouverent la Maîtreſſe de la maiſon avec la Mere de notre aimable aînée & ſon autre fille, qui ſortoient pour joüir du plaiſir de la promenade. Le Marquis de Floriac les ayant ſaluées, & fait un compliment, elles eurent pour lui une eſtime que perſonne ne lui pouvoit refuſer. Ils retournerent tous enſemble de compagnie ſur le bord de

l'eau, & s'y étant arrêtez jusqu'à l'entrée de la nuit, la Maîtresse de la maison convia le Marquis à souper. La liberté avec laquelle les gens de qualité vivent ensemble, fit que sans faire la moindre façon, il la prit au mot : outre que plus il alloit en avant, plus il trouvoit de charmes dans la vûë & dans la conversation de Mademoiselle de Benonville, ce qui ne lui permettoit pas de la quitter si-tost.

La Maîtresse de la maison, qui étoit une veuve fort aisée, leur fit tres bonne chere, mais le Marquis songea bien moins à manger qu'à regarder Mademoiselle de Benonville, qui ayant jetté les yeux deux ou trois fois sur lui, ne put s'empêcher de rougir, voyant avec quelle attache il la regardoit. Cependant venant à parler de choses & d'autres, on demanda au Marquis, qu'on prenoit pour un simple Gentil-homme, de quel pays il étoit : & comme après leur avoit appris ce qu'elles desiroient sçavoir, il crut qu'il étoit de l'honnêteté de leur dire son nom, la Dame de la maison qui sçavoit combien il étoit considerable & dans la Province & à la Cour, lui fit de grands complimens pour s'excuser si elle avoit manqué à quelque chose envers lui, faute de sçavoir qui il étoit. Madame de Benonville avoit aussi oüi parler plusieurs fois à son Mari de la Maison de Floriac : ainsi se croyant obligée de lui dire quelque chose d'honnête, elle le

mit dans la necessité de répondre à ses complimens, ce qu'il fit à son ordinaire, c'est-à-dire, en homme d'esprit.

Mademoiselle de Benonville qui avoit toute la disposition imaginable à l'estimer, & même à l'estimer tendrement, eut un plaisir secret à entendre dire qu'il n'étoit pas un homme du commun. Mais ce qui lui en fit encore davantage, sans pouvoir dire neanmoins pourquoy, c'est que sa parente ayant repris le discours, dit au Marquis, que si elle ne se trompoit, il avoit pensé à être marié l'hyver precedent à la fille d'un Duc, laquelle passoit pour avoir du bien & du mérite. Qu'elle avoit oüi dire pourquoi cela s'étoit rompu, & que si elle s'en souvenoit bien, ç'avoit été plustost de son côté que de celui de la Demoiselle. On vous a mal instruit, Madame, répondit Floriac, je trouvois trop d'avantage à l'épouser, pour que la chose ait manqué de mon côté. Elle a du bien, comme vous dites, & du merite; mais la verité est que son pere ayant formé quelque difficulté touchant une Terre qu'il prétendoit que je lui donnasse par Contract de Mariage, je ne me suis pas senti disposé à le faire. C'est-à-dire, répondit Mademoiselle de Benonville, qui avoit tout écouté jusques là sans rien dire, que quelque merite qu'ait une Demoiselle, vous ne croyez pas qu'elle vaille un present de cette nature. Pardonnez-moi, Mademoiselle, repartit Floriac, & je suis d'humeur au

contraire de donner tout ce que j'ai à une femme ; mais il faut que vous sçachiez que ce mariage se faisoit, suivant le train ordinaire des autres mariages, c'est à-dire, que sans que je connusse particulierement la Demoiselle, & par consequent sans que je l'aimasse, des gens à qui je défere beaucoup, en avoient parlé à mon insçu. S'il faut même vous dire la verité, je n'ai point été trop fâché que l'affaire se soit rompuë, & j'ai compté depuis de ne me marier qu'à une personne qui aura le don de me plaire. Graces à Dieu, continua-t-il, j'ai assez de bien & de qualité pour ne me pas marier par interest ; je n'ai que faire d'une alliance qui me procure quelque établissement à la Cour, où j'en puis esperer de moi-même : & pour ce qui est du bien, quand je trouverois une femme qui me donneroit cent mille écus, qui est beaucoup pour une fille de condition, je ne voi pas que j'en fusse beaucoup mieux. Je joüis de vingt mille écus de rente, qui ne doivent rien à personne ; avantage dont beaucoup de Gentils-hommes dans le Royaume ne sçauroient se vanter, & dont je ne me vanterois pas moi-même, si ce n'est que pour peu qu'on me connoisse, on sçait que je ne dis rien que de veritable.

Ce détail qui plaisoit à Mademoiselle de Benonville, la faisoit songer en elle-même pourquoi à la veille de se confiner dans un Couvent, elle étoit si sensi-

le à ces sortes de choses : tout ce qu'elle se put dire en ce moment, ne fut pas capable de lui ôter l'estime qu'elle commençoit à sentir pour Floriac. Plus elle jettoit les yeux sur lui, plus elle lui trouvoit de charmes, qui lui avoient été inconnus jusqu'alors ; & ne pouvant comprendre ce que c'étoit, elle espera être bien-tost quitte de cette inquietude, puisqu'il devoit poursuivre son voyage dès le lendemain matin. Floriac de son côté puisa à longs traits dans les yeux de cette belle personne un amour qu'il avoit ressenti dès le moment de sa vûë, & qui s'augmenta de telle sorte pendant la nuit, qu'il ne fit que penser à elle. Il n'eut pas la force de mettre en usage le même remede dont elle s'étoit servie pour sortir de son trouble, je veux dire de s'imaginer qu'en la quittant le lendemain, il l'auroit bientost oubliée. Au contraire, se figurant qu'il ne lui pouvoit rien arriver de plus fâcheux, il ne songea qu'à en reculer l'heure & le moment.

Si ces Dames eussent penetré dans sa pensée, & qu'elles eussent été d'humeur à l'obliger, elles en auroient trouvé le secret aisément, en le priant de demeurer là encore un jour ou deux ; mais la Maîtresse de la maison à qui c'étoit à faire ce compliment, ne croyant pas de la bienséance de le retenir dans un lieu où il n'y avoit point d'homme, ne lui en dit pas un seul mot. Ainsi

après avoir encore resté avec elles une heure ou deux, il prit congé d'elles, mais d'une maniere si remplie d'inquietudes, qu'il ètoit aisé de s'en appercevoir. Il dit tout bas à Mademoiselle de Benonville en la saluant, que s'il lui arrivoit la fortune qu'elle méritoit, & qu'il la desiroit, elle seroit assûrément la personne du monde la plus heureuse ; & la lieu ne voulant pas qu'il lui en dît davantage, la laissa presque aussi troublée que lui.

Quand il fut sorti, la Dame de la maison conta mille choses à son avantage, qu'elle avoit oüi dire à des gens qui l'avoient connu à la guerre, & elle augmenta encore par là l'inquietude de Mademoiselle de Benonville. Cette aimable Fille fit ce qu'elle put, non-seulement pour la cacher, mais encore pour croire elle-même que ce qu'elle sentoit ne venoit pas de lui. Elle vouloit que ce fût quelque leger regret de quitter le monde, dont elle avoit plus oüi parler ce soir-là qu'en tout le reste de sa vie, Floriac leur ayant raconté quantité de choses curieuses qui s'étoient passées à la Cour l'hiver precedent, lesquelles n'étoient pas parvenuës jusques dans leur solitude.

Cependant quand elle fut retirée dans sa chambre, & qu'elle s'y vit en liberté, elle ne songea plus à se rien déguiser. Elle donna toute l'étenduë qu'il falloit à son esprit, pour songer à la veritable cause de

de son mal; & plus elle y fit de reflexions, plus elle l'augmenta. La chose alla si avant, qu'elle se repentit de la parole qu'elle avoit donnée si legerement à sa mere, s'accusant d'avoir beaucoup manqué de jugement, en ce que, devant que de promettre de quitter le monde, elle devoit sçavoir ce qu'elle quittoit. Il ne lui avoit jamais paru si agreable, qu'il faisoit depuis quelques heures, & elle trouvoit tant de difference entre les bords de la Loire & les deserts du Berry, que pour être heureuse, il lui auroit fallu n'avoir jamais vû que l'un ou l'autre.

Cette pensée l'empêcha de clorre l'œil de toute la nuit; ce que le Marquis eut de commun avec elle. Il ne pouvoit se resoudre à quitter si-tost un lieu, où il avoit vû tout ce qu'il y avoit de plus beau en France. Cependant ce qui l'affligeoit davantage, c'est qu'il ne pouvoit se promettre de revoir Mademoiselle de Benonville à Paris, où sa mere lui avoit dit à la verité qu'elle alloit, mais où elle lui avoit assuré en même temps qu'elle seroit invisible. Il n'avoit pas compris ce que cela vouloit dire, n'ayant garde de se mettre en tête qu'elle allât se faire Religieuse avec sa fille, ce qui auroit achevé de le desesperer. D'ailleurs, quand même elle ne lui auroit pas fait cette menace, où la deterrer dans une si grande Ville, elle, qui n'alloit point à la Cour, lieu du moins où l'on peut esperer de voir le beau monde?

Enfin ayant passé la plus grande partie de la nuit dans ces sortes de pensées, il resolut de ne point partir, & son esprit ne fut plus occupé que de trouver pour cela un pretexte. Le plus plausible de tous à son gré, fut de faire en sorte qu'il ne se trouvât point de batteau le lendemain; & le lieu où il étoit lui donnant le moyen d'en venir à bout sans que personne se doutât de rien, il se leva la nuit sous pretexte de quelque necessité naturelle; & étant venu sur le bord de la riviere, il coupa la corde à laquelle étoit attaché le batteau, le poussa dans l'eau, & ne retourna point se coucher, qu'il ne le vît dans le courant. Il acheva le reste de la nuit, comme il l'avoit commencée, c'est-à-dire sans dormir, mais ce fut avec de plus douces imaginations que celles qu'il avoit euës auparavant. Il se figura le plaisir qu'il alloit avoir de demeurer tout le jour auprès de Mademoiselle de Benonville; & cette pensée lui fut si agréable, qu'il s'y entretenoit encore, lorsque l'aube du jour vint à paroître.

Un moment aprés son Valet de chambre se presenta pour l'habiller, croyant qu'il dût partir bien-tost. Floriac qui sçavoit le contraire, ne laissa pas de se lever, afin de ne pas donner à connoître que c'étoit lui qui avoit détaché le batteau. Mais comme il n'étoit encore qu'à moitié habillé, le Batelier entra, qui croyant lui apprendre quelque chose de nouveau, lui dit que le batteau ne se

rouvoit point, & qu'il falloit que quelqu'un fût venu la nuit le prendre. Floriac fit le surpris & en même temps le fâché. Il dit au Batelier qu'il devoit coucher dedans, puisqu'il sçavoit qu'il n'étoit pas en sureté où il l'avoit mis; qu'il lui faisoit manquer ses affaires; qu'il vît à en ravoir un au plutost, & qu'il aimoit mieux lui donner de l'argent. Le Batelier fit réponse qu'il en étoit content, mais qu'il ne sçavoit comment faire; qu'il n'y en avoit point qu'à Roüanne, & que devant qu'il y pût aller, & en être de retour, il se passeroit trois jours au moins. Qu'il valoit bien mieux chercher le long de la riviere pour voir s'il ne retrouveroit point le sien; que s'il s'étoit lâché tout seul, il se seroit peut-être arrêté quelque part; qu'en une demie journée il battroit bien du païs, & qu'au pis aller, cela ne reculeroit pas beaucoup son voyage, puisqu'il avoit déja resolu de le renvoyer à Roüanne pour en querir un autre.

Floriac qui avoit peur qu'il ne dît vrai, c'est-à-dire qui apprehendoit que quoy qu'il eût vû le batteau dans le courant, il ne se fût arrêté assez près de là, ne fut pas de cet avis, il lui dit pour ses raisons, que ce seroit perdre ses peines, parce qu'il étoit à presumer que le batteau ne s'étoit pas lâché tout seul; mais que quelqu'un favorisé de l'obscurité de la nuit l'étoit venu prendre. Qu'apparemment il avoit eu le soin de le bien lier,

& comment, si cela étoit, vouloit-il le retrouver le long de l'eau ? Que ceux qui l'avoient pris auroient eu soin de le cacher ; qu'ainsi il faloit qu'il s'en retournât à Roüanne, & au plutost, pour en ramener un autre.

Comme il n'y avoit que l'interest qui pût faire insister le Batelier contre lui, il lui donna en même temps de l'argent & pour avoir un nouveau batteau, & pour faire son voyage. Le Batelier qui avoit eu peur que les choses ne se passassent pas si doucement, partit à l'heure même ; & Floriac s'étant habillé, se fut promener sur le bord de l'eau, d'où de tems en tems il tournoit les yeux du côté du Château, se disant que tout ce qui étoit d'aimable au monde étoit enfermé dedans. Mais il ne devinoit pas juste ; Mademoiselle de Benonville, après avoir aussi peu dormi que lui pendant toute la nuit, s'étoit levée, non pour profiter de la douceur de la promenade que la belle saison offroit le matin, mais pour dissiper ses inquietudes que le lit augmentoit encore. Elle tourna ses pas le long de l'avenuë pour venir gagner le bord de leau ; & Floriac prenant le même chemin, ils se rencontrerent tous deux lorsqu'ils pensoient bien l'un à l'autre, mais qu'ils ne croyoient pas se trouver.

Mademoiselle de Benonville fut fort surprise ; & se representant en même temps, que la bienseance ne vouloit pas qu'elle s'entretînt avec lui à une heure

lui auroit senti le rendez-vous, elle fut
i interdite de cette pensée, que quoi
u'elle ne fût qu'à dix pas de lui, &
u'il eût déja ôté son chapeau pour l'a-
border, elle lui tourna le dos. Floriac,
ontre l'ordinaire des Amans, qui veu-
ent qu'on passe par-dessus toutes cho-
ses, dès qu'il y va de leur contentement,
ntra dans les raisons secretes qu'elle
voit de le fuir; & cette reflexion le ren-
dant plus raisonnable qu'il n'eût été, s'il
e fût imaginé autre chose, il doubla le
pas, de sorte qu'il l'atteignit bien-tost.
Vous me fuyez, Mademoiselle, lui dit-
l, & vous avez raison. C'est être peu
discret que de venir troubler des pensées
ussi agréables que les vôtres: aussi mon
dessein n'est pas de vous être incommo-
de long-temps, & je prétends me retirer
après vous avoir donné le bon jour.

Mademoiselle de Benonville fut obli-
gée de s'arrêter à ces paroles; & après
lui avoir répondu fort honnêtement que
ce n'étoit pas lui qu'elle fuyoit, mais
qu'elle craignoit de donner prise aux
mauvais bruits, elle lui demanda à quel-
le heure il partoit, & s'il ne vouloit pas
profiter de la fraîcheur du matin? Je l'es-
perois, Mademoiselle, lui repondit il,
mais il est arrivé un petit accident à
mon batteau; on l'est venu voler cette
nuit, & je ne puis partir que je n'en aye
un autre. Mademoiselle de Benonville
qui ignoroit l'effet qu'elle faisoit sur lui,
le croyant de bonne foy, lui dit qu'elle

étoit fâchée de cet accident, qui interrompoit peut-être le cours de ses affaires. Et moi aussi en verité, Mademoiselle, lui répondit-il, mais ce n'est pas de ce que vous dites, c'est de voir que vous m'enviez le plaisir de vôtre vûë comme si quelques affaires que je pusse avoir, je ne les interromprois pas de bon cœur pour joüir d'un si grand bien.

Ces paroles dites d'un certain air & d'un certain ton, qui faisoient voir qu'il avoit le cœur sur les levres, firent ouvrir les yeux à Mademoiselle de Benonville, qui toute novice qu'elle étoit en amour, commença à se douter de ce qui se passoit. Cependant elle n'eut garde de le lui témoigner; & après lui avoir répondu que les gens de qualité, & ceux principalement qui avoient été nourris comme lui à la Cour, s'exprimoient toujours plus agréablement que les autres, elle lui demanda avec un serieux affecté, quand il s'en iroit? Quand il vous plaira, Mademoiselle, répondit-il, ou plutost quand je pourrai.

Mademoiselle de Benonville voyant que pour peu qu'elle le fist parler davantage, il lui diroit peut-être des choses qui augmenteroient encore le trouble où elle étoit, coupa court avec lui, & se retira en lui faisant une grande reverence. Il en comprit bien la raison, & il ne put qu'admirer une si grande sagesse, qui ne l'accommodoit pas néanmoins. Il se promena encore une heure ou deux, c'est-à-

dire jusqu'à ce que les ardeurs commencerent à l'incommoder. Il regarda mille fois derriere lui en se retirant, prenant un plaisir nompareil à la vûë du Château; tant il est vrai qu'il faut peu de chose pour contenter une personne atteinte de la même passion que lui. Cependant Mademoiselle de Benonville étant seule, se flata qu'il ressentoit le même trouble dont elle étoit agitée, & rien ne l'en persuada tant que le retardement de son départ. Elle vit bien que c'étoit une chose faite exprès pour pouvoir demeurer auprès d'elle, & cela ne pouvant arriver à moins que de se plaire en sa compagnie, elle en tira des consequences indubitables qu'elle en étoit aimée.

Ah! si cela étoit arrivé avant que de rien promettre à sa mere, qu'elle y eût bien songé auparavant! Elle ne l'avoit fait que par la crainte des malheurs dont cette Dame vouloit que la vie fût accompagnée, & cependant elle ne se disoit alors rien moins que cela. Tout au contraire, elle commençoit à craindre le Couvent, où on lui avoit dit neanmoins qu'elle alloit être à couvert de toutes choses. Elle se disoit que les Grilles n'étoient qu'un foible rempart contre un cœur qui avoit le secret de plaire; Que le Marquis la viendroit trouver là malgré qu'elle en eût; qu'il valoit bien mieux ne pas faire un pas comme celui-là, que de ne le pas soutenir; que ce seroit de quoi aprêter à parler au monde, qui

étoit déja assez médisant de lui-même, sans qu'on lui en donnât encore sujet.

Après ces reflexions elle en faisoit d'autres qui ne lui étoient pas moins fâcheuses : elle se disoit qu'elle alloit passer pour une volage, sur l'esprit de qui il n'y avoit point de fond à faire. Que toute sa Parenté & tout le Berry sçavoient le dessein qu'elle avoit eu de se faire Religieuse, & comment justifier son changement ? Ne dira-t-on pas, se disoit-elle, que je ne sçay ce que je veux, ou plutost ne va-t-on pas deviner ce qui me fait faire ce que je fais ici ? On sçaura que j'ay vû le Marquis, & qu'en un seul moment il a été capable de me faire changer de dessein. Qu'en dira-t-on ? qu'en diroit-il lui-même ? veux-je qu'il cesse de m'estimer ? & n'est-ce pas en chercher le moyen que de lui faire voir tant de foiblesse ?

Elle étoit bien à plaindre avec tant de reflexions toutes desávantageuses à son repos. Mais ce qui l'étoit encore davantage pour elle, c'est qu'elle craignoit de se tromper dans le jugement qu'elle faisoit du Marquis. Je veux bien, se disoit-elle, que ce soit lui qui ait fait en sorte qu'il ne se soit point trouvé de batteau ; mais est-ce à dire pour cela qu'il m'aime de bonne foi ? Ne peut-il pas chercher à passer deux ou trois jours de temps, & ne puis-je pas lui avoir paru assez bien faite pour cela ? Peut-être aussi est-ce à ma Sœur. Beaucoup de gens la trouvent belle, & ne peut-il pas être du

même goût ? Qu'a-t-il fait plus pour moi que pour elle, pour me flater de sa distinction ? & faut-il que sur un préjugé où il y a aussi peu de fondement que sur celui-là, je sois capable de quitter une resolution comme celle que j'avois formée ?

Ces differentes pensées suffirent pour l'entretenir long-temps, de sorte que trois ou quatre heures se passerent sans qu'elle fût encore sortie de ses reflexions. Au bout de ce temps-là, on lui vint dire que le Marquis étoit entré dans le Château où il étoit à l'appartement de la Maîtresse de la maison ; que sa Mere & sa Sœur y étoient pareillement, & qu'il avoit demandé où elle étoit. Sans ces dernieres paroles elle eût eu de la jalousie que sa Sœur l'eût vû, & qu'elle n'eût pas joüi du même avantage ; mais étant toute rassurée par là, elle songea à s'habiller, afin de ne pas paroître dans le négligé où elle étoit. Elle qui avoit accoutumé de ne jamais consulter son miroir, s'y regarda à differentes reprises ; & l'envie qu'elle avoit de paroître tout à fait charmante, fit qu'elle trouva à redire à mille choses qui étoient capables neanmoins d'enchanter tout autre qu'elle. Aprés ce premier Messager, il en vint un autre qui lui apprit que sa mere, sur ce que le Marquis lui avoit conté de son bateau, lui avoit offert une place dans son carosse pour aller à Paris ; qu'il l'avoit acceptée, & que le jour du départ

étoit fixé au lendemain. Cette nouvelle la réjoüit d'abord, esperant que dans le chemin elle pourroit s'éclaircir au vrai si elle en étoit aimée. Qu'il étoit impossible que dans quatre ou cinq jours qu'il devoit durer, il ne prît soin de l'en instruire, s'il en étoit quelque chose. Mais quand elle vint à faire reflexion qu'au bout de ce temps-là il falloit s'enfermer dans un Couvent, ou chercher quelque pretexte pour n'en rien faire, sa joie fut tellement amortie, qu'au lieu de s'en sentir encore, le chagrin s'empara entierement de son esprit. Elle se figura qu'il en étoit d'elle comme d'un criminel, à qui l'on ne refuse rien devant que de le conduire à la mort ; Que sa mere s'étant apperçûë de sa foiblesse, avoit la complaisance de lui donner quatre ou cinq jours de contentement ; mais qu'au bout de ce temps-là tout ce qu'elle pouvoit esperer étoit d'être sacrifiée toute vivante dans ce Couvent, où elle avoit promis avec tant d'imprudence de s'aller confiner.

Ces tristes reflexions lui faisoient oublier le soin qu'elle prenoit de s'ajuster dans son miroir ; un troisiéme Messager lui vint dire, que sa mere étonnée de ce qu'elle ne venoit point dans la chambre de sa parente, alloit amener dans la sienne le Marquis de Floriac qui se tuoit de la demander. A ces paroles elle tâcha de composer son visage pour cacher sa tristesse ; & comme c'étoit tout le soin

dont elle étoit occupée, elle ne prit pas garde qu'il manquoit encore quelque chose à son ajustement. Elle avoit une nate qui étoit attachée, & l'autre qui pendoit encore derriere sa tête, grosse comme le bras, & d'un si beau cendré, qu'on pouvoit dire en la voyant, qu'elle avoit les plus beaux cheveux du monde, & en plus grande quantité. Ce desordre, bien loin d'être desagréable, avoit quelque chose de si charmant, que si elle eût sçu combien il lui étoit avantageux, elle n'eût jamais songé à le reparer. Il relevoit l'éclat de sa beauté naturelle, & ce fut aussi matiere d'exclamation pour le Marquis dès qu'il fut entré. Il avoit bien vû la veille, à la couleur de ses cheveux, qu'elle avoit beaucoup de lieu de se loüer de la Nature, qui lui avoit été favorable en cela comme en toutes choses; mais il en ignoroit la quantité. Mademoiselle de Benonville rougit d'avoir été trouvée de la sorte; & sa mere songeant qu'elle n'en auroit plus affaire dans peu de jours, dit au Marquis, qu'il ne tiendroit qu'à lui qu'elle ne lui en fist present pour une perruque. A Dieu ne plaise, s'écria le Marquis, que j'en dépouille une si belle tête! & il y a tant de plaisir à les voir dessus, que plutôt que de faire ce que vous dites, je porterois plutôt mes cheveux toute ma vie, quelque besoin que j'aye d'en emprunter.

Mademoiselle de Benonville entendit bien ce que sa Mere vouloit dire par les

offres qu'elle faisoit ; & cette circonstance lui donnant une image plus pressante & plus vive de ses malheurs, la presence du Marquis, & tout ce qu'il put dire d'honnête & d'obligeant, n'empêcha pas qu'il ne parût en elle un certain fond de mélancolie qu'il lui fut impossible de dissiper, quelque effort qu'elle fist pour en venir à bout. Floriac lui en fit la guerre, lui disant qu'elle avoit quitté quelque chose en Berry, qui la poursuivroit à Paris, & même plus loin si elle y alloit. Il prétendit d'abord se railler : mais voyant que sa mélancolie continuoit, malgré tout ce qu'il pouvoit dire pour la divertir, il parla à la fin serieusement, & devint chagrin lui-même. Ce ne fut rien neanmoins en comparaison de Mademoiselle de Benonville, qui ne voyoit point de moyen de sortir d'embarras, qu'en faisant une chose à quoi elle répugnoit beaucoup. Il faloit qu'elle déclarât à sa Mere que son penchant ne la portoit plus à la suivre ; & c'étoit un pas qui lui coûtoit infiniment, se mettant en tête qu'elle alloit passer pour ne sçavoir ce qu'elle vouloit. Quelle opinion, disoit-elle, aura le Marquis de moi ? Le moins qui me pourra arriver, c'est qu'il me croira volage ; ou plutôt penetrant dans la cause de mon changement, il apprehendera de s'embarquer avec une fille qui est si aisée à prendre feu. Ne croira-t-il pas que je l'oublierai aussi facilement pour un au-tre, que j'oublie le Couvent pour l'amour

dû lui ? Quelle estime pour une personne de cette sorte ? Mettons-nous à sa place, & que dire si pareille chose nous arrivoit ?

Elle etoit bien à plaindre avec de telles pensees ; & l'amour qui dans les commencemens n'est que plaisir pour tout le monde, lui faisoit déja ressentir des peines si cuisantes, que si elle eût etê sage, ce lui eût été un avis pour ne pas s'embarquer plus avant. Mais la prudence & l'amour ne vont jamais de compagnie. De quelque inquietude que son esprit fût agite, cela ne fut pas capable de la guerir de la passion qu'elle commençoit à ressentir. L'esperance prit la place de la crainte ? elle se dit que chacun ayant l'amour propre en partage, le Marquis imputeroit uniquement a son merite le changement dont il etoit cause. Cela fut suffisant pour appaiser une partie de sa peine, & il ne lui resta plus que celle de se tirer d'affaire avec sa Mere.

Comme elle ne sçavoit comment s'y prendre, elle fit la malade, pour retarder son voyage de Paris. Le Marquis en fut allarmé. Il fut plusieurs fois au chevet de son lit pour sçavoir de ses nouvelles ; elle le paya d'une feinte incommodité. Mais avec tout cela son visage dementit ses paroles, & elle lui parut si belle en cet état, qu'à chaque fois qu'il la quittoit, il en sortoit toujours amoureux de plus en plus. Il ne put jamais trouver l'occasion de renoüer la conversation qu'il avoit euë avec elle dans l'avenuë ; il trouva tou-

jours quelque fâcheux auprès d'elle quand il fut la voir. Tantôt c'etoit la Mere, tantôt la Sœur, & ſans cela il n'auroit pas eu l'entrée libre. Tant de contrainte ne l'accommoda pas, lui qui avoit mille choſes ſur le cœur dont il cût été bien-aiſe de ſe décharger. Cependant ne pouvant parler, il fit agir ſes yeux au défaut de ſa langue, ils apprirent à Mademoiſelle de Benonville qu'il l'aimoit éperdûment; & la connoiſſance qu'elle en eut, acheva d'effacer en elle les reſtes de l'idee du Couvent, avec leſquels elle avoit tâché pluſieurs fois de combattre les tendres impreſſions d'une amitié naiſſante.

Madame de Benonville qui avoit toujours reconnu en elle un eſprit ferme & ſolide, n'avoit garde de penſer que ſa maladie fût feinte, & encore moins qu'elle aimât le Marquis. Elle étoit étonnée cependant de voir qu'elle eût ſi bon viſage, tandis qu'elle aſſuroit qu'elle avoit du mal par tout le corps. Elle envoya querir un Medecin, & celui-ci la fit ſaigner, & prendre medecine, attribuant ces douleurs au changement de ſaiſon, & à l'inconſtance du tems, qui étoit tantôt beau & tantôt laid. Cinq ou ſix jours s'écoulerent parmi ces remedes; & le Marquis ne pouvant être toujours dans ſa chambre ſans faire connoître ſon amour, s'entretint avec la Cadette, qui le trouvant bien fait & à ſon gré, crut que ce ſeroit une conquête digne d'elle, ſi elle le pouvoit rendre amoureux.

Une chose l'embarassa au bout de quelques iours. Le Marquis en demeura aux mêmes termes avec elle ; & bien qu'elle le mît quelquefois sur des chapitres qui lui pouvoient faire naître l'envie de se déclarer ; comme il n'avoit rien à lui dire, elle ne fit que perdre ses peines. Cela lui donna soupçon qu'il pouvoit être engagé ailleurs ; & faisant reflexion qu'il se plaisoit infiniment en la compagnie de sa Sœur, elle eut peur de l'avoir pour Rivale. Mille choses la confirmerent dans cette pensee : l'avanture du bateau ; la facilité qu'il avoit euë d'accepter le parti qu'on lui avoit proposé de s'en aller en carosse ; le retour du batelier, dont il n'avoit pas voulu profiter, quoique la maladie de sa Sœur retardât son voyage. Elle se demandoit quelle diligence c'etoit là pour un homme qui avoit pris la poste en partant de chez lui, & qui après tout avoit infailliblement des affaires à la Cour? A ces considerations elle en joignoit d'autres, qui faisoient encore impression sur son esprit. Elle remarquoit qu'il y avoit déja huit jours qu'il demeuroit dans une méchante hôtellerie de village, lieu si mal propre à recevoir un grand Seigneur comme lui, que pour lui en faire supporter le dégoût, il faloit qu'il reçût d'ailleurs des plaisirs considerables.

Cette reflexion augmenta sa jalousie à un point, que ne s'en tenant pas seulement à sa premiere pensée, c'est à dire à ce que le Marquis aimoit sa Sœur, il

lui en vint une seconde, sçavoir, pour faire tout cela, il faloit qu'il en [illegible] aimé. Elle devina encore, que la ma[illegible]die de Mademoiselle de Benonville e[illegible] feinte; & toutes ces pensées lui donn[illegible] un chagrin épouvantable, elle ne son[illegible] qu'à s'eclaircir si elle se trompoit ou no[illegible] Elle fit tomber exprès la conversation [illegible] elle; & après lui avoir dit qu'elle pa[illegible]roissoit changée depuis quelques jou[illegible], Je ne m'en étonne pas reprit-elle; & tou[illegible] fille qui est à la veille de faire le pa[illegible] qu'elle va faire, a de quoy être emba[illegible]rassée. C'en fut assez pour exciter la cu[illegible]riosité du Marquis. Il lui demanda ave[illegible] empressement, ce qu'elle vouloit dir[illegible] par là; & cette empressement fut tel, qu'il suffit pour lui faire connoîtr[illegible] qu'elle ne s'étoit pas trompée. Son dépit fut grand en cette rencontre: cependant pour être encore plus assurée de la chose, & peut-être aussi pour se vanger de lui, elle ne hésita pas davantage à lui dire que le voyage qu'ils alloient faire à Paris, augmenteroit bientôt le nombre des Religieuses; que sa mere & sa sœur devoient prendre l'habit aux Urselines: devotion qu'elles avoient tâché de lui inspirer, mais dont elle s'étoit dispensée, ne s'y sentant aucun penchant.

Jamais surprise ne fut égale à celle du Marquis; & comme il lui étoit impossible de la déguiser, il fit mille demandes à cette Cadette, qui en lui donnant ainsi du chagrin, n'en fut pas exempte elle-

même.

ême. Elle vit bien qu'il n'y avoit plus rien à esperer pour elle ; & comme il est impossible que dans un état pareil à celui où ils étoient tous deux, mille pensées ne roulassent dans l'esprit, ils garderent le silence un assez long espace de temps, ayant toujours les yeux en terre, & ne les osant lever l'un sur l'autre. Le Marquis fut le premier qui le rompit, mais ce ne fut que pour lui demander depuis quand Mademoiselle de Benonville avoit formé cette resolution ; & si elle ne croyoit point qu'il fût possible de l'en détourner ? Je n'en sçay rien, répondit brusquement cette Cadette ; & quand cela seroit, vous me choisissez mal pour lui en faire la proposition. Elle n'eut pas plutôt lâché la parole, qu'elle s'en repentit ; elle reconnut qu'il étoit de son interêt de cacher la passion qui l'animoit ? c'est pourquoi cherchant à la couvrir d'un autre prétexte : Ne vous étonnez pas, reprit-elle, si je vous parle un peu rudement ; il me seroit fâcheux, après l'esperance que j'ai euë d'avoir un bien considerable, d'être obligée à n'en avoir que la moindre partie. Ma Sœur ne sçauroit changer de sentiment, qu'elle ne m'enleve plus des deux tiers. Nous avons des Terres en Picardie, où la Coûtume est aussi favorable aux aînées des filles qu'aux mâles. Je vous avoüe que j'ay un peu d'ambition ; & comme je sçay que quelque merite qu'ait une personne, ce qui lui en donne davantage est d'avoir

du bien, ne trouvez pas étrange que je vous regarde un peu de mauvais œil, vous que je soupçonne de me vouloir faire perdre celui que j'espere. Que voulez-vous que je vous dise ? Il me semble que vous faites tout votre possible pour faire oublier à ma Sœur les idées qu'elle s'étoit faites du Couvent. Je vous dirai encore quelque chose de plus, je me trompe fort, ou vous n'y avez pas mal reüssi ; je me mets en tête qu'elle fait la malade, & que cette feinte maladie n'est que pour faire connoître à ma Mere ce qu'elle ne lui sçauroit dire sans confusion.

Ah ! que n'est-il vray, répondit le Marquis ! Ouy, je vous avoüe, puisqu'aussi-bien vous l'avez deviné, que je l'aime passionnément : mais pour mon malheur tout le reste est faux, & elle ne sçait pas seulement que je l'aime, à moins qu'à votre exemple elle ne l'ait remarqué ou dans mes yeux ou dans mes actions. Cependant, que cette declaration ne vous allarme pas, supposé que vous soyez aussi sensible à l'interêt, que vous venez de me le faire connoître. J'ai assez de bien, grace à Dieu, pour me passer de celui de Mademoiselle votre Sœur ; faites seulement en sorte de lui persuader qu'elle sera plus heureuse avec moy que dans un Couvent ; non-seulement je vous cederai mes prétentions, mais je ferai encore en sorte de vous faire épouser un de mes parens, lequel sans vanité

a des qualitez suffisantes pour attirer les bonnes graces d'une fille de mérite.

Un pareil compliment auroit eu de quoi estre agréable, supposé que la Demoiselle n'eût pas été prévenuë ; mais ayant un cœur dont la délicatesse ne s'accommodoit pas du change qu'il lui proposoit, son chagrin fut si violent, que si elle n'eût pas craint de se faire tort à elle-même, elle lui auroit fait des reproches, au lieu de lui promettre ce qu'il demandoit. Cependant, comme à envisager les choses sans passion, c'étoit une honnêteté qu'il lui avoit faite, elle se vit obligée d'y répondre, bien resoluë neanmoins de ne lui rien dire qu'au plus loin de sa pensée. Vos offres, lui dit-elle, sont bien obligeantes, pourvû qu'elles partent du fond du cœur. Il est si doux d'avoir du bien, que je ne m'opposerai jamais à celui que vous me voulez faire. A ces conditions, il ne tiendra pas à moi que je ne vous mette bien dans l'esprit de ma Sœur ; je la croy assez habile pour voir combien elle gagnera à vous préferer à un Couvent. Quand elle a pris la resolution d'y entrer, elle n'avoit encore vû que nos deserts de Berry ; elle se figuroit sans doute que tous les hommes ressembloient à ceux que nous y voyions. Sur ce pied-là, il n'est pas surprenant qu'elle renonçât au monde, puisqu'elle croyoit le monde tout-à-fait desagreable : mais aujourd'hui qu'elle s'en desabuse en vous voyant, je n'au-

rai pas de peine à la persuader. Cependant je vous quitte de bon cœur d'une partie de la récompense que vous me promettez : je ne veux d'Amant de la main de personne ; & quoique je n'aye pas le mérite de ma Sœur, je m'en croi assez neanmoins pour faire cette conquête toute seule.

Il n'y eût personne qui l'entendant parler de la sorte, n'eût cru qu'elle parloit de bonne foi. Floriac que ce discours chatoüilloit, en fut persuadé ; si bien qu'après luy avoir dit mille choses obligeantes sur le service qu'elle lui offroit, il lui avoüa comment il avoit aimé Mademoiselle de Benonville dès le moment qu'il l'avoit trouvée sur le bord de l'eau ; que sa passion avoit fait tant de progrès durant la nuit, qu'après mille peines qu'il avoit ressenties, en se disant qu'il la faloit quitter, il s'étoit levé pour faire disparoître son batteau ; que craignant qu'on ne le retrouvât, il avoit empêché le Batelier de suivre le cours de la riviere ; qu'il l'avoit renvoyé à Rouanne, d'où étant revenu, il l'avoit congedié tout à fait, pour pouvoir demeurer auprès de Mademoiselle de Benonville. Que depuis ce temps-là il avoit été si content de la voir, qu'il n'avoit pas fait la moindre reflexion ni à l'incommodité qu'il souffroit dans l'Hôtellerie, ni aux affaires qui l'appelloient indispensablement à la Cour. Que ce temps heureux dureroit encore sans la nouvelle qu'elle

venoit de lui apprendre, laquelle le desesperoit entierement, s'il n'avoit esperance dans ses bons offices. Qu'il lui signeroit à l'heure même ce qu'il lui avoit dit à l'égard de son bien ; & que si cela ne suffisoit pas, il lui en passeroit tel Acte qu'elle desireroit pardevant Notaire.

Cette confession étoit bien ingenuë, & l'on peut inferer de là qu'il étoit tout à fait éloigné de sçavoir ce qui se passoit. Il demeura dans la même ignorance je ne sçai combien de temps, dont cette Cadette se prévalant, elle fit tout ce qu'elle put pour empêcher cette intelligence ; ce qui ne lui étoit pas difficile, puisque Floriac abandonnoit sa fortune entre ses mains.

Mais avant que de rapporter toute cette intrigue, il est bon de dire que Mademoiselle de Benonvillle faisoit reflexion qu'il lui étoit impossible de feindre toujours une maladie, se trouva tellement accablée de douleur, que cette feinte se convertit en verité. Après quelques jours de langueur, il lui prit une fievre violente, dont sa mere se trouvant toute allarmée, elle ne bougea du chevet de son lit, lui demandant ce qu'elle desiroit pour son soulagement. C'étoit de quoi la faire parler, si elle eût eu un peu de hardiesse ; mais comptant pour un grand crime de revoquer la parole qu'elle lui avoit donnée, elle garda le silence, ce qui redoubla encore son mal.

Floriac qui s'étoit consolé lorsque son

visage démentoit les plaintes que faisoit sa bouche, fut fort affligé lorsqu'il vit ce changement. Il n'avoit jamais aimé que cette fois-là ; mais c'en fut assez pour lui faire voir que les charmes que l'Amour promet à sa naissance, ne sont pas de longue durée ; au lieu de mille esperances dont il s'étoit repû par la consideration de sa naissance & de son bien, qui lui promettoit un heureux succès, il avoit toujours devant les yeux sa Maîtresse mourante ; pensée capable de faire mourir l'homme du monde le plus constant. Madame de Benonville de son côté fut fort affligée de cette maladie, dont elle ne sçavoit que dire, non plus que les Medecins, qui y voyoient regner une certaine langueur qui tiroit sa cause plutost de l'esprit que du corps. Or comme en l'étudiant tous les jours de plus en plus, ils se confirmerent dans cette pensée, ils demanderent à Madame de Benonville si sa fille n'avoit point quelque sujet de chagrin ?

Cette Dame qui étoit bien éloignée de le croire, leur ayant fait réponse que non, ils insisterent encore là dessus, lui faisant remarquer de certains symptômes par lesquels ils inferoient qu'ils ne se trompoient pas. Elle avoit, par exemple, des absences d'esprit quand elle étoit hors de l'accès, & Madame de Benonville avoit été assez simple pour l'imputer à l'ardeur de la fievre. Au reste se desillant les yeux par là, elle commença à l'ob-

ferver, & remarqua qu'elle avoit l'œil beaucoup plus vif, & beaucoup meilleur, quand Floriac étoit auprès d'elle.

Après cette découverte elle en fit une autre. Ayant examiné ce qui s'étoit passé depuis qu'il étoit arrivé sur les lieux, elle fit le même jugement qu'avoit fait sa Cadette sur l'aventure du bateau, & sur les autres circonstances que j'ai rapportées ci-devant. Elle infera de tout cela, qu'il en étoit devenu amoureux, & qu'en ayant parlé à sa fille, il lui avoit communiqué une partie de sa maladie. Pour en être plus assurée, elle examina toutes les actions de l'un & de l'autre; & tout lui disant que le jugement qu'elle avoit fait étoit certain, elle s'en consola, parce que le mal n'étoit pas sans remede. Bien qu'elle eût dessein de faire sa fille Religieuse, comme elle estimoit la personne de Floriac, il lui sembla que le change étoit supportable. Les chagrins qu'elle avoit contre le monde devinrent moins violens; & soit qu'il soit naturel à une femme d'aimer le changement, ou que l'on ait du penchant à voir ses enfans dans les honneurs & dans la prosperité, elle se dit bien-tost, que n'étant point Religieuse, elle ne pouvoit passer sa vie plus agreablement qu'avec le Marquis.

Comme elle s'imaginoit qu'avec de tels sentimens elle étoit capable de la guérir, elle s'en fut auprés d'elle, où après lui avoir demandé comment elle se portoit: Je suis fort en colere contre

vous, lui dit-elle, de ce que vous me cachez la cause de votre maladie. Je ne vous ai jamais traitée d'une maniere à déguiser avec moi; & quand vous m'eussiez dit que vous aviez changé de sentiment, & que vous n'étiez plus d'humeur à me suivre en Religion, croyez-vous que je vous eusse regardé de plus mauvais œil? Je vous dirai de plus, qu'il y a une raison qui veut que je m'en console plus facilement dans ce temps-ci que dans un autre. J'ai remarqué que le Marquis de Floriac vous aime, que c'est pour l'amour de vous qu'il s'arrête ici; qu'on lui dérobe tous les momens qu'on lui fait passer ailleurs qu'au chevet de vôtre lit, & qu'en un mot il seroit capable de mourir de regret, si vous perseveriez dans votre premiere resolution. Je ne vous dirai pas absolument qu'il vous ait donné connoissance de ses desseins, & que ce soit ce qui vous embarrasse maintenant; ne sçachant comment accorder l'inclination que vous avez pour lui, avec la promesse que vous m'avez faite: Mais quand cela seroit, pourquoi en rougir comme je voi que vous faites à l'heure qu'il est? Vous m'avez promis d'être Religieuse, lorsque vous ne sçaviez encore ce que c'étoit que du monde, & peut-être n'y avez-vous été poussée que par la complaisance que vous avez pour moy. Dois-je trouver mauvais que vous ne persistiez pas dans ce sentiment, lorsque vous trouvez quel-

que

que chose qui vous est plus agreable ? J'ai pour vous tous les sentimens d'une mere ; & sur ce fondement vous ne devez attendre de moi que toute sorte d'amitié. Si vous avez du penchant pour le Marquis, je ne m'y oppose pas ; & tout ce que je souhaite de vous, c'est que comme les gens de Cour ne sont pas toujours de bonne foi, vous examiniez un peu son procedé, avant que de lui faire connoître les sentimens que vous avez pour lui.

Mademoiselle de Benonville avoit rougi plusieurs fois pendant ce discours, & sa mere non seulement l'avoit remarqué, mais elle étoit bien-aise de lui faire connoître qu'elle s'en appercevoit. Avec tout cela elle ne se pouvoit resoudre à lui avoüer sa foiblesse, craignant peut-être que ce que sa mere lui disoit, ne fût que pour l'éprouver. Je m'étonne, Madame, lui dit-elle, qu'après l'education que vous m'avez donnée, vous me croiyez capable, au préjudice de l'obeïssance que je vous dois, d'un engagement de la sorte. Je sçai, quand même je ne vous aurois rien promis, que c'est à vous à regler mon inclination, à plus forte raison dans un temps où je vous ai donné une parole que je ne pourrois revoquer sans crime. Ni la parole, ni le devoir, répondit Madame de Benonville, ne sont pas capables de mettre un cœur à l'abri de la passion dont je vous parle. Elle nous vient malgré nous, & sans que

l'on y pense. J'en ai fait l'experience moi-même, & il y avoit plus d'un an que j'aimois votre pere, quand mes parens me commanderent de le regarder comme un homme qui devoit estre un jour mon mary. Tout ce que je vous demande, c'est que vous fassiez comme j'ai fait. J'ai renferme ma passion en moi-même jusqu'à ce que je sçusse au vrai si je me pouvois fier à ce qu'il me disoit, & si mes Parens aprouveroient sa recherche. Ce fut une grande violence, & si je l'ose dire, un grand mérite, que de se contenir si long-temps; mais rien n'est impossible à une Fille bien née. Pour vous, vous êtes déja exempte de la moitie de ma peine; bien loin de vous demander l'execution de votre parole, j'approuve que vous aimiez le Marquis, s'il vous aime de bonne foi. Tout ce que vous avez donc à faire, est d'en être assurée, & c'est ce que je vous recommande, afin que vous ne soyez pas exposée aux chagrins, qui sont inévitables à une fille qui vient à reconnoître qu'on lui en à fait accroire.

Pour peu que Mademoiselle de Benonville eût eu de hardiesse, ces paroles étoient plus que suffisantes pour lui faire avoüer qu'elle avoit découvert la source de son mal. Elle avoit même à s'excuser sur le mérite du Marquis, qui étoit capable de bien des choses; mais elle avoit été élevée dans une si grande dépendance des volontez de sa mere, que se faisant

toujours un crime énorme d'avoir osé aimer sans son consentement, elle ne put surmonter sa foiblesse. Elle ne voulut jamais tomber d'accord du fait, de sorte que Madame de Benonville se doutant du sujet de son silence, commanda à sa Cadette d'arracher le secret de son cœur, esperant que comme elles avoient toujours vécu avec beaucoup d'union, elle trouveroit des facilitez qu'elle n'avoit pas trouvées.

L'interest que celle-ci prenoit au Marquis, la rendit tout à fait sensible à ce qui se passoit. Elle reconnut par ce commandement, que sa mere dispensoit non-seulement sa sœur de la suivre en Religion, mais encore qu'elle approuvoit l'amour que le Marquis avoit pour elle. Au reste ses desseins ne s'accordant pas à cela, elle promit à sa mere de faire tout ce qu'elle lui commandoit; mais ce fut au plus loin de sa pensée. Au lieu de porter sa Sœur à lui avoüer ce qui se passoit dans son cœur, elle lui dit que sa mere ne lui avoit fait cette demande que pour violenter son inclination. Qu'elle se donnât bien de garde de se fier à ses promesses; mais que si elle avoit quelque chose sur le cœur, c'étoit sur elle qu'elle s'en devoit décharger. Qu'elle lui avoit déja dit qu'elle étoit bien plus sensible à son contentement qu'au bien qui lui devoit revenir, si elle étoit Religieuse, qu'elle en auroit toujours assez pour elle, que la plus grande joie qui

lui pût arriver seroit de la voir l'épouse du Marquis de Floriac.

Il est vrai qu'elle n'étoit pas interessée dans le fonds ; & ce qu'elle en avoit dit au Marquis n'étoit que pour mieux cacher ses sentimens. Quoi qu'il en soit, Mademoiselle de Benonville donnant dans un paneau tendu si adroitement, lui avoua qu'elle aimoit le Marquis de Floriac, mais qu'elle ne sçavoit si elle en étoit aimée ; qu'il étoit vrai que mille choses contribuoient à le lui faire croire ; cependant comme il n'y avoit rien de plus trompeur que les apparences, qu'elle ne seroit jamais en repos jusqu'à ce qu'elle n'en pût plus douter. Qu'elle seroit fâchée de l'apprendre de la bouche du Marquis, parce que ce ne seroit pas une grande marque de respect ; qu'il y avoit trop peu de temps qu'il la connoissoit pour prendre cette liberté ; qu'une declaration de cette nature étoit sujette à s'oublier bien-tost, & qu'il faloit, pour qu'on s'en souvînt, qu'elle fût precedée par mille témoignages d'affections. Que c'étoit aussi ce que faisoit le Marquis ; qu'elle n'avoit pas sujet de s'en plaindre depuis le premier jour jusqu'à present, & que pourvû qu'il continuât toûjours de même, elle sentoit bien qu'elle auroit pour lui une reconnoissance si tendre, que quelques sentimens qu'il eût pour elle, il auroit sujet d'en être content.

Là-dessus elle lui fit remarquer tout ce qu'il avoit fait depuis le premier jour

qu'il étoit arrivé ; avec combien de respect il l'avoit abordée dans l'avenuë ; le chagrin qu'elle lui avoit remarqué dans les yeux lorsqu'il avoit été obligé de la quitter ; le plaisir qu'il avoit eu de la retrouver le lendemain ; comme il avoit feint de n'avoir point de part dans la disparution de son batteau, lui témoignant neanmoins que puisque cela lui étoit arrivé, il sçauroit profiter du temps qu'il demeuroit auprès d'elle ; la satisfaction qu'il avoit eu lorsqu'on lui avoit offert le Carosse pour aller à Paris ; l'affliction où il avoit été de la voir malade ; les assiduitez qu'il lui rendoit ; avec combien d'incommodité il restoit dans une méchante Hôtellerie, lui qui avoit coutume d'avoir toutes ses aises ; & enfin comment il avoit la discretion de lui témoigner tant d'amour, sans chercher à se soulager par une declaration.

Mademoiselle de Benonville ne pouvoit plus chagriner sa Cadette que de lui faire voir ainsi combien elle avoit ouvert les yeux sur les actions du Marquis. Elle se dit au même temps une verité, sçavoir que pour avoir fait toutes ces remarques, il faloit que la sympathie eût agi d'abord sur elle. Cela la rendit encore plus jalouse qu'elle n'étoit, & crevant de dépit, elle ne songea qu'à s'opposer au progrés de leur passion. Elle conçut de grandes esperances d'y reüssir, sur tout venant à penser qu'elle étoit devenue la confidente de tous ceux

qui y pouvoient prendre interest. Le Marquis lui avoit non-seulement ouvert son cœur, mais encore demandé son assistance auprès de Mademoiselle de Benonville, laquelle venoit aussi de la charger de son secret; & si elle ne lui avoit pas demandé le même secours, elle ne l'attribuoit qu'à une certaine pudeur si naturelle aux filles, & que la qualité de sœur n'étoit pas capable de surmonter. A l'égard de sa mere, elle lui avoit aussi ordonné d'éclaircir cette affaire, si bien qu'elle avoit lieu d'esperer qu'elle feroit tourner les choses à son avantage.

Elle crut que pour y reüssir elle avoit besoin d'une profonde dissimulation; c'est pourquoi faisant mine d'entrer dans les sentimens de Mademoiselle de Benonville, elle lui dit qu'elle ne pouvoit mieux faire que d'aimer le Marquis; mais que comme leur mere n'approuveroit pas son changement, elle auroit raison de s'en cacher à elle, plus particulierement qu'à un autre. Qu'elle lui offroit tous les services qu'elle pouvoit attendre d'une Sœur affectionnée; qu'elle sçavoit bien que son unique desir avoit toujours été qu'elle demeurât dans le monde, qu'elle le lui avoit dit plusieurs fois; & qu'elle le lui disoit encore.

Mademoiselle de Benonville sensible à des assurances si conformes à ses intentions, combla sa Sœur de mille caresses; & aprés l'avoir assurée qu'elle ne vou-

loit se conduire que par ses conseils, elles convinrent que pour donner le change à Madame de Benonville, la Cadette recevroit comme pour elle les vœux & la declaration du Marquis, pendant que l'aînée chercheroit un moyen de se dégager de la parole qu'elle avoit donnée à sa mere.

La Cadette promit de s'acquitter fidelement de cette commission. Mais quand elle eut quitté sa Sœur, elle fit reflexion que ce ne seroit pas son compte de laisser embarquer ces deux Amans avec tant d'intelligence de part & d'autre ; & que pour se conduire dans une intrigue aussi délicate, elle avoit besoin de tout son esprit.

Elle eut dès le même jour occasion de parler en particulier au Marquis. Elle lui demanda ce qu'il donneroit pour apprendre une bonne nouvelle ? Tout ce qu'il vous plaira, Mademoiselle, lui répondit-il, ou pour parler plus juste, tout ce que je suis en état de vous donner. C'est fort bien fait, reprit la Cadette, de faire cette restriction ; vous sçavez que j'ai connoissance que votre cœur n'est plus à vous ; ainsi c'eût été m'offrir l'impossible que de ne vous pas retrancher à ce qui est en vôtre pouvoir. Je consens donc que vous ne m'aimiez que comme un frere est obligé d'aimer une sœur ; mais je vous avertis en même temps, que c'est peut-être quelque chose de plus que vous ne pensez. Je prétends, après Mademoi-

selle de Benonville, avoir vos soins & votre complaisance : c'est le prix que je demande pour les peines que je prétens prendre pour vous, & que j'ai déja prises assez utilement, puisque je puis vous dire qu'on sçait que vous aimez, & qui plus est, qu'on en a de la reconnoissance.

Le Marquis fut tellement ravi de ce qu'il entendoit, qu'il se jetta à ses pieds pour la remercier. Il lui dit mille choses tout à fait spirituelles touchant ce qu'elle desiroit de lui ; & si ce n'est qu'elle ne se contentoit pas d'un amour du second ordre, elle avoit sujet d'être satisfaite de tout ce qu'il lui promettoit. Elle eut tant de plaisir à le voir à ses pieds, qu'elle ne songea point à le relever. Elle lui raconta alors l'entretien qu'elle avoit eu avec sa Sœur, laquelle lui avoit avoüé que sa maladie ne provenoit que de chagrin ; qu'après avoir connu dès le premier jour qu'il l'aimoit, le déplaisir d'être engagée à sa mere avoit été si cuisant, qu'elle étoit resolue de retirer sa parole à quelque prix que ce fût ; cependant qu'elle le prioit de ne rien faire qui pût donner à connoître que ce fût pour l'amour de lui ; qu'il faloit dissimuler pendant quelque temps, & pour cela feindre d'aimer ailleurs. Que sa Sœur avoit jetté les yeux sur elle pour ce dessein ; que pour l'obliger elle y avoit consenti, & que c'étoit à lui à se resoudre aux soins qu'il alloit prendre auprès d'elle, s'il vou-

loit se conformer aux volontez de Mademoiselle de Benonville.

Le Marquis qui étoit l'honnêteté même, & qui d'ailleurs n'auroit point eu de peine à l'aimer, supposé qu'il n'eût jamais vû son aînée, lui fit une réponse telle qu'on la devoit attendre d'un homme d'esprit. Il lui dit entre autres choses, que bien loin qu'il dût s'ennuyer auprès d'elle, comme elle le disoit, Mademoiselle de Benonville risquoit beaucoup en lui faisant commandement de faire semblant de l'aimer. Que ces feintes se tournoient souvent en veritez auprès d'une personne faite comme elle; qu'il étoit bien vrai qu'elle étoit la Cadette, & qu'en cette qualité elle étoit obligée de lui ceder; mais qu'il ne sçavoit si le droit d'aînesse de Mademoiselle de Benonville s'étendoit jusques sur les cœurs; que le sien étoit sensible d'ordinaire à ce que ses yeux voyoient souvent, principalement quand ce qu'ils voyoient étoit rempli de merite; qu'elle ne pouvoit nier qu'en la voyant il ne vît une personne également accomplie de corps & d'esprit; que les consequences étoient aisées à tirer de là, & qu'il s'en rapportoit à elle, toute interessée qu'elle étoit en l'affaire.

Pendant que cette Cadette se défendoit de ces louanges, & que d'un autre côté le Marquis faisoit tout son possible pour lui persuader qu'elles lui étoient dûës légitimement, Madame de Benonville entra, accompagnée de sa fille aînée. Si

la Mere fut surprise de trouver le Marquis dans la posture que j'ai dit, la Fille le fut encore davantage. Le rouge lui monta au visage en même temps; & sans sçavoir ce qu'elle sentoit, elle demeura toute interdite. La Cadette eût bien rompu ce coup, si elle eût voulu; elle les avoit entendu venir de loin, pendant que le Marquis tout préoccupé de sa bonne fortune; ne songeoit qu'à lui faire des complimens; mais elle n'avoit pas jugé de ses interests de le faire sortir de cette posture; elle avoit crû que cela rendroit sa Sœur jalouse, & elle ne s'étoit pas trompée. Cependant le Marquis se leva sans s'embarasser de rien, croyant que Madame de Benonville sçavoit assez son monde pour ne pas trouver à redire à l'état où elle l'avoit vû. Il crut pareillement que cela ne feroit point de peine à Mademoiselle de Benonville, laquelle lui ayant fait faire commandement de témoigner de l'amitié à sa Sœur, prendroit pour un effet de son obeïssance la posture où elle l'avoit trouvé. Cependant les choses tournerent tout autrement qu'il ne croyoit: Mademoiselle de Benonville devint jalouse, comme je viens de dire; & pour ce qui est de la Mere, elle eut soupçon qu'elle pouvoit s'être trompée, lorsqu'elle avoit cru que c'étoit à sa fille aînée qu'il en vouloit.

Deux choses contribuerent à lui donner ce soupçon: la premiere, la beauté de la Cadette, qui n'étoit pas tellement effa-

ce par celle de sa Sœur, qu'elle ne pût avoir des adorateurs à son prejudice. La seconde, la maniere avec laquelle l'aînée s'étoit defenduë lorsqu'on lui avoit parlé de l'attachement du Marquis. Elle se representa qu'elle n'avoit eu garde de lui rien avouer, puisqu'il n'étoit rien de ce qu'elle soupçonnoit, & cette pensée lui donna de la joye, parce qu'elle se figura deux choses tout à fait selon son goût. L'une, que sa fille aînée la suivroit dans le Couvent; l'autre, que sa Cadette seroit fort heureuse, si elle pouvoit épouser le Marquis. Cela fut cause qu'elle parut fort gaye dans la conversation. Elle dit mille choses spirituelles, & d'autant plus surprenantes qu'il sembloit qu'à la veille comme elle étoit, de quitter le monde, elle ne dût songer qu'à la mortification. Il n'en fut pas de même de Mademoiselle de Benonville. Il falût, pour ainsi dire, lui arracher les mots de la bouche; & si ce n'est que le Marquis attribua cette langueur aux suites de sa maladie, ç'en étoit assez pour l'accabler de chagrin. Cependant il se trompoit lourdement. Ce qu'elle avoit vû étoit l'unique cause de son desordre, & ce qu'elle voyoit encore l'augmentoit de beaucoup. Elle voyoit une joie peinte sur le visage de sa Sœur, & sur celui du Marquis, & elle l'attribuoit à leur commune intelligence, quoi que pour en juger selon la verité, elle dût en avoir tout un autre sentiment. En effet celle de sa

Sœur n'étoit causée que par le plaisir secret qu'on prend de voir une rivale jalouse, & celle du Marquis venoit des douces imaginations dont on a coutume de se repaître après une déclaration comme celle qui venoit de lui être faite.

Cependant ce que l'aînée avoit vû fut cause que sa santé ne se rétablit pas si promptement qu'elle auroit fait, à quoi contribua encore un compliment que lui fit sa mere. Cette Dame demeurant convaincuë que c'étoit sa Cadette que le Marquis aimoit, lui en fit confidence, avec protestation en même tems, qu'elle étoit ravie que ses feux s'adressassent à elle. Cela n'interrompra point, lui dit-elle, le cours de votre bon dessein, & je vous fais reparation de vous avoir soupçonnée de n'être plus si ardente à l'executer pour l'amour de lui. Laissons à votre Sœur les douceurs du siecle, pendant que nous courrons après d'autres plus solides. Les nôtres ne seront point sujettes, comme les siennes, au dégoust ni au changement. Cependant à vous dire le vray, je suis ravie, puisqu'elle est resoluë de demeurer dans le monde, qu'elle y trouve un mari comme celui qui se presente. Toute détachée que j'en devrois être, j'avoüe, à ma confusion que cette pensée m'est infiniment agreable. Je sens que je suis mere, malgré tout ce que je me puis dire. On aime toujours l'établissement de ses enfans, & il faudroit que Dieu fist un miracle, pour qu'on

se pût détacher des sentimens de la nature.

Ces paroles firent faire d'étranges reflexions à Mademoiselle de Benonville; & après s'être mis en tête que ce que sa mere lui venoit de dire du Marquis, étoit vray, elle se sentit tellement outrée, qu'elle crut qu'il lui seroit aisé de l'oublier. Pour en venir à bout plus facilement, elle tâcha de rappeller quelques idées avantageuses qu'elle s'étoit faites de la premiere condition qu'elle étoit resolue d'embrasser. Mais comment cela eût-il mis son cœur à l'abri de la passion qui la tourmentoit, puisque celles qui se sont données veritablement à Dieu, & qui par leur engagement sont obligées de repousser ces sortes de pensées, comme autant de crimes, y succombent quelquefois? Tout ce qu'elle se put dire fut donc inutile, & il arriva qu'au lieu de trouver le repos qu'elle cherchoit, elle ne fit qu'accroître son trouble.

Le Marquis ne sçavoit cependant comment accorder ce qu'elle lui avoit fait dire, & ce qu'il voyoit devant ses yeux. Sa melancolie ne le surprenoit pas seulement, mais encore une certaine attache qu'elle avoit à fuir sa presence & sa conversation. Que veut dire cela, se disoit-il? & s'il étoit vrai que je lui eusse fait naître un seul de ces sentimens de tendresse dont je ressens la violence, me fuiroit-elle comme elle fait? Je la cherche par-tout, je n'ai de plaisir qu'en la

voyant, elle le sçait sans que je sois obligé de lui dire, on le lit dans mes yeux comme si je l'écrivois sur des tablettes, sa mere & sa sœur qui n'y ont pas la moitié tant d'interest, m'en ont parlé; mais que dis-je, elle m'en a fait parler elle-même comme d'une chose dont elle étoit persuadée; & cependant, au lieu de me donner le moyen de me soulager dans une conversation honnête, où je lui puisse expliquer les sentimens que j'ai pour elle, elle fuit ma presence, comme si j'avois quelque chose de desagreable à lui dire. Me serois-je trompé quand j'ai cru qu'elle me regardoit avec des yeux favorables? M'impose-t-on quand on me le fait non seulement accroire, mais qu'on me le dit encore de sa part? Encore un coup, comment accorder cette contradiction, & le moyen de concilier deux choses si opposées?

Cela lui donnoit beaucoup à penser, & je m'étonne comment après des soupçons de cette nature, il ne vît pas plus clair dans ce qui se passoit. Cependant comme c'est le propre des Amans de chercher à s'abuser eux-mêmes, il ne faut pas s'étonner s'il ne fut pas plus clairvoyant. Il continua d'attribuer à un reste de maladie ce qui venoit d'une autre source, Il imputa à l'abatement du corps ce qui venoit de celui de l'ame; il se flata que cela ne pouvoit pas toujours durer; & rempli de cette esperance, il parut à son ordinaire, c'est-à-dire, toujours ga-

lant, & toujours de bonne humeur, ce qui augmenta encore le chagrin de Mademoiselle de Benonville, qui infera de là qu'il faloit qu'il eût tout sujet d'être content de sa Sœur.

Pour surcroît de peine, elle les trouva deux ou trois fois causant ensemble en particulier, & la Cadette qui ne cherchoit qu'à augmenter la jalousie de sa Sœur, affecta une grande surprise, comme si elle eût été fort fâchée qu'elle les eût surpris. Le Marquis qui ne songeoit qu'à l'aînée, n'y prenoit pas garde, de sorte qu'il demeura toujours dans le même aveuglement. Il ne dit rien même de particulier à Mademoiselle de Benonville, soit qu'il fût de l'humeur de beaucoup de gens, à qui il faut le tête à tête pour parler des secrets de leur cœur, ou qu'il crût plus respectueux de ne lui faire lire sa passion que dans ses yeux. Mais Mademoiselle de Benonville interpreta son silence tout autrement. Elle crut que s'il ne lui parloit pas, c'est qu'il n'avoit rien à lui dire. Cependant le trouvant embarassé en quelque façon, ce qui est inévitable à une personne qui a des affaires amoureuses en tête, elle imputa son desordre au regret qu'il avoit d'être troublé dans sa conversation. De sorte que pour n'être pas incommode plus long-temps, elle demeura avec eux le moins qu'il lui fut possible, & prit pour pretexte de parler à une presonne qui étoit survenuë. Elle la tira à un coin

de la chambre, & après lui avoir d[…] quelques choses, à quoi elle ne pouvo[…] pas faire beaucoup de reflexion dans l[…] trouble où elle étoit, elle sortit comm[…] si elle avoit eu quelque affaire avec el[…]

La Cadette, qui par l'interest qu'el[…] prenoit à sa conduite, avoit les yeux continuellement sur elle, fut ravie de lui voir passer de si mauvaises heures, pendant que de son côté elle n'en avoit guerres de bonnes. Et de fait, quoique ses desseins eussent quelque succès, de quoi cela lui servoit-il, à moins que de pouvoir obliger le Marquis à l'aimer? Elle n'y voyoit nulle apparence; & toutes les fois qu'il causoit avec elle, ce n'étoit jamais que de sa Sœur, ce qui lui faisoit un dépit qu'on ne sçauroit exprimer. Rien ne la consoloit que le plaisir qu'elle avoit de la voir miserable aussi-bien qu'elle. Cependant ce n'étoit pas une consolation qui dût être de longue durée, sur-tout quand elle faisoit reflexion qu'elle n'étoit pas sure de pouvoir toujours entretenir les choses sur le même pied. Le moyen, se disoit-elle, d'empêcher qu'ils ne se parlent, & ne dois-je pas croire que quelques mesures que je prenne, ils les rompront en un moment?

Pour n'avoir rien à se reprocher, c'est-à-dire, pour empêcher autant qu'il étoit en son pouvoir, que cela n'arrivât, elle fit dessein de faire accroire à sa mere que ce qu'elle avoit vû étoit veritable. Il n'étoit pas bien difficile, puisque cette Dame

ne en avoit deja parlé à Mademoiselle de Benonville comme d'une chose assurée. Aussi en étoit-elle si persuadée, que ce fut elle qui lui en fit la premiere ouverture. Elle lui demanda s'il n'étoit pas vrai que le Marquis de Floriac l'aimât ? sur quoi celle-ci faisant exprès l'interdite afin de lui mieux insinuer la chose, elle se fit reïterer le même commandement plusieurs fois. Enfin feignant de ne se rendre qu'à l'obeïssance, elle tomba d'accord de ce qu'elle lui demandoit, la priant non-seulement de lui dire si la chose lui étoit agreable, mais encore la conjurant de n'en parler à personne, parce que le Marquis avoit quelques mesures à prendre avant que de se declarer entierement. Madame de Benonville ravie de cette nouvelle, lui fit réponse qu'elle ne lui prometroit pas ce qu'elle lui demandoit, parce qu'il étoit de la bienseance qu'elle fût informée elle-même de ses desseins avant que de souffrir une plus longue attache, mais qu'après qu'il lui en auroit fait part, elle entreroit volontiers dans les raisons qu'il pouvoit avoir de ne se pas declarer si-tost.

Cette Cadette se crut perduë après cette declaration ; elle crut que le Marquis venant à informer Madame de Benonville du veritable secret de son cœur, il n'y avoit plus rien à esperer pour elle. Ce furent-là d'abord ses premiers sentimens ; mais quand elle y eut bien pensé, elle trouva qu'il y avoit du remede,

Comme elle avoit dit au Marquis que Madame de Benonville n'agréeroit pas sa recherche pour sa Sœur aînée, elle bâtit une fourberie là-dessus. Elle prévint le Marquis par une confidence adroite. Elle lui dit que sans elle ses affaires seroient en un méchant état ; que sa mere avoit découvert l'amour qu'il avoit pour Mademoiselle de Benonville ; qu'elle en étoit dans un chagrin épouvantable, non qu'elle ne fist le cas qu'elle devoit de sa personne, mais parce qu'étant toujours entêtée de son Couvent, elle ne voyoit qu'avec peine l'obstacle qu'il apportoit à ses desseins. Qu'elle lui en avoit parlé, & que la trouvant, si elle l'osoit dire, tout à fait déraisonnable, elle avoit resolu, de concert avec sa Sœur, de lui faire accroire qu'elle avoit pris le change mal à propos ; & que dans ce dessein elle lui avoit declaré que c'étoit elle, & non pas Mademoiselle de Benonville qu'il aimoit. Que par là elle avoit remis son esprit ; cependant qu'elle ignoroit si elle ne seroit point assez curieuse pour en vouloir sçavoir la verité de sa bouche. Que si cela arrivoit, c'étoit à lui à appuyer sa menterie ; que Mademoiselle de Benonville l'en conjuroit ; mais quand cela ne seroit pas, qu'elle croyoit qu'y allant entierement de ses interêts, il n'auroit garde d'y manquer.

Le Marquis sans se douter de la fourberie, se jetta à ses pieds pour la remercier de l'obligation qu'il lui avoit ; &

ans le temps qu'il lui faisoit les remercimens du monde les plus honnêtes, Madame de Benonville entra avec sa fille aînée. L'une fut plus fâchée que l'autre de le trouver en cet état. Madame de Benonville, après avoir appris qu'il aimoit sa Cadette, ne trouva pas étrange de le voir à ses genoux; mais Mademoiselle de Benonville qui ne faisoit que s'en douter, prit pour une preuve certaine de ses soupçons ce qu'elle voyoit devant ses yeux. C'en fut plus qu'il n'en faloit pour lui faire perdre toute sorte de contenance; mais ce qui la lui ôta entierement, c'est que le Marquis s'étant levé avec precipitation, comme s'il eût eu peur que Madame de Benonville n'eût trouvé à redire à ce qu'il faisoit, cette Dame lui dit de ne pas rougir, & qu'il n'y avoit point de crime à être aux pieds d'une personne pour laquelle on avoit de la consideration. Après cela elle lui parla d'une maniere qu'il fut obligé de s'expliquer; & comme il étoit prévenu de ce que lui venoit de dire la Cadette, bien loin de se défendre de l'amour qu'elle lui attribuoit pour elle, il en tomba d'accord, ne cherchant à s'excuser que de ce qu'il ne lui en avoit pas parlé plutost.

Un aveu de cette nature fait en presence de Mademoiselle de Benonville, la pensa faire mourir de douleur. Elle eut toutes les peines du monde à la cacher; & ne pouvant soutenir une conversation,

comme celle-là, elle trouva moyen de sortir. Ce furent des pleurs & des soupirs tout extraordinaires, quand elle se vit seule: Malheureuse credulité, disoit-elle, tu m'as perduë. J'ai cru ce qui n'étoit pas, & je ne l'ai cru que parceque je le souhaitois. Qu'ai-je vû qui me pût donner une telle pensée, & qui pis est, qui me pût faire embarquer si avant; J'ai quitté pour un homme qui ne me regarde pas, un dessein qui me devoit rendre heureuse? Je suis l'ouvriere moi-même de mon malheur. C'est moi qui me suis dit tout ce qui me tourmente maintenant; & sans attendre qu'on me donnât des assurances qui pussent confirmer mes soupçons, j'ai pris pour des marques d'amour ce qui n'étoit qu'une simple honnêteté. Sans penser que j'avois une Sœur assez aimable pour arrêter le Marquis, j'ai crû que c'étoit moi qui étois cause du sejour qu'il faisoit ici. Je lui ai tenu compte des complaisances qu'il n'a jamais senties que pour une autre. Malheureuse credulité encore une fois, à quelles peines me vas-tu exposer!

Mademoiselle de Benonville après avoir formé ces plaintes, en faisoit d'autres où l'amour éclatoit également; mais qui étoient mêlées de dépit & de vengeance. Elle faisoit reflexion aux tromperies de sa Sœur, qui sçachant que c'étoit elle qui avoit tous les desirs du Marquis, lui avoit arraché son secret sous les plus belles apparences du monde. Quel triom-

phe pour elle, se disoit-elle, ou plutost qu'elle méchanceté ! Ne pouvoit-elle pas se contenter de son bonheur, sans venir insulter une miserable ? Quel plaisir a-t-elle de m'avoir fait publier mon infamie, elle qui devroit m'aider à la cacher ? Ah ! que n'ai-je le pouvoir d'en tirer vengeance ! & qu'il me seroit doux de la voir exposée aux mépris qui m'affligent si cruellement !

Ce chagrin qu'elle avoit d'avoir été ainsi trompée de deux façons, la fit retomber malade, & tant qu'elle fut alitée elle ne voulut point voir le Marquis. Elle trouva toujours quelque excuse pour lui faire dire qu'elle n'étoit pas visible. Il s'en paya la premiere fois, & peut-être la seconde ; mais voyant que cela continuoit, il en parla à la Cadette, la priant de representer à sa Sœur qu'il lui étoit impossible de vivre sans la voir. Elle lui fit là-dessus mille promesses, & ne lui en tint pas une. Au lieu de dire à Mademoiselle de Benonville ce qui lui étoit ordonné, elle ne lui parla du Marquis que comme d'un homme qui n'avançoit gueres ses affaires auprès d'elle, après l'inconstance dont il étoit coupable. Il vous a aimé la premiere, ma sœur, lui dit-elle, & il ne vous aime plus : il me l'a dit à moi-même, s'il n'a osé vous le dire ; cependant il veut que je croye maintenant que c'est moi qui fais tous ses desirs, & qu'il a des raisons pour me donner la préference. Mais quelles rai-

sons peut-il avoir, s'il ne les cherche à son inclination, qui le porte à l'inconstance? La raison voudroit qu'il vous fidele, je le sçai, je le voi; & l'amour propre ne m'aveugle pas tellement, que je ne reconnoisse bien que la Nature vous a avantagée par-dessus moi en beaucoup de choses. Quelle confiance avoir en un homme de la sorte, & ne condamnerez-vous pas ma mere, qui veut à toute force que je ferme les yeux sur tant de raisons. Elle veut non-seulement que je l'écoute, mais encore que j'aye de la consideration pour lui. Elle veut que je le regarde comme un homme qui fera ma fortune en m'épousant, comme si l'on pouvoir être heureuse avec des gens de cette humeur. Si elle ne me le proposoit que comme Amant, encore me consolerois-je. C'est un mal qui ne feroit que passer, & j'aurois cette complaisance pour elle, dans l'esperance d'en être quitte bientôt. Mais comme Mari, c'est à quoi je ne me puis resoudre, & à quoi elle ne me devroit point obliger, pour peu qu'elle eût d'amitié pour moi. Conseillez-moi, ma Sœur, j'espere trouver en vous ce que je ne trouve point en ma Mere, bien que je dusse attendre encore un meilleur conseil de l'une que de l'autre.

Ce fut un comble de douleur pour Mademoiselle de Benonville que d'être obligée d'entendre un pareil discours. Si elle eût suivi ses premiers mouvemens, elle lui eût fait réponse, que pour avoir un

on conseil elle s'adressoit mal à une personne qui étoit partie en la cause; mais ayant encore assez de retenuë pour sçavoir se commander, elle lui répondit qu'elle n'avoit rien à lui dire là-dessus, sinon qu'en suivant le conseil de leur Mere, elle ne pouvoit manquer. Que pour elle, elle alloit bien-tost être à couvert des disgraces du siecle; qu'elle prétendoit, dès que sa santé le pouroit permettre, s'enfermer dans un Couvent; que c'étoit le meilleur parti qu'elle pût prendre, & celui où elle esperoit le plus de repos.

La Cadette vit bien que le dépit la faisoit parler de la sorte. Elle ne lui en témoigna rien cependant; elle lui dit au contraire, que sans la repugnance qu'elle avoit toujours euë pour cet état-là, elle reconnoissoit si bien que c'étoit le meilleur, qu'elle lui feroit compagnie volontiers dans le Couvent; mais que comme ce n'étoit pas une chose qui dépendît d'elle, il faloit attendre que Dieu lui en fist naître la vocation.

Mademoiselle de Benonville qui étoit jalouse autant qu'une femme le peut être, & à qui c'eût été une consolation dans son malheur que de n'en pas voir une autre plus heureuse qu'elle, fut étonnée qu'elle lui parlât de la sorte; elle qui n'avoit jamais parlé d'un Couvent qu'avec horreur. Elle fit ce qu'elle put pour lui ôter les impressions desavantageuses qu'elle s'en étoit faites; & sans pénetrer dans

son déguisement, elle épuisa son esprit à lui persuader que si elle vouloit être heureuse, il n'y avoit point d'autre parti à prendre pour elle.

Il fut aisé à la Cadette de deviner quel but Mademoiselle de Benonville avoit en lui donnant ce conseil; & comme elle croyoit de ses interests de lui laisser croire qu'elle le pourroit suivre, elle fit semblant de goûter ce qu'elle lui disoit, & lui dit que c'étoit au temps à faire le reste. Le Marquis qui étoit bien éloigné de sçavoir ce qui se passoit, avoit continuellement recours à celle-ci, pour lui demander combien dureroit encore la cruauté de Mademoiselle de Benonville, & ce qu'il lui pouvoit avoir fait pour ne lui pas donner l'entrée de sa chambre? Elle lui disoit tantôt qu'elle étoit dans les remedes, & tantôt qu'elle le faisoit exprès, parceque Madame de Benonville n'étoit pas bien-aise qu'il la vît. Que nonobstant qu'il lui eût donné le change, en lui faisant croire que c'étoit elle qu'il aimoit, il lui restoit de certains soupçons qu'il ne faloit pas réveiller; qu'elle l'observoit depuis les pieds jusqu'à la tête, & qu'il feroit bien de continuer à se contraindre.

Ces raisons consoloient en quelque façon le Marquis, d'autant plus qu'elle l'assuroit que Mademoiselle de Benonville lui tenoit compte de la contrainte où il étoit pour l'amour d'elle. Elle lui promit cependant qu'elle lui donneroit l'en-

trée

rée de sa chambre, moyennant qu'il sçût cacher ses sentimens à Madame de Benonville, qui étant continuellement à son chevet, y seroit encore infailliblement lorsqu'il viendroit à entrer. Elle n'eut garde de lui procurer cette vûë dans un autre temps. Elle craignoit trop qu'il ne vînt à découvrir ses fourberies, comme cela n'auroit pas manqué d'arriver, puisqu'il ne faloit qu'un mot pour éclaircir toutes choses.

Enfin cette entrevûë s'étant faite en presence de Madame de Benonville, il arriva que le Marquis, selon les instructions qui lui avoient été données, ne fit qu'un compliment de civilité sur la maladie de Mademoiselle de Benonville, & demeura toujours auprès de sa Sœur à causer tout bas, comme s'il eût eu mille choses à lui dire. Mademoiselle de Benonville qui y prenoit assez d'interêt pour l'observer, sentit croître son dépit à cette vûë. Elle trouva mauvais qu'il vînt l'insulter jusques dans sa chambre; & si elle eût osé lui dire de sortir, elle l'auroit fait, tant elle étoit outrée contre lui. Un moment après la Maîtresse de la maison entra; & ayant quelques Lettres à communiquer à Madame de Benonville, elle la tira contre une Fenêtre. Le Marquis prit ce temps-là pour s'approcher du lit de Mademoiselle de Benonville; mais il fut bien surpris de la voir se tourner de l'autre côté. La Cadette qui avoit fait inutilement tout ce qu'elle

avoit pû pour l'arrêter, fut ravie de ce qu'elle voyoit ; & pour lui insinuer que Mademoiselle de Benonville ne faisoit rien que par raison, elle lui montra sa mere du coin de l'œil, comme pour lui faire entendre qu'il prenoit mal son tems en sa presence. Mais le Marquis étoit si accablé de douleur, qu'il ne prit pas garde à ce qu'elle vouloit dire. Il se mit dans un fauteüil qui étoit au chevet du lit, & commençant à avancer sa tête du côté de la belle Malade : Ne suis-je pas assez affligé, Mademoiselle lui dit-il tout bas, de l'état ou je vous voy, sans m'accabler encore par une cruauté que je n'ay pas meritée?

Mademoiselle de Benonville à qui il faloit autre chose que des paroles pour la desabuser de ce qu'elle avoit vû, se tourna alors de son côté ; & plus pleine de dépit que jamais : J'ai un si grand mal de tête, Monsieur, lui dit-elle, que je ne sçaurois vous répondre. Je suis même obligée de vous dire que vous m'incommodez ; & si vous voulez que je vous aye obligation, vous ne me parlerez pas davantage.

Il est aisé de comprendre ce que de telles paroles produisirent dans l'esprit du Marquis: Il vit bien que ce mal de tête n'étoit qu'une excuse pour ne lui pas parler, & il alloit lui en faire ses plaintes, comme d'une chose qui étoit fort injuste, si Madame de Benonville, qui n'avoit plus rien à dire à sa Cousine, ne fût revenuë prendre sa place. Cela interrompit

tous ſes projets ; & ayant été obligé de ſe retirer ſans pouvoir s'éclaircir, toute la conſolation qui lui reſta, fut de pouvoir lui faire demander par la Cadette ce qu'il lui pouvoit avoir fait pour mériter un tel traitement.

Ce fut de quoi il la chargea dés qu'il lui put parler en particulier ; mais comme il ne pouvoit remettre ſes affaires en de plus méchantes mains, elle lui fit accroire que le chagrin de ſa Sœur venoit d'une nouvelle qu'on leur avoit mandée de Paris. Que ſa mere y ayant écrit qu'elle iroit bien-toſt en ſa compagnie, on lui avoit fait réponſe que ſon mariage ſe renouoit avec la fille du Duc dont on avoit parlé il y avoit quelques jours. Qu'une pareille choſe n'étoit pas agreable à une perſonne qui avoit, comme elle, de l'eſtime pour lui ; qu'elle croyoit bien que la nouvelle étoit fauſſe ; mais comme il étoit ordinaire que ces ſortes de choſes fiſſent impreſſion ſur l'eſprit des gens qui y pouvoient prendre intereſt, il ne faloit pas s'étonner ſi elles avoient changé l'eſprit de Mademoiſelle de Benonville.

Telle fut l'excuſe de la Cadette ; & cette circonſtance la rendant encore plus neceſſaire que jamais au Marquis, il la conjura de ne lui pas refuſer ſon ſecours dans une rencontre ſi preſſante. Elle le lui promit, mais elle n'eut garde de lui tenir parole. Au contraire, jugeant combien elle auroit de peine à empêcher leur

éclairciſſement ; elle propoſa à ſa mere, comme elle vint à parler de la maladie de Mademoiſelle de Benonville, de lui faire reprendre l'air du Berri, où comme elle y avoit été élevée, elle ſoutenoit que cela ſeroit capable de lui rendre la ſanté. Un Medecin de village qu'on avoit appellé depuis qu'elle étoit malade, fut du même avis, faute d'en avoir un meilleur à donner. Madame de Benonville ne s'en éloigna pas elle-même, & tout ce qui lui fit de la peine, c'eſt qu'elle ne l'y pouvoit accompagner, lui étant ſurvenu depuis quelques jours une affaire pour laquelle il falloit qu'elle allât neceſſairement à Paris. Comme la ſource de cette maladie lui étoit inconnuë, elle en craignoit les ſuites, & de ſe trouver éloignée lorſque le peril augmenteroit. Mais la neceſſité n'a point de loy, il lui fut force de prendre ſon parti, d'autant plus qu'elle ne pouvoit differer ſon voyage.

Elle apprit à Mademoiſelle de Benonville de quoi elle étoit convenuë avec le Medecin pour le recouvrement de ſa ſanté, l'aſſurant en même temps, qu'elle differeroit d'entrer dans le Couvent juſqu'à ce qu'elle fût en état de lui tenir compagnie. Mademoiſelle de Benonville fut ravie qu'elle lui ouvrît cet expedient pour lui faire éviter deux choſes qui lui étoient également odieuſes ; ſçavoir, la Religion, & la vûë du Marquis, qu'elle ne pouvoit plus voir de bon œil depuis ſon inconſtance. Elle dit à ſa mere, qu'-

elle croyoit que l'air du Berry contribueroit effectivement à sa santé ; & la proposition qui lui fut faite d'y retourner lui fut d'autant plus agreable que Madame de Benonville lui avoit dit que sa Sœur l'y accompagneroit. Sa jalousie lui representa qu'elle auroit du moins aussi-bien qu'elle les rigueurs de l'absence à essuyer ; & la pensée de n'être pas miserable toute seule lui servit de consolation.

Les choses étant resoluës de la sorte, Madame de Benonville les fit partir dés le lendemain, & sans que le Marquis pût avoir aucun éclaircissement avec Mademoiselle de Benonville. Il fit promettre à la Cadette, en prenant congé d'elle, qu'elle auroit soin de ses interests. Elle fut fort fâchée d'être obligée de le quitter ; mais comme elle craignoit que ses détours ne vinssent à se découvrir, la pensée qu'elle eut qu'elle alloit inventer des moyens dans l'absence, qui lui donneroient un heureux succés dans ses affaires, adoucit beaucoup son chagrin.

Le Marquis voyant monter Mademoiselle de Benonville en carosse, lui donna la main, sous pretexte de lui aider à monter ; & approchant sa bouche de son oreille : Que voulez-vous me commander, lui dit-il, dans une absence qui va me faire mourir de douleur ? Je n'en doute point, répondit Mademoiselle de Benonville, & la personne que vous quittez a assez de charmes pour cela. Cependant, comme je croy qu'elle partage vo-

tre peine avec vous, je vous conseille de ne vous pas plaindre. Ah ! si cela étoit, reprit le Marquis, il n'y a rien que je n'endurasse volontiers ; mais vous m'avez traité d'une maniere depuis quelques jours, qu'il faudroit que j'eusse bien de la credulité de reste, pour me flater de votre bonté. Ah ! Monsieur, répondit Mademoiselle de Benonville, cessez un entretien comme celui-là, je n'aime pas à être ainsi le sujet de vos railleries ; & le plus grand plaisir que vous me puissiez faire, c'est de ne me jamais tenir de pareils discours.

La conversation en demeura là, parce qu'ils se trouverent à la portiere du carosse. Mademoiselle de Benonville partit ainsi sans être éclaircie que c'étoit elle qu'il aimoit, & lui de son côté n'eut pas le temps de s'informer du sujet de sa jalousie. Cependant il l'attribua à ce que lui avoit dit la Cadette, quoique s'il eût bien concilié ce que l'une & l'autre avoient dit, il lui auroit été facile de connoître qu'il se trompoit. Madame de Benonville partit deux heures après pour Paris & il lui tint compagnie, mais l'esprit si préoccupé de ce qui lui étoit arrivé, que tant que dura le voyage, il parut non-seulement pensif, mais encore tout melancolique. Madame de Benonville qui souhaitoit toujours avec passion qu'il épousât sa Cadette lui demanda plusieurs fois ce qu'il avoit, & il ne tint pas à elle qu'il ne parlât, supposé qu'il eût

eu quelque chose à dire : mais comme il étoit prévenu quelle s'opposoit aux sentimens qu'il avoit pour Mademoiselle de Benonville, il garda le silence.

Elle en fut toute surprise, elle à qui il avoit témoigné quelque chose à l'égard de sa Cadette ; & craignant qu'il n'eût changé de volonté, elle ne fut pas contente du silence qu'il gardoit. Comme c'étoit à lui neanmoins à parler le premier, elle en demeura là, & ils arriverent à Paris sans qu'il se fist aucune ouverture de part & d'autre. Les assiduitez qu'il eut à la venir voir reparerent en quelque façon sa conduite Il étoit tous les jours à lui demander des nouvelles de ses filles, & il apprit que Mademoiselle de Benonville étoit toujours au même état, si ce n'est qu'elle ne gardoit plus le lit comme elle avoit fait dans le Château.

La Cadette étant ainsi arrivée au Berry, ne songea qu'à faire revivre dans sa Sœur la pensée qu'elle avoit eu d'entrer dans un Couvent ; & comme elle sçavoit que ce qui s'y opposoit d'avantage étoit quelque reste d'esperance qu'elle pouvoit avoir, elle resolut de la lui ôter entierement. Pour cet effet elle supposa une lettre que le Marquis adressoit a elle-même, par laquelle il s'excusoit s'il manquoit à la parole qu'il lui avoit donnée de l'épouser. Il disoit qu'il étoit contraint de prendre une autre alliance, pour ne pas déplaire à tous ses Parens, qui le desiroient ainsi ; que cela n'empêcheroit

pas qu'il ne l'aimât toute sa vie.

En lui montrant cette Lettre elle fit fort l'affligée, l'accusant d'être un fourbe & un malhonneste homme. Elle lui en demanda son sentiment, & l'obligea à parler malgré elle; ce qui ne lui étoit pas une petite contrainte, puisque cette nouvelle l'avoit reduite dans un état à faire pitié. Ce n'est pas que la jalousie qu'elle portoit à sa Sœur, qu'elle regardoit comme l'unique cause de ses peines, ne lui donnât d'abord une secrette joye; mais enfin elle s'étoit bien-tôt évanoüie. Elle avoit consideré qu'il auroit encore mieux valu pour elle qu'il l'eût épousée, & qu'elle auroit eu par là le plaisir de le voir quelquefois. De ces pensées elle passa à d'autres qui n'étoient pas toujours si funestes, mais qui ne laissoient pas neanmoins de l'affliger cruellement. Elle faisoit reflexion avec quelles apparences d'honnêteté il l'avoit abordée sur le bord de la Loire, le changement que sa présence avoit apporté dans son cœur, les douces esperances dont elle s'étoit flatée pendant quelques jours; comment elles s'étoient tournées en fumée pour l'amour d'elle, & enfin comme il les avoit abusées l'une & l'autre. Elle tira de tout cela une consequence fâcheuse contre tous les hommes, qu'elle accusa d'être trompeurs; & quoique le premier qu'elle eût vû lui eût paru si agreable, qu'elle eût oublié pour lui une resolution qu'elle croyoit avoir formée aprés une

meure déliberation, elle resolut de ne jamais songer à aucun autre, parce qu'elle voyoit qu'ils n'en useroient pas mieux que celui-ci.

Le resultat de ce dessein fut d'aller à Paris dés que sa santé se seroit un pêu rétablie, & de se confiner là dans un Couvent pour tout le reste de ses jours. Elle manda cette nouvelle à sa Mere comme une chose qu'elle tâcheroit d'executer dans peu, & il arriva justement que le même jour que cette Lettre fut apportée à cette Dame, le Marquis l'étoit venu voir. Madame de Benonville qui ne faisoit point de façon avec lui, lui demanda s'il ne trouveroit pas bon qu'elle l'ouvrît en sa presence; & lui qui en avoit un empressement inconcevable, lui répondit que c'étoit ce qu'il souhaitoit le plus. Mais il n'en devoit pas tant avoir pour cette nouvelle. D'abord qu'il sçut la resolution que Mademoiselle de Benonville avoit prise, il changea de couleur; & cette Dame s'en feroit apperçûë, si ce n'est qu'elle avoit toujours les yeux sur sa Lettre, qui contenoit encore autre chose.

Madame de Benonville à qui il n'avoit rien dit de particulier depuis qu'ils étoient arrivez à Paris, crut qu'elle avoit une belle occasion de le faire parler. Elle lui dit que le dessein de sa fille aînée, & le sien, alloient rendre la Cadette heritiere de tous leurs biens, & que quoi qu'elle ne le crût pas interessé, elle ne laissoit pas neanmoins de lui dire que c'étoit un

endroit pour la lui faire regarder favorablement. Que si ce qu'il lui avoit dit sur lès bords de la Loire étoit vrai, c'est-à-dire qu'il la trouvoit assez bien faite pour en faire sa femme, il avoit encore de quoi réchauffer sa passion; que cent mille écus étoient un beau trait de visage, & que quoi qu'il eût beaucoup plus de bien, il sçavoit qu'une fille de qualité pouvoit tout esperer avec un tel mariage.

C'en étoit là plus qu'il ne faloit pour le faire parler, s'il eût eu quelque chose à dire: mais comme ce n'étoit pas de ce côté-la qu'il tendoit, il n'y répondit qu'en termes generaux, sans s'engager à rien. Madame de Benonville, bien loin d'approuver ce procedé en fut fort scandalisée. Elle lui fit froid; & si ce n'est que la bienseance vouloit qu'elle ne dît pas tout ce qu'elle avoit sur le cœur, elle lui auroit fait connoître que ce n'étoit pas ainsi qu'on en usoit avec une personne de qualité. Cependant si elle eut cet égard pour lui, cela ne l'empêcha pas de mander à sa Cadette que c'étoit un fourbe & qu'il n'y avoit plus d'esperance pour elle. Cette fille ne comprit pas bien ce qu'elle vouloit dire par là, & elle eut peur d'abord qu'il ne se fût declaré pour sa Sœur: mais comme par un autre article de la Lettre, Madame de Benonville lui mandoit de la confirmer toujours dans son dessein, elle mit son esprit en repos de ce côté-la. Elle fit plus; ayant l'esprit tout plein d'artifice, elle songea à

tirer de l'utilité de cette Lettre. Elle en avoit supposé une, comme j'ai dit, à sa Sœur de la part du Marquis; elle croyoit bien qu'elle avoit fait beaucoup d'effet sur son esprit, mais sçachant que ce seroit encore toute autre chose quand elle seroit confirmée par une autre dont elle ne pourroit douter, elle lui montra celle de sa mere.

Mademoiselle de Benonville ne douta point, en la voyant, que le Marquis l'avoit supposée; & si sa mere ne s'en expliquoit pas clairement, elle crut qu'elle n'avoit pas voulu augmenter la peine de sa Sœur, qui en avoit déja assez, de voir ses esperances trompés. Il est aisé cependant de juger que si la premiere Lettre avoit été capable de lui faire naître le dessein de se retirer, celle-ci contribua encore à lui donner cette pensée. Elle fit ce qu'elle put pour mettre son esprit en repos, connoissant que rien ne s'opposoit tant au retour de sa santé, que le trouble où elle étoit; mais comment en seroit-elle venuë à bout, ayant toujours devant les yeux le bonheur imaginaire de celle qui possedoit le Marquis? Malgré tout ce qu'elle se pouvoit dire d'avantageux du Couvent, il lui sembloit qu'elle auroit été encore plus heureuse avec lui.

Comme ces pensées l'occupoient continuellement, elle cherchoit la solitude, pour s'y entretenir plus à son aise; mais en croyant se soulager par là, elle ne faisoit qu'augmenter ses maux de moitié.

Elle s'en apperçut bien-tôt elle-même; de sorte que jugeant prudemment que si elle vouloit guerir, il faloit qu'elle s'y prît d'une autre façon, elle resolut sans attendre tout à fait le rétablissement de sa santé, de s'en aller à Paris. Elle en avoit la permission de sa mere, & sa Sœur qui desiroit qu'elle fist ce pas-là plutôt aujourd'hui que de main, l'y encourageant encore, elle ne differa pas davantage. Sa Sœur monta en carosse avec elle, moins toutefois pour l'accompagner, que pour être témoin de toutes ses actions

Pendant qu'elles étoient ainsi en chemin, le Marquis allarmé des nouvelles qu'il avoit apprises, partit de Paris pour aller voir Mademoiselle de Benonville en Berry. Il vouloit essayer, avant qu'elle fist ce funeste voyage, de la détourner de sa resolution; & il étoit déterminé, s'il n'y reüssissoit pas, à ne pas revenir de long-temps à Paris où la seule pensée qu'elle s'alloit enfermer dans un Couvent, le desesperoit d'une maniere à ne sçavoir ce qu'il faisoit. Tous ses amis l'avoient remarqué, & lui demandoient ce qui pouvoit faire sa peine. Il avoit cherché des défaites pour couvrir ses veritables affaires; mais comme il voyoit bien qu'il lui seroit impossible de déguiser toujours, ce lui fut encore une raison pour s'éloigner.

Il prit la poste pour faire son voyage, & ne se fit accompagner de personne, se reservant à mander ses gens selon le be-

ſoin qu'il en auroit. Il arriva à Orleans le même jour que Mademoiſelle de Benonville y étoit arrivée, & comme elle regardoit au travers de la feneſtre de ſa chambre, lorſqu'il deſcendit de cheval, la bouë dont il etoit couvert, ne l'empêcha pas de le reconnoître. Elle fut toute ſurpriſe de le voir tout ſeul, lui qui étoit d'une condition à avoir toujours des gens à ſa ſuite : & ſi ce n'eſt qu'elle le croyoit marié, elle auroit crû que quelque expedition amoureuſe lui auroit fait entreprendre ſon voyage.

Ce fut là ſa premiere pensée, mais dont elle revint un moment aprés. Elle ſe figura qu'il étoit toujours amoureux de ſa Sœur, & que croyant ſans doute qu'elle ignoroit ſon mariage, il l'alloit voir pour lui dérober quelque faveur. Ce ſoupçon lui fit faire une choſe à laquelle elle auroit eu beaucoup de peine à ſe reſoudre, ſi elle n'y eût été portée par la jalouſie. Elle avoit remarqué que le Poſtillon étoit entré dans l'écurie pour avoir ſoin de ſes chevaux. Elle deſcendit en bas, & s'informa de lui s'il connoiſſoit le Courier qu'il avoit amené, & s'il ſçavoit où il alloit ? Il va en Berry, répondit le Poſtillon ; & il m'a demandé, comme je lui ai dit que j'étois de ce Pays là, ſi je ne ſçavois point le chemin d'un Château qui appartient à une Dame de qualité. Voilà tout ce que je vous puis dire, car pour vous apprendre qui il eſt, c'eſt ce que je ne ſçaurois faire ne le ſçachant pas moi-même.

Mademoiselle de Benonville vit bien à ce discours, qu'elle ne s'étoit pas trompée, & elle en fut encore plus assurée, quand aprés lui avoir demandé le nom de ce Château, il lui nomma celui de sa mere. Elle n'en voulut pas sçavoir davantage, & étant remonté à sa chambre, ce qu'elle avoit appris lui fut un sujet d'une profonde meditation. Il lui passa dans un moment tout ce que la plus noire jalousie peut fournir de plus funeste; & quoi qu'elle crût toujours le Marquis marié, elle trouva neanmoins le sort de sa Sœur encore plus heureux que le sien. Elle est en état du moins, se disoit-elle, de se vanger de la fourberie qu'il lui a faite, puisqu'il continue de l'aimer malgré son nouvel engagement. Ah! si j'étois en sa place, que mon plaisir seroit grand, de lui voir partager les peines qu'il me donne! Mais pour mon malheur, il ne songe pas seulement que je suis au monde. Tout ce qu'il fait est pour l'amour d'elle, il quitte sa femme pour l'aller voir; & pour moy, je ne songe qu'à quitter la vie, qui aussi-bien m'est desagreable, aprés n'avoir plus rien à esperer.

Sa Sœur, qui étoit à écrire une Lettre en son Pays, pour demander qu'on lui envoyât quelque chose qu'elle avoit oublié, reconnut son trouble dés qu'elle revint auprés d'elle. Elle ne s'en mit pas beaucoup en peine, parce qu'elle crut que cela ne la regardoit pas. Elle l'auroit peut-être attribué à quelque mal qu'elle

ressentoit, si ce n'est que lui voyant une extrême attache à regarder au travers des vîtres elle voulut voir si elle ne puisoit point de là le changement qui paroissoit sur son visage. Elle se mit donc à regarder aussi-bien qu'elle, dont Mademoiselle de Benonville s'appercevant, elle se retira, afin qu'elle fist la même chose. Mais soit que cela la fist défier davantage, ou que ce qui arriva un moment après excitât sa curiosité, elle demeura auprés de la fenêtre.

Ce que je veux dire qui arriva, c'est qu'on fit sortir un cheval scellé & bridé, tout prest à monter dessus. Elle vouloit voir pour qui c'étoit, & ce fut justement pour le Marquis, qui après avoir mangé un morceau à la hâte, n'avoit pas voulu plus de relâche. Elle le reconnut, comme avoit fait sa Sœur, nonobstant le desordre où il étoit. Elle fit les reflexions qu'elle avoit faites sur son voyage, & conclut aussi-bien qu'elle, que l'Amour lui avoit fait mettre le pied à l'étrier. Ce lui fut matiere de souhaiter d'arriver bientost à Paris, afin que Mademoiselle de Benonville se fist Religieuse avant qu'elle pût sçavoir qu'elle étoit toujours maîtresse de son cœur. Elle ne douta point que ce ne fût cette vûë qui avoit produit l'embarras où elle étoit, & elle infera de là, avec assez de raison, que qui étoit si sensible pour si peu de chose, le seroit bien davantage quand elle en auroit plus de sujet.

Mademoiselle de Benonville, que la rêverie occupoit toujours également, ne prit point garde à celle de sa Sœur, qui n'étoit guéres moindre que la sienne. Et aprés avoir passé toutes deux une assez méchante nuit, elles continuerent leur voyage. Madame de Benonville, qui étoit avertie du jour qu'elles arriveroient, fut audevant d'elles jusqu'au Bourg-la-Reine, qui est à deux petites lieuës de Paris, où elles entrerent dans son carosse, aprés l'avoir saluée. En parlant de choses & d'autres, Madame de Benonville dit un mot du Marquis; & son aînée l'ayant relevé: A propos, Madame, lui dit-elle, ne nous direz-vous pas qui il a épousé? La Cadette qui lui avoit appris cette fausse nouvelle, fut fort fâchée de sa curiosité, ne doutant point qu'elle ne passât bientost pour menteuse dans son esprit; & voulant aller au devant de ce qu'elle apprehendoit, il nous a mandé, interrompit-elle, qu'il s'alloit marier, & ma Sœur ne doute point que ce ne soit une chose faite.

Mademoiselle de Benonville fut surprise de ce que disoit sa Sœur, elle qui lui avoit parlé du pretendu mariage, comme ayant été conclu il y avoit quelque temps. Et même elle se souvenoit bien encore, que lorsque la Lettre de Madame de Benonville étoit venuë, elle lui avoit dit que c'étoit la confirmation de la nouvelle qu'elle lui avoit debitée. Ainsi ne pouvant comprendre ce qu'elle vouloit

dire

dire par là, elle lui en auroit demandé volontiers l'explication, si ce n'est qu'elle étoit curieuse d'entendre auparavant ce que diroit sa mere. Sa réponse fut que ceux qui leur avoient dit qu'il étoit marié, ne leur avoient pas dit la verité; qu'il étoit toujours le même qu'elles l'avoient vû en Province, si ce n'est que l'ayant voulu faire expliquer sur ce qu'il lui avoit dit lorsqu'il étoit à la Campagne, il lui avoit répondu comme un homme qui étoit toujours fort honnête, mais fort peu amoureux.

Cette réponse désabusoit en un moment Mademoiselle de Benonville de deux choses; la premiere, de ce prétendu mariage; la seconde, de la jalousie qu'elle avoit du voyage du Marquis. Si c'étoit pour ma Sœur qu'il le fist, se disoit-elle après cela, se pourroit-il que ma mere se plaignît de lui, elle qui bien loin de lui donner sujet de biaiser avec elle, lui a toujours fait paroître qu'elle recevroit beaucoup d'honneur de son alliance? Elle commentoit beaucoup en elle-même sur cette pensée; & après plusieurs reflexions, elle n'y put voir clair; parce que si quelquefois elle avoit quelques pressentimens conformes à la verité, ils s'évanoüissoient tout d'un coup, quand elle se ressouvenoit que c'étoit pour sa Cadette qu'il s'étoit declaré en sa presence. Cependant le Marquis ne fut pas plutôt arrivé à leur Château, qu'il revint sur ses pas, après avoir sçu qu'elles avoient pris le chemin

de Paris. L'Amour qui lui avoit fa faire diligence en allant, lui ayant en core tenu bonne compagnie en revenan il picqua si bien, qu'il arriva en mêm temps qu'elles. Le bonheur qui commen çoit à se mêler de ses affaires, voul qu'il fut non-seulement descendre da leur maison, mais qu'il trouva encor Mademoiselle de Benonville toute seul Elle fut fort surprise de le voir, elle qu le croyoit bien loin. Cependant comme elle sentoit encore un peu de jalousie non obstant tout ce qu'elle s'étoit pû dire, elle n'eut pas plutôt reçu son salut, qu'elle lui dit que sa Sœur n'y étoit pas, mais qu'elle alloit bien-tôt revenir. Je ne la demande pas, Mademoiselle, répondit le Marquis; & pour vous faire comprendre que je me passerai bien d'elle, c'est que je viens de faire cent cinquante lieuës en quatre jours pour l'amour de vous, & que la plus grande apprehension que j'avois, étoit de la trouver en votre compagnie. Ce n'est pas que je ne l'estime beaucoup, & même que je n'y sois obligé par les services qu'elle s'est offert de me rendre. Mais enfin je ne sçai comment tout a tourné depuis cela, je suis devenu de jour en jour plus malheureux; & si je ne m'explique avec vous, maintenant que j'en ai l'occasion, quand pourrai-je esperer de la retrouver; vous qui me fuyez avec soin, qui sçavez neanmoins que je vous adore?

Ces paroles firent une grande impres-

sion sur l'esprit de Mademoiselle de Benonville; sans s'amuser à faire des façons, elle lui exposa naïvement les sujets qu'elle avoit de se plaindre de lui. De son côté il lui dit comment il avoit été joüé par sa Sœur; & cela leur ayant ouvert les yeux, ils se promirent de ne plus juger à l'avenir des choses par les apparences, mais de les approfondir si bien, qu'ils fussent à couvert des tromperies qu'on leur pourroit faire.

Ce racommodement s'étant fait ainsi en un moment, Madame de Benonville survint avec sa Cadette, qui fut toute émûë de les voir ensemble. Mais cette émotion augmenta de beaucoup, quand elle connut à leur enjouëment, qu'ils avoient eu le temps de s'entretenir de leurs affaires. Dès le lendemain le Marquis vint en ceremonie demander une audience secrette à Madame de Benonville. Elle la lui accorda, ne sçachant toutefois ce qu'il pouvoit desirer d'elle, aprés avoir fait l'indifferent quand elle lui avoit parlé. Mais il lui apprit que ce n'étoit rien moins que l'indifference qui lui avoit fermé la bouche. Pour cet effet il lui exposa alors ses affaires à découvert, la conjurant de lui dire si veritablement elle desaprouvoit, comme on lui avoit fait accroire, les sentimens qu'il avoit pour Mademoiselle de Benonville.

Cette Dame fut fort surprise à ce discours; elle vit bien par quel motif sa Ca-

dette lui avoit donné le change. Cependant comme elle avoit interêt à le cacher; elle tâcha de tourner les choses d'une autre maniere. Mais le resultat fut, qu'il lui faisoit autant d'honneur en lui demandant l'une que l'autre. De cette maniere le mariage fut bien-tost arrêté entre eux, & quand la Cadette le sçut, elle en pensa mourir de dépit. Il fut si grand, que quoiqu'elle eût toujours eu le Couvent en horreur, elle resolut de s'y jetter. Elle s'y rendit sans en parler à personne; & bien que Mademoiselle de Benonville & le Marquis l'allassent voir pour lui remontrer qu'elle devoit songer à deux fois à ce qu'elle faisoit, elle prit l'habit dés le lendemain.

Madame de Benonville qui lui avoit conseillé de prendre ce parti avant que ces choses arrivassent, ne fut point fâchée que le desespoir le lui eût fait faire. Cependant elle ne resta dans le monde qu'autant de temps qu'il en faloit pour marier Mademoiselle de Benonville. Aprés cela elle se confina dans le même Couvent qu'avoit choisi sa Cadette, & elles y sont toutes deux, faisant voir que Dieu nous appelle à lui par differens moyens.

FIN.

TABLE
DES PIECES CONTENUES dans les deux Volumes des Histoires Tragiques & Galantes.

TOME PREMIER.

TOME SECOND.